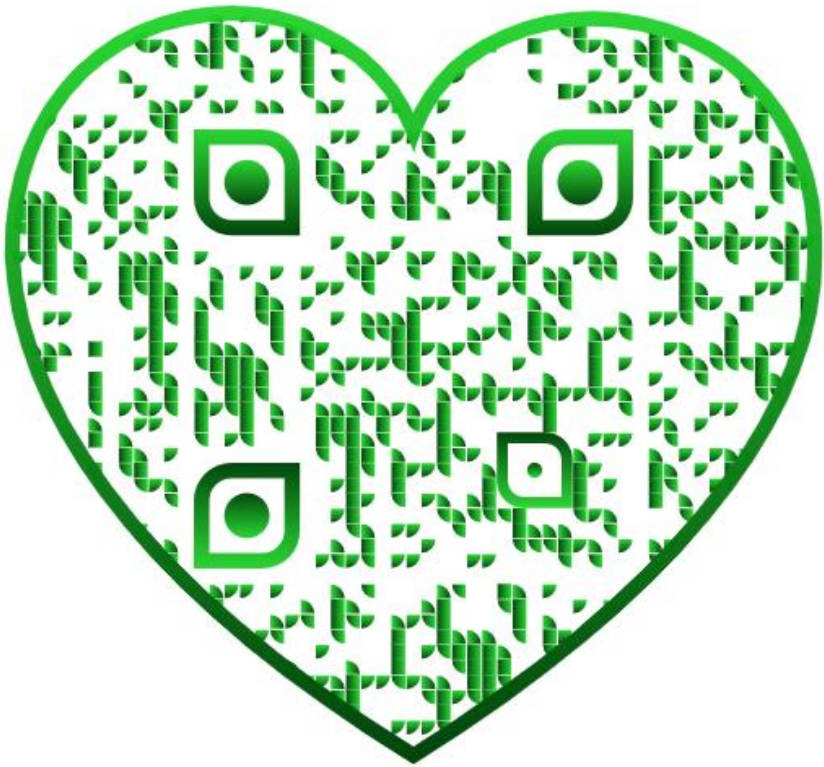
… À Jersey, Londres, Saint-Tropez, au CAP FERRET, l'argent coule à flots, la fête bat son plein, et la nuit venue, s'envolent…

Des enfants au paradis

Simone Gélin

DU NOIR AU SUD
cairn



… À Jersey, Londres, Saint-Tropez, au CAP FERRET, l'argent coule à flots, la fête bat son plein, et la nuit venue, s'envolent…

Des enfants au paradis

Simone Gélin

DU NOIR AU SUD
cairn

Des enfants
au paradis

Du Noir au Sud

est une collection des Éditions Cairn

dirigée par G.D Noguès

Du Noir au Sud est une collection de polars qui nous transporte dans le Sud, ses villes, ses villages, à la découverte des habitants, de leurs traditions, leurs secrets.

Son ambition : dessiner, au fil des ouvrages, un portrait d'ensemble de la région, noirci à coups de plumes tantôt historiques, ou humanistes, parfois teintées d'humour, mais où crimes et intrigues ont toujours le rôle principal.

Illustration de la couverture : © Djebel

Photos : 123RF. Andrey Kuzmin.

Les éditions Cairn bénéficient du soutien de la DRAC

et de la Région Nouvelle-Aquitaine

ISBN : 979-10-7006-060-5 / ISSN : 2275-2331

© Cairn 2022

Simone Gélin

Des enfants au paradis

Cairn Éditions

Du même auteur, dans la même collection

Sous les pavés la jungle, 2018

L'affaire Jane de Boy, 2018

La fille du port de la Lune, 2018

Truc vert, 2019

Adieu Lola, 2020

Le journal de Julia, 2020

Foule sentimentale,

On a soif d'idéal
Attirée par les étoiles, les voiles

Que des choses pas commerciales

Foule sentimentale

Il se dégage
De ces cartons d'emballage.

Des gens lavés, hors d'usage

Foule sentimentale

Alain Souchon

J'ai remarqué qu'il n'y avait pas de pire insatisfaction que celle du riche.

Gavez un homme, cousez d'or ses vêtements, installez-le dans un palais, il mourra de désespoir.

À l'est d'Eden, John Steinbeck

Marcus Gaubert
Bordeaux, septembre 2018

Ce matin, jour de l'enterrement de mon père, Daniel Gaubert, le vent s'est levé. Un déluge d'eau s'est déversé toute la nuit, et à l'aube, comme pour nous accorder un signe, le ciel s'est déchiré. Des trouées d'azur dans la course des cumulus.

Le chagrin me soulève le cœur par rafales. Comme les bourrasques dans les nues. Accès de rage et de tristesse entremêlés.

Je n'adhère pas aux conclusions de l'enquête de police.

C'est arrivé mardi. Vers vingt-et-une heures, j'ai reçu un appel angoissé de ma mère. Il n'était pas rentré.

« S'il avait eu un empêchement, il aurait prévenu, c'est toujours ce qu'il fait. »

Et son téléphone sonnait dans le vide. Nous l'avons attendu toute

la nuit. Évoquant les hypothèses les plus abracadabrantes. Appelant les hôpitaux, et deux collègues, qui ont confirmé qu'il était sorti de cours à dix-sept heures, hésitant à signaler sa disparition à la police.

Nous nous sommes décidés le lendemain matin. Quand nous sommes arrivés au commissariat, nous avons appris que son corps avait été repêché à l'aube, flottant sur les eaux de la Garonne. Sa voiture venait d'être retrouvée sur le parking du port de la Lune.

Daniel Gaubert s'était donc bien rendu ici de son plein gré avec l'intention de mettre fin à ses jours, nous disaient les policiers.

Il fallait admettre qu'il s'était jeté à l'eau. Voilà ce qu'ils nous conseillaient.

C'était insupportable à entendre et impossible à concevoir.

Était-il désespéré ? non, monsieur, pas du tout.

Renfermé ? non, il était tout le contraire, équilibré, jovial et chaleureux.

Sa santé ? Il était sportif et en pleine forme.

Problème de couple ? Il aimait sa femme. Ils étaient heureux. Ils avaient des tas de projets, voyages et autres.

non, non et non, il n'avait aucune raison de vouloir en finir. C'était grotesque.

En plus, il nageait très bien.

Pourtant il s'était noyé.

La Garonne pouvait être sournoise, soutenait la police. Des remous, des tourbillons, des courants, sans compter les caprices de la marée, le mascaret. Il avait été emporté.

Visage fermé, les policiers s'en tenaient là. Comme s'ils possédaient des éléments qu'ils ne pouvaient nous communiquer. Pourtant, ce n'était pas une manœuvre. Ils étaient sincères, certains de détenir la vérité. Il s'agissait de leur conviction, déterminée par des déductions professionnelles s'appuyant sur l'expérience.

Il était improbable que quelqu'un ait voulu tuer Daniel Gaubert. À part un dingue. C'est toujours envisageable. Mais les enquêteurs avaient également balayé d'une pichenette cette éventualité. L'analyse ayant montré que l'eau contenue dans les poumons était bien de l'eau marronnasse du fleuve, le légiste n'ayant relevé aucune trace de coup ni aucune blessure, tous ces indices leur permettaient soi-disant de conclure que Daniel Gaubert avait délibérément sauté à l'eau pour abréger son existence.

Les policiers, avertis de ce que les proches sont toujours abasourdis en pareilles circonstances, ne se sont pas étonnés de nos réticences à admettre la réalité. La famille étant, dans la plupart des cas, la dernière à pouvoir accepter et comprendre ce qui s'est passé, au dernier moment, dans la tête de la personne prétendument équilibrée, heureuse, etc. Sans parler de la culpabilité. Qui ronge et incite l'entourage à repousser cette hypothèse du suicide.

Le policier qui dirige l'enquête a mis toute son empathie à essayer de nous convaincre de souscrire le plus vite possible à cette version. Affirmant que c'était fondamental pour pouvoir entamer un travail de deuil.

Mais je suis resté sourd à cette exhortation et réfractaire à cette idée.

« mon-père-ne-s'est-pas-suicidé », je leur ai dit.

Il a été tu-é. Le crime maquillé. Pour laisser croire qu'il a mis fin à

ses jours. Même si je reconnais que ce scénario est aussi invraisemblable que le premier. Car je ne vois pas non plus qui – à part un fou – aurait pu avoir un motif d'assassiner un modeste prof de lycée comme lui.

Des bouffées de vent s'engouffrent dans l'allée, secouant les branches des ormeaux, faisant s'ébrouer les feuillages. Ce matin, le remue-ménage de la nature bouscule le silence comme si la brise – qui a, si souvent, fait naviguer mon père, dans sa vie, sur les océans – voulait l'escorter une dernière fois et lui tirer sa révérence.

Je tiens le bras de ma mère figée au bord du trou.

Des paquets de gens s'agglutinent autour de nous, serrés les uns contre les autres dans cette mini tempête. L'Académie a envoyé ses émissaires.

J'ignorais qu'il était aussi populaire.

Je dois m'éclaircir la voix, éraillée par l'émotion, pour dire quelques mots sur mon père, et prolonger les adieux. Je m'efforce de ralentir le temps, de retarder la séparation, le moment où nous allons l'abandonner à la terre. Les amis défilent, serrements de mains, embrassades. Les parents du mort, mes grands-parents, frigorifiés, donnent l'impression qu'ils vont se statufier sur place.

Après la procession devant le cercueil, les condoléances, le cimetière se vide. Nous restons seuls au bord de cette fosse béante, encadrés par quelques proches.

Je remarque une silhouette dépassant les autres d'une tête. Je n'ai jamais vu cet homme, vêtu d'un imperméable, plongé dans le recueillement. J'imagine qu'il s'agit d'un collègue ou d'une relation

syndicale.

Au moment où nous nous apprêtons à rapatrier un groupe d'intimes à la maison pour ne pas nous quitter en ce lieu sinistre, je vois cet inconnu s'arracher à sa méditation comme s'il émergeait d'un mauvais rêve. Nos regards se croisent. Il traverse l'allée, franchit les mètres qui nous séparent, sans cesser de me fixer droit dans les yeux et me tend une enveloppe. Puis la main sur le torse, il vient s'incliner devant ma mère. Il laisse s'écouler quelques secondes, se redresse, nous délivre avec un fort accent, une brève formule de condoléances, avant de tourner le dos, et disparaître.

J'interroge ma mère du regard. Elle me signifie d'une moue des lèvres qu'elle ignore, elle aussi, l'identité de cet individu aux manières distinguées.

J'ai du mal à me concentrer sur la route. L'image de cet étranger continue à me hanter tout le long du trajet. Je conduis sans décrisper mes mâchoires. À côté de moi, Maggy, recroquevillée sur son siège, réfugiée dans les méandres du passé, n'éprouve pas non plus le besoin de briser le silence.

Je jette un coup d'œil dans le rétro. Serrés l'un contre l'autre sur la banquette, mes grands-parents fixent sans la voir la forêt qui défile derrière les vitres. Dans l'habitacle, l'atmosphère est sous pression. Notre tristesse comprime l'air et nous étouffe tous les quatre.

Je coupe le moteur devant la maison. Le cortège de voitures déboule derrière nous dans l'allée.

À l'intérieur, ma mère s'affaire pour sortir des plateaux, des verres, des bouteilles. Glissant de l'un à l'autre, elle se déplace comme si elle marchait sur des nuages. Elle est là et pas là. Elle plane. Elle est en train d'errer quelque part, là-haut, comme une

mendigote à la porte du paradis. En quête de l'être avec qui elle avait encordé sa vie, tressé les fibres de sa jeunesse et toute sa chair.

Je remarque sa pâleur, le masque de douleur sur ses traits tirés. Elle a dû verser des larmes toute la nuit.

Mon père avait coutume de dire qu'après quarante ans, chacun a la tête qu'il mérite. Question d'âme, ajoutait-il.

Ce soir, plus que jamais, l'âme de ma mère affleure à la surface de son visage.

Elle sert à boire à tous. Avec son sourire ravagé. Sa vaillance. Comme si c'était une fête. Elle fait semblant de braver le malheur. Elle se débat en silence pour nous épargner la tragédie. Elle se donne cette peine pour nous.

Puis, après avoir épuisé leur stock de lieux communs, les gens nous abandonnent, les uns après les autres. À seize heures, la maison devient silencieuse. J'aide ma mère à débarrasser, à remplir le lave-vaisselle. Quand je lui propose de rester dormir ici, elle me jette un regard reconnaissant. Elle n'a pas envie de se retrouver seule, ce soir.

Depuis que les invités sont partis, elle ne répond plus que par gestes. Je lui demande gentiment si elle a perdu la parole.

« Trop fatiguée, Marcus, mal à la tête, dans les jambes, et partout. »

Je vois bien qu'elle est chancelante. Je suis à mon tour frappé par un réel coup de pompe. C'est vrai. Ce soir. Je le constate. La mort est dévoreuse d'énergie. Elle ne se satisfait pas de vous crever le cœur. Il lui faut aussi vous briser les os. Pour qu'elle soit contente.

Je prends ma mère par la taille pour la conduire au salon où se

trouvent mes grands-parents. Je l'oblige à s'asseoir dans le fauteuil de mon père. Je m'installe à ses pieds, je pose ma tête sur ses genoux, et je laisse nos chagrins communiquer. Plus sourd, plus profond que le mien, je sens battre celui de ma mère. Plus sournois, il me taraude le cœur.

Et celui de mes grands-parents. Eux qui viennent d'enterrer leur enfant. Je contemple leurs visages las, leurs yeux gris délavés qui semblent revendiquer leur propre mort en lieu et place de cette injustice.

Nous nous égarons tous les quatre dans le maquis des souvenirs.

Puis je me mets à songer au type du cimetière. À son regard. Et à l'enveloppe qu'il nous a laissée.

« Tu ne connais pas ce type, maman, vraiment ? »

Elle se redresse dans son siège.

« Non Marcus, c'est vrai, cette présence m'a intriguée, aussi. Cet homme semblait si affecté. »

Je me tourne vers mes grands-parents pour leur poser la même question.

« Jamais vu », articule mon grand-père

Paris, deux mois plus tôt

Dans son officine baptisée cabinet d'intelligence économique, recouvrant en réalité des activités beaucoup plus troubles, Didier Baron, ancien des services secrets, reconverti barbouze de luxe dans le secteur du marché noir des transactions financières, s'interroge.

D'habitude, l'homme – spécialisé dans la recherche d'informations "grises" – pouvait supposer que ses commandes émanaient d'un cabinet d'affaires. D'un étage d'une tour de La Défense. Ou parfois même d'un cabinet ministériel. Il ne connaissait jamais les commanditaires.

À la base, ou plutôt tout en haut de la pyramide, il le savait, des surpuissants. Des groupes. Des géants de l'économie. Intouchables. Derrière des écrans de fumée, le monde de l'argent qui lui lâchait des miettes pour acheter des renseignements qu'il estimait la plupart du temps insignifiants. À se demander à quoi pouvaient servir ces informations de second plan qu'il allait harponner pour eux. À part alimenter des peurs monomaniaques. Ou nourrir une rapacité obsessionnelle.

Cependant, cette fois, il n'était pas question de récolter des données d'ordre industriel ni économique. Et l'offre était bien plus généreuse, il ne s'agissait pas de miettes, mais de quoi finir sa vie, peinard, quelque part sous les tropiques.

Il y avait bien un hic. Le travail qui lui était demandé sortait de son domaine de compétences, et le pactole qu'on lui mettait sous le nez avait un parfum explosif. Mais il était trop excité pour garder la tête froide.

Il balaya ses doutes. À lui de trouver la bonne méthode. Et de manipuler les composants dangereux du bout des doigts et avec des gants. Il avait déjà une idée, inspirée par celles qu'il leur voyait pratiquer depuis longtemps. Des stratégies reposant sur des mécanismes simples, presque enfantins, tellement cette caste se sentait garantie de son impunité. Des couches d'intermédiaires pour brouiller les pistes. Il ne se salirait pas les mains.

Il appela Moreau, un collègue retraité de la police.

Michel Moreau, vingt ans aux mœurs. Une réputation d'intégrité souvent écornée par des rumeurs. Soupçonné d'avoir pratiqué la *tricoche* – c'est-à-dire d'avoir utilisé des informations obtenues dans le cadre professionnel pour son propre compte. Il s'était montré assez malin pour n'avoir jamais été inquiété.

Michel lui avait déjà prêté main-forte en certaines occasions. Pour des enquêtes privées commanditées par des individus sans scrupules.

Moreau était assez doué pour la filature et l'espionnage sur les réseaux sociaux, Skype, WhatsApp, etc., sa spécialité quand il était en activité.

Leurs échanges téléphoniques toujours brefs : « Ramène-toi, Michel. » Le ton mis sur les mots suffisant à indiquer l'urgence de la

situation et l'aubaine qui se présentait.

Trois heures plus tard, Michel Moreau s'asseyait en face de lui dans ce bureau. Jambes croisées. Un verre de vin blanc à la main. L'œil luisant, prêt à tout entendre.

Celui-là possède un pifomètre à détecter les perspectives lucratives, se dit Baron en l'observant.

« Daniel Gaubert, commença Baron, ça ne te dira rien. »

Michel Moreau fit non en caressant son crâne chauve. Signe qu'il était concentré. Et impatient d'en savoir plus.

« Ce type s'est fourré dans le pétrin en fouinant là où il ne fallait pas. Jusqu'en 2017, c'est un homme tranquille. Un prof d'Histoire, cinquante-neuf ans, marié. Un fils de trente ans, journaliste à *Sud Ouest*. Il vit à trente kilomètres de Bordeaux. Personne ne comprend à la base ce qui lui passe par la tête, ni comment il se débrouille pour obtenir des informations compromettantes. À ce moment-là, notre professeur change de trajectoire. Il opère seul. Dans le secret. La famille n'est au courant de rien. Ni son entourage. Il ne veut mouiller personne. Il les protège.

– Un lanceur d'alerte ? Et tu veux que je mette un hacker sur le coup ?

– Pas exactement. Ça, c'est déjà fait. »

Il but une gorgée, avant d'achever sa phrase :

« Il s'agit de visiter sa baraque. »

Moreau ouvrit la bouche, pour marquer son incrédulité, avant de dire :

« C'est une plaisanterie ? Et tu comptes sur moi ? »

Baron acquiesça :

« Ben mon vieux, si tu es là et que je t'en parle…

– Dans quel but ?

– Dérober son ordi et tout ce qui peut contenir des informations. Cette intrusion chez lui doit aussi servir à l'intimider. Ou disons-le franchement à lui faire peur. Pour qu'il lâche l'affaire, tu vois.

– Attends, je n'ai jamais fait un truc pareil ! Pour qui tu me prends ? Je suis pas un voyou ! »

Baron inscrivit une somme sur le bloc-notes devant lui et le fit pivoter sous ses yeux.

« C'est pour toi. Les frais sont en plus. »

Moreau interloqué par le nombre de zéros, balaya, malgré tout, la proposition, d'un revers.

« Non non non ! pas question ! je ne marche pas dans ta combine ! je ne le sens pas ! c'est un plan foireux.

– Attends, ce type n'est pas vraiment un lanceur d'alerte, comme tu dis, mais un maître chanteur ! Il a réussi, je ne sais comment, à se procurer des photos et des témoignages qui mettraient en difficulté des personnes haut placées. Des chefs d'entreprises, et des proches du pouvoir. Mais sois tranquille, cela n'a rien à voir avec leurs affaires, c'est… plutôt, personnel et intime…

– Dis-le franchement, un chantage sexuel ?

– Ouais. Voilà ! C'est un chantage sexuel. Notre type se prend pour un moraliste, il détient des documents compromettants, des

photos, mais par chance, il travaille en solitaire. Enfin, pour le moment. Il prépare ses dossiers. Pour quoi faire ? personne ne le sait. Sans doute pour les monnayer. Il est vénal, ce type, c'est tout. Nous avons toutes les raisons de penser que, jusqu'à présent, personne n'est encore au courant de ses intentions. Mais il faut agir vite. Un cambriolage. Il faut que cela ressemble à un simple cambriolage. Tu dois avoir de la main-d'œuvre sous la main pour ça, toi ?

– C'est pas vraiment la main-d'œuvre qui pose problème… »

Il laissait entendre qu'une autre idée lui agaçait l'esprit.

Baron l'interrogea du menton.

« Un cambriolage, ok. Et après ?

– Comment ça *et après* ?

– Me prends pas pour un imbécile. Une fois qu'on lui aura chouravé son travail, en admettant que ce soit réalisable. S'il n'a pas planqué des sauvegardes dans un coffre. Ce qui supposerait qu'il est bien naïf. Admettons qu'on arrive à nos fins. Ce mec ne va pas rester sans réagir. D'ailleurs, tu as bien dit : *dans un premier temps*, n'est-ce pas ? Alors, je te le demande : qu'est-ce qui se passera ensuite ? Quelle est la suite du programme ? Qu'est-ce qu'*ils* nous commanderont ?

– La suite ne nous concerne pas, mon vieux. Nous sommes chargés de récolter les informations qu'il détient. Point barre. En plus, si ça se trouve, ce que Daniel Gaubert a découvert, c'est *peanuts*. Je penche d'ailleurs pour cette hypothèse. Notre mission s'arrêtera là. On aura touché une belle somme, toi et moi, et on oubliera tout ça. »

Michel Moreau se laissa convaincre.

(Le pognon, quand même !)

En sortant de son rendez-vous, focalisé sur le montant de la somme qu'on venait de lui proposer, il convertissait déjà ce pactole en projets hauts de gamme. Il passa voir un certain Raphaël. Immeuble rupin, bien situé, pas loin du champ de mars. Bel appartement pour un type ignorant de longue date ce que c'était que de travailler.

Il expliqua la situation au surnommé Ralph. Lequel renâcla un peu. Mais finalement, autour d'un verre, puis deux, les affaires se conclurent. Ralph fournirait les relais nécessaires. Moyennant une belle compensation.

Quinze jours plus tard, Michel Moreau viendrait rendre compte de sa mission.

Il déposerait sans mot dire le Mac Book du professeur d'Histoire sur le bureau, ainsi qu'un sac de voyage bourré de documents.

Baron ouvrirait le tiroir de son bureau. En tirerait une enveloppe qu'il tendrait à Moreau.

« Tu peux compter si tu veux. »

L'ex-policier ferait un signe de dénégation. Sans toujours desserrer les lèvres. Visage renfrogné.

Il empocherait le fric. Il se lèverait. Piteusement. Comme un dégonflé qu'il était. Il aurait hâte de prendre congé. Estimant avoir rempli son engagement et encaissé sa part. Pressé de débarrasser le plancher. D'oublier cette affaire.

Erreur. Il avait commis la maladresse d'ouvrir l'ordinateur de

Daniel Gaubert et il savait très bien qu'il n'était pas près d'oublier ce qu'il avait lu.

Il se demandait si Baron était un fieffé menteur ou s'il s'était fait rouler lui aussi. Daniel Gaubert n'était pas un maître chanteur.

La lecture d'un dossier intitulé : *La peau des autres* lui restait sur l'estomac comme un gueuleton mal digéré. Et lui faisait craindre le pire pour la suite.

Il prenait conscience qu'il avait mis le doigt dans un beau pandémonium.

Marcus
Quinze jours après la mort de son père

Derrière la vitre, je regarde la pluie tomber sur Bordeaux. Houleuse sous le grain, la Garonne fume entre ses rives. La noirceur du ciel escorte ma mélancolie.

Je me repasse inlassablement les ultimes moments avec mon père. Je reviens à ce dernier repas au restau, deux jours avant sa mort, place Gambetta, j'avais éprouvé le besoin de me confier à lui. Parce que nous étions assis à la même terrasse où avait eu lieu, trois mois plus tôt, la rencontre que je voulais lui raconter. Et lui m'écoutait avec indulgence pendant que je déroulais mon histoire :

L'aventure remontait au mois de juillet.

An de grâce 2018, les bleus de l'équipe de France venaient de remporter la coupe du monde. Le président Macron était éclaboussé

par le scandale de l'affaire Bennala. Le cinéaste Claude Lanzmann était mort.

Et moi, j'avais rendez-vous, ce jour-là, dans une brasserie située sur le cours Georges-Clemenceau, à deux pas de la place Gambetta.

J'étais venu déjeuner avec un collègue journaliste à France Bleu Gironde. Arrivé le premier, avec un peu d'avance, je m'étais installé à la terrasse déjà bondée.

La place et les trottoirs regorgeaient de touristes. La chaleur estivale créait une ambiance propice à la décontraction, la convivialité. Les serveurs eux-mêmes arboraient une posture nonchalante, des mines alanguies. Il y avait de l'indolence dans l'air, un parfum de vacances.

À la table voisine, une jeune femme, seule en face d'une chaise libre, échangea avec moi derrière ses lunettes de soleil un sourire complice confirmant la réciprocité de nos situations.

Par contre, elle n'eut pas à patienter autant que moi. Au bout de cinq minutes, la personne qu'elle attendait arriva. Elle avait couru. Essoufflée, elle s'était laissée tomber sur le siège vide, en ramassant des mèches rebelles pour les rattacher à sa queue de cheval.

Je m'étais fait la réflexion que les femmes étaient de moins en moins sophistiquées. La mode est aujourd'hui à la simplicité, à l'authenticité, aux vêtements décontractés, aux coiffures libres. Tant mieux.

La fille affichait ce côté *cool* qui me plaisait. Son naturel assumé la rendait séduisante. Assise au bord de l'allée nous séparant, à un mètre de moi seulement, elle me présentait un profil gauche à la ligne épurée. Je la trouvais canon.

Les minutes passèrent. Les deux filles discutaient.

Le garçon leur apporta leur commande.

La brune qui me faisait flasher picorait comme un moineau dans son assiette – franchement, elle ne semblait pas avoir beaucoup d'appétit.

Je devais, sans m'en rendre compte, la fixer avec un peu trop d'insistance.

En réalité, je ne pouvais pas détourner mes yeux d'elle. À la fin, elle dut se sentir épiée. Et elle réagit en laissant tomber – assez bruyamment – sa fourchette et son couteau dans son assiette – sûrement pour me signifier son agacement. Elle se tourna vers moi, animée, je crois, de l'intention de m'accuser de balourdise (et d'indiscrétion puisque je l'écoutais aussi). De m'intimer de regarder ailleurs. Ou bien de me boucher la vue (et les oreilles).

Mais il ne se passa rien de tel.

Je la mangeais des yeux. Elle me dévisageait. Le sortilège s'emparait d'elle, à présent, je le voyais.

L'instant s'est arrêté. Le temps figé. Cela aurait pu s'éterniser, j'en suis sûr, si l'amie n'avait pas brisé le charme :

« Tu m'écoutes, ou quoi ? »

Je sursautai comme si je m'extrayais d'une transe, mais j'en profitai pour enregistrer le prénom.

C'est le moment où Luc fit irruption, en s'excusant de son retard. Il voulut entamer notre entretien professionnel sans perdre une minute, mais il s'aperçut très vite que j'étais davantage captivé par la conversation qui se déroulait à la table voisine.

J'étais d'autant plus attentif que je les entendais parler du Médoc. Mes parents y vivent, je connais très bien ce territoire enclavé, de tout temps oublié, récemment baptisé par la journaliste Ixchel Delaporte, *Couloir de la pauvreté*, à cause de la concentration de cas sociaux, ce qu'elles décrivaient objectivement, sans s'apitoyer, avec dureté, justesse, et précision.

Puis, celle qui s'appelle Estelle s'enflamma pour évoquer le scandale d'un ehpad. Elle dénonçait avec passion, presque les larmes aux yeux, les conditions d'accueil abjectes des résidents, elle accusait les dirigeants de laisser, par manque de moyens, ces petits vieux moisir dans la décrépitude, maltraités par un personnel débordé, épuisé. Cette vision atroce et violente, mais tellement réaliste, de la fin de vie m'interpellait.

Pendant qu'elle parlait, elle me glissait un coup d'œil furtif, de temps à autre, avec, au coin des lèvres, un petit air de malice. Elle avait compris qu'elle m'avait empoigné avec ce sujet et ne s'offusquait plus, manifestement, de mon attention. Au contraire, j'avais l'impression qu'elle désirait prouver quelque chose, ou me tester, ou me faire ressentir une convergence d'idées. Elle parvenait à établir une connivence entre nous, c'était indéniable.

J'étais fasciné par son éloquence. Cette fille possédait l'art de la rhétorique. Logos : arguments rationnels, Pathos : émotion, compassion pour évoquer des situations de précarité, Éthos : droiture d'esprit, franchise, spontanéité décomplexée.

Elle ne calculait rien, elle assumait pleinement ses propos. Et ses idées.

Elle était libre.

Suivit un long moment de silence pendant lequel chacun devait se

représenter les images sordides que ces paroles avaient fait surgir. Puis la volonté de les chasser poussa les deux filles à changer brusquement de sujet.

Elles se mirent à raconter, sur un ton beaucoup plus léger, les péripéties d'un certain Gaspard. Gaspard ci, Gaspard là… Elles le dépeignaient comme un petit garçon de neuf ans, exceptionnel, surdoué, et facétieux au point de les épater. Au fil des mots, je compris qu'il s'agissait du fiston de la fameuse Estelle.

Au bout d'un moment, Luc releva le fait que j'avais pas l'esprit au boulot.

Je m'efforçai de revenir dans la discussion. Sans pouvoir m'empêcher de surveiller la table, à ma gauche.

Les jeunes femmes étaient en train de terminer leur repas. Elles n'avaient pris qu'une salade. Pas de dessert. Elles étaient déjà au café.

Tendu, je n'écoutais plus du tout mon collègue. J'espérais un miracle, mais rien n'arriva – je sais, il ne faut pas toujours compter sur le hasard pour vous arranger le cours des choses, il faut parfois le provoquer, mais je suis comme ça, j'attends souvent un élément déclencheur, comme un clin d'œil du destin, pour me décider à agir.

Là, au contraire, ce que je redoutais se produisit. Elle décroisa ses jambes. Les dégagea lentement de sous la table. Dévoilant au passage, sans aucune gêne, le galbe de ses cuisses, tirant sur sa jupe en jean ultra courte pour la défroisser.

Je fantasmais comme un ado, m'imaginant glisser ma main sous ce morceau de coton.

En même temps, je priais pour qu'elle se rassoie, j'aurais voulu

qu'elle se remette à discourir, à nous livrer ses réflexions sur ce ton passionné et affranchi. Le tableau qu'elle avait dressé de l'ehpad, la force de son plaidoyer, et l'humanité qui en avait émergé, m'avaient impressionné et me faisaient réfléchir plus que je ne l'avais jamais fait.

J'étais prêt à poursuivre avec elle, toute la nuit si elle le souhaitait, le débat qu'elle avait entamé en mangeant. Elle avait créé un lien entre elle et moi, et elle le sectionnait brutalement en se levant, je le ressentais ainsi.

Elle saisit son sac et le suspendit à son épaule, mais elle resta immobile au milieu de l'allée. Elle gonflait sa poitrine, pour aspirer de l'air.

Et moi je marinais dans l'indécision.

Puis elle fit un tour d'horizon, comme si elle cherchait une inspiration, une réponse à une question dans l'environnement. Ou dans ce bleu aveuglant du ciel.

Enfin, elle tourna son visage vers moi. Elle avait un air concentré et très sérieux. Elle plissait un peu les yeux et le front. Comme si elle voulait détailler une image ou la graver dans sa mémoire. Je rêvais de la serrer contre moi. De souffler sur sa nuque, pour le seul plaisir de voir voleter ses mèches.

Cela dura quelques secondes, puis elle pivota, pour se diriger vers l'intérieur du restaurant.

Elle allait régler son addition à la caisse et s'orientait vers les toilettes.

Cinq minutes plus tard, je la vis ressortir à l'autre bout de la terrasse. Toujours aussi bien roulée, la petite garce. Elle avait dénoué

ses cheveux, ce qui la faisait paraître encore plus libre. Elle virevolta pour attaquer le trottoir d'une foulée aérienne. Elle s'envolait, effleurant le pavé de ses baskets. Une silhouette de gazelle.

Je la regardais s'évaporer. Tout en légèreté, la chevelure flottant sur ses épaules, une allure de bohémienne. Une vitalité émanant d'elle. Une aura ensorceleuse. Elle laissait dans son sillage une traîne vaporeuse.

Elle allait s'échapper vers son avenir. Un futur sans moi.

Et là, brusquement je sus ce que je devais faire. Mon instinct me soufflait que cette fille supplanterait toutes celles que je pourrais rencontrer désormais.

Je ne cesserais de la regretter.

Il me manquerait toujours quelque chose…

J'eus l'impression de devoir agir en force.

C'était le moment ou jamais.

Vas-y, m'encouragea Luc, me voyant me lever.

Je me faufilai entre les tables et les clients. Bousculant les sièges dans mon empressement. Comme dans une sorte de dédoublement, un rêve.

Je me lançai à ses trousses.

Cours de l'Intendance. Sur le trottoir d'en face, elle marchait vite. Elle allait droit devant, sans dévier son regard vers les vitrines.

Un tramway passa entre nous, interceptant sa silhouette. Je traversai le boulevard comme un dératé jusqu'à la repérer à nouveau et courir à grandes foulées pour la rattraper.

Elle sentit mon souffle dans l'air et elle se retourna, l'espace d'un éclair.

Nous étions face à face, très près l'un de l'autre. Je me sentais gauche. Je craignais de gâcher cet instant de beauté fragile, mais j'ai touché son bras sans le vouloir, pour éviter de bousculer un passant, et elle m'a souri, ce qui m'a encouragé à la suivre. Nous avons marché lentement côte à côte, en continuant à nous effleurer tous les deux pas, à cause des gens pressés qui nous doublaient. Je lui ai proposé de descendre jusque sur les quais.

« Non, je n'ai pas le temps, excusez-moi », a-t-elle dit, en regardant sa montre.

Elle avait un rendez-vous, mais ne disait pas où ni avec qui. À nouveau, je tremblai qu'elle ne s'évade. Elle ajouta :

« Chez le dentiste, vous pouvez m'accompagner si vous n'avez rien de mieux à faire, rue Esprit des Lois, c'est votre direction, si vous allez sur les quais. »

J'aurais préféré que ce fût à l'autre bout de Bordeaux. J'aurais voulu sillonner toute la ville avec elle. Hélas, c'était à deux pas. Cinq minutes après, nous étions au pied de cet immeuble.

Plantés sur le trottoir. Sur le fil. Nous nous frôlions d'un battement de pouls. Nous nous sommes regardés intensément, avec cet air de vaincus sur le point de capituler, afin d'être certains de céder au même désir. Et là, nous avons éclaté de rire. Effrontément. Au nez du hasard qui nous prenait dans ses filets, et au nez des badauds et des voyeurs. Ce fou-rire nous a libérés. J'ai saisi sa main et je l'ai entraînée dans un recoin de la façade. Alors nous nous sommes attrapés. Jetés l'un sur l'autre pour nous embrasser. Appuyés au mur, étroitement enlacés, dans l'ombre de la pierre. Elle, seulement vêtue

d'un si petit bout de tissu, plaquée, presque comme nue, contre moi. La canicule nous faisait trembler. Sa bouche avait un goût délicieux de menthe.

J'aurais eu envie de tout apprendre d'elle, j'aurais aimé entendre sa voix, mais nos lèvres se cherchaient, impossible de les empêcher de se dévorer. Nous ne pouvions résister, avides de ne pas gaspiller de précieuses minutes avec des paroles.

Puis elle a tenté de se libérer de mes bras pour regarder l'heure et elle a sursauté, elle était en retard. Mais elle restait enchaînée à moi. Nos mains en dernier refusaient de se disjoindre. Un déchirement.

Elle a poussé la porte cochère.

Je t'attends, au café, place de la Comédie, ai-je lancé, avant qu'elle ne disparaisse.

Elle s'est retournée pour me faire un signe d'acquiescement.

Le temps que le battant se referme, je l'ai entendue grimper quatre à quatre les escaliers.

Je suis allé m'asseoir à la terrasse du café avec un journal et je l'ai attendue pendant des heures.

Tout s'était déroulé tellement vite, j'étais comme sonné. L'impression d'avoir été cueilli en plein vol.

Voilà ce que j'ai raconté à mon père, la dernière fois que je lui ai parlé.

Je me repasse chaque minute de ce précieux moment avec lui, jusqu'à l'imprimer au fer en moi.

Le sujet de notre discussion, ce jour-là, ce récit d'une rencontre que je n'arrive pas à oublier, s'y accroche comme un reflet du temps dans ma mémoire. Comme un écho du souvenir de cette heure passée avec lui.

Paris
Quinze jours après la mort
de Daniel Gaubert

Baron écoute sa messagerie : « Espèce d'enfoiré, je viens d'apprendre la mort de Gaubert, je passe au bureau demain à seize heures. Et t'as intérêt à être là ! ».

C'était Moreau. Mais il ne va pas le rappeler, il préfère se laisser la nuit pour réfléchir.

En réalité, lui non plus ne flambe plus, à présent. Il ignore ce qui est arrivé au professeur d'Histoire. Il a beau essayer de se persuader que Gaubert a obéi à un coup de déprime, s'il veut être honnête, il ne croit pas vraiment à un suicide.

Nom de Dieu ! Il s'en veut à mort.

C'est comme s'il ouvrait brusquement les yeux. Il y a eu mort d'homme, bordel de merde ! Et il se sent impliqué jusqu'au cou dans ce drame.

Et il y a pire. Maintenant, ils exigent qu'il fasse suivre le fils. Ils doublent la mise pour cette deuxième mission. Jusqu'où va-t-il se laisser entraîner ? Chantage, sous-entendus, menaces à peine déguisées. Il a compris. Sans qu'on ait besoin de lui faire un topo. Il est acculé, Didier Baron. Piégé. Il en sait trop sur les agissements du professeur d'Histoire.

Des sueurs froides ! Il voit tourner les heures. L'aube lui paraît encore plus cruelle. Il ne sait plus comment s'en sortir. Il cherche en vain une issue. Il bute sur des murs. Des impasses. Cerné de tous côtés par la trouille.

Le voilà nostalgique. À se repasser le temps d'avant. Quand il n'avait pas encore goûté au luxe. Au départ, quand il a créé ce cabinet, il n'aurait jamais cru en arriver là.

Il avait une conscience. Disparue, putain ! Elle est où ? L'éthique, le sens moral. Tout ça… Où ? Il ne se reconnaît plus. Et s'écœure lui-même. Minable.

Le jour se lève. Il n'a pas fermé l'œil.

Une fois debout, après s'être douché, et avoir avalé quatre ou cinq expressos qui lui feront taper le cœur, il se sent mieux. Ses atermoiements nocturnes lui semblent excessifs.

Le ciel dégagé, le soleil inondant la cuisine, lui rendent son optimisme. S'il a broyé du noir toute la nuit, il envisage plus sereinement son affaire, ce matin.

Il le faut bien.

Et il a l'homme de la situation sous la main, après tout.

Il passe la journée à flâner le long de la Seine. Sachant qu'il ne

pourra se concentrer sur rien en attendant seize heures.

Il déjeune dans une brasserie, à Saint-Germain. Il s'abandonne à la rêverie, histoire d'alimenter sa motivation. Il a ouvert un compte dans une banque située au Luxembourg. Dès que les ronds seront versés, il fermera le cabinet. Il achètera le voilier dont il rêve depuis des années. Et il larguera les amarres.

Cela pourrait passer pour un fantasme. Un lieu commun. Mais pas pour Didier Baron. Pour lui, c'est un but. Mettre les voiles. Au propre et au figuré. C'est l'objectif qu'il doit atteindre à tout prix. Il en est persuadé. Une vraie quête personnelle. Le sens de sa destinée.

Un peu avant l'heure de son rendez-vous, il ouvre son bureau. Il s'installe dans son *Stress-less*. Il ferme les yeux et s'en va poursuivre sa traversée de l'Atlantique.

Moreau est ponctuel. En arrivant, il a l'air furax et ne cherche pas à le cacher. Il a dû passer une nuit blanche à mâcher sa colère.

Baron s'attend à essuyer une engueulade.

Moreau n'apprécie pas d'avoir été mêlé à ce crime. Il ne prend pas de gants. Il réclame sèchement des explications sur la mort de Daniel Gaubert.

« Ils l'ont fait descendre ?

– J'en sais rien, mon vieux, je t'assure. J'en sais rien ! »

Marcus
Bordeaux, quinze jours après la mort de son père

En me remémorant ce dernier déjeuner avec mon père, je prends conscience que personne ne sera capable de m'écouter comme lui seul savait le faire.

Et la réalité de la mort me tombe dessus : concrétisation du *plus jamais*. Froide présence de l'absence. Ce vide me faisant ressentir avec plus de force encore l'opacité qui entoure sa mort.

Comme j'écarte la thèse de l'accident, je ne vois que deux explications plausibles.

Soit il a été poussé, pour une raison inavouable, à abréger son existence – hypothèse suggérant qu'il avait une faute grave sur la conscience – cette éventualité me ronge l'esprit.

Soit il a été tué.

Je me rends compte que je ne pourrai jamais me résigner à vivre taraudé par ce doute.

Je ne peux m'empêcher de faire un lien avec le cambriolage subi par mes parents, trois semaines avant sa mort. L'attitude bizarre de mon père, ce jour-là, me revient. Il avait eu une réaction de colère exagérée.

Ma mère avait prétendu que c'était le fait de cette intrusion dans leur intimité. Il l'avait vécue comme un viol.

Il est vrai que les voleurs n'y étaient pas allés de main morte. Ils avaient saccagé la maison. Les gendarmes avaient même affirmé avoir rarement constaté pareil vandalisme. Tout juste s'ils n'avaient pas soupçonné Daniel Gaubert d'avoir entretenu des relations louches, tant cela ressemblait à un règlement de comptes, selon eux.

Ensuite, mon père avait passé plus d'un quart d'heure au téléphone, enfermé dans son bureau. Je m'étais demandé pourquoi il restait aussi longtemps, alors que nous l'attendions pour déjeuner.

Bref, en plus du choc et du chagrin, je n'en finis pas de me creuser la cervelle.

Je refuse d'admettre que sa mort reste un mystère. Me remémorer les incitations des policiers à l'accepter, me fait encore bouillir. Et la rage prend le dessus sur l'affliction.

Tout en mâchant mon ire, je tourne et retourne entre mes doigts la carte de l'inconnu du cimetière, je relis au verso : *I offer sincere condolence to your family*.

Je m'interroge sur la présence de cet homme et sur la nature de sa relation avec mon père. Sous le message de condoléances, une invitation à lui rendre visite. Pourquoi ? Qu'a-t-il à m'apprendre ?

Je commence à creuser l'éventualité de traverser la Manche pour aller le rencontrer.

Hier, Maggy me l'a déconseillé :

« N'y va pas, Marcus, je t'en prie.

Pourquoi ?

Je ne sais pas, mais j'ai peur.

Peur de quoi, maman ? »

Elle a soupiré, pour exprimer qu'elle l'ignorait elle-même.

D'une malédiction peut-être. Poursuivant le fils après le mari…

J'ai senti qu'elle était perdue. Son instinct de mère parlant à tort et à travers pour me protéger. Elle semble même vouloir m'inciter à avaliser la version du suicide. Parce que la nier représente pour elle une torture supplémentaire qu'elle n'a pas la force de supporter. Et elle a choisi de fermer les yeux pour nous épargner ce surcroît de douleur.

Je balance entre suivre la recommandation maternelle et renoncer à me rendre à Jersey. Ou passer outre et céder à cette injonction qui me brûle l'esprit.

Ce matin, devant ma fenêtre criblée par l'averse, je n'en finis pas de soupeser les arguments.

Qu'est-ce que tu irais foutre là-bas, Marcus ? Réveiller quoi ? Soulever quoi ?

D'un autre côté, si je ne fais rien, ce qui se profile à l'horizon c'est la perspective révoltante de ne jamais connaître la vérité sur la disparition de mon père.

Au fil des minutes, la décision ne tarde pas à s'imposer. Par défaut. Parce qu'il n'y a pas d'autre piste. Même si elle est lacunaire, je vais la suivre.

Je consulte les horaires d'avion sur l'ordi, téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille pour prévenir ma mère qui ne répond pas.

Une heure après, je claque ma porte, je dévale les trois étages. Je me mets au volant et prends la direction du hameau perdu entre Bordeaux et l'océan où niche la maison de mes parents, au milieu des pins.

Quand je gare ma voiture dans l'allée, j'aperçois Maggy sortant des bois, encapuchonnée dans son ciré jaune, chaussée de ses bottes, panier au bras, garni de girolles. Elle me montre sa récolte :

« Tu tombes bien, regarde. »

En fait, en m'accueillant avec ces trois petits mots, *tu tombes bien,* vêtue de ses atours de cueilleuse, avec des brindilles épinglées dans sa chevelure, elle est en train de me signifier : *Tu vois, Marcus, la vie continue*. Sa façon à elle de me prouver qu'elle tient debout.

« Je ne reste pas longtemps, maman, je suis venu te prévenir que je pars mercredi pour Jersey. J'ai l'intention d'aller rencontrer cet Anglais, présent à l'enterrement. »

Elle pâlit, mais acquiesce :

« Entre. »

Elle déverrouille la porte, puis enlève ses bottes.

« Installe-toi, j'arrive. »

Nous passons dans la cuisine.

Elle se lave les mains.

« Tu manges avec moi ?

– Si tu veux.

– Je fais sauter les girolles pendant qu'on discute ? »

Elle déplie un journal sur la table pour nettoyer les champignons. Elle les brosse méticuleusement, mais je vois que ses doigts tremblent.

« Qui est ce type ? Tu ne le connais vraiment pas ?

– Je t'ai déjà répondu que non ! Je me doute qu'il s'agit d'un ami de ton père, un ami lointain, car je ne l'avais jamais vu.

– Je pense aussi aux déplacements fréquents de papa, tu savais où il allait ? Ce qu'il faisait ? »

Elle réfléchit avant de me livrer une explication plausible :

« Il fréquentait les services des archives, visitait des monuments, des sites archéologiques, il assistait à des conférences, des séminaires, enfin, tu le sais, Marcus, ton père n'avait de cesse que d'approfondir ses connaissances historiques, ou géologiques, il avait un amour pour l'histoire et les vieilles pierres, c'était un chercheur passionné. »

Je ne la sens pas très convaincue. Je pense qu'il est allé à Jersey voir cet inconnu. Et qu'elle est parfaitement au courant.

« Qu'est-ce que tu sais, maman, que j'ignore ? S'il te plaît, dis-le-moi avant que j'aille rencontrer cet homme. Parfois, j'ai l'impression que tu ne me dis pas tout. »

Je la vois prostrée. Comme si le maelstrom des souvenirs

l'emportait loin de moi et loin du présent.

Puis elle lâche son couteau, plonge son visage entre ses mains et craque.

« Il me manque, Marcus, il me manque tellement ! Je le revois, il me parle, mais je ne m'explique pas ce suicide, j'ai du mal à y croire.

– Il ne s'est pas suicidé, maman ! »

Elle relève la tête, en larmes.

« Tu as raison. »

Je me place derrière elle pour lui caresser le dos.

« Calme-toi, maman, je suis désolé de te torturer avec mes questions, je n'aurais pas dû.

– Mais non, c'est normal, tu sais, moi aussi je passe mes nuits à m'interroger, à remonter le temps, à tout revivre. »

Elle se reprend, se lève, va à l'évier, et s'emploie à laver sa cueillette.

Nous nous taisons pendant quelques minutes. Il n'y a plus dans la cuisine que la musique de l'eau qui coule. Comme une trêve après un moment de tension.

Elle jette les champignons égouttés dans la poêle, puis se retourne :

« Bon, si tu vas là-bas, il faut que je t'avoue quelque chose. En 2010, ton père m'a appris certaines choses sur son passé. Et à partir de là, il a fait quelques allers-retours à Jersey. Peut-être allait-il rencontrer cet homme…

– Tu m'annonces que papa t'a fait des révélations, en 2010, mais si tu ne me dis pas de quoi il s'agit, comment veux-tu que je comprenne ? »

Elle hésite, puis elle lâche, sur un ton un peu amer :

« Écoute, ce que je sais, c'est pas grand-chose, c'est rien du tout. Va plutôt voir tes grands-parents, ils en savent plus que moi, c'est à eux de t'éclairer. »

Puis elle se concentre sur la cuisson de ses champignons. Comme si plus rien ne pouvait rivaliser d'importance avec cette poêlée parfumée qu'elle couve de son attention.

Elle ne dira plus rien.

Ce repli m'interpelle. Ma mère est la personne la plus franche de la Terre. Si elle se défausse de la question, c'est que quelque chose lui fait mal.

Paris
quinze jours après la mort
de Daniel Gaubert

Moreau continue à fulminer :

« D'abord, tu m'as berné en me faisant croire que Gaubert était un maître chanteur ! Tu as trempé dans un assassinat, commandité par des salauds, et tu m'as mouillé avec toi !

– Tu te trompes, ce type s'est probablement suicidé. Je n'ai rien à voir avec sa mort. Au départ, quand j'ai accepté cette affaire, il s'agissait seulement d'espionner Gaubert. »

Il laisse passer quelques minutes. Il se lève pour attraper des verres et une bouteille. Il ouvre le frigo et demande : « Blanc ? »

Moreau acquiesce du menton. Sans rengainer pour autant sa vindicte.

Baron verse à boire. Il essaie de détendre l'atmosphère. Avant de

lever son verre, il adopte la même méthode que la fois précédente. Arrachant une page au bloc-notes posé devant lui pour y inscrire un chiffre à rallonge. Et tendre la feuille à Moreau.

Puis il entreprend de se balancer dans son fauteuil. Les yeux froncés. Rapetissés pour scruter son interlocuteur.

Moreau jette le papier sur le bureau.

« Qu'est-ce que ça veut dire ?

– C'est la somme qu'ils proposent pour suivre le fils.

– Le fils ? Et pourquoi ?

– Il a pris un billet pour Jersey, il part demain. Il faut savoir ce qu'il va y faire.

– Putain ! si ce mec a décidé d'aller à Jersey, c'est qu'il ne croit pas au suicide de son père et qu'il est motivé à bloc pour découvrir pourquoi il a été tué. »

Baron tend son verre pour trinquer :

« Calme-toi. Il s'agit d'une simple filature,

– Jusqu'à ce qu'ils le descendent lui aussi si on s'aperçoit qu'il est sur la même piste. Non, non, non ! Je ne veux pas avoir la mort de ce mec sur la conscience ! Et je ne bosse pas pour des criminels !

– Non ! tu te trompes ! Je te le répète, ton rôle sera de le surveiller, uniquement, tu vois, de le protéger, en quelque sorte !

– Le protéger ? Décidément, tu me prends pour un con !

– Pas du tout. Il faut empêcher ce garçon de se fourrer dans les mêmes emmerdes que son père, tu comprends ? Donc le dissuader

par tous les moyens de fouiller dans ce sac de nœuds. »

Moreau souffle pour exprimer son agacement :

« Mais qu'est-ce que tu me racontes ? C'est mission infaisable ce que tu me demandes !

– Non, pas pour un vieux renard comme toi. Écoute, il est probable, presque certain même, que le jeune homme échoue là où son vieux avait réussi. Lui avait un réseau, il avait établi des liens solides à Jersey et ailleurs. Des amis, et en plus une parfaite connaissance des lieux. Et de la mentalité des gens. Bref, des atouts qui lui ont ouvert les portes. Et les consciences, si j'ose dire. Dans une société qui entretient plutôt le culte du silence. Il est quasiment impossible pour le fils, qui ne sait rien, et qui est un étranger là-bas, de pouvoir remonter cette piste et de refaire tout ce travail. Il faut juste le surveiller, faire en sorte qu'il se décourage et renonce, et s'en assurer. Tu vas disposer d'une liste de noms. Ceux des personnes susceptibles d'avoir aidé Daniel Gaubert. À propos, aux obsèques, un ami du défunt était présent, il a laissé une lettre à la famille. Il s'appelle Brown, John Brown. Il faudra l'avoir dans le collimateur. Il fait partie de la cabale.

– Ça va coûter une blinde !

– Ne t'inquiète pas pour ça, tous les frais seront pris en charge. Je ne connais pas les commanditaires, mais je peux te dire que l'argent n'est pas un problème.

– Mmmmm. Et combien va te rapporter cette affaire ? Sans te salir les mains, mon saligaud !

– Toi non plus, tu ne vas pas te les salir. Tu as les moyens d'agir en brouillant les pistes, de façon qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à toi.

– Et si Marcus Gaubert parvenait malgré tout à remonter la piste de son père ? »

Baron se contente de lui rappeler froidement le contexte :

« Il ne vaudrait mieux pas. Mets-lui des bâtons dans les roues tant que tu peux, démerde-toi. Il faut qu'il lâche l'affaire. Tu es condamné à réussir. Tu es mouillé de toute façon, autant que moi, et donc obligé de suivre. On en sait trop, toi et moi. *Ils* me l'ont bien fait comprendre. Tu as eu tout le travail de Gaubert entre les pattes. Alors, tu sais de quoi il retourne. »

Il ajoute sur un ton plus jovial :

« Ne te bile pas, Marcus Gaubert ne sait rien. Rien du tout. »

Moreau expire bruyamment. Il laisse échapper un chapelet de jurons. Mais il échoue à impressionner Baron qui a repris la main :

« À partir de maintenant, tu n'as que trente secondes pour te décider. »

Il fait glisser vers lui, à plat sur le bureau, une photo de Marcus Gaubert.

Le regard de Moreau va du feuillet, posé sur le plan de travail en verre, au portrait du jeune homme souriant – bien loin à ce moment-là de pouvoir imaginer ce qu'il s'apprête à remuer – et revient se poser sur le chiffre doté d'une ribambelle de zéros, inscrit sur le papier.

Un montant capable de fusiller n'importe quelle conscience comme la sienne.

Marcus
Jersey, octobre 2018

J'ai encore une demi-heure à Paris avant d'embarquer pour Londres, puis Jersey. Dans cette salle d'attente d'aéroport, je brasse à la pelle mes souvenirs. Depuis que j'ai reçu les révélations de mon grand-père, je suis un zombie.

Campé sur ses minces guiboles, planté sur le pas de la porte, il m'a regardé arriver. Il affichait une physionomie grave et tranquille à la fois. L'air avisé de celui que la vie ne prend pas au dépourvu. Il s'est effacé pour me faire entrer, sans dire un mot. Il s'attendait à ma visite. Il savait que son petit-fils viendrait un jour ou l'autre lui demander des explications. Il s'était préparé à lui rendre compte de son silence. Ce jour était arrivé. C'était aussi simple que cela.

Ma grand-mère m'a embrassé, puis elle a prétexté une course à faire, préférant nous laisser *entre hommes*.

Dans la pénombre de la salle à manger aux volets cabanés comme en plein été, nous nous sommes installés face à face pour remuer le

passé. Je l'ai écouté évoquer un temps d'avant ma naissance. Je ne savais pas grand-chose de la jeunesse de mon père jusqu'à sa rencontre avec Maggy, en deuxième année de fac, qui avait fait de lui un homme.

C'est exact, a confirmé grand-père, elle l'avait transformé. Avant de la connaître, il était un garçon plutôt taciturne, donnant l'impression de faire de son mieux pour se conformer à ce que la société attendait de lui. Il n'était pas triste. Mais il n'avait pas vraiment l'air passionné par la vie. Comme ces personnes qui ont toujours l'air d'être un peu détachées du réel. Il semblait tenir un rôle, et manquer d'enthousiasme pour la pièce qu'il était en train de jouer.

Maggy était apparue comme une magicienne. Elle avait balayé cette indolence d'un coup de baguette. Saupoudrant l'existence de paillettes. Elle avait effacé la mélancolie de ses yeux. Elle y avait instillé à la place ce vrai goût de la vie qui ne l'avait plus quitté.

De fil en aiguille, je me mets à convoquer mon enfance.

Six ans, je grimpe à l'assaut des dunes. Je cours sur le sable bouillant. Je me jette dans la mousse des vagues. Je bats les sentiers tortueux entre les genêts vert foncé, et les frondes de fougères mâles entrelacées aux ronciers parsemés de mûres sauvages. La main dans celle de mon père. Je l'écoute me raconter les arbres. L'histoire des troncs suintants de résine. Je goûte sur le bout de ses doigts leur sève amère. J'apprends à nager entre les parcs à huîtres. Je barre le 420, pour ne pas le décevoir.

Puis, au fil des minutes, toutes ces images se désagrègent. Mes souvenirs se décomposent comme feuilles flétries que j'ai envie d'écraser sous mes pieds pour les réduire en poussière.

Je me sens trahi. Cocufié par mon père. Je lui en veux de m'avoir

caché ces faits imprescriptibles. De me laisser seul, aujourd'hui. Démuni. Impuissant. Avec, sur les bras, ces années de vie qui me sont étrangères. Orphelin de son passé. Je cherche des signes, des indices, à quoi me raccrocher. Le cœur cisaillé par toutes les questions que j'aimerais poser à un mort.

Souviens-toi, Marcus. Souviens-toi de lui.

J'erre dans les sentiers du temps perdu. Comme un malade.

Je fouille ma mémoire. Cette endormeuse de première. Je l'implore de me restituer sa chaleur, sa voix, son sourire.

Le déjeuner en tête-à-tête avec lui, quelques jours avant sa mort, me revient une nouvelle fois. Cela nous arrivait fréquemment de nous retrouver, quand il disposait d'un créneau favorable, entre ses heures de cours. Mais ce jour-là, c'est lui qui en avait pris l'initiative.

Je le vois d'ici traverser la place. Je le regarde se pointer, de sa démarche un peu dégingandée. Vêtu de son vieux blouson en cuir.

La même dégaine que moi.

Tout le monde dit que je lui ressemble – taille identique, un mètre quatre-vingts, aussi mince que moi, même coiffure également, cheveux raides, yeux marron clair, virant parfois au vert, d'après Maggy. Quand je le contemplais, j'avais l'impression de me voir dans quelques décennies. Mon visage, avec quelques sillons en plus.

J'avais égoïstement monopolisé la parole. Parce que ce jour-là, j'avais besoin de m'épancher.

Quand j'émerge de ma nostalgie, je remarque un individu, assis à l'autre bout de la rangée, plongé dans la lecture de *L'Express*, qui me jette de temps en temps un coup d'œil éclair par-dessus son journal.

Merde ! Je me demande si ce crâne dégarni n'est pas en train de me surveiller.

Cinq heures après, au moment de poser le pied sur l'île, je suis assailli par un flux d'émotions contraires. Excitation, mêlée de trac. Je ne peux qu'échafauder des hypothèses sur les raisons qui ont amené mon père ici. Quelle saloperie est-il venu déterrer ?

Daniel Gaubert a fichu les pieds dans un merdier qui lui a coûté la vie et je suis là, à mon tour, pour découvrir de quoi il retourne. (Cela me paraît incroyable, Bon Dieu ! Mais si. C'est la réalité.)

En sortant de l'aéroport, je me rends au bureau de location de véhicules.

Une blonde me voyant débarquer devant son comptoir m'aborde directement en français, avec un sourire révélateur de son *a priori* sur le multilinguisme des mangeurs de grenouilles.

Je lui réponds en anglais, histoire de la moucher.

Elle rit franchement.

J'ai vaguement envie de lui proposer de boire un verre, estimant même avoir une chance de finir la soirée avec elle – j'ai l'air d'être son genre. Mais chaque fois que je flaire un plan intéressant avec une fille, au dernier moment, un souvenir, datant de l'été dernier, surgit, me déstabilise, et fiche tout par terre.

Le visage d'une autre se superpose à celui de la fille que j'ai sous les yeux et je me laisse aller, malgré moi, à faire des comparaisons qui se révèlent sans merci.

Je revois sa peau mate de brune. Ses sourcils en forme d'aile

d'hirondelle. La courbure de ses hanches, et, quand elle s'était levée de table, ses jambes de rêve sous sa jupe. Je revis notre étreinte sur le trottoir, sa taille entre mes bras, le contact de ses seins pressés contre ma poitrine, et dans ma bouche, le goût mentholé de sa salive.

J'essaie de rationaliser. C'était une belle journée, langueur estivale, chaleur, cette fille un peu court-vêtue t'a fait bander, c'est tout.

Mais son image continue à me tourner la tête. Je ferme les yeux, je la vois, à midi, à la terrasse d'une brasserie, place Gambetta. Solaire. J'entends sa voix. Son vibrant plaidoyer pour dénoncer le scandale des ehpad. Et l'impression, toujours vivace trois mois après, d'avoir croisé, ce jour-là, un être libre, me fait battre le cœur.

Un être libre.

J'étais allé acheter un journal au tabac presse et j'étais revenu m'installer pour l'attendre au café de la comédie. Mais elle n'est pas venue. J'ignore si nous nous sommes ratés par manque de chance, si elle s'est trompée de café – dans mon empressement, avais-je bien précisé *café de la Comédie* ? je ne savais plus – ou si je suis parti trop tôt, son rendez-vous avait peut-être duré plus que prévu, ou si, au bout du compte, elle avait préféré ne pas me revoir. J'oscille, depuis, entre espoir, et doute harcelant.

J'adopte un air vaguement contrit. Je souris gentiment à la fille déçue, qui ne peut deviner à quel point il est impossible, à cet instant, de rivaliser avec le souvenir agrafé sous mes méninges d'une déesse en mini-jupe.

Un village dans le Médoc, automne 2018
Le monde de Gaspard

Silencieux, les coudes appuyés sur la table, le menton soutenu par ses poings, Gaspard s'abandonne à la contemplation béate de sa mère.

Maman beurre les tartines avec application. Elle les nappe de confiture de mûres d'un aller-retour souple de la main. Elle se lèche les doigts ensuite, en souriant à son petit garçon.

Un rayon de soleil fait briller ses cheveux noirs. Un essaim d'étoiles dans les yeux quand elle les pose sur lui. Il la trouve très belle, ce matin.

Ils sont heureux. Même si tout est imparfait, à cette seconde précise, ils touchent le bonheur.

Cependant, Gaspard se tient sur ses gardes – quand maman se montre aussi attentionnée, quand elle prend tout ce temps pour s'occuper de lui, il attend de voir venir avant de consentir à se réjouir vraiment.

Aujourd'hui, c'est un peu superflu. Il sait déjà. Il s'agit d'aller manifester. Maman est gilet jaune et ne plaisante pas avec la participation.

« Tu seras sage ? Tu feras tes maths, tu apprendras ta poésie ? »

Le petit garçon fait oui en rentrant le menton.

« Ne boude pas, mon petit homme, on se rattrapera demain, je te le promets, je ne bougerai pas de la maison, je resterai avec toi toute la journée, et on ira se balader dans les bois, ou surfer, si tu veux.

– D'accord », fait Gaspard qui aime bien être *le petit homme* de maman.

Elle va l'abandonner jusqu'à ce soir.

Et même si, cette fois, c'est pour la bonne cause – d'après ce qu'elle met en avant, c'est-à-dire sa volonté de participer aux luttes pour le changement du monde –, elle culpabilise. Il n'est pas fou. Ce matin, pour compenser, la traîtresse rivalise de gentillesses. En attendant, il se laisse cajoler. Bien décidé à presser le citron. Le petit débrouillard tente de lui extorquer un supplément d'argent de poche en contrepartie.

« Faudrait pas pousser trop loin le bouchon », rigole Estelle et cela se termine par des papouilles.

Elle est très forte pour le faire fondre.

Après ça, ils discutent. Elle fait semblant de s'intéresser à lui, à ses devoirs, à ses copains, et cætera. Elle joue le jeu.

Il n'est pas dupe. Elle est ailleurs. Déjà partie. Il le voit dans ses yeux.

« Si tu as le moindre problème, tu vas chez Margot. D'accord ? »

La voilà dans son rôle. Anxieuse, maintenant.

Gaspard la rassure en prenant son air le plus sérieux.

« T'inquiète, Estelle. »

Il aime bien de temps en temps l'appeler par son prénom. C'est un jeu qui les amuse. Qui les rapproche, et la fait se sentir plus jeune. Parce qu'avoir un rejeton de neuf ans renseigne *de facto* sur son âge. Même si maman paraît dix de moins que la vérité.

Et puis, Clara lui a dit un jour, de sa voix de rossignol, qu'Estelle voulait dire étoile – Clara est très forte. Elle ne parle jamais pour ne rien dire, bien qu'elle ne soit qu'au cm1. Alors que lui est au cm2. Elle impressionne Gaspard qui en apprend, avec elle. Surtout sur les femmes.

« Ta mère, en plus, elle est belle comme une étoile !

Une étoile filante, alors », il avait répondu.

Parce qu'elle le laisse souvent seul, lui balançant en s'échappant, la formule consacrée en guise d'excuse : « Je file. Je file au boulot. Je file aux commissions. » D'autres fois, elle dit seulement : « Je file. » Sans dire où elle va… « Et là, ça craint. Ça craint méga grave ! », avait commenté Gaspard, amer.

Plus tard, à midi tapant, ils déjeunent. Frites et burgers maison, pour lui faire plaisir – encore cette fichue culpabilité. Mais Gaspard n'a pas faim. Au fil des heures, la tristesse s'est empilée. Avec ce sentiment de solitude à venir, quand elle aura claqué la porte sur le silence. Et cette boule dans le ventre.

Dans ce cas-là, maman a tendance à le gaver. Comme si elle

voulait lui faire ingurgiter le reste en même temps. Et le tout lui remplit l'estomac.

Ainsi que les paroles qu'il retient depuis de longs mois déjà. Peut-être même depuis des années, maintenant.

Mon Dieu ! tout ce qu'il aimerait lui dire, à sa mère !

Parfois, elle paraît si minuscule à côté de lui. Une petite fille. Il se sent plus mûr qu'elle. Capable de la conseiller. Il voit bien qu'elle se goure. Il pourrait souvent prédire ce qui va se passer. Et cela se produit, immanquablement. Il ne peut l'empêcher.

Elle s'amourache tellement vite. Le premier venu, qu'elle prend pour son idéal masculin. Et elle se casse la figure. C'est la déception. La dégringolade.

Gaspard en a un peu marre. Mais quoi faire ? Il voit les choses avant qu'elles n'arrivent. Et tout ce qu'il ressent c'est la force de son impuissance, et la peur du lendemain.

Il traîne pour finir son assiette. Mâchouillant ses frites. Ressassant ses pensées moroses.

Elle s'impatiente. Loin d'imaginer tout ce qui fermente dans le crâne de son enfant. Elle lui pose son dessert sous le nez. Du riz au lait. Qu'elle a confectionné elle-même.

Bien sûr. Dans cette maison, on ne consomme que des aliments frais, du bio, des légumes du jardin et des plats préparés par Estelle. Ses copains l'envient pour ça. Surtout Clara dont la mère colle tous les soirs des barquettes surgelées au micro-ondes. Gaspard trouve tout délicieux, lui, quand il est invité chez Clara.

Ça se voit que tu n'en bouffes pas tous les jours, répond Clara, fine

gueule, qui préfère de loin la tambouille d'Estelle.

Maman s'est retranchée dans la salle de bains. Elle a laissé la porte entrouverte. Gaspard lorgne par l'interstice. Il la voit se pomponner devant la glace. Se préparer comme pour sa plus belle sortie. Pour aller manifester, elle a besoin de se mettre du rouge à lèvres ? Et du rimmel ?

Elle l'agace furieusement.

Elle revient, arborant son plus beau sourire. Il la trouve mignonne, pour une fois qu'elle est bien sapée ! elle a revêtu ce qu'elle a de mieux, un jean, un pull tout simple et un blouson chaud.

Il soupçonne un mauvais plan.

« Avec qui tu y vas, maman ?

– Avec tout le monde, poussin ! Tu sais bien. »

Tout le monde, cela veut tout dire… Il connaît la clique. Il aurait envie de lui dresser une liste de recommandations. Mais à quoi bon ? Elle ne l'écouterait pas. Alors il fait ouais, d'un coup de menton. Les potes de sa mère. Sa cour.

Il y en a qu'il aime bien. Et d'autres… Il vaut mieux ne pas en parler.

Et en ce moment – d'après les déductions de Gaspard –, elle n'a pas de chéri attitré. Alors, forcément, y a un paquet de prétendants qui piétinent d'impatience pour avoir le poste.

Ils perçoivent un bruit de moteur, le crissement des pneus sur les graviers de l'allée, suivis d'un coup de klaxon. C'est la *cacugne* de Romain.

Elle lace ses baskets, couvre son fils de baisers et de mots d'amour avant de s'évader, arachnéenne.

Fais attention à toi, maman, murmure Gaspard, à voix basse, comme une prière qu'elle n'entend pas.

Depuis dehors, elle lance :

« Sois sage mon bébé ! »

Toi aussi, il pense.

Marcus
Jersey

Je me lance sur la route vers dix-sept heures, au volant d'une Peugeot, alors qu'il fait déjà nuit.

J'ai déniché non sans mal, sur Booking, une chambre d'hôtes dont le tarif est en adéquation avec mon budget, et proche du centre-ville. La rue me paraît calme, elle est bordée de bâtiments récents ou rénovés. La maison aux volets bleus est modeste, mais correcte. L'accueil cordial. Pressé de découvrir la ville, je pose mon sac et ressors aussitôt, muni de prospectus publicitaires de restaurants fournis par mes proprios.

Je remonte à pied les principales artères. En longeant les immeubles de style victorien, en pierre de taille, je ne suis pas surpris de tomber sur une banque tous les dix mètres. Je déambule le long du port pendant une demi-heure. Puis je pousse la porte d'une brasserie recommandée par mes hôtes. Avant de commander, je réalise à quel point j'agis de manière impulsive depuis la mort de mon père. J'aurais dû téléphoner à cet inconnu pour le prévenir de mon arrivée.

J'ai pris un billet pour Jersey sans me préoccuper de savoir s'il était disponible pour me recevoir.

Je compose le numéro inscrit au dos de la carte. Je suis vite rassuré. Mister Brown se montre ému à l'idée de me voir. Il m'appelle par mon prénom. Il s'adresse à moi comme si nous étions intimes. *My dear Marcus, you are here ! you have decided to come !* Le ton affectueux de ce mystérieux inconnu m'insuffle l'espoir de pénétrer grâce à lui dans les arcanes de la vie de mon père. Je me félicite d'avoir fait le voyage.

Le lendemain, à la première heure, j'emprunte la rue qui borde le quai, je roule jusqu'à la commune de Saint-Aubin. Je longe un port à sec, remarquant, de l'autre côté, une église à la façade austère en granit rouge. Puis la route s'enfonce entre bosquets verdoyants et cultures. Je traverse enfin un hameau d'habitations en pierre blanche, ou ocre. Un environnement paisible, entouré de champs, à une centaine de mètres de la mer.

Me voilà devant la maison. Modeste, mais impeccable, ressemblant à celles que j'ai vues sur le trajet.

En descendant de mon véhicule, j'entends les cognements des vagues sur les rochers. Saisi par une bouffée d'air marin, j'identifie machinalement – réflexe de *voileux*, comme dirait mon paternel qui me suit pas à pas sur cette terre – le vent salé, venant du nord-ouest.

L'homme s'avance sur le perron pour m'accueillir. Il se poste devant moi, les yeux humides. Il me contemple, puis il me tend les bras.

Je suis de plus en plus intrigué.

Il me fait pénétrer dans un salon de style purement anglais. Fauteuils Chesterfield en velours gris, imprimés floraux sur les

coussins et les rideaux, meubles anciens en pitchpin couleur miel et table basse en acajou, incrustée de marqueteries, d'inspiration marine.

Il m'explique vivre en réalité en Australie et résider temporairement à Jersey. Je n'ose pas lui demander ce qu'il vient faire ici, probablement des affaires, comme la plupart des gens sur cette île. Je suis né ici, dit-il comme s'il avait lu dans mes pensées.

Une étrange émotion plane dans la pièce. J'attends qu'il prenne la parole et m'apprenne pourquoi il m'a incité à traverser la Manche.

Mais il se contente de balancer des banalités. Tout en me scrutant. Comme s'il voulait me jauger. Ou s'accorder du temps pour soupeser la teneur des révélations qu'il s'apprête à me livrer. Me laissant sur le grill.

C'est moi qui me jette à l'eau :

« Vous connaissiez bien mon père. »

Il acquiesce, soupire en même temps. Comme si cet aveu lui coûtait.

Le visage grave, subitement voilé.

« Oui, bien entendu, mais avant toute chose, je voudrais vous parler de Jersey. »

Je dois faire un effort de courtoisie pour masquer ma déception. Je me fiche pas mal des aspects touristiques ou du caractère de son île. Je n'ai pas fait ce voyage pour faire un reportage sur Jersey.

Brown devine tout.

« Je ne vais pas vous faire un cours de géographie, ne vous inquiétez pas. Mais je crois indispensable de vous décrire la

spécificité de ce territoire. Avant de découvrir ce qui a motivé Daniel à se rendre à Jersey, il faut que vous compreniez comment fonctionnent, ici, les mentalités. »

Mon cœur s'accélère.

Mon père est bien venu ici. Et je vais savoir pourquoi.

Mais Brown y tient, il commence – comme il me l'a annoncé – par me brosser le portrait de son île :

« Vous avez dû remarquer le nombre de plaques de banques, avocats, sociétés de domiciliation, sur les murs… Une cinquantaine de banques internationales sont implantées ici. Sans compter une centaine de trusts, nébuleuses structures qui gèrent des fortunes colossales. Mais connaissez-vous l'origine de la financiarisation qui s'est enracinée ici ? Non ? Cela vient du fait que l'île est régie par un droit normand très ancien permettant la création de trusts, cette spécialité date du Moyen âge : les croisés, avant de partir pour la Terre sainte, confiaient leurs fortunes à un ami, *trustee*, qui pouvait le confier à un autre *trustee*, etc. Ce principe fait encore aujourd'hui la richesse de l'île.

« Malheureusement, cette richesse ne profite qu'à Crésus. L'île est coupée en deux, d'un côté les riches, ultra riches, les multinationales, Apple, bnp Paribas, hsbc, Société Générale, axa, bref, et tout le sérail de l'évasion fiscale, et de l'autre la pauvreté qui s'accroît.

« Ça, c'est pour le contexte, Marcus, maintenant nous y voilà. Il faut savoir que le pouvoir fait tout pour protéger la manne de l'industrie financière. Les personnalités politiques qui ont tenté de s'insurger contre les injustices ont subi des pressions les obligeant à s'expatrier. Les rares personnes ayant essayé d'alerter l'opinion sur les conséquences sociales de cette financiarisation démentielle ont

connu les pires ennuis, perdu leur travail ou leur logement. Vous comprenez, à présent, pourquoi la population continue à entretenir le culte du secret ? Et pourquoi l'*omerta* règne sur l'île ? Et ce n'est pas tout, cette loi du silence ne se limite pas au domaine des banques ou de la finance, elle envahit tout, elle gagne toute notre société. Elle s'étend à la justice, et au milieu de la criminalité, et malheur à celui qui s'avise de l'enfreindre, je voulais que vous sachiez cela afin de mieux appréhender la suite. »

Il suspend son discours, le temps d'avaler une gorgée thé et reprend :

« Malheur à qui s'avise de l'enfreindre. Maintenant, vous avez tous les atouts en main pour comprendre à quels intérêts et à quels individus s'est attaqué votre père, Marcus.

— Il aurait été tué parce qu'il s'est attelé à dénoncer ces abus ?

— En quelque sorte. Mais ce n'est pas aussi simple. Les raisons ayant amené Daniel à s'intéresser aux fortunes mondiales, ou plus exactement à l'argent sale, ne sont pas seulement d'ordre idéologique, il faut que vous le sachiez, Marcus. Daniel a découvert ce contexte social en 2011, lorsqu'il est venu ici pour la première fois. Il a été choqué par cette corruption, mais l'origine de sa motivation est beaucoup plus profonde et personnelle. »

Je nage de plus en plus dans l'incompréhension. Je me demande vraiment à quoi mon père s'est attelé.

Les traits marqués comme s'il venait d'accomplir un réel effort, Brown se lève brusquement. Il me propose de poursuivre plus tard cette conversation. Prétextant qu'il a subitement besoin de prendre l'air. Il me semble en effet au bord de l'asphyxie.

« Et puis, j'ai tellement à vous faire découvrir. Maintenant il est

temps d'aller sur le terrain. Venez, je vous emmène dans ma voiture. »

Mon interlocuteur détient l'art de maintenir le *suspens*. Cependant, ce n'est pas délibéré. Il ne fait que suivre le cheminement tortueux d'un raisonnement édicté par sa mémoire. Sous emprise d'un passé opaque.

J'aurais préféré rester là et en apprendre davantage, mais il ne me laisse pas le choix. Il a déjà enfilé sa parka. Par politesse, je me soumets à sa volonté, je m'arrache à regret à mon fauteuil. Nous sortons.

Nous empruntons la route qui longe la baie de Saint-Hélier. Il gare la voiture en plein centre de la ville, sur un parking proche d'un espace de verdure, une sorte de jardin. Sans me donner d'explications.

Nous parcourons à pied la large promenade qui débouche sur le port. Avare de paroles, Brown, se contente de m'indiquer le Elisabeth Castle sur un îlot en face de nous. Il me conseille au passage de faire, un jour, si j'en ai le temps, la visite de ce château des Tudor, accessible à marée basse.

Nous contournons le port pour nous approcher d'une traque où sont amarrés de gros bateaux. Brown s'arrête, s'accoude à la balustrade, et étend son bras pour englober l'environnement :

« Voilà, c'est ici. »

Il suppose que je sais à quoi il fait allusion. Mais ce n'est franchement pas le cas. J'affiche mon incompréhension.

Brown se redresse, me dévisage, perplexe. Un brin exaspéré. Comme si j'y mettais de la mauvaise volonté. Il esquisse un geste de la main semblant signifier qu'il remet à plus tard de me fournir un éclaircissement.

Il laisse passer quelques minutes.

« Bon, maintenant je vous emmène goûter nos spécialités culinaires. »

Nous entrons dans une brasserie dont la devanture colorée ressemble à un vitrail orné de peintures représentant des poissons pris au filet, des homards, des crabes, etc.

Un intérieur simple, sobre et chic. Tables en bois sur pieds en fer forgé. Chaises noires à haut dossier. Photos de l'océan accrochées aux murs. Une salle bondée.

Un garçon s'empresse de nous conduire à une table étiquetée réservée.

Brown passe la commande sans me consulter, refermant d'autorité les livrets des menus pour les remettre au serveur.

« Faites-moi confiance. C'est un plat de poissons, moules et crustacés, accompagné de pommes de terre du pays. Vous m'en direz des nouvelles. »

Puis, dès que nous nous retrouvons en tête-à-tête, il plonge l'intensité de son regard dans le mien pour me faire comprendre qu'il est disposé à parler, maintenant.

Une ombre sur son visage me laisse présager qu'il s'apprête à envoyer du lourd. De mon côté, je me prépare à encaisser.

« Daniel est venu ici, une première fois en 2011, et il a découvert

au cours de son séjour la situation de la population de Jersey. La crise de 2008 avait aggravé les difficultés des classes moyennes et des plus démunis. Creusant l'écart entre cette couche de la société et les riches qui tiraient des profits encore plus grands du développement du secteur financier. Officiellement, les banques s'étaient engagées à renoncer aux activités spéculatives pour investir dans l'économie. Officiellement donc, le bal aurait dû être terminé pour elles. Mais dans les coulisses, la fête a continué. Luxe, drogue et sexe, dans les restaurants et boîtes de nuit branchées de Londres. Daniel a été profondément révolté par toutes les injustices qu'il voyait, mais il n'a pas imaginé, à ce moment-là, endosser un jour le rôle de lanceur d'alerte. On n'employait d'ailleurs pas beaucoup ce terme, je crois, à l'époque. Pourtant l'idée devait déjà être là, en germe dans son esprit, j'en suis sûr, depuis longtemps. Mais après son premier voyage, il s'est produit un événement déclencheur. Daniel a été bouleversé par une rencontre qui a été déterminante. Sa décision d'enquêter dans le milieu de l'argent date de ce jour-là. Avez-vous entendu parler de Lenny Harper ? »

Je secoue négativement la tête.

« Il ne vous a donc rien dit, pendant toutes ces années ? »

La conversation est interrompue par le serveur qui apporte les plats. Brown coupe court, et ne me laisse pas le loisir de répondre :

« Il faut déguster, à présent, ne gâchons pas ce plat. Nous reprendrons cette discussion après. »

Dès la première bouchée, ma frustration s'efface, je suis obligé de lui donner raison. Le mets délicieux mérite vraiment que l'on se concentre sur ses saveurs.

Au dessert, Brown me pose des questions sur ma famille.

Comment vont ma mère et mes grands-parents…

Je lui demande s'il est au courant du cambriolage qu'ils ont subi.

« Oui, Daniel m'a appelé pour m'annoncer la nouvelle. Il était inquiet. Surtout à cause du vol de son ordinateur. Et vous, Marcus, que savez-vous ?

– Rien. Je ne sais rien. Je découvre cette histoire et je n'y comprends rien. »

Brown incline pensivement la tête, puis confirme ce que je subodore depuis le début :

« Le travail qu'il a mené pendant deux ans est la cause de son assassinat, j'en suis convaincu. Il devait me dire de quoi il s'agissait, mais il ne voulait pas en parler au téléphone. À ce moment-là, il craignait d'être écouté. Il avait compris qu'il était surveillé. Nous avions prévu de nous voir, mais hélas… nous n'en avons pas eu le temps. »

Ces mots me pincent le cœur.

« Si mon père se savait surveillé, comme il vous l'a dit, pourquoi ne s'est-il pas montré plus prudent alors ?

– Je l'ignore, Marcus. Je ne sais pas quel piège on a pu lui tendre ni comment il s'est fait avoir. Je n'arrête pas de me poser la question. »

Bien sûr, je n'ai pas besoin de le préciser, moi aussi, cette question me brûle les méninges, nuit et jour, depuis qu'il est mort. Et je me fais tous les scénarios possibles de sa noyade.

Je coupe le silence pour juguler notre trop-plein d'émotion.

« Mais qui est ce Lenny Harper dont vous me parliez ?

– Je constate que vous ne savez pas grand-chose. Je ne sais par où commencer, et je crains de vous bouleverser davantage. C'est une longue histoire, je vous propose de vous conduire sur les lieux où elle a commencé.

Il dit : venez, il est temps, à présent. »

Pour la troisième fois de la journée, détournant les yeux, il vient d'éluder mes questions. Et ce n'est pas une manœuvre pour prolonger le *suspens*. Non. Il s'agit d'un profond mal-être.

Je ressens le même frisson que ce matin. Il a du mal à aborder, devant moi, un sujet douloureux. En réalité, il n'arrive pas à se lancer.

Cet homme est retenu par un blocage.

Nous quittons le restaurant vers quatorze heures. En regagnant la voiture, je remercie Brown pour l'invitation.

La brise s'est renforcée. Le plafond s'est élevé. Le ciel nuageux est superbe. Des cumulus noirs ou gris se coursent très haut dans l'azur.

Avant d'embarquer, John s'immobilise, face au vent, ouvrant sa poitrine aux rafales et aux embruns. Il aime ces conditions tumultueuses, typiques de l'île.

Je lis dans ses pensées. J'éprouve la même bouffée de nostalgie. Nous faisons tous les deux le lien avec le jour de l'enterrement de mon père. Le temps était tourmenté comme celui d'aujourd'hui. Il nous arrachait des larmes.

Nous parcourons des kilomètres en longeant la côte. Plages de

sable lovées entre des avancées de rochers léchés par l'écume. Transparence d'une eau couleur d'émeraude.

Brown se tait, comme s'il voulait me laisser profiter du paysage. Puis, au bout de cinq minutes, il brise le silence :

« Après, je vous emmènerai visiter le côté ouest. Vous verrez, c'est plus sauvage, ce sont des falaises… ».

Nous changeons de direction pour nous enfoncer à l'intérieur.

La route de la Pouclée et des Quatre Chemins zigzague étroitement entre des habitations modestes avant de s'aventurer entre des champs verdoyants, entourés de bosquets, puis se borde d'arbres et d'hortensias en fleurs limitant une vaste propriété.

Un imposant bâtiment se dresse devant nous. Une impressionnante bâtisse du dix-neuvième siècle. Façade en granit rouge intégrant deux hauts pignons. Fenêtres blanches à petits carreaux.

Brown étend son bras pour me désigner l'édifice :

« Orphelinat du Haut de la Garenne. Vous connaissez son histoire ? »

Île de Jersey, orphelinat du Haut de la Garenne, 1970
Étrange paradis

L'Austin mini suivait une route sinueuse. Au volant, l'éducatrice, concentrée sur les virages, restait silencieuse. À l'arrière, un enfant de sept ans, replié sur son siège, regardait par la vitre la campagne inerte sous le soleil.

La voiture s'arrêta devant une propriété. En retrait d'une pelouse verdoyante, se dressait un grand bâtiment en pierre rouge sang, aux hautes fenêtres blanches.

L'éducatrice ouvrit la portière pour faire descendre le petit garçon. Elle le prit par la main pour le conduire jusqu'à l'homme qui les attendait sur le perron.

Ce geste n'était pas affectueux, la femme qui l'avait amené jusqu'ici n'avait rien de maternel – enfin, l'enfant, ignorant tout de

cette tendresse, ne pouvait pas le comprendre. Mais il savait observer les humains, pour ça, oui, il avait développé ce don. Les paroles aimables de l'accompagnatrice se voulaient encourageantes, mais il sentait qu'elles n'étaient pas sincères. Elle-même ne semblait pas y croire, elle avait seulement hâte de remonter dans sa voiture et de quitter cet endroit.

L'enfant ne se souvenait pas du premier abandon, pourtant cette situation ravivait un stress, remuait une part instinctive de lui, enfouie dans les replis du cortex amygdalien. L'impression brutale d'une réplique du destin. On se débarrassait de lui, une fois de plus.

Il frissonna, malgré la température estivale.

Il se demanda pourquoi ce rejet. Cette question, il se la posait depuis… En réalité, il ignorait depuis combien de temps il se la posait.

Ce devait être depuis toujours. Enfin, depuis qu'il pensait.

Dans son dossier – que l'éducatrice lui avait lu – il était indiqué que son père avait été obligé de le livrer à cette institution pour s'en aller chercher du travail à Londres, mais Tom savait qu'il n'avait pas été capable de s'occuper de lui. Il était aussi noté que sa mère l'avait abandonné juste après sa naissance. Cette femme n'avait sans doute pas voulu s'encombrer de son existence.

L'air était brûlant, presque étouffant. Il perçut, dans cette cour, des ombres inquiétantes.

Même le balancement des branches lui faisait peur. Une odeur de tonte fraîche lui souleva le cœur.

L'homme au visage rougeaud se pencha vers lui.

« Bonjour Tom, suis-moi, nous allons te faire visiter l'orphelinat. »

Il l'entraîna à l'intérieur, jusqu'à son bureau. Il referma la porte derrière eux, s'assit, mais laissa Tom debout.

« Tu devras, comme les autres pensionnaires, observer la discipline exercée dans cet établissement ; ordre et propreté sont les premières règles, tu veilleras à être toujours bien tenu, à te laver, à faire ton lit, à ranger tes affaires, à ne pas gaspiller la nourriture, à te montrer poli, il est interdit de répondre aux surveillants ou aux professeurs, avec tes camarades, pas de bagarres, pas de cris, nous punissons sévèrement les rebelles et les mauvais sujets. Allez, ça suffira pour aujourd'hui. »

Il se leva de sa chaise, et poussa Tom hors de la pièce.

Dans le couloir, l'homme héla un jeune garçon.

« Peter, viens par ici, emmène ce nouveau voir le réfectoire et le dortoir, et pas de blague, hein ? Que je ne t'entende pas lui raconter des histoires, tu m'as bien compris ?

Suis-moi, dit Peter, comment tu t'appelles ? T'as quel âge ?

Tom. J'ai sept ans. Et toi ?

Moi quatorze, dans un an je me casse ! »

Ses yeux fusaient des éclairs en proférant cela.

Le réfectoire était accueillant, équipé de tables rondes et de chaises.

Peter dit en ricanant que les repas leur permettaient de mater les filles. C'était le seul moment où ils pouvaient les croiser.

Les douches, les toilettes étaient impeccables.

Dans le dortoir, Tom découvrit son espace, meublé d'une table de chevet et d'une armoire pour ranger ses vêtements, il le trouva confortable. Pour lui, tout cela représentait un luxe rassurant dont il n'avait pas l'habitude. Sur son lit, une pile de linge l'attendait. Chemises, caleçons, pantalons. La mauvaise impression qui l'avait assailli en arrivant commençait à se dissiper.

Ils se rendirent ensuite dans la salle de détente. Fauteuils, télé, table de billard… De plus en plus séduit, Tom se décontractait.

Peter voulut casser son enthousiasme :

« Attends de goûter à la salle des punitions !

– C'est quoi ?

– Une salle où tu reçois des coups de bâtons si tu as désobéi. »

Tom ne se sentait pas concerné, il ferait en sorte de ne jamais être puni. Le reste lui avait fait assez bonne impression.

Ce n'était peut-être pas le paradis – à en juger par la tête que faisait Peter et le ton renfrogné de ses réponses –, mais il pensa qu'il pourrait malgré tout être heureux, ici.

À sept ans, il ne savait pas vraiment se figurer ce que c'était qu'être heureux. Dans son esprit, ce n'était qu'une vague gnosie, même pas une notion. Il voulait juste dire tranquille.

Son existence, jusque-là, avait été tellement chaotique. Il aspirait seulement à trouver un abri. Ce cadre impeccable, rutilant même, lui inspirait un sentiment de havre de sécurité.

John occupait le lit d'à côté, il avait sept ans lui aussi, et il était là

depuis peu.

Les deux enfants s'entraidèrent spontanément. Ils accomplirent ensemble les efforts nécessaires pour s'adapter au mode de vie de l'orphelinat, et se soumettre au règlement. Ils découvrirent le miracle de l'attachement à travers des actes minuscules. Comme apprendre à faire leur lit. Plier leur pyjama. Lacer leurs chaussures. Ou compter sur leurs doigts. Leurs cœurs de gosses s'ouvraient naturellement. Aucun adulte, ici, ne leur enseigna ni ne leur montra d'exemples de solidarité ou de tendresse humaine. Ils expérimentèrent, tous seuls, comme une maïeutique, la naissance de l'affection, et nouèrent des liens plus solides que des liens congénitaux. Il ne leur fallut que quelques jours pour être soudés comme des jumeaux.

Parfois, dans le silence du dortoir, Tom, en quête d'identité, pensait à ses parents. Il se souvenait encore assez bien de son père. Quant à sa mère, il lui donnait les traits qu'il voulait. Selon son humeur. Il leur parlait, à tous les deux. Et quand ça n'allait pas, il les engueulait. Il pouvait même les traiter de tous les noms. Ça lui faisait du bien un moment, puis il finissait par se faire pleurer. Le cœur pris dans la glace. Figé par l'effroi de se sentir indésirable. Un intrus sur la Terre. Un martien, peut-être.

Mais la vie s'écoulait quand même.

John et Peter étaient les seuls êtres qui comptaient pour Tom.

Peter continuait à s'intéresser à lui. Il se comportait comme un grand frère. Tom se sentait protégé par l'adolescent, plutôt baraqué – il entretenait ses muscles en faisant chaque jour des pompes et des foulées dans la cour. Peter conseillait Tom et John. Il leur enseignait tout ce qu'il fallait savoir pour éviter les punitions.

Il fallait être transparent, disait-il.

C'était facile pour Tom, il était bon élève et ne posait pas de problèmes. Il aidait John qui avait des difficultés en orthographe.

Un jour, Peter lui désigna, dans la cour, un groupe de garçons âgés de treize ou quatorze ans. Ces adolescents se faisaient remarquer en enfreignant toutes les règles. Ils fumaient en cachette. Ils étaient sales, grossiers, et agressifs. Ils cherchaient sans cesse la bagarre, et pouvaient se montrer cruels. Il conseilla à Tom de les éviter. Surtout à la douche, ou dans les toilettes.

« Ah bon ? dit Tom.

– Ouais ! Faut vous méfier de ces vicelards, les gosses ! »

Un autre jour, Tom demanda :

« Est-ce qu'on est tous mauvais ?

– Non ! dit Peter virulent, non. Pourquoi tu dis ça ?

– Les surveillants nous disent qu'on est des enfants à problèmes… qu'ils débarrassent les rues de cette pègre qu'on est, pour protéger la bonne société.

– Il ne faut pas les croire, ce sont des menteurs. On est des orphelins, c'est tout. »

La réponse ne suffisait pas à Tom, taraudé depuis quelque temps par de multiples interrogations de ce genre. Il était conscient de se trouver là parce que personne n'avait voulu de lui. Comme tous les autres, ici.

Mais pourquoi ?

Pourquoi avaient-ils été rejetés ?

Cette obsession ne le lâchait pas.

« Tu le sais toi, Peter ? »

Peter fixa des yeux écarquillés sur lui :

« Il vaut mieux ne pas se poser cette question, petit. C'est juste qu'on n'a pas eu de bol à la naissance, on est mal tombés, c'est tout. Tes parents, à toi, ils sont morts ou ils t'ont abandonné ? Est-ce que tu le sais ?

– Ils m'ont dit que mon père est parti à Londres et ma mère, je la connais pas.

– Tu vois, c'est la faute à pas de chance.

– Pourquoi les surveillants nous punissent tout le temps, alors ?

– Pour leur plaisir, ce sont des sadiques.

– C'est quoi sadique ?

– Méchant.

– Mais ils ont le droit de faire ça ?

– Non, Tom, ils n'ont pas le droit.

– Alors c'est mal ?

– Oui, c'est mal, mais ils le font.

– Pourquoi personne ne les empêche, alors ?

– Parce que ceux qui sont au courant sont tous des trouillards. Écoute, arrête de te casser la tête comme ça. Et tiens-toi à carreau. C'est tout ce que tu peux faire. »

La menace de la salle des punitions était toujours dans l'air, mais pour Tom, ce n'était pas encore l'enfer.

Et la nourriture était bonne.

Et puis, il y eut cette première nuit où il fut réveillé en sursaut par des cris. Et par une lumière. Il entendit pleurer, à l'autre bout du dortoir. Une porte claqua.

Enfin, les cris s'éloignèrent.

Le matin, personne ne fit de commentaires, rien ne semblait s'être passé. Il se demanda s'il n'avait pas fait un cauchemar.

Les jours se répétèrent, presque identiques. Seules les nuits étaient différentes. Selon qu'elles étaient interrompues ou non par ces bruits.

Tom était périodiquement réveillé par des cris.

Il réclamait chaque fois des explications à Peter qui éludait la question. Crachait par terre et tournait le dos.

Le mystère continuait à tarauder Tom.

Au lendemain d'une de ces scènes nocturnes, il croisa un garçon de sa classe. Un petit rouquin nommé Martin, qui déambulait dans la cour, en se tenant les côtes.

« Qu'est-ce qu'il a ? demanda-t-il à Peter.

– Rien, laisse tomber.

– Il a été dans la salle des punitions ?

– Ouais, c'est ça ! t'occupe ! renchérit Peter en lui ébouriffant les cheveux.

– Il a reçu des coups de bâton ? C'est un mauvais sujet ? Il fait partie du gang ?

– Non, Martin n'était pas un de ces petits voyous, dit Peter.

– Pourquoi, alors, Peter ?

– Tu le sauras bien assez tôt ! »

Mais Tom ne pouvait pas en rester là. Il avait entendu parler de la cave, dans laquelle les enfants étaient enfermés. Et, à cause du silence de Peter, de ses yeux baissés, de la honte qu'il lisait dans son regard, il commençait à soupçonner la toute-puissance du mal.

« Et ceux qu'on vient chercher la nuit ? Ils les emmènent dans la cave ? »

Peter acquiesça tristement.

« Ce sont ceux qui ont désobéi ? »

Peter secoua la tête.

Non. Il n'y avait pas de règle. C'était comme une loterie. Ils enlevaient des enfants. En cueillaient quatre ou cinq. Au hasard. Ou presque.

Et nul ne pouvait échapper à son sort.

Gaspard
« Oh la la la vie en rose
Le rose qu'on nous propose »

À seize heures, Gaspard enjambe sa bicyclette. Comme il n'a pas la permission de sortir quand Estelle n'est pas là, il prend sa revanche en désobéissant.

Il s'arrête chez Clara. Il sonne au portail, sans lâcher son vélo. Personne. Déçu, il passe voir des copains sur le terrain de foot. Il tape dans la balle avec eux un moment. Histoire de mettre deux buts et d'être un peu content. Il les quitte une heure après. Retourne chez lui. Se goinfre de gâteaux. Ouvre le frigo. Siffle la bouteille de jus de fruits. À dix-huit heures, il pense à ses devoirs. Décide de s'y coller en soupirant. Pas envie d'essuyer une tempête de reproches quand elle va rentrer. Jugeant les exercices débiles, il bâcle l'affaire en trente minutes. Il essaie une bd. N'arrive pas à se concentrer. Ne trouve rien à faire. Il commence à s'inquiéter. Sa mère avait promis d'être là pour dîner. Il est dix-neuf heures. Et elle ne répond pas à ses appels. Il consulte son téléphone toutes les cinq minutes. Il épie les

bruits, va à la fenêtre, espérant apercevoir une lueur de phares, au bout du chemin, mais la nuit reste obstinément obscure.

Ce gosse qui guette le retour de sa mère avec un mal au ventre croissant est en train d'expérimenter un type d'anxiété qui n'est pas de son âge. Une angoisse qui renverse le cours du monde. Il subit tous les stades de cette attente. Trembler à l'idée de tout ce qui a pu lui arriver. Cinq secondes après, vouloir l'envoyer au diable. Et déverser tout son réservoir de gros mots sur sa tête.

Enfin, la sonnerie le fait sursauter.

Maman ! (il est au bord des larmes), *maman !*

Pleure pas mon bichon, c'est rien de grave, on est tombés en panne, mais ça va aller, y a un copain qui vient nous récupérer et il me ramène à la maison. Dans une heure je suis là, eh dis donc, c'était super, la manif, j'ai pris des photos pour te montrer ! on était cinq mille rien qu'à Bordeaux ! Bon, et toi mon loup ? Ça été ?

Mouais, fait Gaspard, mais je m'en fiche ! j'en ai marre de poireauter, là, quand est-ce que tu rentres ?

À huit heures, je te l'ai dit. Si t'as trop faim, ne m'attends pas, pique ce que tu veux dans le frigo, et si tu trouves le temps long, va chez Margot ne reste pas tout seul. Je sens que tu as le cafard. Va la voir. En plus, tu lui feras plaisir. Bon, à tout de suite, mon chou.

Sale bagnole ! râle Gaspard. Ce Romain n'a rien que des caisses pourries !

Il en a ras le bol des copains de sa mère.

Des *loosers*, comme dit son père !

Il se résout à suivre le conseil de sa *mother*. Aller tuer le temps en

compagnie de Margot. Il emprunte le passage qu'ils ont aménagé, entre les deux jardins. Un mauvais portail en bois, mal bricolé avec du fil de fer, qu'il faut rafistoler si on le manipule trop brusquement. Il contourne la petite baraque retapée à l'aide de rajouts en pin, accolés de bric et de broc. Il accède par l'arrière à la cuisine ouverte sur la véranda. Margot, en train de dîner (elle dirait souper), l'aperçoit derrière la vitre et lui fait signe d'entrer.

Margot lui donne toujours l'impression qu'elle sort d'un livre de contes. Une mémé *médocaine,* d'une autre époque. Petit chignon embroussaillé, qui ressemble à une pelote de laine neigeuse, enroulée au bas de la nuque. Un front scarifié. Des prunelles d'un bleu fané au-dessus d'une paire de binocles ronde. Un visage parcheminé. Des tempes mouchetées de roussi. Et posé sur ses lèvres filiformes, un sourire aux vertus balsamiques.

« Qu'est-ce qui t'arrive mon grand ? T'es tout seul ? »

Il fait oui de la tête.

« Je sais où elle est ta mère, à Bordeaux. Aux Gilets jaunes ? hein ? C'est ça ? »

Elle dit : *aller aux Gilets jaunes,* comme elle dirait *aller à la plage, ou aller à la messe,* faisant surgir l'image d'un lieu emblématique ou d'une cérémonie sacralisée.

« Ben oui, forcément… »

Margot éclate de rire.

« Tu l'as dit ! Forcément ! Elle est pas rentrée ? Tu veux souper avec moi ? Ça me ferait plaisir que tu acceptes, propose Margot en attrapant un verre et une assiette qu'elle pose sur la toile cirée.

– Je veux bien. Merci. »

Il se détend. La compagnie de la vieille dame le rassérène.

« Tu tombes bien, mon chéri, c'est du ragoût d'agneau, et du bon, tu sais. Il vient des prés-salés, de chez Henri. »

Gaspard se régale. Il se remplit la panse à éclater. Quand il a liquidé son assiette, et raclé le jus avec du pain, il cède au plaisir de questionner Margot, pour amorcer la machine à remonter le temps. Il veut l'entendre raconter son enfance. C'est chaque fois une belle leçon d'histoire.

Elle est née en 1933, alors, elle a quelques souvenirs de la guerre. Elle ne se fait pas prier pour lui parler de son père, un vrai héros. Gaspard vibre chaque fois qu'elle prononce le mot Héros. Résistant, enfermé au fort du Hâ. Elle décrit cette prison où il est mort sous la torture. Ce soir, il se fait expliquer le terme de résistant. Margot se prête au jeu, donne des exemples. Cacher des Juifs. Faire sauter les voies ferrées, saboter le matériel des Allemands, etc.

Il sait déjà tout ça, mais elle trouve toujours moyen de l'intéresser avec un nouveau détail. La conversation lui fait oublier l'absence de sa mère.

Avant de se lever pour débarrasser les assiettes sales, Margot lui sert un dé à coudre de vin rouge.

« Tu le diras pas à ta mère, fait-elle en rigolant. À propos, comment elle va ?

– Bof ! »

Le petit garçon ne sait pas quoi dire.

« Elle a un nouveau fiancé ?

– Je crois pas.

– Bah ! Tu sais, Gaspard, ta mère aussi c'est une résistante !

– Ah bon ? »

Gaspard fait l'étonné pour obtenir plus d'expli-cations, persuadé qu'il y a quelque chose de vrai dans les paroles de Margot.

« Oui mon petit chéri, elle résiste, ta mère, parfaitement. En cultivant son jardin. En élevant des poules. En respectant la terre. En vivant simplement, au plus près de la nature. En rejetant tout ce qui est superficiel. Comme l'obsession de s'enrichir. En aidant les gens autour d'elle. Oui, dans le monde d'aujourd'hui, les personnes comme elle sont des résistantes. Il faut les admirer. Et les écouter. »

Gaspard a compris. Cette tirade le rassure – contredisant les ragots sur sa mère et les mauvaises critiques qu'il a captées parfois dans certaines conversations d'adultes –, et lui fait oublier ses absences et tout le reste. Sa mère est quelqu'un de bien. Il sent son cœur se gonfler de fierté. Même s'il est persuadé qu'elle est précieuse, sa *mater*, il aime, à l'occasion, se l'entendre confirmer.

« En plus, elle a peur de rien, ta mère, et de personne.

– Ça, c'est vrai. »

Gaspard le sait. Il tremble souvent pour elle. Quelquefois, il voit même se profiler dans son sillage l'ombre menaçante du danger.

« Elle est une héroïne alors ? »

Margot rigole :

« T'as raison, petit. Les gens ne le savent pas encore, mais dans cinquante ans, ils diront que les êtres comme ta mère étaient les héros

de leur époque. C'est toujours après qu'on s'en aperçoit ! En attendant, elle mériterait de trouver le prince charmant, tu crois pas ? »

Gaspard réfléchit :

« Ouais, mais un jour, elle m'a raconté qu'elle en avait croisé un, cet été, dans un restaurant à Bordeaux.

– Ah oui ? Et alors ?

– Ben c'est tout, ils se sont bécotés, et ils se sont pas revus.

– Ah ! ça, c'est bête !

– Oui, c'est dommage ! »

Après le dessert – crème au caramel – ils font une partie de domino sur la toile cirée à carreaux rouges et blancs.

Gaspard gagne trop facilement. Elle fait exprès de perdre. Il n'aime pas ça, mais pour lui faire plaisir, il fait semblant de ne pas s'apercevoir qu'elle triche.

Il ne quitte pas la pendule des yeux. Quand elle affiche neuf heures, il se lève.

« Je vais y aller.

– Si tu veux, mais prends la clé du débarras, qui est pendue dans l'entrée, celle avec le bonhomme Michelin, tu la vois ? Au cas où tu aurais envie de revenir un peu plus tard, parce que si jamais j'étais endormie, je t'entendrais pas frapper. Prends-là, va, et garde-là, c'est un double, comme ça, si tu en as besoin, une autre fois, tu pourras venir ici, tu seras comme chez toi. »

Marcus
Jersey

« Orphelinat du Haut de la Garenne, dit Brown en désignant l'édifice, vous connaissez l'histoire ? »

Pour faire court et en apprendre, je préfère prétendre que non.

Je sais si peu de chose en fait. Ce que mon grand-père a consenti à me lâcher. Et c'est mince comme du papier à rouler du tabac.

« Donc Lenny Harper, ce nom ne vous dit rien. Et Graham Power non plus, je suppose.

– Non.

– Ce sont deux policiers qui ont travaillé sur l'affaire de cet orphelinat où des centaines d'enfants ont été torturés et ont subi les pires sévices. Cela peut évoquer pour vous l'Angleterre Victorienne des romans de Charles Dickens, que vous avez dû lire. Mais je ne vous parle pas de cette époque de la révolution industrielle, mais bien de la nôtre. Ces actes criminels ont été perpétrés au vingtième siècle,

depuis les années soixante et jusqu'en 1986 probablement. »

Tout en parlant, Brown m'entraîne vers le bâtiment.

« Comme je vous l'ai dit, Jersey est une île qui tient à préserver son ambiance chic. Sauvegarder les apparences *is the priority*. Étouffer à n'importe quel prix les secrets qui risqueraient de salir sa réputation huppée. En 2007, un sénateur en charge de la protection de l'enfance avait déjà voulu évoquer des problèmes dans certains établissements du Royaume-Uni, mais une chape de plomb s'est abattue sur lui et lui a coûté son poste. Pourtant, les bureaux de la police avaient reçu des plaintes de personnes désireuses de dénoncer les abus sexuels et les tortures qu'elles avaient subis, enfants, dans cet orphelinat. Des victimes décrivaient des caves dans lesquelles elles disaient avoir été droguées, frappées, maltraitées, violentées. En 2008, deux enquêteurs obstinés, Lenny Harper et Graham Power ont entrepris des fouilles. Ils ont découvert des caves secrètes sous le bâtiment. Des pièces murées, équipées de baignoires, de chaînes scellées dans les murs, suggérant les atrocités qui avaient pu s'y dérouler. Au début de l'année, l'horreur a éclaté au grand jour. Les policiers avaient déterré des os, un crâne et des dents de lait humaines. Ils évoquaient des crimes d'enfants. Alors les témoignages de victimes ont déferlé en masse. Les langues pouvaient enfin se délier. On a appris que des orphelins avaient été "loués" à des membres de la Yachting Fraternity, à des acteurs, à un présentateur télé célèbre, et à d'autres éminents citoyens. Lenny Harper parlait de viols, de sévices, et même d'assassinats. Résultat, il a été suspendu de l'enquête, comme son collègue, d'ailleurs, Graham Powel. Et d'autres jeunes policiers, bloqués par des supérieurs corrompus. Tous ceux qui tentaient de divulguer ces informations ont été discrédités, et combattus, par tous les moyens de pression et d'intimidation. Eh oui, ce tapage ternissait l'image du paradis. Le scandale dérangeait

l'*establishment* local. La justice a bâclé son travail. Les investigations n'ont pas été suffisamment poussées, beaucoup d'accusations ont été abandonnées. Faute de réunir les preuves, il y a eu peu de condamnations par rapport au nombre de personnes mises en cause dans les plaintes. Toujours ce monde du silence. Imposé par la caste des notables politiciens. Cependant, les voix qui s'étaient élevées pour dénoncer ces crimes ne voulaient plus se taire. Elles ont continué à protester, à s'indigner contre l'étouffement de l'affaire, et à clamer comme le faisait Lenny Harper *qu'il fallait à tout prix coincer ces vip qui venaient se taper des gosses.* »

Après ce discours de John, nous pénétrons dans le bâtiment. Devenu une sorte d'auberge de jeunesse, il n'a rien d'austère, mais je me sens mal à l'aise entre ces murs. Nous visitons en silence les chambres, les dortoirs, le réfectoire. Le visage de John est fermé, les traits tirés. Moi, j'ai le cœur qui bat violemment. Nous sommes pressés d'en finir.

En sortant de là, John expire avec soulagement, comme après une épreuve, plié en deux, dans une posture de lombalgique, les mains posées à plat sur ses tibias. Je ressens le même soulagement, comme si nous venions d'échapper à une séquestration.

Dans la voiture, il me propose de me faire découvrir l'autre côté de l'île, le plus abrupt, pour nous déstresser.

Nous traversons des campagnes verdoyantes. Sillonnant des petites routes qui longent la côte déchiquetée. Des falaises à n'en plus finir. Des criques rocheuses sur lesquelles vient se briser le pouls de l'océan. Des gerbes d'écume qui éclatent sur la rocaille. Une nature sauvage et belle, soumise au cognement infatigable de l'Atlantique.

« Vous devriez séjourner chez moi, Marcus, je serais heureux de vous héberger et cela faciliterait nos démarches. Vous voulez

découvrir qui a tué Daniel, et moi aussi. »

J'accepte, sans faire de façons, en précisant que je ne reste que quatre jours. Je ne peux m'absenter plus longtemps, à cause de mon travail.

Brown soupire :

« Je ne pense pas qu'en huit jours, nous puissions découvrir la vérité. »

J'approuve sa remarque, promettant de revenir autant de fois qu'il le faudrait.

John opine, sans perdre la route de vue, car les virages sont serrés.

Juste avant le crépuscule, le vent tombe, l'horizon s'enflamme, et la mer, étale, boit d'un trait l'incendie.

« Il est temps de rentrer », dit John.

Nous faisons un détour par l'intérieur. Brown veut me montrer les tunnels de la Seconde Guerre mondiale.

La route étroite et tortueuse, bordée d'un cortège floristique de plus en plus dense, se faufile entre les arbres dont les branches fléchissent au-dessus de nos têtes. Nous pénétrons sous des voûtes luxuriantes, avec l'impression de nous enfoncer dans un berceau de végétation.

« Il est trop tard pour visiter le musée, mais le lieu et le chemin pour y parvenir valent déjà le détour », dit John.

À l'entrée du tunnel, un panneau est là pour rappeler aux promeneurs ce que les Allemands en avaient fait : *H08 German underground hospital*.

L'endroit est pittoresque.

Je suppose que John veut me faire découvrir tous les aspects de son pays natal. Ce théâtre en fait partie. Mais il ne m'a pas uniquement amené là pour me montrer le site historique. Je soupçonne une autre intention. Un motif en rapport avec ce qui nous préoccupe. Et je commence à comprendre que tout est lié, ici. Que le présent ne s'exonère jamais du passé.

En remontant dans la voiture, John me dit :

« Je vous expliquerai, ce soir au coin du feu. »

Il attise une nouvelle fois le *suspens*. Je me demande quel lien peut exister entre ces tunnels et la mort de mon père.

Nous passons à l'hôtel prendre mes bagages.

« Ensuite nous irons boire le thé, j'ai une histoire à vous raconter, vous verrez… »

Une heure plus tard, calé dans un fauteuil en velours, je tente de m'armer de patience. Je me prépare à écouter mon hôte me décrire – comme il me l'a annoncé –, en long et en large, ce petit coin de terre qu'il baptise : *étrange paradis*.

Je m'attends à remonter le temps. J'ignore où cela va nous mener. Ni si je vais seulement finir par apprendre des choses.

Brown continue à faire des mystères. Et me laisse dubitatif. Partagé entre soif de savoir et impatience.

« Je vous ai montré ce tunnel de la Seconde Guerre mondiale. C'est pour vous relater des faits qui m'ont été rapportés par une personne. Nous l'appellerons Agatha. Elle a connu cette période dans cette île, unique territoire anglais à subir l'occupation allemande.

Vous savez, l'invasion n'a pas trouvé ici grande résistance en débarquant. Les autorités ont vite collaboré avec l'occupant. Jersey ne s'est pas fait prier pour entériner les lois juives. Elle l'a fait dès 1940. Plus de deux mille personnes ont été déportées en 1942, sur l'ordre d'Hitler. Une partie des habitants, encouragée par les agissements du gouvernement, ou profitant du marché noir, a coopéré avec zèle. Certains s'adonnant à la dénonciation. Des courriers arrivaient tous les jours en nombre dans les bureaux de la police allemande. Vous vous demandez pourquoi je vous parle de cela. Quel rapport avec la vérité que vous poursuivez, n'est-ce pas ? Mais en 2011, apprenant que cette femme était encore en vie, Daniel et moi avons souhaité la rencontrer parce qu'elle avait travaillé dans cet orphelinat du Haut de la Garenne, avant et après la guerre, et qu'elle avait bien connu le personnel. Nous tombions à pic, elle était désireuse, avant de mourir, de pouvoir alléger sa conscience. Agatha avait vu certains comportements évoluer au contact de la présence ennemie. La délation, bien sûr. Révélant l'infamie. Exacerbant les tendances abjectes des individus. Mais il y eut pire. Les modes de tortures utilisées par les nazis pour faire parler les suspects, Juifs, résistants, communistes, avaient fait des émules. Des âmes noires. Des adeptes de supplices infligés à autrui, de châtiments corporels. Vous me suivez ? Agatha prétendait que les méthodes pratiquées lors de ces interrogatoires avaient inspiré certaines personnes qui les ont appliquées ensuite, après la guerre, dans l'établissement du Haut de la Garenne, les faisant subir à des enfants. Les caves, les baignoires, les chaînes aux murs, l'électricité, ne trouvez-vous pas que cela nous rappelle ce que nous avons déjà tous entendu sur cette époque ? Elle avait raison… Et bien sûr, toujours pareil, toutes ces horreurs étouffées, enfouies sous l'apparente respectabilité de la communauté. »

Je le contemple, bouleversé par ce que je viens d'apprendre. Cette

idée du mal qui s'est transmis sur plusieurs générations comme un héritage, ou comme une contagion, me propulse dans le couloir et dans les salles du bâtiment que nous avons visité cet après-midi et me donne la chair de poule.

Puis, la voix cassée par ce long monologue, Brown s'arrête de parler et s'arrache à son fauteuil.

Le gaillard aux cheveux gris qui se tient debout, face à moi, me regardant sans me voir de ses yeux bleus et hagards, tremble de tous ses membres. J'ai devant moi un petit garçon apeuré. Je devine qu'il est parti ailleurs. Loin d'ici. Dans le passé. Quarante-cinq ans en arrière.

Il se tourne vers moi comme s'il émergeait d'un rêve, ou comme s'il s'apercevait de ma présence et voulait me prendre à témoin.

« Je fais partie des victimes. J'ai subi ces abus. Mais ça, vous le savez déjà, Marcus. J'ai vécu dans cet orphelinat jusqu'à l'âge de quinze ans. J'ai été battu et violé. »

Derrière ces paroles, le silence est un gouffre.

Pour s'arracher à l'émotion, John se lève pour attiser le feu.

« Parlez-moi de mon père. Je vous en prie, John. Il est venu ici, plusieurs fois n'est-ce pas ? Pourquoi ? Que venait-il faire ? »

Il me propose une dernière tasse de thé, et laisse encore peser quelques minutes.

« À ce moment-là, je vivais en Australie. Je décidai de rentrer à Jersey. J'avais déjà déposé plainte en 2008, mais cette fois, je voulais contribuer au dévoilement de l'affaire. J'attendais depuis plus de quarante ans de voir les coupables sur les bancs des accusés. Je ne

pouvais pas passer à côté de ce moment. Vous comprenez ? Je devais prendre ma part. Et c'est là que je rencontrai Daniel Gaubert. »

Daniel Gaubert
Année 2008

Un soir du mois de février, Daniel Gaubert prit connaissance du premier communiqué de presse qui allait révéler au monde le scandale de l'orphelinat du Haut de la Garenne.

Il se replia sans rien dire dans son bureau pour explorer la toile. Les bulletins pleuvaient. L'information était partie pour faire le tour de la planète. Dans les jours qui suivirent, tous les médias, journaux, *Le Parisien*, *Le Figaro*, *L'Express*, le *Times*, le *Guardian* etc., radios et chaînes de télé évoquaient la découverte par les enquêteurs de corps d'enfants enterrés dans une cave.

Selon Lenny Harper, le chef adjoint de la police de Jersey, en charge de l'enquête, une soixantaine de personnes – plus tard, ce chiffre s'élèverait à cent quatre-vingt-dix – avaient déclaré avoir subi des sévices, attachées et enfermées dans cette cave par leurs tortionnaires – les membres du personnel de l'orphelinat, principalement.

Plus grave encore, le sénateur Start Syvert accusait les autorités d'avoir tout fait pour étouffer l'affaire et neutraliser l'impact d'un pareil scandale sur la réputation de Jersey, le tourisme, le *business* et la finance.

Daniel Gaubert, bouleversé par la lecture de ces horreurs, se mit en tête d'écrire la lourde histoire – depuis sa construction en 1867, jusqu'à nos jours – de cette bâtisse qui avait abrité le paradigme du mal. Le manoir du Haut de la Garenne. Vestige de l'époque victorienne. Occupé par les Allemands pendant la guerre. Devenu orphelinat ensuite. Rendu tristement célèbre par les crimes commis entre ses murs de pierre.

Il échangea plusieurs courriers avec Lenny Harper, et fut amèrement déçu lorsque celui-ci fut écarté de l'enquête au mois d'août, puis poussé vers la retraite.

L'*omerta* continuait donc à s'appliquer.

Cette constatation renforça sa volonté de poursuivre son travail d'investigation. Il suivait le déroulement des événements, correspondait avec le policier et d'autres personnes, tous impatients de voir s'exercer la justice. Il ne pouvait plus lâcher cette affaire dans laquelle il s'était déjà trop investi. Même si parfois il se disait qu'il aurait mieux aimé ne pas savoir tout ça.

Il rassemblait des documents. Il étudiait les témoignages des abominations, publiés par l'association des anciens orphelins. Tous sordides au point de vous soulever l'estomac. Il épluchait la liste des victimes.

Sans s'en rendre compte, au fil des mois, à force de se retrancher dans son bureau comme dans une tour solitaire pour écrire, écrire des nuits entières, écrire jusqu'à épuisement des yeux, il quitta peu à peu

son existence. En plongeant dans l'immondice, il s'y laissa engloutir sans lutter pour rester à la surface. Il vivait ailleurs. Dans un autre temps. Une autre vie. Un autre monde. Un monde rempli de vice et de sadisme.

Maggy, le voyant s'éloigner, essayait de le faire parler, de le ramener à elle. Mais il s'était déjà replié sur lui et réfugié dans le silence.

Patience, disait-il parfois, quand il prenait conscience de son absence, *patience, ma chérie, ce sera bientôt fini,* disait-il, sans rien lui révéler.

Car il attendait le procès. Il pensait mettre un point final à son travail à ce moment-là. Il espérait pouvoir tourner la page lorsque la justice aurait été rendue.

Maggy comprenait que ce dossier mystérieux dont il ne voulait pas parler avait pris une grande importance dans la tête de Daniel. Elle s'inquiétait de le voir souffrir – car c'était bien de la souffrance qu'elle lisait maintenant sur ses traits – mais comme Daniel lui avait donné une échéance, elle comptait les mois les séparant du jour où ils retrouveraient une vie normale. En attendant, elle le soutenait comme elle pouvait. Elle prenait soin de lui, l'alimentait en lui portant des plateaux quand il refusait de descendre prendre ses repas, et l'obligeait de temps en temps à faire une pause dans le jardin, ou à venir respirer en forêt avec elle.

En décembre 2010, Daniel Gaubert apprit que sept personnes étaient poursuivies, sur un nombre bien plus important d'individus dénoncés comme des abuseurs, dans cent quatre-vingt-dix plaintes. Au final, trois seulement furent condamnées. Des indemnisations avaient bien été versées aux victimes, cependant, il considéra que la justice avait été bafouée.

Intolérable. Impossible pour lui d'encaisser ça.

Depuis deux ans, il ne s'était pas ménagé. Il avait sacrifié tout son temps et toute son énergie à cette affaire. Après sa période intense d'engagement, il connut une phase dépressive. Ce qui ne l'empêcha pas de continuer à suivre à distance tous les rebondissements. Car, sous le couvercle de la marmite, là-bas, le courroux bouillonnait encore.

Le policier, refusant de se taire, accusait les autorités locales d'avoir entravé l'enquête et fait obstacle à la vérité.

Les caves n'étaient que des vides sous plancher, contredisaient les représentants de la parole officielle. Les ossements retrouvés étaient impossibles à identifier et à dater, et ne prouvaient rien, selon leurs dires.

Mais les chaînes ? Les traces de sang sur les baignoires ? Les dents de lait ? clamaient les victimes d'un autre côté.

Daniel voulait en savoir plus. Il était tenaillé par l'envie d'aller sur le terrain. Il était temps pour lui de se rendre à Jersey, de s'immerger dans le théâtre du drame. Il brûlait de rencontrer les protagonistes.

Une invitation, tombée dans sa boîte à lettres, au début de l'année 2011, l'aida à prendre sa décision. À ce moment-là, il consentit à livrer quelques confidences à Maggy pour justifier son voyage.

Il mit le pied dans l'île, le cœur battant, en plein mois de février. Un taxi le déposa devant son hôtel, dans le centre-ville de Saint-Hélier. Il profita de la soirée pour visiter la ville. Il flâna au hasard des rues jusqu'à la nuit tombée. Ses pas l'amenèrent vers le port. Il fit les cent pas en méditant. Il pensait au lendemain. Aux victimes qu'il allait rencontrer.

Et il fut saisi par la peur de ce qu'il allait découvrir. Gagné par le froid et la solitude. Il se mit à regretter d'être venu. Comme si, au pied du mur, il prenait subitement conscience que cette folie allait l'atteindre au cœur. Qu'il n'en sortirait pas indemne. Il aurait voulu faire marche arrière. Fuir sur-le-champ. Rentrer chez lui. Pouvoir tout oublier. Ne plus entendre parler du malheur des orphelins du Haut de la Garenne. Sachant qu'il était bien trop tard pour reculer.

Il ressentit le besoin de téléphoner à Maggy. La chaleur de sa voix le réconforta. Il lui dit qu'elle lui manquait, qu'il était pressé de la retrouver. Puis il rejoignit à grands pas sa chambre d'hôtel.

Son sommeil fut peuplé de rêves obscènes. Il se leva plusieurs fois pour aller épier la nuit à la fenêtre. Impatient de voir poindre le jour.

Au réveil, il était encore nerveux, inquiet des rencontres qu'il allait faire.

À dix heures, il paya sa note et attendit le taxi devant la porte de l'hôtel. Il n'avait pas l'intention de s'attarder dans l'île ni de faire du tourisme, il avait déjà hâte d'être loin d'ici. Après la réunion, il prendrait le premier avion pour Londres, puis pour Paris.

Le trajet, longeant les rivages déchiquetés de rochers sur plusieurs kilomètres, lui procura malgré tout l'occasion de s'émouvoir de la beauté de ces paysages. Il se détendit.

Le local, réservé par l'association des victimes, se trouvait à l'extérieur de la ville, dans un petit hameau. Des chaises étaient disposées en arc de cercle, au centre de la salle, mais comme il y avait plus de monde que prévu, beaucoup restèrent debout.

Un ancien pensionnaire de l'orphelinat prit la parole pour se nommer et raconter son parcours. Puis il passa le micro à son voisin et ainsi de suite.

Les histoires s'étendaient sur plusieurs décennies, mais les plus fréquentes dataient des années soixante et soixante-dix.

Quarante-cinq, cinquante ans après les faits, ces monstruosités, détaillées parfois crûment, ou au contraire évoquées avec pudeur, étaient encore épouvantables à entendre. À peine croyables. Pourtant, elles n'étaient pas des hallucinations ni des mensonges. Tous, ici, pouvaient le jurer. Elles étaient inscrites dans leur chair. Elles avaient été perpétrées sur les enfants qu'ils avaient été.

Les enfants qu'ils étaient toujours, d'ailleurs. À soixante ans et plus. Parce que ces atrocités-là empêchent les enfants de grandir.

De temps en temps, une personne passait son tour en secouant la tête. La voix blanche, elle se débarrassait du micro comme d'un détonateur et le remettait à la suivante en bafouillant des excuses.

Mais le plus insoutenable fut le récit de Peter H. Un homme d'une soixantaine d'années qui avait traîné son enfance derrière lui tout au long de sa vie, comme une vieille peau dont il n'avait pu se défroquer.

Ou pire, incrustée en lui comme un poison instillé dans l'organisme.

Il décrivait, de sa voix brisée, les violences qu'il avait subies. Il avait enduré des sévices pouvant aller du viol jusqu'à la torture. *Ça pouvait tomber sur n*'importe qui, disait-il. Il crevait de peur tous les soirs en se couchant. Les descentes se produisaient presque toutes les nuits.

Puis il releva le front pour interroger l'assemblée. Il demanda à tous, d'une voix tremblante, mais limpide, pourquoi ils avaient attendu tout ce temps pour dénoncer *ces fils de putes*.

Ils furent alors nombreux dans la salle à se lever pour relayer cette question avec toute leur colère d'aujourd'hui.

Oui, hein, pourquoi ?

La honte.

Sûrement.

C'était la seule réponse qui leur venait aux lèvres avec un goût nauséabond de pourriture.

La honte.

Ou l'envie de vivre, tout simplement.

Et le désir puissant de l'oubli.

Ils étaient plusieurs à faire le constat de cet échec et à regretter de ne pas s'être réveillés plus tôt pour porter plainte.

Le plus dur à entendre clôtura la séance : des jeunes aux yeux pleins de larmes présents pour s'exprimer au nom d'un parent malade ou décédé. Accablés par le poids d'un passé qui n'était pas le leur, mais dont ils avaient la charge.

Debout, appuyé contre un mur, Daniel observait tout le monde. Il essayait de faire coïncider les visages de ces femmes et de ces hommes avec les témoignages qu'il avait étudiés. Il reconnaissait certains d'entre eux, et recherchait ceux avec qui il aimerait avoir un échange.

Quand les gens commencèrent à abandonner les lieux, il se dirigea tout droit vers celui qu'il avait repéré : John Brown.

Finalement, Daniel Gaubert renonça à prendre l'avion après cette réunion, contrairement à ce qu'il avait prévu. Il se laissa convaincre

par Brown de rester quelques jours à Jersey.

Ils ne pouvaient pas se quitter là-dessus. Ils avaient encore tant de choses à se dire. Et ils étaient tellement bouleversés par tout ce qu'ils avaient entendu au cours de cette journée !

Ils passèrent des soirées au coin du feu, épuisant leur salive à ressasser les témoignages. À recenser les preuves. À énumérer les noms des violeurs. Des complices. De tous ceux qu'ils estimaient coupables d'avoir fermé les yeux.

Ces fils de putes.

Le jour, ils partaient visiter l'île. John parlait beaucoup de ce que le monde de la finance avait fait de la ville, il tenait à lui montrer les banques et cabinets d'affaires rutilants.

« Je sais, disait Daniel.

– Tout le monde sait, rétorquait John, on fait beaucoup de bruit autour de l'évasion fiscale et de la fraude, mais finalement, on dirait que le monde entier s'en fiche. Même les états s'en foutent. Ils font seulement semblant de vouloir lutter contre, mais rien ne change. »

Ils arpentèrent les routes, et John lui fit découvrir l'appauvrissement de toute une autre partie du pays.

Quelque temps après, un verdict fut rendu par le tribunal de Jersey. Un simulacre de justice qui souleva les indignations.

Les semaines passèrent. Après avoir connu une grande déception, il ne restait plus à Daniel qu'à tourner la page et essayer de reprendre une vie normale. Avec l'aide de Maggy, il était sur le point d'y arriver. Mais l'intermède fut de courte durée, l'ouverture d'une

deuxième enquête réactiva son envie de s'investir.

Hélas, à l'instar du premier, ce second espoir de justice fut réduit à néant.

Il apprit que parmi des personnalités impliquées, éducateurs, célébrités du showbiz, le pire de tous, un homme politique important, ancien ministre du Royaume-Uni, accusé de violences satanistes et même de meurtres d'enfants, venait de décéder pendant l'enquête qui le concernait.

La discrétion, vertu cardinale de cette oasis bancaire, mit encore son éteignoir sur la justice – puisque le coupable était mort.

Daniel, écœuré après ce deuxième coup dur, résolut de se détourner définitivement de cette affaire.

Il s'investit davantage dans son boulot. Prit des vacances avec Maggy comme il ne l'avait plus fait depuis longtemps. Depuis qu'il avait commencé à s'occuper des orphelins du Haut de la Garenne. Nul n'aurait jamais pu soupçonner que cet homme affable et à l'écoute de ses semblables était rongé par une souffrance intérieure. Il était bienveillant avec ses élèves. Consciencieux dans son travail et dans tout ce qu'il faisait. Et toujours attentionné avec ses proches.

En apparence, la vie s'écoula sans autres soubresauts pendant quelques années.

Jusqu'en 2017.

Jersey, 1970, orphelinat du Haut de la Garenne
Lune noire

Tom ne dormait pas.

La clarté de la nuit transperçait les vitres. Elle se répandait dans le dortoir, découpant des faisceaux de pénombre, elle déversait sa froide lueur sur la rangée de lits blancs. Les ramures du parc, bercées par le vent, projetaient des ombres de battements d'ailes sur les murs.

Immobile dans ce clair-obscur, les yeux grands ouverts, braqués sur les fenêtres, Tom comptait les étoiles. Il résistait comme il pouvait à la tentation de se tapir dans le fond de son lit. De se couvrir la tête de son drap. De se boucher les oreilles.

Il avait expérimenté cette méthode et savait très bien qu'elle ne protégeait de rien. Il ignorait s'ils viendraient ce soir. Si ce serait son tour.

Aucun d'eux ne pouvait le prévoir. Le plus terrible résidait dans

cette incertitude. Il fallait attendre. Les choses arrivaient. Fermer les paupières en espérant l'inverse était vain. Il était impossible de les empêcher de se produire, Tom l'avait bien compris. Même si elles étaient mauvaises et cruelles. Même s'il s'agissait de choses horribles. Celles qu'aucun enfant ne devrait jamais avoir à vivre.

Il n'avait aucune idée des obscénités pratiquées dans les entrailles du bâtiment, pourtant son instinct lui infligeait des soubresauts de honte. Un sentiment bas, malsain, lui ceinturait le ventre. Des émotions violentes le faisaient s'agiter sur son matelas. Aussi préférait-il garder les yeux ouverts. Serrer les poings à se rentrer les ongles dans la chair. Et compter les étoiles.

Marche dans le couloir, annonciatrice de la razzia. Tom, aux aguets, les entendit arriver.

Rai de lumière ourlant l'embrasure de la porte. Grincement de l'huis.

Il sentit l'accélération des coups de marteau-piqueur dans sa poitrine. Il cramponna ses draps comme pour s'y arrimer.

La lampe surgissait, s'immobilisant à l'extrémité de l'allée. Le faisceau faisait fuir les rayons de lune et effaçait les ombres sur les murs. Il balayait les lits, puis il se mettait à avancer. Le plancher craquait.

Tom comptait les pas. Pour parvenir jusqu'à son lit, il y en avait dix. Un, deux, trois, quatre…

Il y eut des chuchotements. Des mots balbutiés. Une petite voix tentait de résister.

S'il vous plaît, non, je ne veux pas, non !

Ces suppliques terrifiaient Tom.

Les pas reprirent, cinq, six, sept, huit, nouvel arrêt. Il reconnut la voix de John qui se rebellait en pleurant.

Dix, onze, douze, les pas avaient dépassé le lit de Tom.

Pour cette fois le sort l'avait épargné. Mais l'enlèvement de John l'empêchait de se réjouir. Avoir échappé à la rafle lui semblait injuste. Il se sentait coupable.

Après la lumière, le bruit, les cris, les sanglots, les pas sur le parquet, le claquement sec de la fermeture de la porte mit fin au supplice.

Tom se redressa et compta les couches vides. Quatre enfants avaient été arrachés à la nuit. Il se demanda ce qui allait leur arriver dans les caves. Il ignorait tout des actes qui y étaient commis. Il avait essayé d'interroger ceux qui y étaient allés. En vain. Ils crevaient d'ignominie d'en parler. Il n'avait rien appris. Et la réalité était pire que tout ce qu'il pouvait imaginer.

L'obscurité régnait à nouveau sur le dortoir, le silence retombait, écrasant. Les respirations reprenaient.

Ceux qui s'étaient pissés dessus tremblaient de honte sous leurs draps.

Le calme rétabli, ils s'endormaient quand même.

Dans leurs pyjamas souillés et dans l'odeur âcre de l'urine.

Deux jours passèrent.

John n'avait pas reparu. Personne n'évoquait sa disparition au

réfectoire ni en classe.

Tom essayait de se renseigner auprès de ceux qui avaient été sélectionnés en même temps que lui. Vous avez vu John ? Vous l'avez vu ? Il n'obtenait pas de réponse. Aucun d'entre eux ne semblait en mesure de lui donner des nouvelles. Nul ne savait, ou ne voulait révéler ce qui était arrivé à John. Certains suggéraient qu'il ne reviendrait pas. D'autres détournaient leurs regards et les plus âgés haussaient les épaules ou crachaient par terre.

Dans la cour, Peter repéra les manœuvres désespérées de Tom et accepta cette fois de l'éclairer. Il donna sa version des faits. Il prétendait connaître par cœur le scénario : John n'avait pas dû se laisser faire. Ils le lui avaient fait payer. Il affirmait que John allait réapparaître, dans un jour ou deux. Il prit un ton désapprobateur :

« Ça sert à rien de résister ! petit, qu'à se faire cogner dessus, et après, tu es obligé d'y passer quand même ! »

Il avait l'air de savoir de quoi il parlait.

Résister à quoi ? Tom l'ignorait, mais n'osait pas demander pourquoi John s'était rebellé. Ni à quoi il avait dû se soumettre ensuite. Il faisait taire son imagination, et chassait de son esprit les images de John enfermé dans une cave toute noire.

« Ils t'ont pas encore choisi, toi ? », fit mine de questionner Peter, mais c'était plutôt une confirmation qu'une interrogation.

Tom baissa le menton, tellement cette perspective le terrifiait.

« Tu sais pourquoi ? »

Tom secoua la tête.

« C'est parce que t'es le chouchou du chef. Il te garde pour lui,

mais il ne va pas tarder à t'emmener dans son bureau, et quand il se sera servi de toi, il te laissera aux autres.

– J'irai pas dans son bureau ! protesta Tom.

– Si tu refuses, tu seras battu et ensuite tu iras quand même, et il te forcera à faire des trucs, alors, réfléchis bien. Je le sais, crois-moi. Maintenant, je suis trop grand, je ne les intéresse plus. Ils préfèrent les petits, comme toi. Tu sais ce qu'ils leur font ou tu n'as aucune idée ?

– Non, non, je veux pas savoir ! cria Tom en se bouchant les oreilles. »

Il avait peur d'apprendre des choses horribles, de découvrir ce qui l'attendait.

« Il vaut mieux que tu le saches, Tom, il vaut mieux t'y préparer. Et cet homme qui vient nous apporter des friandises, celui qu'on voit aussi à la télé, il est le pire de tous. C'est un sale pédophile, tu sais ce que c'est un pédophile ? »

Non, Tom l'ignorait. Comment aurait-il pu le savoir ? Les enfants eux-mêmes – ceux qui étaient affranchis – entretenaient un culte du silence alimenté par la honte et le sentiment de culpabilité.

Le discours de Peter ouvrait devant lui un gouffre terrifiant de doutes, renversant les notions de bien et de mal inculquées au sein de l'orphelinat.

Il était un bon élève, propre et ordonné, il se conduisait bien, et ne gaspillait pas la nourriture. Il croyait mériter les compliments et les récompenses qu'il recevait parfois. Or, d'après Peter, ces douceurs ne seraient que simagrées, mascarades, sombres manœuvres pour les amadouer. Il lui expliquait ce qu'*ils* lui feraient ensuite. Il parlait de

nudité.

« Tout nu ? », demanda Tom, estomaqué. Comme les anges du paradis ? – Il se référait aux sculptures ornant les piliers de l'église, représentant des angelots dénudés.

Cette image était contraire aux affirmations de Peter. Les anges étaient pleins de pureté.

« Non, Tom, pas comme les anges, comme des démons. »

Il parlait de perversité, de vice, empoisonnant l'air qu'ils respiraient. Tom ne comprenait pas ces mots.

Alors Peter dit que le mal rôdait dans les couloirs comme un ogre dévoreur d'enfants.

Il répétait – comme une excuse :

« Il vaut mieux être au courant, je suis désolé, Tom. »

Les yeux baissés, les joues empourprées de honte, il énuméra, à voix basse, des mots sales, grossiers, obscènes – comme fesses, cul, bite et d'autres encore que Tom ne connaissait pas, mais qu'il trouvait encore plus dégoûtants.

Peter le forçait à les entendre comme s'il s'agissait d'enrichir son vocabulaire avec ce vomi de paroles.

Tom avait du mal à admettre ces révélations répugnantes et contraires à la morale qui leur était enseignée. Une part de lui voulait s'insurger contre ces horreurs. Et une autre était tentée de les croire. À cause de l'épouvante qui régnait dans le dortoir. Avant et pendant les visites nocturnes. À cause des cris des enfants arrachés à leurs lits. Et du silence qui s'ensuivait. Cette autre partie lui soufflait que Peter ne mentait pas, et n'inventait rien.

« C'est pour ça que tu craches par terre ?

– Ouais, c'est pour ça qu'on crache tous. Pour leur montrer ce qu'on pense d'eux.

– Je veux pas faire ça, je veux pas, Peter ! Je vais le dire au directeur, je vais le dire à l'infirmière.

– Ils sont tous au courant. Ils sont tous de mèche, et ceux qui ne participent pas n'osent rien dire, de peur de se faire renvoyer, ou d'avoir des ennuis avec la hiérarchie.

– Alors, y a personne qui aime les enfants, ici ? »

Peter fit une drôle de mimique pour exprimer sa consternation.

« Personne, en tout cas, d'assez courageux pour prendre notre défense. »

Il voulait lui faire admettre qu'il était vain d'espérer.

Tom demanda alors si c'était partout pareil. Si les adultes faisaient aussi souffrir les enfants. Ailleurs. Dans le monde du dehors. Ou si c'était seulement ici dans cet orphelinat qu'ils agissaient ainsi.

Peter dit oui. Il devait exister des adultes aimables avec les enfants. Quelque part sur Terre. Mais pas ici, en tout cas.

Puis il lui enroula les épaules d'un bras protecteur, ne sachant comment apaiser maintenant cette terreur qu'il avait fait naître.

« Pourquoi personne ne les empêche ? demanda encore Tom.

– Parce que ceux qui sont au courant sont tous des trouillards. Écoute, arrête de te casser la tête comme ça. Pour le moment, John est puni, mais dans quelques jours, il va revenir. Il ira mal. S'il est méchant avec toi, il ne faudra pas lui en vouloir. De toute façon, il

sera différent. Il ne sera plus jamais le même qu'avant. Mais plus tard, il guérira quand même. Comme moi. Tu vois, je n'oublierai jamais ce qu'ils m'ont fait. Si je peux, un jour, je le leur ferai payer. Mais je crois que je réussirai à être heureux, quand je serai sorti d'ici. J'ai envie de vivre ma vie. J'ai quatorze ans. Dans un an, je me casse. Bonjour la délivrance ! Il faut que tu te dises ça. Tu vas grandir. Un jour, ils te ficheront la paix, et puis quand tu auras quinze ans, tu partiras, tu seras libre. Il faut penser à ce moment. Et tenir le coup jusque-là. On n'a pas le choix.

Pendant que Peter parlait, Tom réfléchissait et comptait les années sur ses doigts.

Quinze ans. Le double de son âge.

C'était beaucoup trop.

« Non non non, moi je veux m'en aller maintenant », dit-il au bout d'un moment.

Peter manifestait son incrédulité.

« Tu veux t'évader, bout d'chou ?

– Oui, je veux m'évader.

– C'est impossible, Tom. Tu ne peux pas. Tu sais ce qui arrive à ceux qui ont tenté de s'évader ? Ils sont repris et punis encore plus fort. Il baissa la voix pour ajouter, il y en a deux qui sont morts, j'en suis sûr.

– Morts comment ?

– L'an dernier, il y en a un qui a essayé de s'enfuir, mais ils l'ont rattrapé et le lendemain, on l'a retrouvé qui se balançait, pendu à une branche. Suicidé ! Et un peu avant que tu arrives, il y en a un autre

qui a fait plus fort, lui aussi avait tenté de s'évader et avait été repris, puis enfermé dans la cave et roué de coups, alors il s'est sauvé une deuxième fois, il est allé en ville, il a acheté des cartouches de gaz, puis il est allé se réfugier dans un blockhaus et il s'est fait exploser. Il savait qu'il n'avait aucune chance de s'enfuir. Il a préféré mourir. Et tu sais quoi ? Il ne lui restait que six mois avant d'être libéré, six mois ! Tu te rends compte, Tom ? Mais il n'en pouvait plus. Il avait trop encaissé, il était arrivé au bout. Tu vois, Tom, c'est pas la peine de te faire des illusions, on est sur une île, on ne peut pas s'évader. Où veux-tu aller ? En plus, personne ne te vendrait un billet pour prendre un bateau. »

Mais Tom s'obstinait :

« Je veux pas aller dans le bureau du chef, Peter, ni dans les caves, je veux m'évader. »

Gaspard
« Soif d'idéal
Attirée par les étoiles, les voiles »

Le copain de sa mère que Gaspard préfère, c'est Fredo. Le petit garçon nourrit une adulation exclusive pour le garagiste. Il rêverait de l'avoir comme beau-père. Mais ce n'est pas possible, pour la triste raison que Fredo est déjà *maqué.*

Si j'étais pas maqué pour la vie, j'aurais bien pris ta mère, lui a-t-il avoué un jour, croyant lui faire plaisir. Sans imaginer le pincement au cœur que cette confidence pouvait lui infliger, à lui, petit.

Enfin, tant pis. Mais en tout cas, s'il ne peut en faire sa fiancée – vu que ce n'est pas très réglo d'en avoir deux –, Fredo considère et traite Estelle comme sa petite sœur.

Il veille sur elle. Parfois, il fait le ménage quand il s'aperçoit que des types pas très très clairs tournent autour d'elle. Il les prévient s'il le juge nécessaire, *si tu fais du mal à ma frangine, je te pète la gueule* – c'est ainsi qu'il s'exprime.

Et Gaspard se frotte les mains en douce.

Il adore lui rendre visite.

Fredo est *cap* de réparer tout ce qui roule. Il a une nette préférence pour les vieilles bagnoles, bien sûr, mais il sait également dépanner n'importe quel engin à moteur, et pas que, d'ailleurs, car il retape aussi bien les vélos, les trottinettes, et même, à l'occasion – enfin, pour Estelle seulement –, les brouettes.

Gaspard ne connaît pas de mec plus respecté que le garagiste, dans le secteur.

Fredo est son modèle. Son idéal masculin.

Plus tard, il fera mécanicien, à la campagne, comme son mentor. Parce que c'est quand même plus humain, comme métier. Il en a fait l'expérience le jour où il est entré dans un grand garage, à Bordeaux, quand son père a acheté son Audi. Il n'a rien compris à ce fonctionnement. Il a vu des types en costard-cravate qui se comportent comme des patrons, et des ouvriers qui ne parlent à personne.

Il a pensé à Fredo, qui se glisse sous les caisses, couché sur une planche à roulettes, en continuant à discuter avec les clients.

Il en a déduit qu'il y a une grande différence entre les garagistes des villes et ceux de la campagne – comme dans la fable des rats.

Gaspard veut faire patron de garage et *se rouler* sous les bagnoles et mettre les mains dans la mécanique, exactement comme Fredo.

Estelle n'est pas complètement d'accord.

Il galère Fredo dit-elle – ce qui dans son français veut dire qu'il n'a pas de tunes.

Il y a aussi tout plein d'autres métiers magnifiques que tu pourrais faire, mais tu as bien le temps d'y réfléchir, mon lapinou.

Elle est marrante, elle qui fait sans arrêt l'éloge de Fredo : *Fredo est un crack, Fredo est un as, il est super, il est trop fort, trop sympa, il est ci, il est ça...*

Mais que son fils envisage de suivre le même chemin ne lui plaît pas. Même si tout le monde s'accorde à dire que Fredo est le mec le plus gentil de la Terre. Et qu'il est toujours de bonne humeur comme s'il venait de gagner au loto.

Les parents sont parfois bizarres, la contradiction ne les dérange pas.

Quant à son père, Gaspard n'a même pas essayé de lui en parler. Pour lui, mécano, ce doit être un sous-métier. Et comme en plus, il ne peut pas piffer les copains de sa mère, rien que pour la contrarier, il dirait que c'est un mauvais exemple.

Et puis, Gaspard connaît le discours, *il faut faire des études, mon grand, pour s'en sortir dans la vie. Décrocher le bac d'abord, et après…*

Et quand Gaspard imagine toutes ces années, rien que pour y arriver au bac, sept ans, un bail ! ça lui fiche le cafard ! Il a hâte de devenir un adulte.

Alors, son plan, c'est d'apprendre le métier avec Fredo, dès à présent, en secret, sans en avoir l'air.

Le mercredi, il se débrouille pour venir passer un moment dans le garage. Il tourne autour du patron, il s'intéresse, pose des questions.

Fredo n'est pas bête, au bout d'un moment, il comprend.

« Passe-moi une clé de douze », il dit en laissant éclater son grand sourire.

Et c'est parti. Il lui donne du boulot. Comme nettoyer des pièces de moteur, gratter du cambouis, dévisser des boulons, revisser.

Gaspard astique les carrosseries, fait briller les chromes. Il se gargarise en même temps de termes techniques qu'il retient cent fois mieux que les règles de grammaire ou les tables de multiplication.

Ce jour-là, vers cinq heures, Estelle se pointe à la porte.

Fringuée comme un as de pique, aujourd'hui, et les cheveux en bataille.

Parfois, elle a l'air d'être habillée par Emmaüs, crotte !

Fredo n'a pas l'air de s'en apercevoir. Ou alors, il fait mine de ne pas le remarquer.

Gaspard sait bien ce que cache cet accoutrement. Sa mère est dans un mauvais jour. Elle broie du noir. Ses atours de bohémienne expriment sa rage et attestent son besoin de provoquer. De dénoncer. De clamer que la vie peut se montrer parfois dégueulasse. Qu'elle n'a pas envie, elle, Estelle Lasserre, *de se pomponner pour faire de la lèche à cette pourave.*

Elle peut aller se faire voir, la vie.

C'est le grain de folie d'Estelle. Le signe de son caractère entier, de son originalité. Son tempérament passionné. À fleur de peau.

Gaspard n'aime pas ce côté ténébreux de sa génitrice.

Il la voit, par exemple, pleurer pour des catastrophes climatiques. Ou sangloter sur le sort d'enfants victimes de guerre, ou souffrant de

famine, ou sur le génocide des Indiens. Au point que l'univers tout entier devient, à ses yeux, subitement méprisable. Et que l'existence, elle-même, semble ne plus valoir le coup du tout.

Je te jure, elle lui ferait regretter d'être né !

Nihiliste a dit un jour son père, pour critiquer Estelle. Gaspard ne connaît pas ce mot, mais il en saisit *grosso modo* le sens.

« Je t'ai cherché partout ! Je t'ai déjà dit cent fois que tu dois me dire où tu vas ! Allez, zou va te laver les mains ! Tu rentres, maintenant, il va faire nuit, tu n'as pas de lumière sur ton vélo », elle lui balance, pas sympa du tout.

Gaspard souffle. *Putain, qu'elle est chiante quand elle est comme ça !* Fredo lui lance un coup d'œil complice, genre : *allez, va, obéis, ne fais pas d'histoire*.

Gaspard tourne les talons, en râlant quand même, pour la forme.

Fredo le rejoint au lavabo, pour lui glisser deux ou trois mots gentils.

« Elle n'a pas de copains depuis un moment, ta mère, alors elle se sent seule et elle est un peu de mauvais poil, c'est normal ! »

Gaspard, embarrassé à propos des aventures de sa mère, se mord les joues. Il n'aime pas qu'on lui en parle.

Puis quelque chose lui revient.

Une histoire qui date de l'été dernier. Elle lui rebat les oreilles avec une rencontre foirée dans un restau, à Bordeaux. Il ne comprend pas pourquoi elle en fait tout un pataquès.

Vu qu'il s'est rien passé entre toi et ce type du restaurant, lui a dit

Gaspard, ce jour-là.

Elle a répondu qu'ils avaient échangé leurs regards et s'étaient sentis très proches.

C'est tout ? Tu parles d'une aventure, il lui a répliqué, pour la faire redescendre sur Terre, parce qu'elle avait l'air de planer.

Là, elle lui a parlé du pouvoir des atomes capables de s'envoyer des messages. Et puis, elle a bien vu que ce mec était touché. Il approuvait avec les yeux, à tout ce qu'elle disait, il buvait ses paroles, et comme elle a plutôt l'habitude de saouler les gens avec ces histoires d'ehpad, le courant était passé entre eux, à ce moment-là. Forcément.

Pourquoi vous vous êtes pas parlé, après, alors ?

Parce qu'on avait mieux à faire, on s'est embrassés.

Embrassés d'accord, mais pourquoi tu lui as pas donné ton 06, après ?

Parce qu'on n'a pas eu le temps. On devait se retrouver, mais quelque chose a foiré. Ça n'a pas marché.

C'est malin ! Et tu vas penser à ce mec pendant combien de jours ?

Elle a haussé les épaules :

Sais pas mon lapin, la vie est bizarre parfois…

En se lavant les mains, il réfléchit à l'existence de flèches transparentes capables de transpercer le cœur des humains. Il met ce délire sur le compte de l'ultra sensibilité de sa mère. Elle est tellement spéciale, elle doit posséder un don lui permettant de

ressentir des courants invisibles, de détecter des ondes qui flottent dans l'air.

Un jour, elle a ouvert son téléphone, avec un air mystérieux comme si elle s'apprêtait à lui révéler un secret d'importance mondiale, et lui a montré une photo.

Gaspard a trouvé qu'il avait plutôt une bonne tronche.

C'est lui ? Il a demandé.

Elle a fait *oui,* en abaissant les paupières.

Et comment t'as eu sa photo ?

Elle lui a expliqué que sa copine l'avait photographié en douce, au restau.

Elle doit s'endormir en matant son téléphone, s'était dit Gaspard.

D'ailleurs, depuis qu'elle a rencontré ce mec, qu'ils se sont regardés dans le blanc des yeux, et roulé une pelle, elle ne daigne plus s'intéresser à aucun autre. Pire, aucun de ceux qui lui font la cour ne semble exister. Et pourtant il y a une armée de candidats, quand la place est vacante. D'autant qu'elle n'avait pas l'habitude de la laisser libre longtemps, avant ça.

Aujourd'hui, elle les traite comme des valets.

Et quand Gaspard le lui a fait remarquer, elle a réfléchi, en suçant son doigt comme une écolière, levant les yeux au ciel comme pour y trouver la réponse et elle lui a sorti une réplique qu'elle avait dû lire quelque part :

T'as raison mon minou, mais tu vois, quand on a cru qu'on pourrait voler, on ne peut plus se contenter de ramper au sol.

Puis elle s'était rendu compte qu'elle pouvait passer pour une bêcheuse, aux yeux de son rejeton. Elle lui a expliqué que *Voler* ce n'était qu'une formule pour exprimer un enthousiasme. Comme décrocher la lune, ou gagner au loto…

Il ne faudrait pas imaginer qu'elle exprimait du mépris à l'égard de ses copains d'avant. Non, pas du tout.

Elle parlait seulement de ses propres émotions, bien au-dessus de tout ce qu'elle avait pu éprouver jusqu'à ce jour-là. De la secousse qu'elle avait subie. Alors, elle ne pourrait plus jamais se contenter de faux semblants.

Tu comprends mon minou ?

En suivant cette confidence, elle lui avait fait tout un laïus sur le sujet.

Il en avait retenu l'essentiel.

En bref, qu'il fallait toujours, en priorité, écouter les battements de son cœur et son instinct.

Et chercher à toucher le ciel quand c'était possible.

Pas très convaincu, Gaspard avait fait semblant d'adhérer à l'idée.

Il est beaucoup plus réaliste que sa mère. Il l'a déjà vue s'emballer pour des minables. Mais c'est fatiguant de la contrer sans arrêt.

Souvent, il préfère laisser pisser.

« Je crois qu'en fait, elle pense à quelqu'un », résume simplement Gaspard pour avoir l'air de parler comme un homme – il ne va pas se lancer dans de grandes explications qui n'intéresseraient pas Fredo.

« Ah ? Et à qui ? demande le mécano, intrigué.

– Ben, je sais pas, justement. Ils se sont bécotés, et je crois que, depuis, elle a ce mec dans la tête. »

Fredo se marre et lui donne un coup de poing amical sur le biceps.

Marcus
Jersey, 2018

Après avoir remué des souvenirs éprouvants, avachi dans son fauteuil, John boit son thé à petites gorgées pour éclaircir son élocution.

« Je vais vous emmener faire la tournée des bars. C'est là que nous devrions retrouver la trace de Daniel. Je ne sais pas tout, loin de là, mais je sais où il est allé, et qui il a rencontré. C'est moi qui l'ai incité à revenir à Jersey. Je n'étais qu'un intermédiaire. Je ne faisais que transmettre une demande qui émanait de Peter, un ancien pensionnaire de l'orphelinat du Haut de la Garenne qui avait déjà bouleversé l'assemblée avec son intervention pendant la réunion de l'association des victimes en 2011 à Jersey. »

Cette fois, j'ai l'impression de brûler. Enfin, une piste.

Bon, là, me voilà déjà debout, prêt à partir à la recherche de ce Peter, mais à peine John a-t-il lancé sa proposition, qu'il se ravise, et se laisse retomber dans son fauteuil, comme terrassé par une autre

réalité, comme s'il prenait subitement conscience d'une menace latente.

D'une voix sinistre, il me livre ses appréhensions : il regrette finalement de m'avoir encouragé à venir ici. Il y a entraîné le père, et cela s'est terminé par le drame que l'on sait. Et la balade nocturne que nous nous apprêtons à faire ce soir ressemble étrangement à une récidive. Il a peur, brusquement, de ce qui pourrait m'arriver.

Je ne comprends pas vraiment le motif de ce brusque revirement. Sans doute John fait-il un lien entre la mort de mon père consécutive à leur rendez-vous avec Peter, mais cela ne fait qu'attiser mon impatience de rencontrer cet homme.

Je le rassure : je suis venu ici de mon plein gré, parce que je ne pouvais pas faire semblant de croire que mon père s'était suicidé. Et bien conscient qu'il me serait impossible de vivre en étouffant mes soupçons.

Et de toute façon, il est trop tard, je ne vais sûrement pas me dégonfler maintenant.

Je me dirige vers le hall d'entrée. Pour lui prouver ma détermination, je décroche mon blouson du portemanteau, et, pour lui montrer que c'est moi qui prends l'initiative, je lui tends son trench-coat et son chapeau.

Une demi-heure plus tard, nous garons la voiture sur le port et atteignons le centre de la vieille ville. John marche lentement. M'obligeant à caler mon allure sur la sienne.

Il avance à pas pesants. Comme s'il peinait à gravir une côte. En remontant ces rues, j'ai l'impression que je le pousse à rebrousser le temps.

Nous observons les devantures des pubs, John jette un coup d'œil à l'intérieur.

« Il va falloir faire la tournée des bars, il vaudra mieux être raisonnable avec la bière, Marcus, je vous préviens, la nuit risque d'être longue. »

Nous pénétrons dans un premier pub du centre historique de Saint-Hélier.

« C'est ici que Peter nous avait donné rendez-vous. C'est un endroit mythique. Un établissement fréquenté par le gratin social de l'île, en particulier des jeunes gens travaillant dans le secteur des banques ou cabinets d'affaires », m'explique John.

Intérieur sombre, tout en bois. Canapés en cuir fauve, petites tables rondes. Décoration très chargée, mélangeant tous les styles. Ambiance baroque. Sur le comptoir, qui doit faire dix mètres de long, s'aligne une collection de distributeurs à poignées blanches, attestant d'une quantité incroyable de marques artisanales de bières pression. Au mur, deux ardoises monumentales affichent une très longue liste des plats. Il faudrait bien cinq minutes pour tout lire et un quart d'heure pour se décider. Mais le serveur s'impatiente. Pour simplifier, nous prenons des *fish and chips* et de la bière locale.

John entreprend de me relater leur rencontre avec cet homme. Peter les attendait avec impatience dans ce bar. Il avait déjà bu plusieurs bières. Il prit immédiatement la parole, dès qu'ils furent assis. Et ce fut d'emblée pour excréter sa rage. Pour la livrer d'un bloc. La leur servir. Comme s'il n'attendait que le moment de les revoir pour libérer toute cette haine enfouie en lui depuis son enfance. Et ce procès, une honte ! Il n'acceptait pas que les coupables, ces fils de putes, comme il continuerait jusqu'à sa mort à les nommer, aient échappé à la condamnation, soi-disant par manque de preuves. Justice

n'avait pas été rendue aux orphelins du Haut de la Garenne. Et lui prétendait être en mesure de le faire. Il prétendait détenir des charges. Des charges explosives. Qui allaient faire du bruit sur la planète.

John lit le questionnement sur mon visage, et secoue négativement la tête. Non, hélas, il ne sait pas de quoi il s'agissait, Peter n'a pas voulu en dire plus ce soir-là.

« Et puis, il était saoul, reprend John, Daniel et moi devions le calmer, tellement il était excité. Il jubilait en affirmant qu'il allait leur faire payer leurs exactions, à ces salauds. »

Le serveur l'interrompt en apportant les plats.

« Il est un peu tôt pour nouer des conversations, me dit John. Il faut attendre que l'ambiance se réchauffe. Et nous aurons peut-être une chance d'entendre parler de la personne que nous cherchons. »

À ce moment-là, je crois comprendre qu'il parle de Peter. Je ne peux pas deviner que ce n'est pas le cas, et que les choses sont encore bien plus compliquées qu'elles n'y paraissent.

Je fais le tour de la salle dans laquelle, en effet, règne le calme. Des gens mangent tranquillement. Au comptoir, deux garçons et une fille, juchés sur des tabourets, boivent leur bière en silence, tout en consultant leur téléphone.

Nous finissons de dîner, sans échanger beaucoup de paroles, chacun plongé dans ses pensées. John n'a presque pas touché à son assiette, je le lui fais remarquer, il hausse les épaules. L'émotion lui coupe l'appétit. Se retrouver ici avec moi le ramène un an en arrière, et le bouleverse.

Je suis maintenant habitué aux silences de John, à sa retenue, ses hésitations et ses douloureux sous-entendus. J'ai compris que sa

vulnérabilité est mise à mal par l'évocation de ce passé qu'il a entrepris d'exhumer pour moi. Je m'arme souvent de patience. Je retiens mes questions, pour ne pas le perturber davantage.

Mais, à cet instant, il ne s'agit pas de cela.

Il a peur.

Je le vois terrifié comme si nous avions la mort aux trousses.

Il s'essuie le front, perlé de sueur, avec sa serviette et me dit :

« Vous voyez, Marcus, je crois bien que la vie est en train de nous jouer une réplique ! »

Daniel Gaubert
2017

Au mois de novembre, une lettre arriva de Jersey, bousculant une nouvelle fois l'équilibre de la vie de Daniel Gaubert.

John Brown l'incitait à retourner sur place pour rencontrer quelqu'un qu'ils connaissaient bien et qui manifestait le désir de leur parler.

Peter était arrivé le premier. Il les attendait, assis dans l'angle de la salle devant une pinte de bière. Il paraissait être le plus vieux des trois. Il était chauve et il avait le visage buriné d'un marin pêcheur.

Étranglés par l'émotion, les trois hommes se dévisagèrent en silence.

D'abord, comme pour se justifier, Peter décrivit sa vie brisée. Il avait cru qu'il pourrait construire un avenir après l'orphelinat, bâtir une existence.

Mais non. Les blessures ne s'étaient jamais refermées. Il n'avait

jamais pu avoir une vie sexuelle normale. Et pas seulement. Il n'arrivait pas non plus à entretenir des relations humaines ou sociales et professionnelles. Il était instable. Tourmenté par ses souvenirs, par les cauchemars qui continuaient à le poursuivre. Nuit et jour. Partout. Tout le temps.

Parfois, il perdait les pédales. Et la boule aussi.

Il croyait entendre résonner les pas dans le couloir. Et retentir les cris. Les cris des enfants.

Alors, peu à peu, il s'était résigné et replié sur sa folie.

Ou plutôt non. Il se reprit pour se contredire.

Il s'était replié sur un ultime espoir. Celui de voir un jour enfin la justice s'exercer. C'était ce qui le maintenait en vie et l'empêchait de sombrer dans la démence.

Quand le scandale avait éclaté, il avait cru que le moment était venu et pensé qu'il pourrait entamer un travail de résilience. Il avait tellement désiré cette revanche. Il en avait rêvé.

La déception avait été immense. Il avait retrouvé intacte sa détresse. Avec en prime, une belle couche d'amertume. Il lui restait un double poids sur la poitrine : le besoin inassouvi d'équité, renforcé d'une légitimité bafouée.

Et pour couronner le tout, la solitude.

« La solitude, bon Dieu ! »

Il se tenait la tête à deux mains en disant cela. Comme s'il voulait contenir cette solitude. L'empêcher de cogner dans son crâne comme un caillou dans une coquille vide.

Daniel baissa les yeux devant cet homme qui acceptait de s'humilier devant eux. Il ne savait pas quoi dire. Il n'existait pas de mot assez fort. Il serra son avant-bras, posé sur la table. C'était tout.

Peter se raidit. Il n'avait pas terminé.

Il accusa les autorités d'avoir laissé passer les années. Pour gagner du temps. Tablant sur l'oubli, l'abandon progressif des poursuites. L'extinction de l'incendie médiatique – qui d'ailleurs n'avait pas beaucoup pris. Des salauds étaient morts en attendant. Ou étaient devenus trop âgés. Il leva son verre, comme pour porter un toast, pour annoncer avec cynisme avoir une « surprise » pour eux. Plus il parlait, plus il sombrait dans son délire. Il avait du feu dans les yeux. Il était ivre de colère – et de bière aussi – et s'exprimait sur un ton sarcastique, d'une voix dure.

Daniel essaya de le calmer.

Peter baissa un peu de ton pour leur proposer de rencontrer quelqu'un qui avait des révélations à leur faire.

Il s'adressait en priorité à Daniel Gaubert, comme s'il lui lançait un défi.

Il lui dit, les yeux dans les yeux, qu'il n'existait aucune autre personne au monde capable de mener ce combat. Et il marmonna comme pour lui, en rentrant la tête, qu'il avait de bonnes raisons de le savoir.

Marcus
Jersey, 2019

Le serveur vient nous proposer des desserts, ce qui permet à John de se reprendre. J'en profite pour le relancer.

« Vous avez rencontré Peter, et après ? Que s'est-il passé ?

– Le jour suivant, à la même heure, Daniel et moi nous sommes assis au même endroit. Peter nous avait donné rendez-vous pour nous faire rencontrer une personne qui devait nous faire ces révélations fulgurantes dont il nous avait parlé la veille, mais il était en retard. Nous l'avons attendu pendant des heures, nous étions curieux de savoir ce qu'il avait découvert de si important. Il n'est pas venu. Nous avons questionné le serveur. *Peter ?* nous a-t-il dit*, ce type est un malade, pas étonnant qu'il ne soit pas venu, on ne peut pas compter sur lui. Si ça se trouve, il a picolé toute la nuit et il est en train de dessoûler quelque part.* Nous sommes partis déçus, sans savoir où pêcher le marin. Nous n'avions pas son adresse, et son téléphone restait muet. Nous avons traîné dans les quartiers du port, avec le maigre espoir de retrouver sa trace. Sans succès. Daniel a pris

son avion pour la France et moi pour l'Australie. Emportant, chacun de notre côté, un sentiment de défaite. Quelque temps plus tard, je suis revenu à Jersey. Nous n'avions aucune nouvelle de Peter, et je faisais le tour des bars, dans l'intention de découvrir quelqu'un qui pourrait me dire ce qu'il était devenu. Un jour, un serveur s'est souvenu que Peter avait plusieurs fois dîné avec un habitué, un certain Scott. Scott venait quelquefois, accompagné d'une fille qui habite dans le quartier. Le serveur m'a fait rencontrer cette personne qui, à son tour, a transmis un message de ma part à Scott, lequel a répondu aussitôt et accepté de nous parler. Daniel est donc revenu. Et nous nous sommes retrouvés. Scott semblait ému, et manifestait une sorte de soulagement à pouvoir nous parler de Peter. Comme s'il avait besoin de se libérer d'un poids. D'abord, il nous a expliqué que Peter lui avait sauvé la vie. Un soir, dans la rue, il s'était fait agresser par un gang d'adolescents cherchant à en découdre avec des représentants de cette caste de privilégiés qui régit l'île. Ils l'avaient repéré comme tel, puisqu'il travaillait à l'époque pour hsbc. Ils avaient dû le suivre. Ils étaient trois contre lui, il avait beau être costaud, ils l'avaient jeté sur le trottoir. Ils étaient en train de lui défoncer les côtes à coups de pied quand Peter était intervenu. Il avait sorti un poignard et menacé celui qui s'acharnait à coups de botte. Ce qui avait permis à Scott de se relever. À tous les deux, ils avaient réussi à se débarrasser des mauvais garçons. Peter l'avait poussé à porter plainte et l'avait accompagné au poste de police. Ensuite, Scott lui avait offert un verre chez lui, pour se remettre de leurs émotions. Le lendemain, ses agresseurs étaient retrouvés, ils avaient fini la nuit au poste, complètement éméchés ; ils avaient été ramassés pour ivresse sur la voie publique, mais relâchés au petit matin, sans être inquiétés. Il n'y eut aucune suite. Rien d'étonnant. Chacun ici sait que les autorités font tout ce qu'elles peuvent pour éviter d'attiser la violence qui couve dans les classes populaires. Surtout chez une catégorie de jeunes qui n'adhère pas au système. Elles préfèrent

accorder l'impunité à des petits voyous pour empêcher que la contestation ne s'envenime et ne dégénère en révolte sociale. Après tout, ce n'était qu'une bagarre de rue, entre fêtards, jugée sans gravité. À partir de ce jour-là, Scott et Peter ont continué à se fréquenter. Peter qui avait l'âge d'être son père lui racontait sa vie. En fait, il n'arrêtait pas de ressasser son histoire. Au début, Scott avait même eu du mal à y croire. Puis il avait compris que Peter ne pouvait pas se débarrasser de son passé dans l'orphelinat du Haut de la Garenne. Il était obsédé par l'esprit de justice. Il désirait l'aider, et ne savait pas comment s'y prendre. Un jour, il a eu une idée. Une malheureuse idée, disait-il. Il connaissait quelqu'un qui bossait pour kyc. *Know your customer*, précise John. La police des banques.

« La police des banques ? Ça existe ?

– En théorie, oui. Vous savez, aujourd'hui, les paradis fiscaux sont dans le collimateur. Il a bien fallu créer des organismes de régulations pour faire la chasse aux provenances mafieuses, l'argent de la drogue, de la prostitution, de la vente d'armes, des diamants de sang, des trafics d'organes. Bref, les banques se sont vues dans l'obligation de créer ces polices internes pour surveiller leur clientèle. Ceux qui travaillent dans ces services sont au courant de tout, puisque leur rôle est de filtrer. Ils auditent, et ils voient passer le *business*. Lorsque la corruption est flagrante, illégale, ils la dénoncent. Mais ne rêvez pas, leur pouvoir est limité. Extrêmement limité. Ils ne peuvent rien contre des organisations complexes, puissantes, et bien rodées qui détournent les lois, les pièges et la réglementation fiscale européenne. Un jour, son ami lui avait relaté des faits sordides. Scott a pensé que cette sale histoire allait intéresser Peter et il lui a fait rencontrer son ami. Par la suite, à cause de ce qui est arrivé à Peter, Scott a amèrement regretté les avoir mis en contact.

– Pourquoi ?

– Il se sentait responsable. Il disait que c'était de la dynamite qu'il lui avait placée entre les mains. Que c'était probablement à cause de cette histoire que Peter était mort. »

Je fais un bond sur ma chaise.

« La mort de Peter ?

– Oui, Peter est mort, quelques mois avant votre père.

– Mort de quoi ?

– D'après la version de la police, il se serait pendu. Mais Daniel et moi avons tout de suite pensé qu'on l'avait éliminé pour l'empêcher de nous faire des révélations. »

Putain ! Je me prends la tête entre les mains !

Il soupire et reprend :

« Vous comprenez maintenant ? Peter, Daniel, et qui ensuite ? Qui ? Vous, Marcus ? »

Daniel Gaubert
2018

Daniel n'apprit la mort de Peter que bien plus tard. John écrivit qu'officiellement Peter avait mis fin à ses jours, chez lui, au bout d'une corde. Comme il vivait seul et sans amis, il avait été retrouvé un mois après son décès. Il n'y avait eu qu'un semblant d'enquête, vite bâclée.

Mais John était persuadé que le vieux célibataire ne s'était pas suicidé. Et comme sa mort était survenue peu de temps après leur rencontre, il y avait fort à parier qu'il ne s'agissait pas d'une coïncidence. On l'avait supprimé pour l'empêcher de parler.

John rappela plusieurs fois Daniel : plus le temps s'écoulait, plus il était convaincu que Peter avait été tué à cause de ce qu'il avait découvert et s'apprêtait à leur révéler. Il estimait qu'ils lui devaient d'éclaircir les circonstances de sa mort. Parce que, d'une certaine manière, Peter leur avait légué une mission lors de leur dernière entrevue.

De son côté, Daniel ne parvenait pas non plus à oublier, même si la peur de replonger dans le cauchemar le poussait parfois à exprimer des propos contraires à ce qui l'animait en profondeur. Et le souvenir de Peter était plus fort que la raison.

Peut-être le moteur de tout.

Un mois plus tard, John annonça qu'il avait retrouvé la trace d'un Anglais de Londres qui avait connu Peter et acceptait de les rencontrer.

Daniel prit le ferry à Saint-Malo, au beau milieu de l'hiver, pour aller faire la connaissance de cet homme qui prétendait les aider à faire la lumière sur sa mort.

La Manche était en vrac en ce dimanche du début du mois de février. Secouée par une tempête récente, elle n'avait pas eu le temps de s'assagir et chahutait le bateau dans tous les sens. La traversée ne durait qu'une heure, mais cela suffit pour terrasser les passagers.

John, fidèle au poste, était à l'arrivée. Il se tenait debout dans les bourrasques, serré dans son trench-coat, les cheveux ébouriffés par le vent. Les deux hommes s'étreignirent en silence, comme d'habitude, ils ne trouvaient jamais les mots.

John annonça de suite la nouvelle : Scott avait accepté de faire le voyage de Londres à Jersey. Ils avaient rendez-vous le soir même dans un bar de Saint-Hélier. Ils étaient impatients de savoir ce que Scott avait à leur dévoiler. Cette démarche était leur dernière chance de connaître la vérité sur la mort de Peter.

Vers dix-neuf heures, ils se dirigèrent vers le centre-ville.

Scott arriva un peu plus tard.

Le grand blond qui poussa la porte, une armoire à glace, avait davantage l'air d'un capitaine d'une équipe de rugby que de celui d'un trader – ce qu'il prétendait être. Le nouveau venu leur broya la main. Ils trinquèrent tous les trois, parlant de tout et de rien.

Ils n'osaient pas aborder de but en blanc le sujet qui les réunissait.

Daniel se lança le premier, pour sortir de l'impasse.

« Vous vouliez nous parler de Peter ? »

Scott baissa la voix pour répondre.

« Quand j'ai appris sa mort, j'ai vécu un vrai cauchemar. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. S'il s'est vraiment pendu ou… si on l'a tué, mais je me sens responsable.

– Vous le connaissiez depuis longtemps ? »

Daniel était intrigué – ce trentenaire, qui disait avoir fréquenté Peter, n'appartenait pas à leur génération, mais plutôt à celle de leurs enfants.

« Oh ! non, depuis quelques mois seulement, mais j'avais de l'amitié pour lui. Il m'a évité de me retrouver à l'hôpital ou à la morgue. C'est pourquoi j'ai cru bien faire, en lui présentant un ami à moi qui travaillait pour le kyc. Je croyais que cela pourrait l'aider. »

Étonné, Daniel demanda si Peter s'intéressait au secteur de la finance.

« Non, enfin, pas directement, répondit Scott. Mais vous savez, ici, à Jersey, l'argent est partout. Toutes les affaires lui sont reliées. Quel que soit le domaine, l'argent règne en maître. Il donne accès à tout.

Écoutez, si vous voulez vraiment savoir de quoi il retourne, le mieux, c'est d'en parler vous-mêmes avec Alan, il vous expliquera mieux que moi cette histoire. Je peux vous arranger un rendez-vous avec lui. Demain soir, si vous voulez ? »

Orphelinat du Haut de la Garenne, 1970
Les dents de lait

Peter n'avait pas menti ni exagéré. Ce jour où John revint à la surface, rasant les murs de la cour, la réalité parut à Tom plus effroyable encore que les prédictions de l'adolescent.

Il avait du mal à reconnaître son ami qui claudiquait comme un infirme. Un automate qui avançait les jambes écartées, posant un pied après l'autre. Raide comme un pantin de bois.

Il aurait voulu le soutenir. Il craignait de le voir s'écrouler à chaque pas. Mais non, John tenait debout. Seul et comme par miracle.

Tom essaya de lui parler, mais il ne réagissait pas. Sourd et muet. Revenu de pénitence aussi impassible que les statues en plâtre de l'église. Il ne voulait pas répondre. Ou ne pouvait pas. À cause de sa bouche tuméfiée.

Puis Tom se souvint des avertissements de Peter. Le comportement de John était conforme à ce qu'il avait prédit. Alors, il écouterait ses conseils. Même si John déambulait dans la cour comme

s'il était en train de s'en aller au bout du monde, il continuerait à le suivre comme son ombre. Sans rien lui demander. Même s'il ne s'apercevait pas de sa présence. Il ne se découragerait pas. Et il attendrait le moment propice pour lui parler. Il avait des choses à lui dire.

La discussion avec Peter l'avait fait réfléchir.

À l'orphelinat, on leur mettait dans la tête qu'ils étaient de la vermine. Le rebut de l'humanité. Mais Peter l'avait détrompé.

Ils étaient des enfants abandonnés. En trop sur la Terre. Certes ! Mais ils n'étaient pas mauvais. C'était uniquement la faute à pas de chance. Au départ, ils n'avaient pas tiré un bon numéro. Ils étaient des victimes. Des innocents. Et non des êtres nuisibles. Aucun d'entre eux ne méritait d'être corrigé et puni pour rien.

Cette certitude implantée dans son esprit comme une graine. Un germe qui avait bien pris. La rébellion.

To escape.

Peter lui avait conseillé d'oublier ce verbe dangereux. Mais Tom n'avait pas suivi cette recommandation. Il était allé à la bibliothèque, il avait cherché le mot défendu dans le dictionnaire, au cas où il n'en aurait pas saisi tout le sens. Puis il avait rêvé devant les images d'un livre de géographie. Des villes aux gratte-ciels immenses. Des montagnes recouvertes de neige. Des fleuves. Des océans turquoise. Il voulait tout voir.

Ensuite, il avait fait tourner le globe. Et il avait trouvé l'endroit le plus éloigné de cet orphelinat. De l'autre côté de la Terre. Il proposerait à John de s'enfuir en Australie. Personne n'aurait l'idée de les rechercher là-bas. Au milieu de l'océan Pacifique.

Et depuis, *to escape* le faisait voyager chaque nuit.

Il était impatient de partager son secret avec John. Quand le moment serait venu, dans quelques jours, quand il irait mieux, il lui dirait : ils n'ont pas le droit de nous battre ni de nous faire ce qu'ils t'ont fait. Ils n'ont pas le droit, John, c'est pour ça que nous allons nous évader.

Il n'avait pas encore de plan pour leur évasion, mais il y songeait tout le temps. Il observait les allées et venues. Certaines personnes pouvaient franchir librement les limites de l'enceinte. Mais les enfants avaient l'interdiction de s'en approcher. S'enfuir de jour lui paraissait donc difficile. Restait la nuit. Il réfléchissait au moyen de s'échapper de leur prison.

Au cours du repas de midi, un événement se produisit, empêchant Tom de mettre sur pied une vraie stratégie.

John était immobile, bras croisés devant son assiette.

« Mange s'il te plaît, dit Tom, mange, sinon tu seras puni. »

En réponse, John se tourna vers lui et le fusilla des yeux sans rien dire.

Tom n'avait jamais vu de regard aussi noir.

Puis John ouvrit en grand ses mâchoires où il manquait des dents.

Tom ne pouvait soutenir la vue de cette bouche béante et du sang coagulé sur les gencives.

Des tas de questions se bousculaient dans son esprit. Il les formulait maladroitement. Avec les mots répugnants que Peter lui

avait enseignés.

Lui non plus ne pouvait rien avaler, maintenant.

Il regarda son assiette, et décida de faire comme son camarade. Croiser les bras.

À l'autre bout de la salle, le surveillant repéra immédiatement leur attitude récalcitrante. Gâcher la nourriture était une faute grave, toujours sévèrement punie. Il vint se poster derrière eux pour leur ordonner de manger.

John ne bronchait pas, comme s'il n'avait pas entendu.

Tom essayait de toutes ses forces d'oublier la présence du surveillant dans son dos. Ne pas penser au châtiment. Il ne pouvait plus se dégonfler. Il ne pouvait pas se montrer moins courageux que John. Il chercha son regard, y détecta une minuscule lueur qui lui donna du cœur au ventre. À cet instant, ils furent deux à défier l'autorité.

Un quart d'heure après, les pensionnaires quittèrent le réfectoire.

Tom et John n'avaient rien avalé. Ils se replièrent dans un coin de la cour. Au bout de cinq minutes, ils virent deux surveillants traverser l'espace au pas de charge et fondre sur eux.

John allait échapper au règlement de comptes. Il avait assez morflé pendant trois jours. Ils s'étaient suffisamment défoulés sur lui. Mais Tom allait payer pour deux et pour son attitude héroïque.

Il voulut crier. Il éprouvait le besoin viscéral d'appeler sa mère ou son père. Mais les mots ne venaient pas. Il s'égosillait seulement. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Beugler comme un animal. S'arracher les cordes vocales. Et tendre les mains vers John.

Mais John gardait les yeux baissés, affichant une moue de dégoût sur sa bouche toute gonflée. Crachant par terre, comme faisaient les grands, avant de tourner le dos et de s'éloigner de sa démarche d'éclopé.

Les deux surveillants saisirent Tom par les aisselles. L'enfant se débattait, tortillant ses bras pour essayer de se défaire de leur emprise.

Impassibles, ils l'emportaient vers le bâtiment. Ils l'emmenaient dans le bureau du chef.

Tom continuait à résister. Il lançait des coups de pied en l'air, s'arc-boutait sur ses petites jambes, bloquait ses genoux. Ses talons s'enfonçaient dans les graviers de l'allée. Ses pieds raclaient le sol. Il était traîné.

Ses cris déchiraient le silence qui planait dans la cour.

Les enfants pétrifiés devant le spectacle avaient cessé de s'amuser. Ils regardèrent passer ce petit garçon soulevé de terre. Cet enfant hurlant dans la poussière. Hurlant qu'il ne voulait pas aller dans le bureau. Qu'il ne voulait pas.

Tom fut hissé malgré lui sur les marches et propulsé dans le couloir.

Les surveillants soulagés de se débarrasser du sauvageon le jetèrent sans ménagement dans le bureau.

Debout près de la fenêtre pour l'accueillir, le chef souriait.

Pour la première fois, Tom remarqua ses dents énormes.

Bras croisés dans une posture de contentement, il prononça de sa voix mielleuse :

« Tu désobéis, Tom ? »

Tom paralysé ne répondait pas.

« Tu veux devenir un mauvais garnement ? Comme John ?

– Non ! John n'est pas mauvais.

– Tu discutes mes observations ? »

Tom abaissa la tête. Il se concentrait pour empêcher ses membres de trembler, essayant de cacher sa peur.

L'homme s'en aperçut et lui releva le menton :

« Tu as peur ? Mais peur de quoi, Tom ? Je ne te veux pas de mal, voyons, je veux juste que tu te montres docile, et gentil, et tout se passera bien, tu verras, allez, laisse-toi faire, ne fais pas ton petit têtu. »

Tom se rappela ce qu'avait dit Peter. Il pensait à la pureté des anges. À la nudité.

Ils n'ont pas le droit de faire ça.

Le chef alla tourner la clé dans la serrure de la porte. Il se dirigeait vers le petit garçon tout en défaisant sa ceinture.

Tom reculait.

L'homme avançait.

Leurs pas synchronisés ressemblaient à une danse satanique.

Tom se trouva acculé. Le dos au mur. Il sentait l'haleine aigre au-dessus de lui. La bouche énorme s'ouvrait comme un four, laissant voir des dents jaunasses. Le visage inhumain, grossi, déformé du surveillant, lui rappelait, avec son teint rougeaud et ses yeux

exorbités, les figures des monstres peuplant ses cauchemars depuis qu'il avait reçu les révélations de Peter.

Il était au bord des larmes. Des tenailles lui broyaient le ventre.

L'adulte, planté devant lui, lui barrait le passage avec ses quatre membres écartés.

Alors, sans réfléchir, il se jeta à terre pour se glisser à quatre pattes entre les jambes du géant et se relever à l'autre bout de la pièce.

L'homme n'eut pas l'air contrarié, il souriait, amusé, comme si c'était un jeu.

« Petit coquin… viens ici.

– Laissez-moi tranquille ! je vous déteste !

– Allez allez, ne fais pas le vilain ! »

L'homme s'approchait à pas de loups. Pour montrer à l'enfant qu'il avait tout son temps. Et pour lui faire admettre sa supériorité. Il avançait calmement, en susurrant des mots mielleux. Il déversait une pluie de paroles abjectes que Tom, les oreilles bouchées, refusait d'entendre. Il s'arrêta à un mètre de lui. Pour mieux le détailler.

Voyant son air buté, il fronça les sourcils et changea de figure. Comme s'il laissait tomber subitement un masque. Maintenant, l'impatience lui déformait les traits. Il avait l'air mauvais.

« Ça suffit ! Arrête tes caprices ! » dit-il sur un autre ton, d'une voix menaçante.

Cette méchanceté soudaine fit moins peur à Tom que la douceur simulée au préalable. Il cessa de trembler.

Il bondit sans réfléchir. Mu par une force aux abois, il ne se

maîtrisait pas. Il se rua sur le prédateur, lui saisit le bras, et planta ses canines sur le poignet.

Le chef, décontenancé par cette réaction, se mit à hurler et à le frapper en même temps, de son autre main.

Tom ne se laissait pas faire. Il luttait avec une rage décuplée. Il n'était plus qu'une boule de haine. Il revint à l'assaut et réussit à mordre une deuxième fois.

Cette fois, le chef le repoussa violemment.

Tom, propulsé à un mètre, chuta sur le dos. Il se releva d'un bond. Comme monté sur un ressort. Prêt à recommencer. Et à se défendre.

La guerre était engagée. Il n'avait plus rien à perdre. Un petit animal sauvage qui ne songeait plus à rien. Il ne pensait plus à la salle des punitions, ni aux caves, ni aux paroles de Peter.

L'homme, hagard, regardait sans y croire le sang sur ses mains. Il dévisageait l'enfant cannibale. Il eut un moment de sidération qui l'obligea à s'asseoir.

Ce laps de temps permit à Tom de se précipiter sur la porte, de tourner la clé, et de sortir.

Une fois à l'extérieur de la pièce, il parcourut le long couloir à toute vitesse, puis dévala les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée.

En moins de deux minutes, il atterrit dans la cour et s'arrêta de courir. Alors, tout retomba brusquement autour de lui, au milieu de l'espace désert et du silence. Sa pugnacité, son courage, sa révolte. Y compris cette bestialité qui avait jailli du tréfonds, et qui l'avait dépassé.

Tout.

Il sentit l'étau se refermer sur lui. Il prenait conscience qu'il était seul et n'avait nulle part où aller.

Les élèves étaient en cours. Il n'avait d'autre alternative que de rejoindre sa classe.

Il n'était pas calmé quand il frappa à la porte. Il entra, le cœur tambourinant. Tous les visages se braquèrent sur lui. Puis les enfants baissèrent le front. Aucun d'eux n'oserait lui demander ce qui s'était passé dans le bureau du surveillant-chef. Mais l'espace d'une seconde, Tom se sentit fier d'avoir résisté. Comme John.

Essoufflé, posté au pied de l'estrade, il scrutait le regard du maître, assis derrière son bureau. Ce regard doux encourageait son espoir d'être protégé. Une folle illusion lui faisait encore rejeter les accusations de Peter. Cette idée, impossible à admettre, que les adultes étaient tous des débauchés.

Le professeur détourna les yeux, et lui enjoignit d'une voix blanche de gagner sa place.

Tom s'assit, démoralisé. Peter n'avait pas menti. Tous des lâches.

Dans son dos, John s'inquiétait.

« Tom, Tom, ça va ? »

Tom se retourna et dit à voix haute, pour que tous l'entendent :

« Je l'ai mordu. »

Il fallait qu'il le dise. Qu'il le répète, encore plus fort.

« Je l'ai mordu, je l'ai mordu. »

Il l'aurait répété cent fois pour en être convaincu lui-même, car il ne pouvait plus discerner si c'était vrai ou s'il l'avait rêvé. Il ignorait

d'où était sortie cette énergie capable de lui faire accomplir cet acte sanguinaire. Il ne savait pas si cette férocité lui appartenait. Si elle faisait partie de lui. Il découvrait cette moitié hostile qui l'habitait. Qui pouvait dominer l'autre part de lui, et prendre le pouvoir.

Le cours de grammaire recommença comme si de rien n'était. Mais Tom n'entendait pas le professeur. La solitude bourdonnait à ses oreilles comme un essaim d'abeilles. Il n'y avait aucun refuge en cette enceinte. Aucune aide à espérer de personne.

Il avait froid. Glacé de la racine de ses cheveux jusque dans la moelle des os, jusqu'au-dedans du cœur.

Les minutes s'égrenaient. Il s'attendait à voir à tout instant la porte s'ouvrir, et les surveillants entrer pour s'emparer de lui.

Puis l'heure de la sortie arriva sans que rien se passât.

Tom alla se blottir dans un angle de la cour. Le dos contre le mur. De façon à voir ses bourreaux venir vers lui. Comme pour se donner l'illusion qu'il pourrait se défendre. Les empêcher de le prendre. Même si c'était vain.

John vint le rejoindre. Les deux enfants restèrent silencieux. Surveillant l'espace autour d'eux à cent quatre-vingts degrés

Ce qu'ils avaient au fond du cœur était trop lourd pour remonter à la surface.

John aurait aimé demander à Tom ce qui s'était passé dans le bureau et lui expliquer ce qui lui était arrivé, l'autre nuit. Il aurait voulu lui révéler ce qu'ils faisaient aux enfants emmenés dans les caves, mais il crevait de honte d'en parler. Il ne savait pas comment désigner ces actes ni comment les qualifier. Les mots qui lui venaient aux lèvres pour les nommer le répugnaient. Et au-delà de l'abjection,

de l'humiliation, il ressentait de la lâcheté. Comme s'il portait le poids de la culpabilité. À moitié responsable des obscénités qu'il avait subies.

Il demanda quand même :

« Qu'est-ce qu'il t'a fait, le chef ?

– Rien, je l'ai mordu deux fois. »

En le disant, il se faisait à moitié peur.

John éclata de rire, provoquant de concert celui de Tom. Mais c'étaient des rires nerveux. Des rires qui leur faisaient mal au ventre.

« Ne t'en fais pas, John, on va s'évader. On va le faire. »

John leva vers lui un visage incrédule. On ne partait pas d'ici. Il le savait bien.

La cloche sonna la fin de la récréation. Ils rejoignirent le réfectoire.

Le repas du soir se déroula sans coup de théâtre. Les deux enfants qui n'avaient pas mangé le midi ne se firent pas prier cette fois pour vider leurs assiettes. La nourriture était bonne – de ce côté, l'établissement était irréprochable.

Ils commençaient à se calmer. À espérer que l'incident n'aurait pas de suite.

Peter vint les avertir qu'un surveillant les attendait à la porte.

« Pas de bêtises, les gosses, dit l'adolescent, c'est pas la peine de résister, croyez-moi. Laissez-vous faire. C'est encore le mieux pour vous. Ne faites pas d'histoire. Sinon, ils vont vous tabasser ! Et résultat, vous y passerez quand même ! »

Il leur parla de dents cassées. De jambes et de bras brisés à coups de bâton. Pour les dissuader de faire les malins, comme il disait.

Tom qui avait trop mangé et trop vite faillit régurgiter son dîner. Il ravala la nourriture, qui avait goût de bile, déglutissant sa morve et retenant ses pleurs.

John semblait approuver les paroles de Peter.

En sortant, les deux garçons essayèrent de se faufiler au milieu du rang, mais le gardien les guettait. Il les intercepta pour leur commander de ne pas se rendre dans la salle d'études, mais au dortoir.

Ils trouveraient sur leurs lits des vêtements propres. Ils étaient priés d'aller prendre une douche avant de les revêtir et d'attendre qu'on vienne les chercher. Ils étaient invités à une soirée sur le bateau d'un ami du bienfaiteur de l'orphelinat.

Une soirée costumée.

Il n'en dit pas plus long. Le ton neutre se contentait de transmettre froidement des ordres. Le regard fuyant. Le visage de marbre. Comme si l'homme avait décidé de se changer en statue.

Peter leur recommanda une dernière fois de ne pas se rebeller. D'obéir. De faire ce qu'on leur commandait. Autant que possible.

« T'es déjà allé sur ce bateau ? »

Peter acquiesça en abaissant les paupières. La voix éteinte, il n'arrivait pas à s'exprimer.

Tom aurait bien voulu demander des explications. Savoir ce qui allait se passer cette nuit, mais Peter avait les larmes aux yeux et il comprit qu'il ne parlerait pas.

Puis l'adolescent leur donna une tape amicale dans le dos :

« Allez-y, les petits ! »

Et il tourna les talons.

Les deux garçons montèrent les marches en silence. Le cœur gonflé de peur.

Tom s'arrêta sur le premier palier pour tirer la manche de son camarade :

« Écoute, John, il faut qu'on s'en aille d'ici !

John était agacé par tant de naïveté.

– Et où veux-tu qu'on aille ?

– En Australie. »

John haussa les épaules et continua à grimper.

En pénétrant dans le dortoir, ils découvrirent deux autres enfants, assis sur leur lit, Dave et William.

Marcus
Jersey, octobre 2018

La clientèle évolue. Les couples venus là uniquement pour manger quittent l'établissement, remplacés, au fur et à mesure, par les noctambules. Des jeunes arrivant par groupes de deux, trois, voire plus. La plupart ont l'air de se connaître, d'être des habitués.

John, prostré, semble reclus dans un ailleurs qui le rend inaccessible.

J'égrène les minutes en attendant qu'il revienne à la réalité.

Après l'annonce brutale de la mort de Peter, que me réserve-t-il, à présent ?

Enfin, il reprend son récit où il l'a laissé :

« Après notre rencontre à trois, Scott, Daniel, et moi, Daniel est revenu ici, une troisième fois. Sans moi, cette fois, car j'avais dû repartir précipitamment en Australie. Ce soir-là, Scott lui a fait rencontrer un homme. Celui qu'il avait présenté à Peter. Vous

comprenez ce que cela signifie ? »

Oui, ça y est, j'ai pigé. Et je me rends compte que discuter avec ce quatrième larron, ce mystérieux individu après qui nous courons, ce soir, n'augurait en effet rien de bon. Les deux personnes qui lui ont parlé sont mortes peu de temps après. Peter d'abord, mon père ensuite.

Je m'explique mieux la valse-hésitation de John, en début de soirée.

« Donc, nous cherchons un type dangereux à côtoyer, quelqu'un qui détient des informations létales. Ou qui porte malheur. Et que vous n'avez jamais vu ? Qui est cet homme ? Comment espérez-vous le retrouver ?

– Je sais son nom. Alan Jones. Et je pourrais peut-être le reconnaître, Daniel me l'avait décrit, il ressemblait, d'après lui, à un Viking. Et puis, n'oubliez pas que l'île n'est pas très grande, les endroits fréquentés par la jeunesse, comme celui-ci, ne sont pas si nombreux, nous pouvons tomber sur des personnes l'ayant croisé dans un ces bars.

– Mon père ne vous a pas confié ce qu'il avait appris lors de cette entrevue ?

– Pas dans le détail. Peu de temps avant le cambriolage, il m'avait seulement fait part de son intention de contacter des journalistes d'investigation pour leur donner son travail. La dernière fois que nous nous sommes parlé, il disait que Peter avait raison, *prépare-toi, John,* c'est *du lourd, et ça va faire du bruit.* Il promettait de tout me révéler à l'automne. Il m'invitait chez vous, au mois de septembre. Il a ajouté : je suis tombé sur des types redoutables, John, des êtres sans scrupules qui ne reculent devant rien pour protéger leurs intérêts. »

À cet instant, je ne sais pas pourquoi, une image vient de repasser sous mes yeux, celle du chauve en train de se frotter le crâne, à l'aéroport. Je n'en parle pas à John, pour ne pas l'alarmer davantage, mais je me promets de faire gaffe.

Dans la salle, l'ambiance devient plus festive. Le bruit augmente, les voix, les rires…

Il faut s'intégrer, se mêler aux conversations. Il faut écluser aussi. Trinquer avec l'un, avec l'autre. Paraître détendu. Accepter de rire de conneries.

Au bout d'une heure, nous quittons l'endroit pour entrer dans un deuxième pub. Puis un autre. Nous passons une partie de la nuit à écumer les bars à la recherche d'Alan Jones. Sans succès.

Pas l'ombre d'un Viking. Nulle part, nous ne parvenons à obtenir des nouvelles d'Alan Jones.

Enfin, nous pénétrons dans un dernier établissement. Nous nous mêlons à un groupe de garçons accoudés au comptoir. John glisse le nom de celui que nous cherchons. Le garçon, en train d'essuyer des verres, tend l'oreille et manifeste sa curiosité.

« Qu'est-ce que vous lui voulez à Alan ?

– Vous le connaissez ?

– Un peu. Il venait souvent ici. Mais ça doit faire plusieurs mois qu'on ne l'a plus vu. Il a cessé de venir du jour au lendemain. J'ai entendu dire qu'il était parti aux États-Unis. »

Le serveur sympathique est disposé à communiquer. Au bout d'un moment, John lui raconte une fable s'apparentant à la vérité pour justifier notre recherche.

« Oui, Alan bossait pour le kyc. Il était au courant de beaucoup de choses. Il se peut qu'il ait fait quelques confidences à votre ami. Ça ne m'étonne pas. Vous savez, ici, certains secrets sont des secrets de polichinelle. Il suffit de fréquenter les boîtes de nuit, ou de se faire inviter dans quelques soirées privées pour en apprendre. Ce n'est pas très compliqué. Vous pouvez obtenir des tas de renseignements auprès de types comme Alan. »

Il nous explique en gros que la population huppée de Jersey, isolée du monde, dans son île, se considérant comme hors d'atteinte, se laisse facilement aller aux indiscrétions, sous l'empire de l'alcool, ou d'autres substances festives. Ces personnes ne sont pas particulièrement stupides ni imprudentes, elles sont persuadées que si des paroles légères leur échappaient, elles ne seraient pas colportées bien loin. Elles ont raison. Les commérages peuvent ici tourner sans danger, dans l'entre-soi de cette oligarchie financière.

« Si vous voulez, je peux vous piloter. J'ai quelques entrées. Laissez-moi vos coordonnées, je vous contacterai dès que j'aurai une opportunité. Et, qui sait, avec un peu de chance, vous pourrez rencontrer quelqu'un qui sera en mesure de vous dire ce qu'est devenu Alan. »

Vers deux heures du matin, nous quittons les lieux, emportant la promesse du serveur de nous obtenir une invitation intéressante.

Devant la maison, avant de descendre de la voiture, John se dit taraudé par l'idée que personne n'a aperçu Alan Jones récemment. Il craint qu'il n'ait été assassiné, lui aussi. Ce qui porterait à trois le nombre de morts, dans cette affaire. Il ne veut pas que je fasse le quatrième.

« Il faut que cette spirale s'arrête, Marcus. »

Moi, je pense à autre chose : je lâche, pour la énième fois, la question qui me hante depuis mon arrivée chez lui, ce matin.

« Quand avez-vous su ? »

Daniel Gaubert
2018

John s'envolait vers l'hémisphère sud, Daniel regarda l'avion disparaître dans le ciel avec un pincement au cœur prémonitoire. Il ne le savait pas, mais ils ne devaient plus jamais se revoir.

Le soir même, Daniel poussa la porte du pub où il avait rendez-vous. Il repéra immédiatement Scott. Assis au fond de la salle, à côté d'un jeune homme roux, il agitait le bras pour lui faire signe de les rejoindre. Ils se levèrent pour accueillir Daniel, et Scott lui présenta Alan. Il ressemblait à un Viking, avec sa moustache abondante et ses cheveux frisés attachés en catogan. Ils se serrèrent la main. Puis Daniel s'assit en face d'eux.

Scott prit la parole le premier pour établir la confiance. Ensuite, Alan s'adressa à Daniel :

« Vous étiez un ami de Peter, n'est-ce pas ? »

Après une seconde de silence, longue comme une année, Daniel acquiesça.

« Oui, je le connaissais. »

Il lâchait les mots un à un. Comme s'ils lui écorchaient les lèvres au passage.

L'intensité au-dessus de la table était oppressante. Les visages des trois hommes en vis-à-vis étaient graves. La lumière tamisée des lampes, suspendues aux murs comme des torches, éclairait faiblement leurs physionomies, mais on pouvait voir briller leurs yeux à l'autre bout de la pièce.

« Peter voulait que je m'occupe de récupérer des renseignements qu'il avait récoltés, de quoi faire tomber des salauds, il disait, c'était son obsession.

– Est-ce que vous savez pourquoi il vous a choisi pour vous charger de cette mission ?

– Non. Il avait confiance en moi, je crois, c'est tout.

– Exactement. C'est ce qu'il m'avait dit. Il vous décrivait comme quelqu'un de volontaire et courageux. Vous a-t-il parlé de ce que je lui avais raconté ? »

Daniel hésita à répondre. S'il avouait qu'il ne savait rien, il se demandait si Alan accepterait de lui révéler tout ce qu'il avait livré à Peter. Il opta pour la prudence :

« Pas grand-chose.

– Jouons la carte de la sincérité, j'ai compris ce que vous cherchez, je connais votre objectif. Et je sais l'estime que Peter vous portait. Il pensait que vous étiez le seul capable de faire ce travail. Il affirmait que vous aviez la trempe qu'il fallait. Il ne voyait personne d'autre que vous. »

Le serveur apporta les bières. Ils trinquèrent.

« Vous avez, vous, les Français, un proverbe qui dit que l'argent n'a pas d'odeur, n'est-ce pas ? Savez-vous d'où vient l'expression blanchiment d'argent sale ?

– Non, dit Daniel.

– Inventée par Al Capone. Le gangster avait acheté une chaîne de laveries pour "blanchir" l'argent de ses activités criminelles. Aujourd'hui, les criminels utilisent des méthodes plus modernes pour blanchir leur argent sale, évidemment. Internet a accéléré les moyens de circulation. Mais le principe est resté le même. Une fois blanchi, l'argent de la drogue ou du crime organisé est injecté dans l'économie, via des fonds d'investissement. Seulement, vous vous doutez bien que les narcotrafiquants, les marchands d'armes ou d'êtres humains, ne sont pas des philanthropes. Ils se fichent pas mal en réalité de soutenir l'économie. Ils sont habitués à rafler des mises colossales avec leurs activités. Leur seul objectif est d'amasser des gains conséquents, en un temps record. »

Alan s'interrompit le temps de boire une gorgée. Il scrutait Daniel comme pour s'assurer que ses propos étaient bien assimilés.

Daniel fit un petit signe pour marquer son approbation. Certes, ce préambule l'intéressait, en même temps, il était pressé d'en venir au vif du sujet.

« Par exemple, une des modes lucratives d'aujourd'hui est d'investir dans les ehpad. Le but étant d'exiger une rentabilité conséquente et rapide. Peu importe que ce soit au détriment des conditions de vie des gens dans ces établissements. Toutes ces tractations financières fonctionnent selon les mêmes procédés, consistant à brouiller les pistes. Il faut créer des labyrinthes pour faire

circuler l'argent incognito. Des liens se nouent entre les organisations criminelles et les filières de camouflage. Ce sont des mondes qui se croisent dans les fiduciaires. Ils fréquentent les mêmes lieux. Se reçoivent parfois sur les bateaux ou dans de luxueuses propriétés. Trinquent ensemble. Or les frontières de la morale et de l'éthique ne sont pas étanches. En marge des affaires, certains se retrouvent dans leurs addictions aux drogues, à l'alcool, et au sexe. C'était ce qui intéressait Peter. Vous devez savoir pourquoi… »

Il laissa un blanc, invitant Daniel à confirmer.

Daniel mit un peu de temps à répondre. Il avait toujours autant de mal à évoquer le passé auquel Alan faisait allusion. Il fit un effort.

« Oui. Je sais qu'il a participé à de nombreuses soirées vip, sur des yachts, quand il était petit, il a même fait plusieurs croisières à bord d'un bateau, il avait été "loué" au propriétaire. Il était très mignon, c'est ce qui a fait son malheur, il était souvent choisi. Il a été… violé et il a été victime de maltraitances pendant plusieurs années, jusqu'à l'âge de quatorze ans. »

Chaque parole faisait remonter à la surface des images glauques.

Sa voix perdait son timbre, jusqu'à devenir blanche.

Il transpirait. Souffrait le martyre. C'était visible.

John parti en Australie, à cause de la maladie de sa femme, il se sentit accablé par le poids de la solitude. Brusquement, il remit tout en question. Ne sachant plus s'il était vraiment capable d'entreprendre cette mission qui lui semblait maintenant aussi dangereuse qu'utopique.

Et quelle mission d'ailleurs ? Il ignorait totalement à quoi Peter avait voulu s'atteler.

Plus de quarante ans s'étaient écoulés depuis les faits. Quel sens donner aujourd'hui à cette quête ?

Alan brisa le silence :

« Exactement. C'est pourquoi sa colère à l'encontre des responsables de l'orphelinat s'est étendue à tous ceux qui ont abusé d'enfants. J'avais livré un secret à Scott, secret qu'il s'est empressé de communiquer à Peter. Scott vous a dit que mon travail consiste à surveiller la provenance des fonds ? Je passe mon temps à essayer de traquer l'argent des activités criminelles. Ce fric qui use de toutes les ruses pour infiltrer l'économie. »

Daniel acquiesça.

« Écoutez, je vais vous confier ce que j'ai révélé à Peter, enchaîna Alan. Vous en ferez ce que vous voudrez. Les informations que je vais vous donner ne sont pas ultra confidentielles, d'ailleurs. D'autres que moi sont plus au moins au courant. Les bruits vont vite. Surtout les histoires sulfureuses, dans un certain milieu friand de pornographie. L'exploitation d'êtres humains est une gigantesque organisation. Qui génère des profits de plus en plus importants. À cause des déséquilibres entre les états riches et pauvres, des guerres, des difficultés économiques et sociales partout dans le monde. Ces flux financiers énormes rejoignent le produit des activités criminelles, comme le commerce des armes ou celui de la drogue. Ce fric peut aussi servir parfois de blanchiment de l'argent sale. Ainsi, ces réseaux de prostitution et de pédocriminalité se développent autour de puissants intérêts. Je peux vous livrer quelques noms et quelques indications de lieux. Mais comme je l'ai dit à Peter, je ne possède que de maigres preuves. À vous de faire l'autre part de travail. Je reconnais que ce n'est pas la plus facile. »

Il glissa sa main à l'intérieur de son blouson, tout en surveillant la

salle. Puis il posa son poing fermé sur la table pour que Daniel comprenne ce qu'il s'apprêtait à faire.

Il paraissait en même temps soulagé. Comme une personne fatiguée sur le point de se décharger d'un fardeau. En réalité, il avait l'impression d'alléger sa conscience en accomplissant ce geste. Ce qu'il avoua. Sans rougir de honte.

Il disait qu'étant confronté à la corruption, il se sentait impuissant à lutter contre et même à la dénoncer. Son rôle se cantonnait à débusquer l'origine frauduleuse de fonds. À traquer ce qui était illégal. La morale n'était pas de son ressort. Il n'avait aucun pouvoir pour empêcher les pratiques perverses de certains clients. Même lorsqu'il soupçonnait des liens avec des organisations criminelles. Il fallait des relais pour ça, des personnes extérieures au système, comme Daniel. Il comptait sur lui pour continuer le travail.

« Tenez-moi au courant, Daniel. »

Au moment de se séparer, il lui prit les mains.

Dans la rue, Daniel déplia ses doigts. Il les avait serrés tellement fort sur son trophée qu'il avait enfoncé son empreinte dans la chair.

Il le regarda comme s'il s'agissait d'un objet non identifié. À l'aspect inoffensif. Un objet qui ne révèle rien en apparence de ce qu'il recèle. Et qui peut contenir un poison violent ou un explosif.

Une clé usb, rouge.

Puis il la fourra dans sa poche.

Jersey, 1970
Croisière pour enfants

Les quatre enfants attendaient sagement. Douchés, vêtus de leurs costumes de pages, de princes, ou de marquis, essayant de repousser la peur. De se persuader que le bienfaiteur ne pouvait leur vouloir du mal. Puisque l'institution le présentait comme un homme généreux.

D'ailleurs, cet homme se montrait toujours prodigue lors de ses visites à l'orphelinat. Ne distribuait-il pas, à l'envi, bonbons et friandises ?

Leur candeur ne les empêchait pas de trembler. Ils se demandaient ce qu'allait leur réserver la soirée costumée. Aucun d'entre eux n'avait encore été convié à ce genre de festivités.

John leur ôta brutalement tous leurs faux espoirs. Il explosa :

« Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'on va à une fête ? Qu'on va rigoler ? »

Il employait le ton et les mots de Peter : non, ce ne serait pas une

partie de plaisir pour eux. Le but était d'amuser les adultes. Pas eux. Eux seraient des jouets vivants entre leurs mains.

Il ressentait subitement le besoin de cracher toutes les méchancetés de la terre. Il les exhumait de son vécu. Il les extirpait de ses entrailles.

Tom se bouchait les oreilles.

« Tais-toi, John, tu dis n'importe quoi ! »

John le repoussa, d'une main appliquée sur son thorax.

« Non ! j'invente rien ! D'abord, tu sais rien, toi. Dans la cave, il y a des baignoires où ils peuvent t'enfoncer la tête dans l'eau, tu les as vues ? Non ! tu les as même pas vues ! et les chaînes où ils peuvent t'attacher ? Et les barres de fer qui font de l'électricité ? Non plus ! t'as rien vu du tout, minus, et t'es pas resté enfermé là-dedans trois jours, sans manger, et à grelotter. Pas vrai vous deux ? »

Les deux petits blondinets, âgés de huit ans, qui étaient déjà passés plusieurs fois à la casserole dans les caves, confirmèrent en pleurant les propos de John.

« Tu vois ! t'es le seul puceau, dit John brutalement à Tom. Tu sais même pas ce que ça veut dire jouir. T'as jamais vu ce qui leur sort de la bite. Ce truc dégueu, comme de la colle. Tu connais rien. Et nous, on sait de quoi on parle. Alors *shut up* ! »

Un surveillant vint les chercher à vingt heures. Il les accompagna jusqu'en bas. Dans la cour, une grosse voiture noire les attendait tous phares allumés pour les emmener jusqu'au port.

Les quatre enfants se serrèrent à l'arrière du véhicule.

John dit à l'oreille de Tom :

« Essaie de pas pleurer. Ils aiment ça, qu'on pleure. Ça les excite encore plus. En tout cas, cette fois, moi je chialerai pas. Ça leur fait trop plaisir. »

La nuit était tombée. Les lampadaires éclairaient la rangée de bateaux alignés le long du quai, des vedettes de toutes tailles.

Posté devant une passerelle, un homme à la queue-de-cheval, anneau à l'oreille, tatouages sur le cou, les attendait en fumant. Il jeta son mégot à l'eau et il les fit monter à bord d'un imposant voilier.

À l'avant du cockpit, s'ouvrait un roof immense. Intérieur tapissé de bois exotiques, pourvu de deux canapés sur lesquels se prélassaient quatre types aux cheveux longs. Sur une table basse en palissandre, des bouteilles et des verres. Les hommes déjà éméchés saluèrent l'arrivée des enfants par des rires et des réflexions lubriques. Voilà nos petits mignons…

Ils les firent s'asseoir auprès d'eux et leur servirent à boire. Tom goûta du bout des lèvres. Il fit la grimace. Le breuvage était amer.

« Bois, bois, ils ont mis de la drogue pour nous abrutir, c'est mieux, après, tu sentiras rien, dit John, vidant son gobelet d'un trait. »

Puis il tendit son verre à Tom et lui fit avaler de force la boisson alcoolisée.

Tom se sentit écœuré. Le clapot berçait le bateau et le roulis balançant la coque accentuait sa nausée. Le plancher tanguait.

Son estomac se souleva. Il régurgita la potion magique sur les coussins, provoquant les vociférations des hommes. Il rendait son repas dans de violents hoquets.

Le capitaine héla l'homme d'équipage qui les avait reçus à leur

arrivée.

« Sors-moi ce gamin ! Fais-le dégueuler dans la flotte ! »

Tom se sentit tiré par l'encolure et la peau des fesses, jeté à l'extérieur de la cabine, puis hissé sur le pont, à bâbord.

Ses haut-le-cœur ne s'arrêtaient pas. Secoué de spasmes, il vomissait son dégoût par-dessus le bastingage. Sa tête devenait lourde. Il avait des vertiges. Les flots ondulaient. Le ciel vacillait. Les étoiles tournoyaient.

Ceux qui se trouvaient à l'intérieur purent entendre le bruit du plongeon.

Un grand plouf, suivi d'un juron du matelot.

Un deuxième plouf attesta du lancer, par-dessus bord, de la bouée de sauvetage en forme de fer à cheval.

Ils émergèrent tous de la cabine pour constater ce qu'ils avaient déjà deviné.

« Le gosse est tombé, confirma le marin.

– Bougre d'imbécile, tu pouvais pas le retenir ? »

Tous sur le pont, munis de projecteurs, ils balayèrent l'onde noire.

La peau lisse de la mer luisait comme un miroir sous les lumières de leurs torches. La bouée orange flottait, vide, inutile.

The Channel s'était refermé sur le corps de l'enfant sans même accuser la moindre ride. Dans son costume de petit marquis et ses fanfreluches, il avait coulé sans offrir de résistance.

« Il ne savait pas nager ? » demanda l'un des participants à la fête.

John sanglotait. Dave répondit que non, aucun d'entre eux n'avait appris à nager.

Le courant avait poussé le petit garçon vers la proue. Il s'était accroché aux pare-battages qui le maintenaient à la surface. Il flottait. Coincé entre l'étrave du bateau et le quai, il entendait du raffut au-dessus de lui et il imaginait les hommes, là-haut, dans le cockpit.

Il détestait leur fausse gentillesse. Leur haleine puant l'alcool. Leurs mains baladeuses. Leurs paroles mielleuses et crues. Leurs allusions grossières auxquelles il ne comprenait rien. Mais qui l'avaient fait vomir de honte.

Avalé par l'ombre de la coque, cramponné à ces bouées providentielles, il était certain qu'ils ne pouvaient l'apercevoir, mais il ne voyait pas comment s'en sortir.

Il avait moins peur de mourir de froid que de retourner à bord. Il préférait disparaître plutôt que de retomber entre leurs pattes. Transi, à bout de forces, il était sur le point de se laisser glisser dans les eaux noires du port. Au moment de lâcher prise, il repéra, au-dessus de sa tête, un câble qui reliait le bateau au quai. Il s'appuya sur le boudin en plastique pour prendre son élan et saisir la corde au vol. Mais il loupa son coup et but une nouvelle fois la tasse en replongeant.

Il avait fait du bruit. Un petit *splash*. Et produit un bouillonnement autour de lui. Il resta immobile quelques secondes. Collé au flanc du navire. Le nez au ras de la surface. Tremblant d'être découvert. Mais non. En haut, ils n'avaient rien entendu et s'obstinaient à le chercher à bâbord, à l'endroit où il avait disparu. Alors il recommença.

Au bout de plusieurs tentatives, il réussit à agripper le bout d'amarrage. Il coulissa comme un petit singe, à l'aide des pieds et des

mains, le long de l'attache. Il franchit les deux mètres qui le séparaient de la terre ferme et se hissa sur le quai.

Une fois sorti de l'eau, il fut aussitôt happé par le vent, frigorifié dans ses vêtements collés aux os. Il regarda à droite et à gauche. Hésitant sur la direction à prendre. Cloué sur place, le temps d'un battement de cœur.

Puis il se mit à courir. Du plus vite qu'il pouvait. Éperonné par l'effroi. Sans savoir où il allait.

Tout ce que son esprit lui disait, c'était qu'il était en train de s'enfuir. Il s'évadait. Il le faisait.

Les images évoquées par Peter l'autre jour, celles des enfants qui avaient été rattrapés, lui revenaient comme des flashes qui fouettaient son allure. Il accélérait encore.

Puis il perçut les échos d'un branle-bas de combat, derrière lui. Des bruits de moteur, des éclats de voix. Il comprit que les *yatchmen* avaient appelé à la rescousse les membres de l'orphelinat.

Sa panique s'amplifia à l'idée qu'ils pouvaient le voir courir sur le quai, dans la lumière des réverbères. Ils allaient le reprendre. Terrifié, il se blottit dans le noir, contre une poubelle. Devant lui, un appontement. Plusieurs voiliers, alignés le long de la passerelle flottante. Il rampa à quatre pattes. Choisit un bateau au hasard. Sauta sur le pont avant, et se faufila à l'arrière.

Des coffres longitudinaux occupaient les deux côtés du cockpit. Il souleva le couvercle de celui de gauche, enjamba le rebord et se recroquevilla à l'intérieur. Il referma le battant sur lui. Puis s'abandonna à l'exultation.

Il avait réussi. Il leur avait échappé. Il ne se projetait pas dans

l'avenir. Il se croyait sauvé.

À une centaine de mètres de là, la fête à bord de l'autre voilier avait été abrégée. Les enfants reconduits à leur établissement. Le drame ferait moins de bruit dans ce Landerneau que le clapotis de la mer sur le bord du quai.

Ce ne serait pas le premier accident survenu à un gamin désobéissant. Ni la première disparition.

La nuit fut difficile pour Tom, à moitié mort de froid, dans sa soute. Au lever du jour, il souleva le couvercle de quelques centimètres pour respirer.

Une paire de jambes allait et venait sous son nez. Un homme, affairé aux préparatifs de départ, circulait sur le pont. Par la fente, Tom pouvait suivre ses déplacements.

L'homme avait enroulé des cordages autour de son bras. Il eut besoin de les ranger dans ce coffre. Il découvrit alors le passager clandestin.

Il ne parlait pas très bien l'anglais. La surprise achevant de lui faire perdre son vocabulaire, les mots lui restaient dans la bouche.

Tom se recroquevilla dans sa caisse, où il aurait voulu disparaître. La terreur réinvestissait tout son être. Il reconnut tout de suite cette fidèle ennemie. Familière, elle se coulait dans ses veines comme une habituée des lieux.

L'homme le souleva par les bras pour l'extirper de la soute. Il le plaça devant lui pour le détailler. Comme pour s'assurer qu'il était bien réel.

Estomaqué, il contemplait ce petit prince trempé qui claquait des dents dans ses vêtements ridicules. Un petit bonhomme livide. Secoué de la tête aux pieds par des tremblements.

Il prononça des mots éberlués, mais faciles à comprendre :

« Mais qu'est-ce que tu fiches là, nom d'une pipe ? »

Quelques secondes s'écoulèrent, avant qu'il réagisse. Il poussa le petit garçon par les épaules pour le faire pénétrer dans la cabine. Il ouvrit la porte du cabinet de toilette, invita Tom à y entrer et lui montra comment se servir de la douche. Puis il lui fit passer, par l'entrebâillement, une serviette, un caleçon bien trop grand, et un tee-shirt qui lui ferait une chemise de nuit.

Tom enfila ces vêtements secs sans hésiter, bien content de se débarrasser de son déguisement.

Quand il sortit de la cabine, l'eau chaude avait calmé les spasmes nerveux de ses bras et de ses jambes. Mais l'angoisse continuait à battre, sous la peau. Il restait sur la défensive.

L'homme l'invita à s'asseoir en face de lui. Il avait toujours un regard étonné, mais un sourire rassurant.

Sur la table, il avait mis un bol de chocolat et des biscuits. Il attendit que Tom se décide à manger. Puis il posa sa main sur l'épaule du petit garçon, lui montrant la porte pour lui faire comprendre qu'il allait s'absenter :

« *I come back quickly* », dit-il.

Tom pensa que l'homme allait prévenir les autorités, la direction de l'orphelinat, la police. Il allait être repris. Alors, il aurait fait tout ça pour rien.

Il se sentit trop fatigué pour tenter de fuir encore.

Et d'ailleurs, pour aller où, à moitié nu ? Peter avait dit vrai, ils n'avaient nulle part où aller.

Le découragement l'envahit, fauchant d'un coup tout son espoir.

Il comprit ce qui était advenu aux fugueurs, dont Peter lui avait raconté les histoires. Après l'exaltation de l'évasion. Après avoir touché leur rêve du bout des doigts. Et presque atteint leur but. Être arrivé tout en haut. Au zénith. Le cœur battant comme un fou. C'était la retombée, la chute brutale. L'écrasement à terre.

Il ne voulait pas vivre cela.

Il rejetait de toutes ses forces la perspective d'être ramené à l'orphelinat.

Il sut alors pourquoi ces enfants s'étaient suicidés, après leur évasion manquée. Il comprit en un éclair tout ce qui était passé dans la tête de celui qui s'était pendu à un arbre et de l'autre qui s'était fait exploser dans un blockhaus.

Il se sentit pareil à eux. Prêt à en finir, lui aussi, avec la vie. Cette scélérate.

C'était peut-être mieux ailleurs. Au paradis des anges. Peut-être y retrouverait-il sa mère. À cette idée, une bouffée de chaleur l'envahit. Amplifiant son envie de monter au ciel.

Il allait se jeter à l'eau et il se jura de ne pas s'accrocher aux pare-battages. De ne rien faire pour se sauver. Il se laisserait couler à pic cette fois. Il savait comment s'y prendre pour se noyer. Il comptait sur sa première expérience pour le guider. Il avait frôlé la mort, et elle ne lui avait pas paru si terrible. Il suffirait juste d'aller un peu plus

loin à sa rencontre.

Mais avant de passer à l'acte, il s'accorda le temps de boire son chocolat. Pour en emporter le goût dans l'au-delà.

Puis il poussa la porte. Le petit matin était glacial. L'eau était noire. Mais rien ne pouvait le dissuader de mourir. Ils ne l'auraient pas.

Il murmura *maman* pour se donner du courage. Il enjamba le bastingage et prit son envol, les bras ouverts à cent quatre-vingts degrés, comme des ailes déployées pour embrasser l'éternité.

Gaspard
« …Il se dégage
De ces cartons d'emballage,
Des gens lavés, hors d'usage… »

Gaspard en a marre. Estelle est impossible à vivre, en ce moment ! Le soir, elle l'abandonne souvent pour aller à des réunions d'une asso dont elle s'occupe, pour aider des gens, et qui durent jusqu'à minuit. Et comme elle se lève à l'aube pour aller bosser, elle est crevée.

Si seulement ces réunions lui faisaient du bien. Mais non ! Tu parles ! Au contraire. Elles lui fichent le moral à zéro et la rendent électrique. Le lendemain, elle rabâche qu'il faudrait éduquer les gens à la base, pour leur redonner l'envie de se battre pour de vrais idéaux. Afin qu'ils regardent un peu au-dessus de leur nombril. Qu'ils observent ce qui se passe autour d'eux. Ailleurs, dans la société.

Mais que dalle. Ils s'en foutent. Ils ne se soucient que de leurs oignons. Le nez à ras de terre. Incapables de s'élever au-dessus de leurs préoccupations égoïstes. Ils subissent, ou se révoltent, sans

discernement, et finissent par tomber dans des discours extrémistes.

C'est vraiment ce qui la fait enrager.

Estelle lui parle toujours comme à un adulte, elle prétend qu'à neuf ans, presque dix, il est assez grand pour commencer à comprendre le monde.

Elle lui explique que ce territoire du Médoc concentre des situations de pauvreté très diverses. Les gens d'ici, qui se veulent libres comme l'air, pêcheurs, chasseurs, cueilleurs de cèpes, un peu rebelles, attachés à leur nature, accrochés à leurs traditions, comme des survivants d'une autre époque, parmi ceux-là, des familles modestes qui se sont enfoncées peu à peu dans la précarité, et des étrangers vivant en mode alternatif, des vendanges à l'automne et des marchés l'été, sur la côte. Résultat, cette colère bigarrée qui monte tous azimuts dans la population et explose parfois au milieu du désordre. Elle affirme que les bourgs de certains villages sont devenus de nouveaux ghettos.

« Tu as compris ?

– Oui, mais… » dit Gaspard.

Si elle cible quelques excités, les juge sévèrement, elle essaie ensuite de leur ouvrir les yeux, de les pousser à s'élever.

Après les avoir critiqués, elle revient sur ce qu'elle a dit, comme si elle discutait avec une personne invisible qui ne serait pas de son avis. Elle se reprend et se met à les plaindre.

Elle finit toujours par leur trouver des excuses. Jusqu'à les présenter comme des victimes. Parce qu'elle les aime, après tout.

« Abrutis par leurs conditions de vie ! Il faudrait s'en prendre à

ceux qui tirent sur les ficelles pour les manipuler comme des marionnettes. »

Avec tout ça, elle s'est remise à fumer.

« Toi qui es écolo, lui a dit Gaspard, hier soir, c'est pas *cool* que tu fumes !

– Je t'ai rien demandé, elle a répondu, va te laver les dents, et au lit ! »

Mais ce mercredi midi, elle débarque du cabinet – elle est infirmière – en pétard contre la terre entière. Elle n'en peut plus de son taf.

Elle sort de l'ehpad, fatiguée de constater ce qui s'y passe. La honte. Ces petits vieux qui n'ont pas les moyens de se payer un séjour dans une maison de retraite digne de ce nom pour finir leurs jours. Alors qu'ils ont trimé toute leur vie. Une pitié.

Elle n'en peut plus de voir la misère, les cancers, et la douleur des gens.

Elle est rincée par le malheur.

Gaspard n'est pas étonné. Il sait bien que sa mère n'est pas du genre à prendre son métier à la légère, elle s'y investit jusqu'au cou, jusqu'à l'os, jusqu'au trognon même.

Parfois, il a peur qu'elle finisse par attraper leur mal, à ses patients, comme elle les appelle avec beaucoup de tendresse, à force de souffrir pour eux.

Ils déjeunent dans une ambiance morbide. Elle est déprimée, et lui colle son cafard.

« Je vais me coucher mon p'tit loup, je suis debout depuis cinq heures, et ce soir je repars faire des domiciles, des toilettes tout ça, faut que je récupère, sois sage, tu veux, ne me réveille pas. »

Il débarrasse sans faire de bruit, et ensuite se morfond. Il a besoin de faire quelque chose qui le tire de cet état.

Dans ces cas-là, il pense à Clara. Il griffonne un mot, qu'il place en évidence sur la table de la cuisine, sous le dessous-de-plat en verre.

Je suis chez Clara.

Au moment de partir, son regard tombe sur le paquet de Marlboro de sa mère. Il pique deux cigarettes. Histoire de faire un truc défendu. Parce qu'elle l'a pas mal énervé.

Il les fourre dans la poche de son blouson. Ferme précautionneusement la porte et file dans la grange pour prendre sa bicyclette.

À mi-parcours, il se rend compte qu'il n'a pas de feu. Il hésite à faire demi-tour. Mais il ne lui manque que deux tours de pédales pour être arrivé. Il aperçoit Clara dans le jardin. Il actionne le timbre fixé sur le guidon. Il donne un grand coup de frein pour déraper sur les graviers et s'annoncer avec classe.

Depuis quelques mois, Gaspard n'ose plus embrasser Clara. Rien qu'effleurer son visage agite un remue-ménage en lui qu'il ne sait identifier. Il se dit que ce ne doit pas être normal à son âge. Qu'il est sûrement trop en avance pour ses neuf ans. Encore un inconvénient de surdoué.

Clara ne se prend pas la tête comme lui. Elle lui fait claquer deux bises enthousiastes sur les joues.

Il entrouvre la poche de son blouson pour lui faire voir son butin.

« Tu veux essayer ? » il lui dit, sûr de l'épater.

Curieuse de connaître l'effet que ça fait, elle est tout de suite partante pour l'expérience. Sa mère aussi est accro au tabac. Bonne raison de tester, pour percer le mystère.

« Va chercher des allumettes ! », chuchote Gaspard.

Cinq minutes après, les voilà grimpés sur leurs vélos.

Ils se demandent où aller se cacher pour commettre leur délit.

« Le cimetière ? » propose Gaspard.

Ça fait rigoler Clara d'aller fumer devant les morts.

Elle est d'accord.

« Ils ne vont pas cafter eux, au moins », elle dit.

Ils planquent leurs bicyclettes derrière un buisson et reviennent comme des voleurs pousser le grand portail en fer qui grince pour les impressionner, *illliiiii*, mais ne réussit qu'à les faire se marrer davantage.

Ils choisissent un tombeau monumental pour se tenir à l'abri des regards. Le caveau en marbre grenat porte de belles inscriptions en lettres d'or :

À ma fille chérie. À ma chère disparue.

Les photos des morts font craquer Clara.

« Ils sont jolis, ceux-là, et drôlement jeunes, pour des morts. »

Elle se met à leur parler, à leur demander des nouvelles du ciel :

« Comment ça va là-haut ? Il fait beau au paradis ? Et le Bon Dieu, il est gentil ? »

Gaspard est mort de rire.

Les allumettes ne sont pas de première qualité.

« Elles sont vieilles.

– C'est tout ce que j'ai trouvé », répond Clara.

Gaspard doit en craquer vingt, avant de réussir à allumer la première cigarette.

Il tire une taffe en premier, en la tenant entre le pouce et l'index comme il a vu faire au cinéma, puis la tend à Clara.

« C'est la première fois ? » demande Clara avant de tester à son tour.

Il prend un air à la coule et fait non de la tête pour l'impressionner.

Ils se passent et se repassent la clope plusieurs fois, puis grillent la deuxième.

Heureux de leur complicité. Contents d'enfreindre l'interdit.

La fumée leur sort par les narines. Ils toussent.

Quand surgit le vieux Ménieux.

L'employé municipal n'a pas envie de partager l'euphorie.

« Nom de Dieu de drôles ! Qu'est-ce que vous foutez là ? Fichez-moi le camp et attendez voir que je vous y reprenne. »

Les enfants ne demandent pas leur reste.

Ils détalent sans penser qu'ils empestent le tabac.

Marina décèle tout de suite l'odeur, mais elle ne prend pas le temps de les engueuler, elle a un message plus important à l'adresse de Gaspard.

« Il est arrivé un accident à Margot, ta voisine, file, ta mère t'attend. »

Du coup, quand il sera parti, c'est Clara qui va tout prendre pour leur tabagie au jardin des allongés.

Gaspard pédale comme un coureur du Tour de France, le cœur cognant. Il a peur d'apprendre une triste nouvelle. Il associe leur escapade au cimetière à ce malheur. Il y voit un présage, un retour de bâton du destin – c'est un enfant qui échafaude tout le temps des liens, qui fait des nœuds avec la vie.

De loin, il aperçoit l'ambulance dans la rue, du monde autour. La porte de la maison est grande ouverte.

Il freine sec, saute par-dessus le cadre et jette son vélo contre le mur. Sa mère est en conversation avec Émilie, la fille de Margot.

Estelle lui fait signe :

« Ah ! Gaspard, viens par-là, Margot est tombée. Elle s'est cassé le col du fémur. Elle va être transportée à l'hôpital. Elle a demandé à te parler avant qu'on l'emmène. »

Elle ne remarque pas que son fils pue le tabac. Elle s'émeut seulement de le voir si pâle. Elle lui prend la main pour le conduire près du brancard.

Margot sourit dès qu'elle aperçoit le petit garçon.

« Viens mon petit bonhomme, n'aie pas peur. Je voulais pas partir sans t'embrasser, des fois que je reviendrais plus. Mais dis donc, t'as pas fumé, toi ? »

Marcus
Jersey

Il est deux heures du matin.

Nous rentrons bredouilles de la tournée des pubs de Saint-Hélier.

« quand avez-vous su ? »

John est en train d'ouvrir la portière quand je martèle ces mots qui me tenaillent depuis que j'ai mis un pied sur l'île. Jusque-là, je n'ai pas obtenu de réponse, cette fois je suis déterminé à en obtenir une, avant d'aller dormir.

Il déverrouille la porte d'entrée, et il attend d'être à l'intérieur de la maison pour me lancer :

« Asseyez-vous, Marcus. »

Il se dirige vers le bar. Je comprends que la soirée n'est pas finie. Je me cale dans un fauteuil Chesterfield et j'ouvre mes oreilles. Il nous sert un verre et s'écroule dans le canapé, en face de moi, en

soupirant.

« Je vous ai dit que j'ai été battu et violé, Marcus, c'est vrai. Mais une fois, une seule, quand d'autres, comme Peter, ont subi ces sévices à répétition pendant des années, jusqu'à leur puberté. Je dois ce privilège à une soirée qui avait mal tourné. Nous étions quatre enfants de sept à huit ans, invités à bord d'un yacht pour une fête très spéciale. Mais Tom, mon ami le plus proche, est passé par-dessus bord. Moi, j'étais persuadé que sa chute n'était pas accidentelle, que c'était un suicide. Il n'acceptait pas de se soumettre aux mauvais traitements et aux viols. Il ne pouvait pas. Nous étions différents. Moi j'étais plus faible, plus résigné. Je ne possédais pas sa volonté. Lui était foncièrement révolté. J'étais tellement choqué par sa noyade que le lendemain, je suis tombé gravement malade. Le personnel de l'orphelinat aurait été satisfait de me voir perdre la vie. Cela aurait fait un témoin de moins. Surtout que la fièvre me faisait délirer, et que je devais tenir des propos dérangeants pour certains. Je voulais mourir, comme Tom, et je ne cessais de le répéter. Mais deux disparitions d'enfants, coup sur coup, dans l'établissement, auraient paru suspectes. Cela risquait d'alerter l'opinion. C'est ce qui me valut d'être soigné. L'infirmière s'est occupée de moi. Et je m'en suis sorti. Par la suite, les éducateurs m'ont fichu la paix. D'abord j'étais maigre, pâle, j'avais la mine triste. Je devais les dégoûter. De plus, le souvenir du drame sur le bateau me collait à la peau. Je leur faisais peur. Le directeur avait également dû donner des ordres dans ce sens. Il craignait que j'effraie tout le monde en parlant de la mort de Tom, et que cela finisse par traverser les murs de la forteresse. On me fit bien comprendre de me taire. Ce fut à ce prix que j'obtins la tranquillité. Je pense qu'il en fut de même pour les deux autres enfants, présents sur le bateau ce soir-là. Le salut en échange de notre silence. Cela peut vous paraître lâche, mais nous aurions fait n'importe quoi pour échapper aux coups et aux viols. Nous n'étions

que des enfants de huit ans à peine. »

John a fait un effort considérable pour s'arracher ces paroles. Le récit bouleversant qu'il vient de me livrer l'a épuisé. Je le laisse récupérer. Cette nuit, je le sens, il est prêt à aller jusqu'au bout. Je vais enfin savoir.

Il me propose un autre whisky. Je tente de résister, nous avons déjà assez bu, mais sans conviction. Nous ressentons tous les deux le besoin d'alcool.

Nous laissons s'étirer les minutes en regardant le fond de nos verres.

Je réitère alors ma question :

« Quand l'avez-vous revu pour la première fois ?

– Je vous l'ai dit, Marcus, je ne l'avais pas revu avant 2011. Jusqu'à cette réunion de l'association des victimes, qui a eu lieu après le procès.

– Jusque-là, vous n'aviez eu aucune nouvelle de lui ?

– Non, non.

– Jusqu'en 2011 ? »

Il acquiesce douloureusement en clignant les paupières.

« Racontez-moi, s'il vous plaît, racontez-moi tout.

– Que voulez-vous savoir de plus, Marcus ?

– Mais tout ! Je veux tout savoir, le moindre détail est important pour moi ! Vous ne comprenez pas ?

– Par où voulez-vous que je commence ?

– Dites-moi comment se sont passées vos retrouvailles avec mon père.

– Nous avions rendez-vous dans une salle. Nous, les anciens orphelins du Haut de la Garenne. Je crois que c'était une salle des fêtes qui avait été louée par l'association. Comment se reconnaître cinquante ans après ? Nous nous épiions comme les étrangers que nous étions devenus les uns pour les autres. Nous devions forcer notre mémoire à se souvenir. Cela signifiait déterrer un passé que nous avions tous cherché à oublier pour pouvoir survivre. Il fallait accepter d'exhumer la vieille douleur. C'était très dur. Certains pleuraient. D'autres demeuraient silencieux, terrés dans leurs pensées. Ils revivaient ce qu'ils avaient subi. Et lui, je me souviens, restait en retrait. Appuyé au mur, il balayait la salle du regard. Comme s'il tentait d'identifier quelqu'un. Je l'ai vu. J'étais étrangement attiré par ce regard. Mais je n'ai pas compris que c'était moi qu'il recherchait. Je ne me doutais de rien.

– Et alors, et alors ?

– Quand tout le monde a eu fini de s'exprimer, on est passé à l'apéro, alors, il s'est détaché lentement du mur, et il est venu vers moi. Calmement. Sans se presser. Sans me quitter des yeux. Il m'a dit : c'est toi John ? Tu ne me reconnais pas, John ? Mon cœur battait à cent à l'heure. Je ne pouvais pas parler.

– Vous l'aviez reconnu, à ce moment-là ?

– Reconnu, non, c'était impossible. Il avait sept ans et demi… quand il a disparu. Mais j'ai deviné que c'était lui. Il a souri et il a dit d'une voix très douce : Je suis Tom. Tu te souviens de moi ?

– Comment avez-vous réagi ? Vous deviez être estomaqué !

– Oui. C'est difficile de vous exprimer ce que j'ai ressenti. J'avais

le vertige et des frissons dans tout le corps. Je cherchais désespérément à retrouver le petit garçon sous ses traits. Oui, je voulais voir Tom.

– Y êtes-vous arrivé ?

– Oui, oui. Et je lui ai demandé comment il m'avait reconnu. Vous savez ce qu'il m'a dit ? Que lorsqu'il était arrivé dans la salle, il m'avait tout de suite identifié. Je crois que c'était de la gentillesse. Il savait mon nom. Il avait vu ma photo dans les dossiers. Il ne pouvait pas se tromper.

– Et vous Marcus, quand avez-vous su ?

– La semaine dernière.

– Vous ignoriez jusque-là que votre père avait été adopté ?

– Non, ça je le savais, je savais aussi qu'il était d'origine britannique, par contre, j'ignorais tout de son passage à l'orphelinat. »

John approuve du chef. L'enfance salie. L'enfouissement de la honte. Il connaît ce besoin d'étrangler la mémoire.

« Pourquoi mon père n'a-t-il pas essayé de vous contacter avant 2010, et de vous faire savoir qu'il était en vie ? Pourquoi a-t-il gardé ce secret pendant toute une vie ?

– Il a souhaité tout oublier de ces années terribles, je ne lui en ai pas voulu. Il le fallait pour se reconstruire. Et puis d'ailleurs, comment m'aurait-il retrouvé ? Moi-même je suis parti en Australie. C'était la meilleure chose à faire. Vous avez vu la vie qu'a eue Peter. Il est resté, et le cauchemar ne l'a pas lâché. Peut-être aurait-il réussi à vivre, s'il avait fui, lui aussi, loin de cet endroit maudit. Daniel est né à huit ans. Il a tué Tom en étouffant son passé. C'est ce que nous

avons tous fait. Chacun à notre manière.

Je lui fais part de mes regrets que mon père ne se soit pas confié à moi. Et je lui dis à quel point j'ai éprouvé de la colère envers lui, lorsque mon grand-père m'a tout révélé.

Maintenant, ce n'est plus que de la souffrance. Un sentiment amer de gâchis, car je pensais que j'aurais pu le protéger… Empêcher qu'il soit assassiné, s'il m'avait laissé l'accompagner.

« Vous avez toujours cru que mon père s'était noyé ? personne ne vous a dit qu'il était vivant ?

– Non, personne.

– Pourtant ils l'ont su !

– Bien sûr qu'ils l'ont su, mais ils ne pouvaient pas le dire. Tom s'était réfugié dans le bateau d'un Français. Il était bien embarrassé, cet homme, avec ce petit garçon sur les bras. Il est allé chercher un ami à lui, un Anglais avec qui il avait l'habitude de régater. Ils sont arrivés juste à temps pour repêcher Tom qui venait de sauter à l'eau une deuxième fois. Ton grand-père a dû plonger pour le ramener à bord. Ensuite, ils ont questionné Tom. Il était intelligent. Il a compris que la providence lui offrait le secours qu'il attendait. Que c'était son étoile. Sa dernière chance. Il a tout mis sur la table. En état de choc, il balançait toutes les obscénités que lui avait enseignées Peter. Elles lui revenaient à cet instant comme des arguments pour plaider sa cause. La pédophilie, la maltraitance, les coups, les caves, les baignoires, la pornographie… Il ne savait même pas ce qu'il disait. Il libérait une avalanche de paroles crues dont il ignorait le sens. Il ne mâchait pas ses mots. Il les crachait comme des vipères et des crapauds à la figure de ces deux hommes interdits. C'était un appel à l'aide désespéré. Ces deux types étaient éberlués, profondément choqués. Vous

imaginez ça ? Cette lubricité dans la bouche d'un gosse de même pas huit ans ? Et Tom était dans un tel état de détresse. De terreur hystérique à l'idée d'être ramené là-bas. Ils l'ont cru. Ensuite, Tom a voulu changer de prénom. C'était comme laisser cette sale dépouille à Jersey. Renaître ailleurs sous un autre nom. Il a choisi Daniel. En 2008, quand il a appris que Lenny Harper menait son enquête, sa haine s'est réveillée. Intacte. Comme s'il venait de quitter le bureau du surveillant en chef de l'orphelinat. D'échapper aux attouchements d'un *yachtman*. De vomir sur sa chemise. De tomber à l'eau. Tout s'est ranimé en lui. Il était propulsé dans le passé. Il était redevenu ce petit garçon de huit ans. Celui qui comptait les étoiles pour ne pas s'enfouir sous ses draps. Muselé, réduit au silence pendant quarante ans, celui-là reprenait vie. Il se levait. Il revendiquait des dommages et intérêts pour les nuits passées à trembler dans son lit. Voilà ce qu'il m'a raconté quand nous nous sommes revus. Il a donc répondu aux appels lancés aux victimes. Il voulait s'unir aux autres et réclamer le châtiment des coupables. Et vous savez la suite. Peter se souvenait du petit Tom. De son caractère obstiné. De sa rébellion. De son obsession de s'évader. Il avait toujours pensé, comme moi, que Tom s'était suicidé. Quand il l'a retrouvé, le jour de la réunion, Peter n'arrêtait pas de lui chialer dans les bras. Ensuite, quand il rencontré Alan, Peter a absolument voulu que je contacte Daniel. Il voulait absolument lui faire part de ce qu'il avait appris. Il était persuadé que c'était la seule personne capable de mener à bien cette enquête. Il se souvenait de lui comme d'un enfant volontaire, qui n'acceptait pas de se soumettre aux sévices. Il avait confiance en lui. »

Je me couche nostalgique, bouleversé par l'évocation de l'enfance de mon père. Ruminant avec rage l'idée que faire le lien entre ce passé sordide et les raisons de son assassinat s'avère aussi compliqué

et dangereux que vaincre le Minotaure et trouver l'issue du labyrinthe.

Daniel
Paris, mars 2018

Au moment de frapper, Daniel hésita. Son instinct lui soufflait de se méfier. L'objectif qu'il poursuivait était aux antipodes de la gaudriole, mais il préférait rester sur ses gardes. Certaines images l'avaient amplement documenté sur la beauté de la créature qui devait se trouver derrière cette porte. Ce genre de fille représentant – même pour un non-croyant comme lui – une incarnation du péché. Et il se souvenait de ce que l'empire des sens était capable de faire des hommes.

Il avait profité des vacances scolaires pour s'absenter, prétextant une réunion. Il avait toujours détesté recourir au mensonge, mais là, quand même… Il n'avait pas eu le cran de révéler à Maggy qu'il s'apprêtait à rencontrer une call-girl de luxe, dans une chambre d'hôtel à Paris. Maggy avait répondu, fais attention à toi, signifiant qu'elle n'était pas dupe.

La clé usb, remise par Alan, contenait une série de photos qui avait mis Daniel Gaubert hors de lui. Le summum étant l'enregistrement

du témoignage d'Hanna. Cette vidéo, qu'il avait visionnée en boucle, faisait le lien entre les photos et les trafics que Peter voulait dénoncer. Alan avait mentionné une adresse électronique permettant de la contacter. Daniel lui avait envoyé un mail et avait été étonné par la rapidité de la réponse. Il avait compris que la personne, prévenue en amont par Alan, était dans l'attente de le rencontrer.

Il avait débarqué gare Montparnasse, et pris le métro jusqu'à l'hôtel. Il fut surpris par l'apparat – son salaire de prof ne l'autorisait pas à fréquenter les cinq étoiles. Il sourit : encore un détail qu'il aurait du mal à justifier si jamais Maggy s'avisait de consulter les débits sur leur compte bancaire. Jusqu'ici son instinct l'avait incité à garder secrètes les raisons de ses voyages. Il se disait qu'il devrait bien finir un jour par tout lui raconter, et il repoussait sans arrêt cette échéance. Sans trop savoir pourquoi.

La jeune femme ouvrit la porte. Elle l'invita à entrer rapidement, s'effaçant pour le laisser passer, jetant un coup d'œil furtif à droite et à gauche dans le couloir. Elle referma à clé derrière eux, lui serra la main sans sourire et sans dire un mot, et le conduisit vers le salon contigu à la chambre.

Il n'avait pas encore entendu le son de sa voix. Elle ne ressemblait pas aux photos qu'il avait vues d'elle. Même visage pourtant, même regard. C'était bien elle, mais elle avait teint ses cheveux et les avait coupés. Il comprit qu'elle avait eu besoin de changer de peau.

La voix nouée par le trac, elle le pria de s'asseoir et lui demanda ce qu'il voulait boire. Elle ouvrit le frigo et leur servit des eaux gazeuses. Elle s'exprimait en français, mais elle lui suggéra de parler anglais, si c'était possible, elle était plus à l'aise dans cette langue. Il acquiesça.

Au bout d'une minute à s'observer en silence, il dit pour rompre

l'embarras et engager la discussion : j'ai lu votre témoignage.

Elle confirma qu'elle était au courant. Elle se mordait les lèvres, et plissait le front. Elle avait l'air de revivre des moments pénibles.

Enfin, elle se lança comme si elle relevait un défi personnel :

« Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Tout.

– J'ignore si ce que j'ai à vous dire pourra vous être utile. *Ils* sont très forts, vous savez. Vous souhaitez que je vous parle de ce qui s'est passé à Saint-Tropez l'été dernier ? C'est ça ?

– Oui. Comment avez-vous atterri là-bas ? J'aimerais que vous m'expliquiez…

– Vous savez ce que je faisais ? »

Il eut envie de lui faire comprendre qu'il n'était pas là pour la juger, il bafouilla quelque chose comme : ne vous inquiétez pas…

Elle répondit par une mimique désillusionnée, signifiant qu'à ce jour, elle se fichait pas mal de sa réputation. Elle avait dépassé ce genre de honte.

Il ne pouvait s'empêcher d'être troublé. Son cœur battait la chamade, il ignorait si son excitation était due à l'idée de recevoir des révélations qui allaient forcément le bouleverser, ou à la beauté de cette fille. Il s'efforça de se rappeler pourquoi il était là. Pour poursuivre une mission à laquelle Peter avait voulu s'atteler avant lui.

Elle commença en avouant s'être prostituée à seize ans.

« Vous savez, c'est très courant d'avoir des propositions de ce genre », elle s'exprimait naturellement, comme si elle évoquait une

offre de travail ordinaire, d'un poste de caissière ou de vendeuse.

« J'en ai eu dès le collège, j'étais bien fichue, enfin j'avais le profil, si vous voyez ce que je veux dire ».

Il voyait parfaitement.

Elle affirma qu'ensuite tout s'était déroulé assez simplement et tout avait été facile. Elle n'avait subi aucune pression. Elle n'avait jamais été forcée. Une amie lui avait fait rencontrer une femme charmante qui se faisait appeler Sylvia. Une mère maquerelle qui avait un réseau, et les plaçait dans des soirées privées, mondaines, ultra-chics, et très bien payées, à Londres ou à Paris.

La voix douce d'Hanna détonnait avec son récit. Les mots sortaient de sa bouche comme du sucre pour décrire la luxure.

À l'époque, elle vivait toujours chez ses parents et allait encore au lycée, mais plus pour longtemps. Car, si elle pouvait cacher l'argent qu'elle gagnait, elle devait inventer des mensonges de plus en plus nébuleux pour se libérer.

Sylvia s'occupait de son *look*, l'habillait, la maquillait, modelait son image de call-girl de luxe. Cette femme développa ainsi son ascendant sur elle :

« J'étais éblouie. Sylvia était gentille, très douce avec nous. Loin d'être une proxénète dure et intraitable. Elle nous maternait. Nous gâtait. Nous faisait goûter au luxe pour mieux nous séduire. Elle nous faisait fréquenter les salons de coiffure et de beauté du huitième arrondissement, ces endroits selects où j'ai eu l'occasion de croiser la belle Carla et autres célébrités. Elle nous valorisait sans arrêt. Alors qu'elle nous préparait à devenir des marchandises. Je ne me rendais pas compte qu'elle nous manipulait. Nous étions sous sa coupe, mais sous son charme aussi. Je l'avoue, j'ai admiré cette femme, son talent

pour se frayer une place de premier rang dans le monde des puissants, des industriels, des patrons de groupes de presse, des champions du cac 40, qui gravitaient dans sa cour.

Un demi-sourire sur les lèvres, Hanna semblait rêveuse, comme si elle s'attendrissait sur la jeune adolescente qu'elle avait été. Elle revivait cette période décisive, ce virage exaltant de son existence, avec plus de nostalgie que de honte ou de remords.

Ensuite, elle avait fugué du domicile familial. Elle avait abandonné l'école et envoyé promener ses parents. À Paris, elle avait vécu librement, avec d'autres filles. Dans un appartement payé par Sylvia.

« Avec tout le fric que je me faisais, je ne pensais plus aux études, je m'en fichais. L'été j'allais sur la Côte. Cannes, Saint-Trop, là où est l'argent. Je côtoyais des étudiantes qui s'étaient fait recruter sur un site proposant de mettre en relation des *sugardaddies* (littéralement "papas gâteau") avec des *sugarbabies*, de très jeunes et jolies filles. Nous étions conviées à des fêtes, dans des villas sublimes, des boîtes de nuit comme le Jimmy'z de Monaco, je savais qu'il était loué deux cent mille euros la nuit, ou parfois sur des yachts.

– Vous étiez majeure ?

– Non, j'avais dix-sept ans, mais attendez, jusque-là, j'étais consentante, cette existence me convenait très bien. Je mettais de l'argent de côté et j'avais décidé que lorsque j'aurais atteint mon objectif, j'arrêterais et je m'achèterais une librairie. J'aime les livres. »

Il ne demanda pas si elle l'avait fait, mais elle fit non en boudant

des lèvres. Comme si elle avait entendu la question. Pour lui faire comprendre que c'était désormais un rêve brisé, qui lui fendait le cœur.

Daniel profita d'un moment de pause pour sortir son téléphone de sa poche et lui mettre sous les yeux des copies de photos qu'il contenait.

« Vous les aviez déjà vues ?

– Certaines oui, mais pas celles-ci. Elles ont l'air très anciennes… »

Elle désignait de vieux clichés en noir et blanc.

« Exact, dit Daniel, ces photos datent des années soixante-dix, mais elles figurent toujours sur des sites du *darknet*, et vous voyez que certaines ont été prises sur un bateau, ces enfants déguisés étaient des orphelins d'établissements du Royaume-Uni. Vous comprenez pourquoi mon ami Peter a voulu que nous enquêtions sur ce réseau ? »

Elle répondit qu'Alan lui avait expliqué les motivations de Peter. Elle ajouta qu'elle était écœurée d'avoir été utilisée par ces pédophiles. Ce soir-là, à Saint-Tropez, elle avait assisté à des scènes qui l'avaient obligée à admettre la réalité de ce métier – ce qu'elle refusait de voir depuis ses débuts dans la prostitution, trop jeune, excitée par l'appât du gain, portée par le goût d'une vie facile.

Elle affirmait qu'elle n'était jamais mal tombée, jusque-là. Elle voulait parler des risques de la profession. Elle avait entendu des histoires de filles qui s'étaient fait tabasser, mais elle ne s'était jamais sentie vraiment en danger.

Elle avait parfois participé à des soirées filmées, au cours

desquelles elle devait, seule, ou avec d'autres filles, suivre un scénario préétabli. On leur dictait leur comportement, même leurs répliques. C'étaient souvent des situations de viols qu'on leur imposait de simuler, devant la caméra. Elle n'aimait pas ces séances qui la dégoûtaient plus que le reste, mais elles étaient très bien payées. Jusqu'à dix mille euros la nuit.

Daniel l'interrompit pour lui demander si elle ne s'était pas doutée que ces vidéos étaient tournées pour alimenter un site de pornographie.

Non ! Comment l'aurait-elle pu ? Elle se croyait à l'abri, avec la clientèle classe qu'elle fréquentait. Des hommes d'affaires, des stars du cinéma, de la télé, et même des politiques.

Sans doute ne possédait-elle pas assez d'expérience. Ni assez de connaissance de la nature humaine.

Elle dit qu'elle n'avait pas encore été témoin de la noirceur que renferment certains spécimens de notre espèce. Jusqu'à cette nuit-là.

Elle n'oublierait jamais ce soir du mois d'août. Il avait fait une chaleur écrasante ce jour-là. La Méditerranée était soulevée par un fort mistral qui tapait sur les nerfs, plus encore que le soleil.

Elle était invitée à une fête sur un bateau. Un yacht énorme qui se prélassait depuis deux jours, au large de la baie. De loin, il était déjà impressionnant, alors de près…

Vers dix-sept heures, une vedette était venue la chercher pour la faire embarquer.

Cela faisait déjà un an qu'elle côtoyait cette *dolce vita*, mais cette fois, le faste qui s'étalait sous ses yeux, quand elle mit un pied sur le pont, dépassait tout ce qu'elle avait vu auparavant. Elle était restée

muette.

Elle se reprit. Voulant brusquement changer de ton pour manifester son désir de passer rapidement là-dessus. Elle n'avait pas envie de perdre son temps à lui décrire ce luxe exorbitant. Son interlocuteur pouvait très bien se l'imaginer. L'important n'était pas là.

Cette opulence ostentatoire, aussi choquante soit-elle, n'était pas responsable du séisme qui l'avait ébranlée, ce soir-là. Ni du bouleversement de ses valeurs. Du renversement de sa manière d'envisager la vie.

Non. Les raisons profondes de ce changement viscéral résidaient dans ce qu'elle allait apprendre de l'âme humaine, au cours des heures suivantes. Et ce dont elle prendrait conscience pour toujours : avoir vu, ce soir-là, ces privilégiés qui détiennent déjà tout, qui ne savent même plus quoi désirer ni quoi inventer pour se distraire, à force d'avoir le monde à leurs pieds, qui peuvent s'offrir la lune en claquant des doigts, les avoir vus s'octroyer, pour s'amuser, le droit de posséder des êtres. Des enfants.

Des anges.

Pour en faire leurs joujoux. Leurs esclaves.

Pour s'amuser, monsieur. Pour s'amuser.

Daniel, bouleversé, lui demanda si elle acceptait qu'il enregistre son témoignage.

Hanna ne fit aucune difficulté. Elle s'était préparée à ça.

La fête était bien commencée quand elle était arrivée. Une vingtaine de personnes se trouvait à bord. Les bouteilles de

champagne millésimées avaient déjà produit leurs effets. Deux filles dansaient nues sur les tables, au milieu des coupes.

Vers onze heures, un bruit puissant de moteur avait couvert la sono. Une vedette venait d'accoster, livrant quatre enfants apeurés. Des petits garçons, de sept à dix ans. Ils furent hissés tout tremblants sur le pont.

Hanna ignorait leurs origines. Pays de l'Est, peut-être. Ils avaient l'air un peu typés… Elle s'était demandé s'ils avaient été enlevés. Ou s'ils avaient été vendus. Monnayés comme des marchandises.

Mais elle avait deviné à quoi ils étaient destinés. Ça oui, elle l'avait tout de suite compris.

Elle avait du mal à s'arracher les mots. C'était trop dur. Elle le pria de couper l'enregistrement. Elle se rendait compte qu'elle n'arrivait pas à évoquer l'indicible. Elle fit une pause, le temps de boire un verre d'eau. Puis elle recommença. Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de parvenir à décrire les brutalités, les viols, dont elle avait été témoin.

Et elle !

Ils voulaient l'obliger à participer à ce scénario ignominieux. Ils l'avaient forcée à se saisir d'un fouet. Elle l'avait balancé à la mer avec dégoût et l'homme qui le lui avait mis entre les mains l'avait giflée. Elle était tombée en arrière. Son crâne avait heurté quelque chose de dur. Elle avait dû s'évanouir. Ou elle avait été droguée. Elle ne savait plus.

Daniel comprit qu'elle occultait une partie de ses souvenirs, préférant passer certains faits sous silence.

« Dans votre témoignage, vous avez mentionné quelques noms,

Nino, et Fouad Mouloud, mais pour les autres, vous avez seulement indiqué des activités, comme avocat ou *dealers*.

– Oui, dans ce milieu, on croise de tout, des petits *dealers*, et des voyous. Mais ce soir-là c'était la première fois que je voyais des milliardaires, un avocat d'affaires anglais et des membres d'organisations criminelles se côtoyer et faire la fête ensemble.

– Des criminels ? Quel genre de criminels ?

– De vrais truands. Des mafieux. Du milieu de la drogue. Comme Nino. Et aussi des caïds.

– Qui est Nino ?

– Je l'avais déjà croisé, dans une boîte de nuit, en compagnie d'un jeune garçon que je connais, Fouad Mouloud, qui vit à Marseille, dans la cité de Castellane. Sur le bateau, j'ai reconnu Nino, l'ami de Fouad. Je me souviens très bien de lui parce que j'ai vite compris que la soirée avec les enfants ne lui plaisait pas du tout. Quand il a vu comment tournaient les festivités, il a filé en douce. Sans dire au revoir. Il a téléphoné, et trente minutes plus tard, un bateau est arrivé, a accosté, et l'a embarqué. Plus tard, je me suis renseignée pour savoir qui il était. Ce n'est pas un petit *dealer*, comme Fouad. Non, lui, il ramasse les grosses sommes. J'ai su qu'il était un gros bonnet de la drogue. Il s'occupe de récolter l'argent du trafic sur toute la Côte. Mais comme il avait l'air de ne pas apprécier la partouze avec les gosses, peut-être qu'il accepterait de vous en parler. De vous donner les noms que vous cherchez. Il doit les connaître, lui. Il y avait aussi deux Français, ainsi que des étrangers, un Américain, un Pakistanais je crois, et un Russe qui faisaient des croisières en Méditerranée sur des yachts privés.

– Et l'avocat ? Comment avez-vous su que c'était un avocat ?

– Ils ont plusieurs fois mentionné le nom d'un cabinet de Londres. Ils ne se gênaient pas pour parler d'argent… pour évoquer des transactions, des investissements dans certaines sociétés. Il y avait un mot qui revenait, mais je ne m'en souviens pas.

– Et tout ce beau monde batifolait sans se déranger, tout en discourant de leurs affaires ?

– C'est ça. Jusqu'à ce que les enfants arrivent. Après…

– Que sont-ils devenus, ces gosses ? » demanda Daniel.

Elle baissa tête, elle n'en savait rien. Elle disait avoir repris ses esprits dans la vedette qui la ramenait à terre. Le jour se levait à peine. Au large, le yacht était encore illuminé, mais la mer était déjà aveuglante sous les premiers rayons. Un type était à la barre. Un autre à l'avant. Elle, recroquevillée dans le fond du bateau, terrorisée. Ils avaient accosté dans le port. Celui qui avait amarré le semi-rigide au quai lui avait soufflé à l'oreille, en la faisant à descendre : *Un conseil, ferme ta jolie gueule si tu ne veux pas qu'on la démolisse.*

Les jours suivants, traumatisée par les horreurs qu'elle avait vécues, elle s'était barricadée dans son studio, à Nice. Une semaine sans sortir. Sans voir personne. À tourner en rond dans l'appartement. À s'en rendre malade.

Plus tard, quand elle avait émergé de cet écœurement, la révolte s'était emparée d'elle. Elle en avait voulu à tous ceux qu'elle avait croisés dans son parcours de call-girl d'avoir exploité sa naïveté. Elle fit savoir, à ceux qui la sollicitaient encore, qu'elle avait accepté de marchander son corps, mais pas de participer à des actes criminels. Et depuis ce jour, elle n'avait cessé de recevoir des menaces, des intimidations.

Le courage de cette fille impressionnait Daniel Gaubert.

Elle ne s'était pas contentée de se rebeller. Elle avait voulu dénoncer. Pour ça, elle était allée traîner dans des boîtes de nuit, afin de retrouver la piste de l'homme qu'elle avait reconnu sur le bateau, Nino. Elle était sûre de l'avoir déjà aperçu. Une nuit, elle l'avait repéré dans un bar et pris en photo à la sortie. Les clichés figuraient dans le dossier qu'elle avait remis à Alan.

« Comment êtes-vous entrée en relation avec Alan ? demanda Daniel.

– Je cherchais à faire quelque chose. Ignorant à qui m'adresser. Et puis j'ai pensé à Alan. C'est un ami d'enfance. Nous habitions le même quartier, à Londres. J'ai fait appel à lui parce que j'étais certaine qu'il serait intéressé. J'étais au courant qu'il bossait pour la police des banques. Je dois vous dire qu'Alan a quitté Jersey. Il m'a prévenue qu'il avait reçu des menaces de mort. Sûrement liées à l'enquête qu'il avait menée sur les personnes présentes sur le yacht. Il est parti aux États-Unis. Personne ne sait où. Il m'a donné un numéro de courrier pour le joindre, en cas d'urgence, via un site ultra sécurisé. Si vous avez besoin de le contacter, vous pouvez passer par moi, je ferai suivre. »

Hanna continua en évoquant sa peur quand elle avait appris la mort de Peter. Depuis, elle s'était fait une raison et s'efforçait de vivre normalement. En essayant de se faire oublier. Ce n'était pas facile.

Pendant qu'elle parlait, Daniel songeait déjà à Christian qui habitait dans le Midi, et à Marseille comme deuxième étape.

Il demanda à Hanna si elle recevait toujours des menaces.

Elle s'affaissa sur son siège. L'air résigné, elle dit qu'elle

changeait souvent d'adresse. Elle avait aussi modifié son *look*, la couleur de ses cheveux… comme il avait pu le remarquer.

Elle gagnait sa croûte en posant pour des magazines.

Publicitaires, précisa-t-elle.

Le porno, c'était terminé.

Marcus
Jersey, 2019

Ce matin, nous prenons connaissance d'un mail en réponse de Scott nous informant qu'il n'a pas revu Alan Jones ni obtenu de nouvelles de lui depuis l'an dernier. Il ignore ce qu'il est devenu et dans quel pays il réside. Il espère seulement qu'il est en vie.

Nous élaborons plusieurs hypothèses. Soit Jack, le barman qui nous a parlé d'Alan dans le pub, a dit vrai, Alan Jones est parti se faire oublier aux États-Unis, ou ailleurs. Soit, il est mort, lui aussi. Je crois que cela restera un mystère.

John semble aussi pessimiste que moi. Nous ne savons plus que faire ni dans quelle direction chercher. Alan Jones était notre seule piste. J'ai bien peur que notre enquête s'arrête là.

Dans la matinée, nous recevons un sms de Jack. Il tient sa promesse et nous invite à l'accompagner dans une soirée *stylish*. *Prière de s'habiller*, précise le message.

Je n'ai que des jeans dans ma valise. Nous partons en ville à la

recherche de fringues pour me rendre « présentable ». Dans le magasin de location de vêtements, John me conseille un complet-veston. Un modèle gris foncé, élégant, et discret. De ma vie, je n'ai jamais endossé de costard, c'est bien une première ! Je me sens engoncé dans cette veste et ce futal. Moi qui n'ai jamais revêtu que des blousons et des jeans, comme mon *father*.

Nous entrons dans une deuxième boutique pour acheter une chemise. J'avoue, en maugréant, ne pas détenir non plus de chaussures potables – je ne vais pas mettre un costume et des Nike.

Je râle un peu, car ces frais n'étaient pas prévus au programme.

« C'est notre dernier espoir de rencontrer quelqu'un qui nous parlera d'Alan », plaide John.

Je sais. C'est pourquoi je fais un effort.

Au moment de partir, je demande à John de me prendre en photo, c'est pour ma mère. C'est bien l'unique occasion pour elle de voir son fils accoutré de la sorte, coiffure vintage des années trente, fixée avec du gel – John prétend que c'est la seule solution pour discipliner ma tignasse.

Trente minutes plus tard, nous voilà devant une construction ultra moderne, tout en verre et aluminium, adossée à une vieille demeure victorienne en granit rouge.

Personne ne vient nous accueillir ni ne nous réclame notre carton d'invitation, et nul ne semble s'apercevoir de notre arrivée. Je m'étonne que n'importe qui puisse s'introduire ici ce soir. C'est dire la tranquillité qui règne en ce lieu – uniquement fréquenté par la haute –, entre habitués n'éprouvant pas le besoin de montrer patte blanche.

Derrière ses baies vitrées immenses, la terrasse offre un point de vue céleste sur la nuit. La mer et les rochers battus par l'écume. La lune, pleine et rousse, au-dessus du décor, complète le tableau. Je la soupçonne d'être de connivence. Comme si elle avait été commanditée ce soir. Afin que tout soit parfait.

Jack n'étant pas arrivé, nous nous sentons comme deux intrus.

Je fais remarquer à John que tous ne sont pas aussi sapés que moi. Je vois même des jeans – signés Gaultier ou Versace, à cinq cents balles au moins, mais jeans quand même.

Bah ! je ne vais pas tarder à me rendre compte que John avait raison, ma tenue fera de l'effet.

Dans le fond, plusieurs tables longues débordent d'agapes.

Les invités, jeunes mecs branchés ou darons et daronnes de quarante à soixante piges voire beaucoup plus, ayant l'air de s'apprécier, forment des petits groupes. De temps en temps, des personnes passent près de nous en nous adressant un sourire poli. J'en déduis que notre présence ici ce soir éveille tout de même une certaine curiosité.

Enfin, Jack arrive et nous repère. Il nous prend chacun par le bras pour nous faire naviguer *entre les gros poissons*, me souffle-t-il à l'oreille, indiquant des noms au passage : untel producteur de cinéma, un designer célèbre, des starlettes, des musiciens.

Après avoir trinqué, grignoté quelques petits fours, il nous invite à rejoindre le cercle de ses connaissances. Il s'agit d'une dizaine de trentenaires. Les propos superficiels, les blagues, l'humour anglais, qui saupoudre les conversations, permettent de s'intégrer facilement.

Il faut que je me laisse aller. Ils sont tous là pour faire la fête, ce

soir.

Il n'y a pas que le champagne qui tourne les têtes. D'autres substances circulent ouvertement. Une coupe, pleine à ras bord d'une poudre blanche, trône sur un guéridon. Chacun peut aller se servir à sa guise et je gage qu'il ne doit pas s'agir de sucre en poudre.

Je repère une fille qui a l'air de s'embêter, une petite rouquine qui ne se gêne pas pour me zieuter depuis un moment. Elle vient s'effondrer sur le canapé à côté de moi, en soupirant qu'elle se fait suer.

« Regardez-les, ils sont tous là, à s'observer, à détailler leurs tenues, à évaluer le prix des robes ou des bijoux ! Ils me tuent ! Ils vous ont détecté. Ne vous faites pas d'illusions. Vous détonnez dans le paysage. »

Elle passe sa main dans ses cheveux courts pour les ébouriffer et ajoute :

« Vous voulez pas qu'on aille prendre l'air ? »

Le temps de finir sa phrase, sans attendre de réponse, elle est déjà debout devant moi. Perchée sur ses talons très hauts, elle me tend la main. Elle porte un chemisier noir transparent, un jean savamment délavé, fendu sur les chevilles.

Jack qui a repéré le manège me fait un geste discret d'approbation pour me signifier que j'ai ferré une bonne prise.

La petite est nature. Silhouette androgyne. Mignonne. Yeux verts. Taches de rousseur sur les pommettes et sur le nez. Fossette au menton. Elle a l'air de savoir ce qu'elle veut. Et je devine que ce soir, elle a jeté son dévolu sur moi.

Je la suis sur la terrasse. Séduit par son culot. J'avoue que me faire draguer aussi effrontément m'amuse.

« Barbara, et vous ?

– Marcus.

– Vous n'êtes pas d'ici… »

Elle sous-entend que je suis nouveau dans les parages.

« Français.

– Ah ! mais vous parlez l'anglais sans accent. »

Je suis tenté de m'expliquer, mais je me ravise au dernier moment.

Elle ajoute qu'elle ne m'a jamais vu traîner dans le coin.

« Qu'est-ce que vous faites là ce soir ? »

Elle m'interroge, accoudée à la balustrade. Rêveuse, face au clair de lune sur l'océan.

« Comme vous. Je m'ennuie. »

Elle rit nerveusement. Et se retourne :

« Vous ne croyez pas si bien dire. Je vais rentrer, vous m'accompagnez ? »

Elle a posé la question en frissonnant.

Je me demande s'il s'agit d'une proposition à la suivre chez elle.

Elle me confirme, d'un battement de cils, que j'ai bien interprété ses paroles, elle m'invite au bercail.

Je réponds que je vais prévenir mes amis.

Un peu surpris quand même.

Elle dit qu'elle m'attendra dehors, et rajoute :

« Cinq minutes, je patienterai cinq minutes, au-delà, je comprendrai… »

Le ton est neutre. Elle m'offre simplement une échappatoire. Autrement dit, j'ai le choix, si je ne suis pas assez motivé, je peux décliner la proposition.

Cette fille affiche clairement son indépendance.

Dans la salle, je dois me frayer un passage entre les convives pour retrouver mes comparses.

« Attention où tu mets les pieds, me dit Jack. Son *Daddy* est un financier, une des plus grosses fortunes de l'île. La fille a fait plusieurs dépressions, cures de désintoxication, tentatives de suicide. Ce soir, elle a mis le grappin sur toi parce que tu es nouveau. Tu la distrais de son quotidien de fille à papa. Mais fais gaffe, répète-t-il.

– Alors, ce n'est pas qu'un cliché ? La gosse de riche blasée, ça existe ? je lui demande en riant.

Il affecte un air sérieux.

– La preuve, Marcus.

En sortant, j'aperçois Barbara en train de fumer, faisant les cent pas sur le parking.

« Vous êtes venu ? Ils n'ont pas réussi à vous dissuader ? »

Le ton est plus désabusé qu'ironique. Elle ne minaude pas. Elle assume sa réputation. Elle sait qu'elle fait d'elle un être capricieux. Voire dangereux à fréquenter.

Son côté *cash* m'attire.

Mais je lis aussi du désenchantement dans ses yeux.

« Même pas peur ! » je lui dis.

Elle appuie sur sa télécommande et je vois clignoter une Porsche Carrera au milieu du parking.

Daniel
Marseille, avril 2018

Daniel profita des vacances de Pâques pour entreprendre ce voyage. Suivre la piste suggérée par Hanna. Partir à la recherche des individus dont elle avait parlé. À commencer par Fouad Mouloud.

Il avait dépassé le péage de Toulouse. Les kilomètres d'autoroute défilaient, monotones. Il s'attendait à voir surgir les tours de Carcassonne. Il jeta un coup d'œil à l'horloge du gps, estimant qu'il devrait arriver à Marseille en fin d'après-midi. Au volant, il ruminait les arguments qu'il devrait aligner pour justifier sa démarche auprès de son ami.

Ce qui l'amena à faire un bilan des dix années écoulées depuis le début de cette affaire :

En 2008, il avait découvert le scandale. Il s'était identifié comme ancien pensionnaire de l'orphelinat.

En 2010, il avait connu la déception : la justice avait accordé des miettes aux victimes – reconnues du bout des lèvres comme telles.

De 2011 à 2016, il avait essayé d'oublier.

En 2017, Peter les avait relancés en lui faisant rencontrer Scott, puis Alan.

Il ne se prenait pas pour un enquêteur. Encore moins pour un justicier. Il ne se demandait pas non plus s'il avait les épaules assez solides pour accomplir la mission qui lui était tombée du ciel. Il suivait un chemin édicté par sa conscience. Fidèle à son passé. Au petit garçon qu'il avait été. Poussé par la loyauté. Envers Peter et envers tous les enfants persécutés. Ceux du Haut de la Garenne comme ceux d'ailleurs. De partout dans le monde. Il ne se posait pas d'autres questions. Il était simplement persuadé de l'ampleur de sa tâche et des difficultés qui l'attendaient. C'est pourquoi il s'était résigné à agir seul. Même à Maggy, il ne voulait pas trop en dire, afin de ne pas l'inquiéter. Et parce qu'elle aurait tout fait pour le dissuader de s'engager dans cette aventure.

Il avait bien été obligé de lâcher quelques détails à Christian au téléphone pour expliquer sa venue. Christian, à peine étonné, avait répondu spontanément qu'il était heureux de le revoir, après toutes ces années, depuis la fac. Chacun avait fait sa vie de son côté. Un message de loin en loin, pour s'assurer que l'autre était toujours de ce monde. Christian ne comprenait rien à cette sombre affaire qu'évoquait Daniel. Elle leur permettait de se revoir. Pour lui, c'était tout ce qui comptait.

Daniel entra dans la cité phocéenne à la tombée de la nuit. Il longea la mer jusqu'au vieux port, et s'engouffra dans le parking souterrain. Christian l'attendait sur les quais, dans une brasserie.

Oublieux de leurs crânes dégarnis, de leurs cheveux blancs, ou de leur tour de taille épaissi, propulsés jusque dans leur jeunesse, ils se retrouvaient comme s'ils s'étaient quittés la veille.

Christian prit des nouvelles de Maggy et de Marcus et ajouta que lui avait divorcé. Enfin, il demanda :

« Alors, qu'est-ce qui t'amène ? »

Daniel remit la discussion à plus tard, il préférait s'accorder un moment avant de se lancer dans des explications.

« OK, on y va, alors. »

Christian habitait du côté de la Pointe Rouge, à deux pas de la plage, un bel endroit, au sud de la ville, c'est-à-dire à l'opposé des lieux où Daniel désirait se rendre.

Après le repas, Daniel révéla ses intentions, sans s'étaler sur les détails. Il dit simplement qu'il voulait retrouver la trace d'un type, né à Marseille, dans les quartiers nord.

« Tu le connais ?

– Non, je ne le connais pas, je sais qu'il vit ici. C'est un *dealer*, je sais son nom et je possède sa photo. »

Christian était éberlué.

« Et pourquoi as-tu besoin de voir ce type ? »

Daniel balaya la question,

« Une promesse faite à quelqu'un, je ne peux pas t'en dire plus. Je dois juste le retrouver.

– Pff ! ça me paraît difficile ! Tu n'as pas idée de ce que sont ces cités !

– Je m'en doute. Mais j'ai pensé que tu pourrais m'aider. Tu peux peut-être trouver des personnes qui pourraient nous servir de

passeurs ? Tu n'as pas enseigné là-bas, à tes débuts ? »

Christian éclata de rire.

« Ah ! voilà où tu voulais en venir ! Écoute, j'aimerais en savoir davantage avant de me fourrer dans les emmerdes. »

Daniel hésitait.

« C'est une si longue histoire ! »

Mais pour une fois, sous l'effet de la fatigue peut-être, ou de l'émotion due aux retrouvailles, il ressentit le besoin de se laisser aller.

Christian retenait son souffle. Il comprenait que Daniel allait envoyer du lourd.

Et c'est ce qu'il fit. Il commença par évoquer sa rencontre avec Hanna.

Christian voulut savoir ce qui l'avait motivé à aller interroger une prostituée. Et comment il avait obtenu ses coordonnées.

Daniel fut obligé de mentionner l'étape précédente, c'est-à-dire son entretien avec Alan.

Christian continuait à poser des questions qui le poussait à remonter le temps.

Daniel fut amené à relater ses allers-retours à Jersey. À évoquer John. Puis Peter. Il était entraîné de façon inexorable par son récit. Il était impossible de couper le passé en tranches. Tout venait d'un coup. Les années défilaient. Accrochées les unes aux autres. Elles se déroulaient avec l'emballement d'une chaîne qui se dévide après avoir cassé ses amarres.

Il ne s'arrêta de parler que lorsqu'il eut atteint le commencement de tout. C'est-à-dire son enfance à l'orphelinat. Il s'était livré d'un bloc, pour la toute première fois de sa vie.

Au bout de quelques minutes, il prit conscience qu'il ressentait un profond soulagement à l'avoir fait. Il pensa qu'il n'aurait pas dû attendre d'être si vieux pour se confier à un ami. Vider son sac lui avait sacrément fait du bien.

Christian le dévisageait comme un inconnu.

« Tom… tu t'appelles Tom ?

– Non, Daniel, s'il te plaît, continue à m'appeler Daniel.

– Putain ! Maggy sait tout ça ?

– Oui. Enfin, non, pas tout. Je ne lui ai avoué que le minimum. Tu la connais, elle flippe déjà à mort, je n'ai pas voulu qu'elle se rende malade.

– Elle n'a pas tort ! Tu es conscient que tu t'attaques à des types dangereux ? Ils ne feront qu'une bouchée de toi.

– Mon but est seulement de recueillir des informations sur ces trafics et les liens entre l'argent du crime et le milieu de la finance. Et livrer le tout à la presse. Dénoncer. Je n'ai pas d'autres prétentions.

– Nom de Dieu, tu rêves ou quoi ? Un petit prof d'Histoire qui se prend pour… pour quoi au juste ? un lanceur d'alerte ?

– Je sais, je dois te paraître complètement dingue. Mais j'ai réfléchi. Tout le monde se résigne, du citoyen lambda à la police, jusqu'aux gouvernants. La compromission, le silence, l'*omerta*, la lâcheté qui permettent aux criminels de prospérer, de marchander de la drogue ou de la chair humaine. Ces agissements qui nous semblent

hors d'atteinte, impossibles à prouver, à stopper. J'ai vécu tout ça à l'orphelinat. »

Impressionné, Christian laissa passer quelques minutes avant de concéder :

« Bon, écoute, j'ai un copain, flic à la retraite, qui a travaillé à la bac. Il connaît les cités comme sa poche. Il est un des rares types à avoir su se faire respecter par les petits voyous. Je pense qu'il sera de bon conseil, je l'appelle. »

Le retraité de la police habitait dans le coin, il les reçut le lendemain en début de matinée.

De son bureau, perché sous les toits, on apercevait un rectangle bleu marine qui bordait le ciel. La Méditerranée, distante d'un kilomètre, captait le regard et inspirait un souffle d'évasion, donnant l'impression qu'il suffisait de descendre dans la rue pour se retrouver au bord de l'eau.

En préambule, et dans les grandes lignes, Christian expliqua la situation. Daniel dut accepter de retracer brièvement son parcours. Puis Christian exposa l'objet de leur visite : rencontrer Fouad. Serge fut d'emblée catégorique :

« Rentrer dans cette cité ? C'est impossible. Tu ne passeras pas le premier barrage. »

Daniel eut un geste agacé.

« Ça fait deux fois que vous me dites ça.

– Serge sait de quoi il parle, écoute-le, tu n'es pas taillé pour une mission pareille.

– Bon, d'abord, tu ne pourras pas entrer. Les accès sont bloqués par des *checkpoints*. Même les huiles doivent pactiser avec les petits caïds des cités pour pouvoir y pénétrer, les rares fois où ils font des visites. Tout le monde préfère fermer les yeux sur ce qui se passe entre les blocs d'immeubles et sur les parkings. C'est comme ça que les autorités achètent la paix sociale. Les trafics représentent toute une économie. Sans ces activités, les trois quarts des loyers ne pourraient pas être payés. Les *startups* de la drogue fonctionnent comme de vraies entreprises. Elles recrutent, elles embauchent ou licencient. Bon, parfois, le licenciement est radical. Il se pratique à coups de bastos ou à l'arme blanche. Mais ces risques font partie du métier. Tu vois où tu veux foutre les pieds, maintenant ?

– Je cherche juste à réunir les noms de ces ordures qui prostituent des gosses.

– Et d'où tu le connais, ce Fouad Mouloud ?

– Hanna m'a donné son identité et sa photo. Il n'était pas sur le yacht, mais elle l'a vu plusieurs fois, dans des boîtes de nuit, avec l'un de ceux qui étaient à la soirée. Un Italien qui s'appelle Nino. C'est lui, là, dit-il en montrant son téléphone. Elle les a photographiés ensemble. Elle dit qu'ils avaient l'air de bien se connaître.

– Qu'est-ce qui te fait penser que Mouloud pourrait donner des tuyaux sur son pote ?

– Rien.

– Il est pas un peu barge, ton copain ? »

Christian opina en riant.

– Je t'ai prévenu au téléphone. Mais cela ne te déplaît pas, non ? Daniel, montre-lui la vidéo du témoignage d'Hanna.

Les yeux écarquillés, fixés sur l'écran, Serge se ratissait nerveusement les cheveux.

– Boudiou ! bon, elle n'était pas la seule fille, cette nuit-là. Elle a parlé des autres, celles qui dansaient sur les tables, qu'est-ce qu'elle t'a dit sur elles ?

– Elle a refusé de me donner leurs noms, elle dit qu'elle ne les connaissait pas, que ce devait être des étudiantes et qu'elles avaient pris des surnoms pour la soirée, Marylin, pour l'une et bb pour l'autre…

– C'est peut-être vrai. Ou alors, elle n'aura pas voulu les nommer ! Normal, ces filles se soutiennent. Bon, écoute, j'ai encore des contacts à La Savine, du temps où je bossais à la bac. Je vais essayer de trouver des tuyaux sur celui que tu cherches. Laissez-moi un quart d'heure, les gars. Faut que je passe un coup de fil. Allez faire un tour jusqu'à la mer en attendant. »

Une heure plus tard, les trois hommes roulaient vers La Savine.

« Ne t'inquiète pas, Serge est le seul flic de Marseille à pouvoir te piloter dans ce milieu.

– N'exagère pas, c'était une autre époque, celle du banditisme à papa, qui respectait un vrai code d'honneur. Aujourd'hui la police n'intervient plus ici. »

En haut de la colline, une vieille bagnole barrait l'accès du grand ensemble. Un garçon, vautré à l'intérieur, les pieds sur le tableau de bord, un casque enfoncé sur les oreilles, scandait le rythme en gigotant sur son siège et en agitant ses bras.

Un *chouf*, payé cent euros par jour pour faire le pet à l'entrée de la cité.

Le *douanier* en question devait surveiller son rétroviseur, car il ne mit pas plus d'une minute à sauter de l'habitacle.

« Eh, où tu vas toi, là, comme ça ? j'y crois pas ! Ma parole ! C'est pas chez toi, là. »

Serge fit signe à Daniel et Christian, de ne pas bouger, il ouvrit la vitre :

« Va chercher Karim !

– Eh ! là ! comment tu parles. T'es qui, toi, Ducon, pour me donner des ordres ?

– Marbot, pour Karim, Serge Marbot. »

Sceptique, le garçon s'éloigna en s'activant sur son iPad dernier cri. Il palabra pendant trois minutes dans son appareil et revint vers eux.

« C'est bon ! Il rapplique. »

Il regrimpa dans sa caisse et monta le volume de la sono à fond pour les narguer.

Ils virent le fameux Karim arriver. Taper sur l'épaule et dans la main du retraité de la police comme s'il retrouvait une vieille branche. Ignorant les deux autres.

Serge expliqua leur démarche.

« Nous aimerions parler à Fouad Mouloud. Est-ce que tu le connais ? »

Karim éclata de rire :

« Fouad ? Bien sûr. Tout le monde le connaît dans le pays ! Qu'est-ce que vous lui voulez ? Vous lui cherchez pas des noises au moins ? Parce que si c'est pour ça, vous pouvez repasser. Je donne pas. Tu le sais !

– Non non, on a juste besoin de lui parler, fais-moi confiance, Karim.

– Il faut que tu m'en lâches un peu plus. Et d'abord, d'où tu les sors, ces Bédouins ? » dit-il en désignant Daniel et Christian du menton.

Serge le prit par le coude, ils s'éloignèrent de quelques mètres et discutèrent âprement. Serge avait l'air de parlementer. Puis ils revinrent vers eux.

« Je ferai remonter et je te tiens au jus, lança Karim, levant la main en guise de salut.

– C'est bon, dit Serge, en les invitant à grimper dans la voiture.

Deux heures après, Karim téléphonait pour leur communiquer un lieu et une heure de rendez-vous.

– Vous avez du bol, disait-il, il est de passage dans le secteur. Il vous attend à Castellane. »

Entrer dans cette cité semblait encore plus périlleux que de pénétrer dans la première. Le théâtre paraissait plus hostile. Barres et tours immenses des années soixante-dix.

« Seize mille habitants. Concentration des problèmes. Précarité. Insécurité. Délinquance. Plaque tournante des trafics, expliqua Serge. Trafics pouvant générer soixante mille euros par jour. À douze ans,

les garçons sont enrôlés dans ce commerce et, souvent, ce sont eux qui font vivre leur famille avec cet argent. »

Le franchissement de la douane ressemblait à celui de La Savine. Un type filtrait les entrées, équipé d'un téléphone servant à réclamer du renfort si nécessaire.

Mais Fouad avait donné la consigne de les laisser passer.

Ils avaient rendez-vous dans un espace vert ressemblant davantage à jardin abandonné. Un massif de fleurs dévasté, un bac à sable sans enfants, qui semblait être plutôt utilisé comme fosse d'aisances par les chiens et chats du quartier, un toboggan démoli, au milieu d'un rectangle bordé par quatre blocs d'immeubles.

Serge leur désigna discrètement des silhouettes juchées sur les toits des bâtiments, les guetteurs. Ici, on était en guerre.

Fouad les attendait, perché sur le dossier d'un banc délabré, les pieds sur l'assise. Il sauta à terre pour les accueillir. Il avait l'air tendu. Mais il n'était pas agressif. Il se montrait seulement méfiant. Il ressemblait davantage à un gentil étudiant qu'à un voyou, avec sa tignasse frisée, coupée court au-dessus des oreilles, et son allure décontractée.

« Mon ami voudrait des renseignements sur des personnes que Nino a côtoyées l'été dernier. Nino, c'est un type que tu connais, n'est-ce pas ? » dit Serge.

Fouad s'esclaffa en se tapant sur les cuisses pour montrer qu'il n'en revenait pas qu'on ose lui demander ça.

« Je ne parle jamais de mes affaires, ni de celles de mes amis avec personne et encore moins avec des inconnus, tu rêves ou quoi ?

– Je sais, je sais, plaida Serge, mais c'est très spécial. »

Daniel vint à la rescousse :

« Je ne m'intéresse pas à vos affaires, je cherche seulement à recueillir des renseignements sur des types qui pratiquent la pédophilie et en font commerce.

– Tu vois, renchérit Serge, tu n'es pas d'accord avec ces salauds, n'est-ce pas ? La traite des gosses c'est moche. Mais tu as un ami qui les connaît, un soir de l'été dernier, il est allé faire la bamboula avec eux sur un yacht, à Saint-Trop, mais quand il a vu comment tournait la fiesta, il n'a plus eu envie de s'amuser, il a décampé fissa, il ne t'en aurait pas touché deux mots, par hasard ?

– Je ne vois pas de qui vous voulez parler.

– Mais si, mais si. »

Fouad commençait à se sentir mal à l'aise, il regardait autour de lui comme s'il cherchait une échappatoire. Il redoutait qu'on le voie blablater avec eux, maintenant.

« Et qu'est-ce que j'y gagne, moi, si je vous aide ?

– Rien, que dalle. Juste que j'oublie ce que je sais sur toi. Que je ne communique pas ton nom à mes collègues des stups.

– Vous manquez pas de toupet ! Bon, laissez-moi votre numéro, mais je ne vous promets rien. »

Et il tourna les talons.

Serge leur fit signe de grimper dans l'auto.

« Je vous l'avais dit ! »

Ce n'était pas fini. Un comité les attendait à la sortie. Un petit groupe d'individus vindicatifs juchés sur des scooters et des motos leur barrait la route. Ils brandissaient des matraques. L'un d'entre eux tenait à bout de bras un cocktail Molotov prêt à être enflammé.

Les moteurs ronflaient. Une moto, cabrée par l'accélération, s'extirpa de la meute pour venir parader sous leur nez sur la roue arrière. Deux autres machines effectuèrent en vrombissant les mêmes figures acrobatiques.

Ils étaient cernés par le bruit assourdissant des motos qui tournaient autour de leur voiture en exécutant leurs *wheelings* d'enfer, gaz à fond.

Serge leur intima de ne pas bouger.

« Ça se corse ! »

Sans se démonter, il se pencha en avant pour ouvrir la boîte à gants, et en retirer une arme. Il la posa calmement sur le tableau de bord, bien en évidence, juste derrière le pare-brise, sans la pointer sur eux.

Puis il baissa sa vitre :

« Pas d'esbroufe, les gars, on n'est pas venus vous chercher des poux, laissez-nous sortir tranquillement. »

Il enclencha la première en leur faisant un salut militaire, et il avança lentement. Les insultes fusèrent, ils reçurent un projectile sur le capot.

« Oh ! merde, ma bagnole », dit Serge.

Mais les motos et scooters s'écartèrent et libérèrent la voie.

Ce n'était qu'une tentative d'intimidation.

Serge expliqua qu'ils avaient été envoyés par Fouad. Histoire de leur montrer à qui ils s'attaquaient et à quoi ils pouvaient s'attendre.

Ou alors, il s'agissait seulement d'un groupe de jeunes garçons désœuvrés. Cherchant un motif quelconque d'en découdre avec n'importe qui. Parce que les poings les démangeaient. Ici, c'était chez eux, une zone de non-droit où tout était permis.

Marcus
Jersey

Pour la première fois de ma vie, je m'éveille dans des draps de soie. Et entre les bras d'une héritière endormie. L'instant d'après, Barbara ouvre les yeux, sourit, et se pelotonne contre moi.

Je chasse de mon esprit la mise en garde de Jack. Ce matin, j'ai sous les yeux une fille à la peau douce, qui a réussi à me faire craquer avec sa spontanéité, sa gentillesse, et sa mélancolie à fleur de peau.

Maintenant, elle se balade toute nue devant moi. Exhibant sans complexes son anatomie irréprochable, petits seins à la coque, cuisses fuselées, et son intimité, toison mousseuse de rousse. Silhouette parfaite. Taille fine. Ventre plat, pas un gramme de cellulite, *coaching* de gym et drainages – oh la la ! j'imagine les efforts !

Elle disparaît dans la cuisine et revient dix minutes après avec des expressos sur un plateau qu'elle pose sur le lit.

Après le café, nous faisons l'amour avec moins de surrégimes que cette nuit. C'est plus langoureux. Plus tendre, aussi.

Hier soir, Barbara s'est livrée avec spontanéité, mais j'ai senti que cet élan n'était pas seulement charnel. Elle ne va pas se contenter d'une étreinte physique. Elle est restée discrète. Jusque-là, elle ne m'a posé aucune question. Pourtant je soupçonne qu'elle en meurt d'envie.

Je ne me trompe pas : elle cale sa tête sur ma poitrine, me caresse le ventre et avance timidement :

« Tu n'es pas obligé… »

Je fais l'étonné :

« Obligé de quoi ?

– De me dire ce que tu fais ici.

– Dans ton lit ? »

Elle rit en balançant la couette sur moi, elle n'insiste pas et s'éclipse dans la douche.

J'écoute l'eau couler. Je laisse libre cours à mes pensées. Je me demande jusqu'où va me mener cette aventure. J'ouvre les yeux sur le décor luxueux de l'appartement, auquel je n'ai pas vraiment prêté attention la veille.

Je visite. Impossible de relever une faute de goût. Tapis épais, mélange de meubles anciens – une commode Louis XV en ronce de noyer – ou contemporains, buffet laqué noir – sur mesure, occupe tout un mur – table basse en résine transparente sur un plateau taillé dans un tronc d'arbre, canapé asymétrique en cuir beige, luminaires en verre et laiton, suspension en forme d'éventail. Tout est beau, neuf ou astiqué. Tout est parfait. Et tout a dû coûter une blinde, évidemment.

Je colle mon œil à la longue-vue postée devant la baie. Je vois

l'océan et les bateaux comme si j'y étais.

Impressionné, le Marcus.

Je retourne m'allonger sur le lit, bras repliés sous la nuque. Je songe à donner des nouvelles à John. Je lui laisse un message.

Je réfléchis. Je balance entre faire confiance à Barbara, tout lui révéler, en espérant m'en faire une alliée – cela suppose d'entretenir une relation avec elle, je ne sais pas trop si j'en ai envie – et garder mon secret, et lui dire seulement : *bye bye darling*.

Sans tergiverser longtemps, j'adopte la première option.

Un peu plus tard, nous voici perchés sur des tabourets en cuir, attablés au comptoir d'une cuisine comme je n'en ai jamais vue. Ultra moderne, surfaces lisses, laque glacée ou métal pour les façades, effet corrodé de l'acier patiné, pierre naturelle blanc cassé pour les murs et les plans de travail. *Kitchen* ultra fonctionnelle. Barbara appuie sur un bouton, un pan de meuble s'escamote, découvrant l'évier et une batterie d'appareils de cuisine au design extraordinaire. Petit-déjeuner pantagruélique sur le bar. Il y a de tout sur le plateau, toasts, marmelades, assiettes de charcuterie, fromages, fruits, crèmes, etc., etc. du thé, du café, et de la bière.

Je décide de devancer les questions cette fois.

« Je suis là à cause de mon père. »

Elle me jette un coup d'œil interrogatif.

J'y vais franco :

« Il est mort. Je crois qu'on l'a tué parce qu'il a mené une enquête qui gênait des gens. »

Elle manque de s'étrangler avec son thé. Quand elle a fini de tousser, elle me jette, sur un ton mi-catastrophé, mi-éberlué :

« Ta présence hier soir avait un lien avec la mort de ton père ?

– Mmm, c'est un type qui m'a conseillé de fréquenter ces soirées.

– Je vois, c'est Jack ?

– Ouais, mais tu m'as harponné, et du coup, je n'ai parlé à personne.

– Tu peux m'en dire plus, ou c'est secret ?

– J'aimerais bien, hélas, je ne sais pas grand-chose. Juste que les recherches de mon père mettraient en cause des rupins. En fait, je voudrais contacter un certain Alan Jones, que mon père aurait rencontré, il y a quelques mois.

– Je ne connais personne de ce nom. Alan Jones. Mais si je peux t'aider à le trouver, je serai ravie. Il a quel âge ? Tu sais à quoi il ressemble ?

– La trentaine, je crois. Mon père le décrivait comme une sorte de Viking, grand, blond, non, roux, moustachu… Un type qu'on remarque, quoi, dans une soirée ou dans un pub. Ça ne te dit rien ?

– Mmm, non je ne vois pas. Il fait quoi ?

– Il bosse au kyc. Enfin, il bossait, parce que depuis plusieurs mois, personne ne l'a vu…

– Hou ! il faut m'en dire plus !

– Je ne sais rien de plus. Bon, il faut que je passe chez John me changer, récupérer mon sac, rendre le costume de location, je rentre demain. »

Je vois une ombre glisser furtivement sur son visage.

« Tu t'en vas déjà ?

– Nous avons vingt-quatre heures devant nous. »

Nous flânons tout l'après-midi sur le port et dans les rues de la vieille ville que Barbara connaît sur le bout des doigts.

J'attends le soir pour lui confesser mon histoire. Je lui livre tout ce que je sais. Je lui parle de l'orphelinat. De l'implication de mon père dans cette affaire. De John. De Peter. D'Alan. Du suicide présumé de Peter. Et, pour finir, de celui de mon père. Auquel je ne crois pas.

Pendant que je déballe mon récit, elle fait marcher ses méninges. En effet, elle a entendu parler de cette histoire de l'orphelinat du Haut de la Garenne, au moment d'un procès, qui avait fait *a bit of noise*, des noms avaient circulé…

À mon tour d'avaler mon whisky de travers : *un peu de bruit* me fait sortir de mes gonds. Merde ! quand on sait de quoi il retourne.

« *They were children ! You know ?* Des gosses ! »

Confuse, elle retire aussitôt les mots qui m'ont fait réagir et promet de tout faire pour m'aider. Elle ajoute qu'elle sera ravie, car elle aura l'impression de faire, pour une fois au moins dans sa vie, quelque chose de bien. Cela la désennuiera de son sort.

OK. Hier soir, j'avais déjà détecté sa nostalgie, et pigé que ce n'était pas un sentiment superficiel. Cette fille se fait suer dans l'existence.

En quittant la soirée, je m'étais moqué de l'image de gosse de riches blasée, évoquée par Jack. J'avais oublié que les lieux communs puisent leurs racines dans des réalités.

Après tout, ça m'intéresse de creuser le cliché.

La langueur des riches. Ce spleen haut de gamme.

Puisque c'est elle qui met le sujet sur le tapis. Je profite de sa remarque pour lui demander de me parler d'elle. Je lui chante le tube de Diane Dufresne – chanson fétiche de ma mère – :

« *Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?*

Elle connaît ses classiques et entonne la suite :

– *J'fais mon possible !* »

J'ai l'impression que j'ai fait mouche avec *mon possible*…

Son visage se ternit.

« Exactement, Marcus. Mon possible pour exister, en oubliant ce que je représente aux yeux des autres, en comptant sur ce que je suis et non sur cette image artificielle.

– Tu ne bosses pas ? »

Elle fait la moue. Elle me répond que ce n'est pas ce qui la perturbe. L'oisiveté, elle s'en accommoderait. Elle s'en fiche, à vrai dire.

Alors quoi ? Je ne comprends pas bien ce qui l'empêche de vivre.

J'apprends que ses parents l'ont gâtée. Elle a été une petite fille heureuse. Elle s'attendait à ce que la vie continue comme ça. Sur la même longueur d'onde. À la combler. À la surprendre. Mais depuis qu'elle vole toute seule, rien. Elle vole au-dessus du vide. De la solitude. Des relations bidon. Des amitiés factices. Des amours en trompe-l'œil !

Je comprends : elle voudrait vibrer. Palpiter. Tout le temps.

Eh ! comme tout le monde, poupée.

Elle cherche du sens. Un chemin. Elle est en manque. De rêve. D'imagination. De but. De projet. D'ambition. Autrement dit, de tout. Elle ne sait que faire de sa jolie peau. Elle s'emmerde, quoi.

Et surtout, surtout, elle voudrait qu'on l'aime. Qu'on l'aime !

Une réplique de Garance (Arletty), dans *Les enfants du paradis* me vient à l'esprit : « *Non seulement vous êtes riche, mais encore, vous voudriez qu'on vous aime comme si vous étiez pauvre !* », mais je préfère garder les mots de Prévert pour moi.

Je suis tenté de lui conseiller de s'engager dans une association humanitaire. Aller s'occuper des petits Africains malades, par exemple, pour se changer les idées.

Mais je n'ose pas non plus lui servir cette leçon. Franchement, pour le coup, ce serait vraiment trop cliché. Et la morale, c'est pas mon fort.

Alors, je dis seulement :

« T'as quel âge ?

– Vingt-quatre.

– Ben, ne désespère pas, alors, t'as le temps d'en voir, et d'en baver… crois-moi. »

Le lendemain, dans la voiture qui nous conduit à l'aéroport, Barbara susurre sans quitter la route des yeux :

« Tu as quelqu'un ? »

J'ai le souffle coupé. Je pourrais nier. Ce ne serait pas un mensonge. Et je me demande ce qui me retient. La peur de m'engager ? Non.

C'est une batailleuse en minijupe qui vient de passer furtivement sous mes yeux comme un esprit. Une pointe de regret m'étreint, s'évanouissant dans la seconde.

Je chasse d'un revers la chimère et j'embrasse Barbara dans le cou.

« Non, je n'ai personne. *Nobody* »

C'est la vérité, pourtant, au coup d'œil qu'elle me jette, je comprends qu'elle ne me croit pas.

J'ai l'impression de trahir deux personnes.

Elle et moi.

Gaspard
« Aïe, on nous fait croire
Que le bonheur c'est d'avoir »

Quand le portable de sa mère se met à sonner, Gaspard comprend vite que Marina, au bout du fil, est en train de vendre la mèche. Il tend l'oreille, ne capte pas tout, mais il devine qu'elle dramatise la situation.

Connaissant le tempérament excessif de son interlocutrice, Estelle ne se démonte pas.

« Mon fils dévergonde ta fille ? »

Elle se tourne vers Gaspard qui fait semblant d'être contrit. Elle essaie de le foudroyer.

« Qu'est-ce que vous avez fait ?

– On a fumé.

– Ils ont fumé ? elle demande au bout du fil, surprise – elle

s’attendait à autre chose.

– Oui, tu te rends compte ? À neuf ans ! Et c’est Gaspard qui a apporté les cigarettes.

– Des Marlboro ?

– J’en sais rien, moi !

– Gaspard ! tu les as piquées dans mon paquet ? »

Le menton rentré, Gaspard avoue piteusement.

« Bon, je te laisse, Marina, merci, je vais régler ça. »

Elle raccroche. Puis, elle adopte, bras croisés, une posture sévère qui ne lui va pas :

« Explique ! je t’écoute.

– Je voulais savoir ce que c’est. Comprendre pourquoi toi, tu peux pas t’en passer.

– T’es un petit malin, toi. Tu essaies de t’en tirer en retournant le bâton. Mais ça ne prend pas. Le tabac, c’est mauvais pour les adultes. Tu as raison. Je devrais m’abstenir de fumer. Mais c’est encore plus dangereux pour les enfants. Ce n’était pas la peine de tester pour le savoir. Tu n’avais qu’à me le demander. Alors tu ne recommences pas, compris ?

– D’accord, fait Gaspard, content de s’en tirer aussi facilement, mais toi aussi tu devrais arrêter la cigarette, ajoute-t-il. J’ai pas envie que tu meures. »

Que vous voulez-vous qu’une mère fasse de telles paroles ?

Estelle craque et lui embrasse la nuque.

« Bon, t'iras t'excuser auprès de Marina et jurer que tu ne le feras plus, si tu ne veux pas qu'elle t'interdise de t'amuser avec Clara. »

Gaspard, soulagé, croit la faute pardonnée. Le soir, il déchante.

« Puisque tu fais des bêtises quand tu es tout seul. Et que donc je ne peux plus te faire confiance, tu te prépares, et tu viens avec moi.

– Où ? renâcle Gaspard.

– Une réunion de l'asso. »

D'abord tenté de râler à la perspective de passer la soirée sur une chaise, Gaspard, obligé de suivre, y voit l'occasion de comprendre enfin à quoi sert cette asso, depuis le temps qu'il en entend parler, et à quoi sa mère occupe les trois quarts de son temps libre. Son père lui a déjà dressé un tableau à sa manière : *un ramassis d'incapables et ta mère, la princesse qui règne sur une cour de bons à rien.*

Bon, il ne l'a pas cru, il préfère se faire sa propre idée – ces deux-là n'arrêtent pas de se critiquer, il se demande souvent comment il a pu être conçu par deux êtres qui se détestent autant.

La réunion se tient au bistrot de Fifi (comprendre Philippe, ici tout le monde a un surnom ou un diminutif), Fifi a aligné les chaises en rangées, comme pour un spectacle. Une vingtaine de personnes est prévue. Gaspard les connaît tous.

Jeanne, la collègue de sa mère, lui fait bonjour de la main. Il y a Fredo. Le boulanger et la boulangère. Le boucher charcutier. Le toubib et la postière. Et d'autres qui n'ont pas de spécialité. Dans ce village, les habitants aiment bien comme autrefois désigner les gens par leur métier. Hélas, c'est une tradition qui devient difficile à perpétuer. À cause de tous ceux auxquels vous ne pouvez pas attribuer une identité professionnelle. Étant donné qu'ils n'en ont pas.

Ceux-là, vous ne savez pas quel nom leur donner. Vous vous demandez tout le temps comment ils font pour exister. Et même pour vivre.

La préférée de Gaspard, après Fredo, c'est Sandra, la copine de cœur de sa mère. Estelle lui confie tout. Vu que la principale qualité de Sandra est d'écouter les autres. Elle est vraiment douée pour ça. Elle le sait, mais elle dit en rigolant que ce don ne paye pas. Sinon elle serait millionnaire. Étant donné le besoin croissant qu'ont les gens de se décharger de l'ordinaire. Et le manque de temps des autres pour les écouter – d'où le succès de Facebook.

C'est vrai que Sandra galère pas mal, malgré son précieux talent. Elle loue un minuscule studio. À part Estelle, elle n'invite personne, question de pudeur. Vingt mètres carrés, dans une vieille échoppe en pierre, mal retapée, pour lesquels elle doit allonger la moitié de son salaire de caissière à Carrefour market. Les murs sont moisis. Le salpêtre n'arrête pas de tomber en poudre blanche le long des plinthes. La cuisine n'en parlons pas, tu peux oublier la modernité. Et il faut allumer la lumière en plein jour. Mais Sandra a égayé avec des tissus colorés, des affiches de cinéma, des photos d'artistes et des mobiles en bois flotté et coquillages, avec de la récup, quelques antiquités qu'elle a repeintes. C'est beau comme le cirque du soleil, ici, lui a dit Gaspard, la première fois qu'il est entré chez elle.

Sandra ne se plaint jamais. Pourtant, d'après Estelle, elle se débrouille pour vivre avec pas grand-chose. Gaspard aime par-dessus tout sa bonne humeur permanente. Et aussi son côté garçon manqué, toujours fagotée dans des salopettes d'ouvrier. Ses manières brusques – elle n'envoie pas dire ce qu'elle a à dire, d'une voix d'homme, qui porte jusqu'à l'autre bout du village. Il lui trouve une allure et des mimiques de Capitaine Marleau, dans la série télévisée qu'il regarde avec Margot – ils adorent tous les deux Corinne Masiero.

Estelle se tient debout en face d'eux. Elle dirige les débats. C'est presque elle la chef. Sauf qu'elle annonce le contraire, il n'y a pas de chef, justement. Jusqu'ici, c'était une asso sans président, sans bureau, sans secrétaire et sans trésorier. Non déclarée. Ils s'autogéraient. Un groupement de personnes, un point c'est tout. Animées par la bienveillance. La so-li-da-ri-té, elle profère. Néanmoins, aujourd'hui, il va falloir officialiser l'asso. Ils vont devoir nommer un bureau. Le projet de construction d'habitations écologiques sur les terres de Raoul les y oblige. En même temps, elle les rassure, leur mode de fonctionnement participatif continuera comme avant.

Raoul met sept hectares à la disposition de l'asso. Il n'en fait rien. Il vieillit. Sa propriété est à l'abandon. Il ne l'entretient plus. Elle est trop éloignée du village. Il n'a pas trouvé d'acquéreur. Elle n'intéresse personne. Et il n'a pas de descendants. Il redoute de se retrouver seul, impotent, et sans ressource pour subvenir à ses besoins élémentaires.

La maison de retraite, plutôt crever, jure-t-il. Même s'il sait que ça finira comme ça, à l'hospice, s'il n'opte pas pour une autre solution, plus radicale.

« Nous allons bâtir quelques cabanes, pour commencer. L'idée est de pouvoir effectuer un regroupement multi social et multi générationnel afin d'assurer l'indispensable. En s'occupant en priorité des plus démunis. Autour des constructions, nous allons faire un potager. Pratiquer l'agro écologie, la permaculture. Développer les échanges. Mutualiser les services. Les coups de main. Les compétences. Créer un mode de vie solidaire. Il y a des exemples d'écovillages qui fonctionnent déjà, dans le Midi de la France. Vous trouverez les liens sur notre site. Allez les visiter, vous verrez.

Ici, dans leur petit coin paumé, éloigné des grands crus, de l'ombre lucrative des châteaux, ils sont nombreux les bras cassés, les estropiés de la vie. Les *cassos*, comme dit Sandra. Il y en a trop, une vraie concentration. Personne ne sait exactement ce qui les attire ici, les emplois de saisonniers ? le travail dans les vignes ? ... ou quoi d'autre ?

Peut-être le fait qu'ici, on peut se fondre dans la précarité, sans se faire forcément montrer du doigt et ostraciser.

Peut-être parce que le Médoc, cette pointe de terre entourée d'eau, tient traditionnellement lieu, depuis l'Antiquité, de terre de refuge pour les navigateurs, les voyageurs, et autres itinérants, aventuriers, pèlerins, ou laissés pour compte, dit Estelle.

Comme elle fait ses visites à domicile tous les jours, elle voit passer dans son cabinet tous ceux qui bénéficient de la cmu. Elle connaît les difficultés, la pauvreté, le dénuement, ou l'isolement, l'abandon, et le rejet. Elle n'en peut plus. Elle a décidé de lutter contre.

Grâce à Raoul, ils vont pouvoir aller plus loin dans leur démarche.

Puis elle se met à évoquer la dureté du monde. Et même la condition humaine. Parce qu'elle peut en parler de cette chienne. Elle qui se frotte tous les jours à la maladie et à la souffrance. Avec son travail, elle est bien placée pour le savoir : au bout de la vie, face à la détresse de la solitude, que reste-t-il à ceux dont l'unique but dans l'existence était d'amasser des richesses ?

Dans le regard des mourants, ou des vieux abandonnés, elle ne lit que le besoin éperdu de compassion, de fraternité. Aux confins de leur destinée, c'est tout ce qui leur reste. Ce gage ultime d'*humanitude*. L'essence de l'être.

Le toubib approuve du chef depuis sa chaise.

« Il faut en tirer une leçon pour nous inciter à développer l'altruisme, dit-elle. Nous ne pouvons pas continuer à vivre chacun replié dans son coin. Comme des égoïstes. Alors que nous voyons bien que le monde est en train de craquer de partout. »

Elle parle de retisser les liens. Comme de vrais *tisserands*. Repriser l'étoffe du monde.

Les mots sont forts, trop ambitieux, et parfois nouveaux : *collapsologie* soulève les questions, elle explique. Réalisant qu'elle risque de lasser son auditoire, elle change de ton.

Elle revient au concret.

Elle leur fait remarquer que lorsqu'un malheur survient, les gens se serrent spontanément les coudes. C'est une réaction fraternelle, bienfaisante. Ils retrouvent, dans ces moments-là, la conscience d'être des humains. Comme après les grands drames.

– Regardez ce qui s'est passé après l'attentat de *Charlie Hebdo* ou celui du Bataclan. Ou même, dans notre petite commune, quand une famille est touchée par la tragédie. La solidarité, l'entraide, et la compassion, reprennent le dessus. Il faut étendre ce comportement au quotidien, ne pas attendre les catastrophes pour s'intéresser à son voisin. S'inquiéter de savoir s'il va bien ou mal. S'il mange tous les jours à sa faim.

Elle les invite à recommencer à communiquer comme autrefois. Comme faisaient nos grands-parents. Physiquement. Pas virtuellement, comme avec Facebook ou Tweeter.

Mais ce ne sera pas leur seul objectif. Elle propose d'aller plus loin. Elle les encourage à s'interroger sur leurs modes de

consommation, à arrêter de dévaliser les supermarchés, de remplir les caddies de produits fabriqués à l'autre bout de la planète, et de gaspiller. Elle les invite à s'élever au-dessus de la marchandisation, à favoriser autant que possible le commerce local. Elle leur recommande de développer les échanges de proximité et de s'initier au troc, et surtout, surtout, elle leur suggère d'essayer d'exister autrement qu'en consommant.

Elle conclut en leur jurant que cette démarche bienfaisante a aussi un rôle bénéfique. S'arracher à ses préoccupations égoïstes, c'est donner du sens au quotidien, c'est jeter de la lumière sur la grisaille de sa propre existence.

Bref, elle veut révolutionner leurs habitudes de vie et leur manière d'être.

Une guerrière, sa mère, songe Gaspard. Ah ! Il voudrait que son père soit là, pour qu'il la voie, qu'il l'entende !

Il la regarde enlever sa veste. Elle a chaud. Elle s'est mis le feu aux joues.

Pendant que les adultes passent au vote, il se remémore les propos de Margot, *ta mère est une résistante.*

Parfois, il ressent, avec une telle force, les théories passionnées d'Estelle, qu'il pense avoir été contaminé par le tempérament de sa génitrice quand il était dans son ventre.

À tous les coups, elle lui a refilé un peu de sa fièvre quand il était encore qu'un fœtus.

Marcus
Bordeaux, novembre 2018

Les précédentes manifestations de Gilets jaunes ont dégénéré en affrontements avec les forces de police. Il y a fort à parier que ce samedi ne fera pas exception.

Suis chargé d'écrire un article. Afin de me mêler à la foule, je me munis de lunettes et d'un foulard pour me protéger des gaz lacrymogènes. Je glisse le tout dans ma besace contenant déjà mon appareil photo. Puis je me dirige vers la place de la Bourse, lieu de rassemblement indiqué sur les réseaux, sac en bandoulière.

Le tramway ne fonctionne déjà plus le long des quais. Les trottoirs sont envahis par des gens vêtus de leur gilet, arrivant de partout.

Bien sûr, l'absence de transport en commun n'est pas un fait anodin, il réduira le nombre de participants. Décourageant en premier ceux du nord de la ville, des cités du Grand Parc. Je note au passage cette remarque pour mon article.

Plusieurs centaines de personnes sont déjà rassemblées sur la

place. La foule grossit à vue d'œil.

Autour de la fontaine des Trois Grâces, un groupe donne l'impression de prendre la direction du mouvement. Ces organisateurs plus ou moins improvisés, munis de micros, s'expriment à tour de rôle.

Je me faufile entre les gens pour arriver jusqu'à eux. J'affiche ma carte de journaliste. J'interroge celui qui a parlé en premier.

L'homme me répond en étendant le bras :

« Regardez. Ils sont au moins trois ou quatre mille. Ce soir, aux infos, *ils* diront que nous étions mille. Vous savez compter, vous ? Qu'est-ce que vous direz ? Combien ? Et les casseurs ? Vous en voyez ? Moi non ! Regardez-les bien ces gens. Si vous devez écrire sur eux. Regardez-les. Des employés. Des infirmiers. Des enseignants. Des retraités. Il y a même des patrons de pme. Tous pacifiques ! Allez leur parler. Si vous voulez les comprendre. »

Puis il se détourne de moi pour s'adresser à d'autres personnes et pour lancer des mots d'ordre dans son micro.

Enfin, dans la vapeur bleutée des fumigènes et des pétarades de jours de fête, le défilé s'ébranle. Il semble s'étirer du Pont de Pierre jusqu'au-delà de la place des Quinconces.

Le soleil est de la partie. L'ambiance du départ est joyeuse. Et pas le moindre uniforme en vue. Le cortège quitte le quai pour emprunter l'allée de Chartres.

En passant devant le monument des Girondins, je grimpe en haut des marches de l'édifice pour faire des photos.

De ce point de vue surélevé, je pense pouvoir embrasser tout le

défilé. Je découvre que ce n'est pas possible. Il est trop long. La tête a déjà dépassé la place Tourny, et je n'aperçois pas encore la queue. À perte de vue, les quais sont noirs de monde.

Je songe à ce que le premier manifestant m'a dit tout à l'heure. Combien de milliers ? Personne n'est missionné pour compter. Les autorités profiteront de l'aubaine pour estimer le nombre à la baisse et minimiser l'importance de l'événement.

Je fais quelques clichés au hasard. Je mitraille à tout va. Et tout à coup, je m'immobilise.

Dans mon objectif, je la vois.

Elle.

J'y crois pas.

Je la cible.

Je zoome sur elle.

Si. C'est bien elle.

Elle marche au milieu de la foule. Je suis sûr de la reconnaître.

Je remballe mon matériel, je descends quatre à quatre les gradins et prends mes jambes à mon cou.

Grouille-toi, mec.

Cours.

Ne la laisse pas s'envoler une deuxième fois.

Je bouscule des inconnus. Je zigzague entre eux pour me frayer un passage vers elle. Puis je reviens sur mes pas. J'ai dû la dépasser sans la voir. Au bout de cinq minutes d'allers-retours dans les rangs, je

m'avoue vaincu. Je l'ai perdue de vue.

T'as encore merdé, Marcus.

Non.

Je ne perds pas espoir.

Elle est là, parmi ces marcheurs, à quelques mètres de moi.

Bon sang.

Je suis sûr que je n'ai pas rêvé.

Je repars.

Je vais la retrouver.

Forcément.

Et je lui dirai : Gaspard va bien ? Comme je me le répète depuis des mois.

Nous traversons la place Gambetta, descendons le cours d'Albret. Nous bifurquons à gauche pour regagner la Victoire. Nous remontons la rue Sainte-Catherine en direction de la place Pey-Berland.

Là, nous sommes attendus par les crs qui ne vont pas tarder à gâcher l'ambiance.

Les premiers arrivés devant la cathédrale sont accueillis par une pluie de fusées lacrymogènes qui embrume l'atmosphère. Cris, affolement, panique générale, des personnes aveuglées par les gaz courent dans tous les sens. Les gens se replient dans la bousculade vers les rues adjacentes.

Je prends des photos de ceux qui toussent et qui pleurent et des feux d'artifice au-dessus des têtes.

Puis soudain, les secours déboulent, sirène hurlante. Un jeune homme gît à terre, la main ensanglantée, il est embarqué dans l'ambulance.

J'erre parmi les manifestants en train de se disperser.

Je reste jusqu'au bout.

En vain.

Celle que je cherche s'est volatilisée.

L'agora se vide. Tout est retombé.

Même l'espérance s'est écrasée sur les pavés, au milieu de fumerolles. Laissant derrière elle une odeur de brûlé.

La place déserte revêt un air de tristesse infinie et d'inachevé.

Je rentre écrire mon article.

Daniel
Marseille, 2017

Le lendemain, Serge reçut un message anonyme leur proposant un rendez-vous dans une boîte de Nice.

« C'est Fouad. Il accepte de nous faire rencontrer Nino. Écoutez, il faudra qu'on fasse semblant d'avoir quelque chose à négocier. Sinon, on n'obtiendra rien, prévint Marbot. Laissez-moi opérer avec eux. Je les connais. »

À vingt-deux heures, ils poussèrent la porte du bar en question, dans le quartier du vieux Nice. Un barman les repéra dès leur entrée et vint vers eux. Serge lui glissa deux mots à l'oreille et le serveur leur indiqua l'escalier d'un geste du bras.

Ils descendirent, l'un derrière l'autre, des marches étroites en colimaçon qui débouchaient dans une cave-boîte de nuit. Sous une lumière tamisée, des filles, perchées sur des tabourets, sirotaient des cocktails. D'autres se déhanchaient au milieu de la piste sur une musique langoureuse, en compagnie de types qui avaient davantage

l'air de marlous que de gentlemen.

Fouad, attablé avec un jeune homme qu'ils supposèrent être Nino, leur fit signe de les rejoindre.

Daniel comprit très vite au ton de la conversation que Nino et Fouad n'avaient pas accepté de les rencontrer pour leur livrer des informations, mais au contraire pour leur en soutirer. Ils étaient inquiets. Ils voulaient savoir qui les avait renseignés sur la fête à bord du yacht. Et Daniel n'avait pas l'intention de leur donner le nom d'Hanna.

Au bout d'un moment, Nino coupa court aux tergiversations :

« Bon, je sais qui c'est, c'est une des filles qui étaient là. Je sais aussi qu'elle a disparu du circuit depuis. Je m'en fous, après tout, de cette nana. Je suis pas son maque ! Mais vous, qu'est-ce que vous me voulez ? qu'est-ce que vous cherchez ?

– Les noms des autres personnes, dit Daniel

– Vous rêvez ? C'est pour ça que vous êtes là ?

– Vous avez quitté la soirée, n'est-ce pas ? Vous êtes parti quand les enfants sont arrivés ? » continua Daniel.

Nino crispa les mâchoires. Il se disait furieux d'avoir été mêlé à ça. Des tarés, ces mecs ! Il respectait les mômes, lui.

« Quand tu leur fourgues cette saloperie, tu les respectes ? dit Serge.

– C'est pas moi qui les fournis et c'est pas moi qui leur ai appris à se défoncer. Je suis pas leur père.

– Non, t'es rien, toi, t'es pas le maque, t'es pas le père, tu t'en

laves les mains, quoi, tu te contentes de récolter les profits. Alors ta conscience, laisse-là où elle est ! renchérit Serge. Je peux te mettre les stups au cul, si je veux. J'ai des copains dans la maison. Je fermerais bien les yeux, sur tes petits trafics, mais tu vois, moi, les pédophiles me font gerber. Et tous ceux qui les fréquentent aussi. Je les fourre dans le même sac !

– Vous savez très bien que si je vous lâche un seul nom, je suis mort », plaida Nino en retour.

Le ton n'était déjà plus le même. Il avait baissé d'une octave. Son aplomb entamé laissait augurer qu'il y pourrait y avoir une suite.

« Ils vont réfléchir, dit Serge en sortant de là. D'un côté, ils craignent que je donne leurs noms à mes collègues, et de l'autre côté, ils sont conscients qu'ils risquent encore plus gros, ils ont la trouille des représailles de leur milieu. Alors reste à savoir desquels ils auront le plus peur. De la police ? Ou de leur hiérarchie ? Comment Nino a-t-il pu être invité à cette soirée nautique ? Ça, je me le demande. Mouloud et lui ne sont pas en relation avec le gratin. Ce sont juste des petits baronets du trafic. Ils ne font que collecter le fric et le refourguer à un type au-dessus d'eux dans cette hiérarchie bien cloisonnée. Une fois que la récolte est parvenue au sommet de la pyramide, une partie des gains partira en Belgique pour être changée en lingots. L'autre sera échangée via un système vieux comme le monde, un système de compensation, c'est un *deal* entre des financiers frauduleux qu'on appelle *sarafs*, l'un établi au Maghreb et l'autre en France. Ce procédé permettant des transferts de sommes sans aucun transport physique de l'argent repose sur la confiance entre ces *sarafs*. Le pognon ressortira blanchi au Maroc, et sera envoyé ensuite sur des comptes à Dubaï. La méthode s'applique aussi

à l'argent produit par la vente d'armes, à celui prélevé par les passeurs sur les migrants, celui de la prostitution, la pornographie, la pédophilie, etc.

– Mais si c'est aussi flagrant, pourquoi on n'arrête pas ce trafic ?

– Parce que, parfois, immoral n'est pas synonyme d'illégal. Ces cabinets d'avocats sont très forts, ils te font voyager l'argent à la vitesse de la lumière, ils savent rendre les circuits impossibles à détecter et le pognon intraçable. C'est le jeu du chat et de la souris. C'est pas tout ! Le fric du crime organisé vient aussi au secours de l'évasion fiscale par l'intermédiaire de banquiers malhonnêtes. Et c'est là que se mélangent les classes sociales… Nos hommes d'affaires, notables, chefs d'entreprises, et j'en passe, sont approvisionnés en *cash* à Paris, pendant que des comptes à l'étranger sont crédités des mêmes sommes au profit des mafieux. Bref, c'est comme ça que vous pouvez voir des hommes d'affaires et des banquiers finir par côtoyer des truands. Sans compter la corruption des politiques, arrosés quand il le faut pour qu'ils ferment les yeux ! Et tout ce petit monde se rencontre souvent par le biais des cabinets d'affaires qui gèrent leur pognon. Dans cette sphère, vous pouvez également retrouver des personnalités du showbiz et des politicards. Or, ces milieux sont poreux, les milliardaires sont parfois contaminés par ces fréquentations peu recommandables, qui leur permettent de donner libre cours à leurs pires penchants, de se laisser aller à tous les excès, consommation de drogues et stupéfiants, et partouzes. C'est ce qui s'est produit sur ce yacht. Les invités étaient réunis pour ça.

– Mon objectif, dit Daniel, est d'obtenir les noms des types qui ont amené les enfants, et qui sont en lien avec ce réseau de pédophiles dont j'ai vu les diffusions de photos. Ce sont eux que je veux dénoncer et toute l'organisation qui est derrière.

– Bon courage mon vieux, parce que tout est lié ! Tout se tient ! Tu vois bien ! Tu peux pas démêler le sac de nœuds ! Et c'est hyper dangereux ! »

Puis, au bout d'un moment, voyant la tête que faisait Daniel, il concéda :

« Bon, écoute, je vais essayer de savoir le nom du propriétaire du yacht. J'ai un pote qui travaille à la douane, au port de commerce. Le bateau a dû faire des demandes dans les ports de la Côte pendant la saison. »

En fin d'après-midi, ils étaient sur les docks. Ils purent récupérer le renseignement. Il s'agissait de la *Kallisté,* appartenant à un armateur grec. Ce bateau avait été loué pour trois semaines par un quinquagénaire américain, Jason Payne, un designer assez célèbre.

« Kallisté, la belle, nom ancien de l'île de Santorin. »

Ils traversèrent un centre commercial immense pour ressortir sur les terrasses du port. Un cargo en partance pour l'Algérie passa sous leurs yeux. Ils marchaient sur le quai en ruminant leur déception. Depuis l'autre soir, ils n'avaient reçu aucune nouvelle de Fouad et Nino. Ils étaient dans l'impasse. Et Serge était à court d'idées pour remonter plus loin cette piste.

Ils s'accoudèrent à la balustrade. Ils fumèrent en regardant les ferries illuminés larguer leurs amarres, jusqu'à sentir la fraîche leur tomber dessus.

Le crépuscule assombrissait le ciel. La mer virait au bleu violacé.

« Allons manger un bout, lança Serge, au bout d'un moment, et

réfléchissons à ce qu'il reste comme possibilités. Une bouillabaisse sur le Vieux Port, ça vous tenterait ? »

La salle du restaurant, abritée derrière une verrière à l'ancienne, donnait sur le quai. Serge avait l'air d'être un habitué. Et un *aficionado* du petit jaune. Ils ne pouvaient y couper. L'apéro eut le mérite de lui délier la langue.

« Nous n'avons que le nom de cet Américain. C'est maigre. Mais si tu veux vraiment continuer, dit Serge à l'adresse de Daniel, je te suggère de fréquenter les endroits de la Côte où ces pékins auraient pu laisser des traces. S'ils sont restés naviguer trois semaines dans le coin, ils ont dû descendre de temps en temps pour se dégourdir les jambes. Devinez quels sont les lieux où peuvent se rallier des milliardaires, ils ne sont pas si nombreux… Les casinos, pardi ! Entre Monte-Carlo, Cannes, et ici. »

Daniel écoutait, des braises dans le regard. L'idée lui paraissait excellente.

« Ne t'emballe pas, en supposant que ces richards aient laissé des souvenirs de leur passage, encore faudrait-il trouver un type acceptant de nous en raconter, c'est pas gagné, mais ça se tente.

– Tu nous accompagnes ? demanda Christian.

– Je suis bien obligé si je veux vous empêcher de faire des conneries ! »

Le lendemain matin, Serge les appela, très excité. Il avait du nouveau. Il les pressait de les rejoindre chez lui.

Il leur cria : *entrez et montez*, depuis l'étage, quand il les entendit

toquer et pousser la porte d'entrée. Il était devant son ordinateur.

Il leur montra un bout de papier qu'il avait découvert, ce matin, glissé sous sa porte. Un nom : Jozef Zemko.

« C'est Nino, ou Fouad, ils n'ont trouvé que cette alternative pour se dédouaner, en espérant que cette concession suffira pour que je les oublie et que cette largesse ne signera pas leur acte de mort. Mais ne vous emballez pas, je les connais, ce n'est sans doute qu'une information négligeable. Si Nino a lâché ce nom, c'est parce que ce type n'a aucune importance, ce n'est sûrement pas un bonnet. »

Cela signifiait qu'après cette info, ils ne tireraient plus rien d'eux. Il faudrait s'en contenter.

En les attendant, Serge avait déjà fouillé le Net.

Paynes, ce designer, avait décoré les villas de stars hollywoodiennes, il figurait dans *Vogue* en compagnie de vedettes de cinéma.

Quant à Zemko, c'était un Slovaque qui avait fait fortune grâce à son talent de photographe. Il possédait une agence de mannequins de luxe.

Ils détenaient les noms de trois personnes présentes sur le yacht au cours de la nuit décrite par Hanna. Paynes l'Américain, Zemko le Slovaque, et Nino.

Parmi la vingtaine d'invités, il y avait un rabatteur.

« L'exploitation d'êtres humains fonctionne comme toutes les activités criminelles, il y a une hiérarchie dans les trafiquants. Les réseaux transitent par des plaques tournantes qui se trouvent

principalement à Moscou, Prague, Kiev…, dit Serge.

– S'il n'y avait pas de demandes, pas de consommateurs, ce commerce n'existerait pas ! »

Daniel voulait obtenir les noms de tous ceux qui avaient abusé des enfants et de cet avocat sans scrupule qui s'employait à laver le pognon du crime. Il rappela l'idée émise par Serge d'aller traîner dans les casinos.

« Pourquoi pas ! On peut toujours tenter le coup. »

Il proposa de débuter par les plus éloignés, et surtout les plus emblématiques. Ceux du Rocher.

Monaco ne possédait rien moins que quatre temples de l'argent. Ils commencèrent, le lendemain après-midi par le plus américain, le Sun casino, ultra-chic et moderne. Ils s'amusèrent un peu aux machines à sous pour justifier leur venue. Serge tenta sans succès d'interroger un serveur. Ils ne restèrent pas longtemps. Direction le Monte-Carlo Bay. Ils n'y firent qu'une rapide incursion.

Serge avait une autre idée dans la tête. Il pensait que le lieu favori de ce genre d'individus était le célébrissime casino de Monte-Carlo. Les plus gros joueurs pouvaient venir y perdre des millions, dans des salles ultra privées, gardées par des vigiles.

Jusqu'à ce jour, Daniel ne connaissait que l'extérieur du majestueux bâtiment, style Beaux-Arts. L'intérieur était aussi grandiose. Pénétrer dans l'Atrium, hall immense aux vingt-huit colonnes ioniques de marbre éclairées par des candélabres en bronze, puis traverser les salons, donnait l'impression d'entrer dans la légende. Salle de l'Europe, l'ombre de James Bond passa sous les lustres en cristal de Bohème. Salle des Amériques, préciosité des bois dorés. Opulence, confort des tapis floraux rouge foncé, orfèvreries,

marbre ivoire, luxuriantes peintures, marqueteries, vitraux. Sophistication, flamboyance, enchantement dans ce décor Belle Époque invitant au rêve.

Serge espérait questionner un vigile, un ancien contact lorsqu'il était en fonction.

On leur dit que Ramon ne travaillait plus ici.

« Merde ! c'est vraiment dommage, Ramon était un indic hors pair. »

Déçus, ils quittèrent Monaco pour aller tenter leur chance à Cannes.

Dans la voiture, Daniel se souvint qu'Hanna avait parlé d'un night-club de Cannes. Elle y avait vu Nino et Fouad.

Serge appela l'employé des douanes pour savoir si le yacht avait mouillé dans le port de Cannes. Ils eurent la réponse deux heures plus tard, juste avant d'arriver. La *Kallisté* avait bien loué une place pour deux jours, au mois de juillet.

Des deux casinos cannois, ils choisirent le Palais des festivals. Même raisonnement, Serge dit que le faste de cet établissement et sa renommée mondiale correspondait mieux au profil des margoulins dont ils cherchaient la trace.

La nuit tombait sur la Croisette. Ils parcouraient le boulevard. Baigné de lumière, au bord de la Méditerranée, le bâtiment de béton et de verre se dressait devant eux. Gigantesque aquarium. Décoration élégante, d'inspiration mythologique. Salle bleu nuit pour les machines à sous. Rouge passion pour celle du poker. Effets de lumière au-dessus des tables de blackjack et de Roulette Anglaise pour créer une ambiance intime. Ici aussi des salles privées et bien

gardées permettaient aux gros joueurs de dépenser à l'abri des regards et des convoitises.

Serge les entraîna au bar des machines à sous. Il n'y avait pas foule. Ils commandèrent des pizzas et des bières. Serge sympathisa avec le serveur. Au moment de lâcher un pourboire, il sortit les photos de sa poche et les montra au garçon. Il profita de la conversation pour mentionner adroitement sa profession de policier. Le barman était embarrassé. Il n'était pas recommandé de dénoncer la clientèle. Mais, récemment, certains incidents s'étant mal terminés dans l'établissement, une enquête était en cours, aussi répondit-il prudemment. Oui, il avait effectivement vu ces deux hommes l'été dernier.

« Ils étaient seuls ?

– Non, ils étaient en groupe, une dizaine de personnes, ils descendaient d'un bateau.

– Vous savez leurs noms ? »

Le serveur s'insurgea :

« Non ! je ne suis pas habilité à vérifier les identités ! Je ne fais que servir.

– Certes ! Mais vous auriez pu entendre des noms. »

Le barman nia avoir suivi les conversations. Et d'abord, ils parlaient tous anglais.

Comme Serge insistait, en fouillant bien sa mémoire, il accepta de se souvenir qu'il y en avait un qu'ils appelaient George, un Anglais.

Dans la voiture, Serge mûrissait à voix haute ses idées. Il savait où habitait Ramon, le vigile du casino, un type bien introduit sur la Côte, dans tous les milieux. Il ne voyait que lui pour les aider à découvrir l'identité de tout ce beau monde et l'aider à recoller les morceaux d'indices qu'ils avaient trouvés.

« Il te faudra combien de temps pour faire ça ? demanda Daniel.

– Dix, quinze jours, ou plus, j'en sais rien mon vieux. »

Pour Daniel, les vacances de Pâques étaient terminées, il allait rentrer à Bordeaux.

Marcus
Londres, 30 décembre 2019

London airport pour vols *low cost*.

Je hèle un taxi. Le chauffeur me glisse un coup d'œil sceptique quand je lui lance l'adresse du Ritz London. Sortir de cet aéroport – destiné aux vols à bas-coûts – puis demander à être transporté dans le quartier le plus huppé de la capitale, et prétendre loger dans l'hôtel le plus chic de la ville lui semble incompatible, voire suspect. Il doit penser que je ne suis pas du genre à dormir dans des palaces. Et me prendre pour un mythomane. Ou un flambeur. Va savoir, avec ces Britishs. Ma tenue vestimentaire contribue à alimenter ses doutes. (Mes fringues trahissant indéniablement ma condition.) Alors, je ne me fatigue pas à lui dire – il perdrait ses repères – qu'une fille superbe, et multimillionnaire en plus, m'attend dans une suite de ce *Castle.*

À l'arrivée, je ne suis pas surpris par la magnificence – clamée sur tous les sites. Vue sur Green Park, décor néo-classique impressionnant, salle de bains en marbre blanc. Bref, le toutim.

Barbara m'accueille à bras ouverts et ce n'est pas qu'une image. Nous sommes heureux de nous retrouver.

Je chasse le souvenir de la manif à Bordeaux et de cette fugitive en gilet jaune qui tente encore de me pourrir ce moment.

Je suis bien avec ma gentille petite Anglaise.

Il faudrait que j'arrête de fantasmer sur une mère de famille bordelaise qui m'a posé un lapin.

Nous faisons l'amour dans le *king size*. Nous buvons du champagne.

Puis Barbara me propose de sortir.

Nous parcourons les plus belles avenues de la City. Notre résidence se trouve à proximité des boutiques de luxe, ce n'est pas une coïncidence. Nous visitons le quartier chic de May Fair. Immeubles de style géorgien, hôtels étoilés, restaurants gastronomiques, zones commerçantes haut de gamme.

Nous remontons King's road, trois kilomètres de vitrines somptueuses, les modes branchées, comme la mini-jupe, ou les chemises à fleurs dans les années soixante, sont nées ici, m'apprend Barbara – tiens, Maggy prétend que c'est Antoine qui avait lancé les chemises fleuries. Les enseignes prestigieuses se succèdent, Cartier, Prada, Gucci, etc. Pour pouvoir entrer, il faut sonner, la porte ne s'ouvre qu'à certaines conditions. Dont celle de montrer patte blanche, soit une bonne carte de crédit.

Barbara insinue que je devrais penser à me saper pour la soirée du 31. Or, je refuse de mettre un pied dans un seul de ces fastueux magasins. Je n'ai pas les moyens de m'offrir ne serait-ce qu'une paire de chaussettes ou un slip dans ces boutiques.

Elle rit et m'entraîne dans un centre commercial où elle suggère que je pourrais trouver une tenue dans mon budget. Si elle m'avait proposé de payer, je l'aurais plaquée sur-le-champ pour grimper dans le premier avion, fine mouche, elle l'a deviné. Je me retrouve dans la même situation qu'à Jersey, au mois d'octobre, quand John me faisait essayer des costards.

Subitement, je suis pris de lassitude. D'abord, me faire abandonner mon jean, c'est comme me forcer à changer de peau. Sans lui, je me sens à poil. De plus, j'ai la sensation de m'éloigner de mon objectif, qui est de suivre la piste de mon espion de père.

Je me demande ce que je fous là.

Bon sang, elle n'a pas eu besoin d'insister beaucoup pour que je vienne finir l'année avec elle. Après la manif, j'étais resté sous un effet nostalgique, avec le sentiment d'avoir – pour la deuxième fois – raté un virage important de l'existence. J'ai donc sauté sur l'invitation pour me sortir cette Estelle de la tête.

Mais au pied du mur, je prends conscience des difficultés. La première étant de savoir comment passer trois jours avec une millionnaire sans me mettre sur la paille ou sans me faire entretenir.

Je continue néanmoins à la suivre sans rien dire, tout en m'étonnant de ma mollesse.

Mon salaire prend une grosse claque, costume gris et chemise noire. La fin du mois risque d'être compliquée. Dieu merci, je peux utiliser mes pompes achetées à Jersey pour le même genre d'occasion – elles m'ont coûté un bras.

À l'hôtel, le repas gastronomique ne réussit pas à me dénouer complètement les nerfs. En effet, Barbara m'annonce que nous partons demain pour Istanbul. Ma grogne de cet après-midi pendant

le shopping – un peu remisée en début de soirée – resurgit puissance dix. J'ai l'impression de m'être fait piéger, je pense à mes dépenses vestimentaires. Je me maudis d'avoir consenti à ces achats, car il n'est pas question pour moi d'aller festoyer à l'autre bout du monde. Mais elle plaide. Des amis à elle ont loué un jet privé. Nous serions une dizaine de jeunes célibataires de notre âge à nous envoler pour la Turquie.

« Un réveillon dans un palais oriental, laisse-toi tenter, Marcus, ce sera *wonderful*. »

Je l'écoute épuiser ses arguments. Et remets lâchement ma décision.

Nous finissons la journée dans un bar *select* du quartier de May Fair. Soirée bling-bling.

Une originale party, me dit Barbara. Nuit spéciale champagne.

Des bouteilles alignées sur le comptoir. Le propriétaire d'un vignoble champenois est venu faire la promo de son invention. Il s'agit d'étrenner ce soir un nouveau concept. Exceptionnellement imaginé pour cette clientèle haut de gamme. Il remplit les coupes. Des paillettes d'or volettent au milieu des bulles. Ces oripeaux rendent le nectar encore plus poétique. Et plus cher.

Malin l'inventeur ! Il distribue à l'envi des feuilles d'or que les filles se collent sur le visage ou sur les bras comme des décalcomanies. Ce qui a l'air de les amuser follement. Le producteur de champagne se frotte les mains. Et empoche les billets.

À force de faire sauter les bouchons, et pétiller les miettes d'or dans nos verres, l'ambiance devient totalement déjantée. Nous nous balançons sur des rythmes exotiques, agglutinés les uns contre les autres, sur une piste beaucoup trop exiguë.

Il fait une chaleur de dingue. Je crève sous mon pull. Barbara n'a plus sur la peau qu'un minuscule top en dentelle noire, au-dessus de sa jupe froufroutante, et un timbre en or entre les seins. Elle a déchaussé ses Louboutin et danse pieds nus. Un peu avant une heure du matin, je la presse de rentrer. Sur le chemin du retour, je lui confie que je ne crois pas pouvoir l'accompagner à Istanbul. Tant pis pour les frais. J'aurai un costard en réserve dans ma garde-robe, au cas où, il pourra me servir, on ne sait jamais.

Mais dans la chambre, changement d'atmosphère, Barbara se jette à plat ventre en travers du lit – je note au passage qu'elle adore faire ça – et me demande subitement de lui reparler de *my father*, de lui raconter en détail cette histoire d'orphelinat.

« *Now ? At midnight ?*

– I'm not sleepy !

Remarque, moi non plus, je n'ai pas sommeil.

Alors, j'entreprends de lui déballer tout ce que je sais. Je lui parle de Tom et de l'orphelinat. Au bout d'un quart d'heure, je m'aperçois que je lui parle de ce petit garçon, comme s'il m'était étranger, je veux dire comme s'il ne s'agissait pas de mon père, mais de n'importe quel enfant.

« Et après, Marcus ? Dis-moi tout. Ton grand-père a emmené Tom avec lui en France ? Que s'est-il passé ensuite ?

– D'abord, il s'est trouvé désemparé avec ce petit garçon sur les bras. Puis, une fois sa décision de l'adopter prise, il a étudié la manière de régler les démarches administratives. Avec l'aide d'un ami anglais et d'un avocat, il a entamé les formalités. Ils avaient exercé un chantage auprès des autorités et de la direction de l'orphelinat qui n'avaient pas intérêt à ce que cette histoire soit

divulguée à la presse. Dans un premier temps, ils avaient refusé de rendre Tom à l'établissement, arguant de l'obligation morale de porter assistance à un enfant en danger. Ils avaient menacé de porter plainte. Ils ont ainsi obtenu que le père de Tom soit contacté. La procédure d'adoption a été engagée et tout a été réglé rapidement. Tom est devenu Daniel Gaubert et français. »

Quand je me tais, Barbara a les larmes aux yeux.

« J'ai voulu aborder le sujet du scandale de l'orphelinat avec mon père, après que tu m'en as parlé. J'ai vite compris qu'il ne souhaitait pas s'exprimer là-dessus. *Tu ferais mieux d'oublier et de dire à ton copain de laisser tomber*, m'a-t-il dit. Je lui ai répondu que tu pensais que ton père avait été assassiné. Il m'a foudroyée du regard comme si j'avais dit une énormité. Il m'a dit : *Ne te mêle pas de ça, je t'en prie,* forget that ! Il ne voulait plus rien dire. Mais je ne vais pas te laisser tomber, Marcus ! j'essaierai de me renseigner ailleurs.

Cette fille est perspicace. Elle m'a relancé sur la piste de mon père pour me convaincre que je pourrais en apprendre à ses côtés. Et me jurer qu'elle est à fond de mon côté.

Elle a atteint son objectif, car je passe la nuit à réfléchir, pendant qu'elle ronronne, blottie contre moi. Au petit matin, je décide de pousser plus loin l'aventure avec elle. Je me donne trois jours, en prenant la résolution de me tenir sur mes gardes.

Et de ne pas me laisser corrompre par l'héritière.

De toute façon, cette liaison n'est pas faite pour durer, nous le savons bien tous les deux. Le monde nous sépare.

Paris, 30 décembre 2018

Dans son bureau parisien, Baron décroche. C'est Moreau au bout du fil.

« Je suis à Londres. Marcus Gaubert est en bonne compagnie. Il a une aventure avec la fille d'un financier de Jersey. Et demain il part avec toute une smala festoyer à Istanbul. Ces jeunes ont loué un jet. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Je n'ai pas l'intention de lui filer le train jusqu'en Turquie.

– Qu'est-ce qu'il fiche avec cette fille, tu le sais ?

– Il couche avec elle, tiens !

– Mmmm. Tu en sais davantage sur la rentière ?

– Mais non ! Elle n'a rien à voir avec ton affaire. Elle baise avec lui, c'est tout.

– Marcus Gaubert a-t-il découvert quelque chose ?

– Non, que dalle. Il connaît le nom de celui qui a renseigné Daniel

Gaubert, Alan Jones. C'est John Brown qui le lui a dit. Ils ont fréquenté les pubs à la recherche du type, mais ils n'ont pas retrouvé sa trace. Il est introuvable de toute façon, cet Alan Jones. Moi non plus je ne l'ai pas trouvé, je me demande même s'il ne s'est pas fait descendre lui aussi. Gaubert ignore complètement de quoi il retourne. Et il ne pourra rien découvrir de plus. Il doit penser que la mort de son père a un lien avec ce milieu, qu'il a essayé de pénétrer, mais il a rencontré cette fille par hasard. Il est parti faire la nouba avec elle et ses copains, elle a l'air de lui plaire, c'est tout. Mon avis c'est que notre détective en herbe n'ira pas plus loin, il faut lui foutre la paix. Il s'amuse. Il va finir par capituler. Bon, c'est terminé pour moi, je rentre à Paris.

– OK. À Istanbul, tu dis ? Tu m'envoies le nom de la fille et celui du type qui a loué le jet ?

Marcus
Istanbul, 31 décembre 2018

Me voilà, moi, Marcus Gaubert, petit journaleux d'un quotidien régional, à bord d'un jet privé. Entouré de milliardaires qui partent faire la noce à l'autre bout de l'Europe. Irréel. J'ai l'impression de connaître un moment de vie décalé.

D'autant que dans l'avion, ces beaux gosses échangent des propos qui sont de l'hébreu pour moi. Ils ne peuvent s'empêcher de parler de leurs affaires. Je ne pige rien à leurs discours. *Business*, fonds d'investissement, etc.

Alors, je les observe. C'est tout ce que je trouve à faire pour meubler le temps. J'étudie les visages, les attitudes, faussement désinvoltes – vous y fiez pas, ils sont attentifs. Sur leurs gardes. Comme des sentinelles. Des guetteurs. Des rivaux, à épier chez le concurrent le moindre signe d'optimisation fiscale ou de bonus.

Bon, j'ai compris, les riches se tirent la bourre entre eux.

Et je décèle dans les regards cette drogue qui les fait vibrer.

C’est leur vie.

Toute leur vie.

Je vois briller, sous leurs sourires policés, leurs dents ultra-blanches de requins.

J’entends qu’untel *pèse* trente millions de dollars, un autre le double, etc.

Puis la conversation dérive vers leurs difficultés récentes à recruter des pilotes d’avion pour leurs jets. Mon Dieu ! quel malheur !

J’apprends que le vol que nous sommes en train d’effectuer a coûté *un petit billet,* comme dit l’un d’entre eux en pouffant de rire, soit soixante mille euros.

Je découvre de quoi leur quotidien est fait.

Il m’est impossible de glisser un mot dans leurs discussions. De quoi pourrais-je parler ?

Je crains de m’ennuyer pendant ce séjour.

Cela n’échappe pas à Barbara qui me prodigue alors moult attentions. Cette fille possède une sensibilité exacerbée et une bienveillance touchante. Elle capte tout.

Sans cesse pénétré par son regard, je me sens percé jusqu’au cœur.

Un des mecs s’étonne de la tête que – sans m’en rendre compte – je dois faire, et il me lance :

« Laissez-vous aller, mon vieux, celui qui a dit que l’argent ne faisait pas le bonheur n’avait jamais voyagé avec nous. »

Il s’esclaffe de son bon mot.

Et tout le monde rit autour.

Me laisser aller, je voudrais bien, mais je n'y arrive pas.

Non, je ne peux pas me laisser aller à l'euphorie avec eux.

Je n'ai pas le cœur à ça.

Je ne parviens pas à m'amuser, je l'ai bien senti, hier soir.

Je ne suis pas dans mon milieu.

Ils ne peuvent pas comprendre. Ils ne sont pas dans ma peau.

Qu'est-ce que j'ai à voir avec eux ?

Et eux avec moi ? Avec ce que j'ai dans la tête. Avec la mort de mon père. Et ma révolte dans les tripes.

Qu'est-ce que tu fous là, Marcus ?

Je cherche un assassin.

Fais gaffe.

Tu t'éloignes de ta mission.

Et tu joues avec le feu.

Après avoir survolé l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Bulgarie, nous surplombons les confins de l'Europe de l'Est. Je prends conscience que pour mes compagnons de voyage, ce vol n'est qu'un saut de puce et le monde un tout petit village.

À ma gauche, j'aperçois les rivages découpés de la mer Noire, puis, cinq minutes après, à droite, brillant sous le soleil, les eaux

bleu-vert du Bosphore. Scindée en deux, un pied sur chaque continent, la ville surgit, avec ses coupoles, ses flèches pointées vers le ciel.

Atterrissage. Un taxi nous conduit au port, situé à cinq minutes, et nous embarquons sur une vedette qui nous fait traverser le Bosphore.

Le bruit du moteur nous empêche de parler. Barbara m'observe, elle semble guetter sur mon visage des signes d'émerveillement. Le vent mouille ses yeux.

Je ne résiste pas au plaisir. À ce moment-là, je me fonds dans son sourire. Elle se serre contre moi.

Notre bateau s'amarre au ponton d'une propriété. J'aperçois, tout en haut, la villa imposante qui domine le rivage. Une demeure ancienne tout en bois. Ces habitations, dites yalis, édifiées pour des pachas, dans une ville qui s'appelait alors Constantinople, appartiennent encore à de grandes familles ottomanes ou à l'élite de la société.

Halim, le jeune homme qui a loué le jet, nous fait maintenant pénétrer dans la maison de ses ancêtres – nous devons d'abord nous déchausser. Le hall lumineux s'ouvre sur un escalier courbe somptueux, rampe ouvragée, tiges d'iris entremêlées, qui dessert vingt-quatre chambres, précise le propriétaire. Barbara est toujours pendue à mon bras. Halim nous fait faire le tour de la salle pour nous expliquer la provenance des objets sous vitrine et du mobilier. Des pièces offertes par des chefs d'états, et princes du monde entier. Je tombe en admiration devant un vase égyptien superbe, présent de Napoléon.

Halim nous apprend que Simenon, venu interviewer Trotski en exil à Istanbul, a séjourné dans cette maison, en 1933.

La visite continue. Des salons se succèdent, mêlant ambiance orientale et occidentale. Poufs ottomans, boiseries des portes et des cloisons travaillées comme de la dentelle, tapis persans en soie, poteries précieuses, moulures ornementant les plafonds, vases chinois, armoires syriennes en bois incrusté de nacre, gravures anciennes, miroirs vénitiens, et quelques objets d'art contemporain, toiles de maître et sculptures modernes posées sur des consoles en verre insolites dans ce décor.

Une heure plus tard, après avoir pris possession de notre suite, nous pénétrons dans la pièce principale, salle ovale parée de tentures évoquant le ciel de la tente du sultan. Une vingtaine de serveurs en gilet noir et chemise blanche s'affairent autour d'un buffet aux saveurs orientales.

Nous rejoignons d'autres personnes arrivant de destinations différentes. Je comprends que circuler en jet à travers le monde est une pratique banale dans ce milieu.

Un jeune homme fait une entrée très remarquée. De taille moyenne, cheveux blonds, lissés, coupés au carré, effleurant ses épaules, yeux perçants, ni bleus ni verts, physique de play-boy, très élégant, il est suivi de quatre jolies filles.

Halim me chope par le bras :

« Viens, je vais te présenter quelqu'un. »

Pendant que nous traversons la salle pour nous diriger vers cet inconnu, Barbara me souffle à l'oreille qu'il s'agit d'un photographe venant de Bratislava, où il possède une agence de mannequins. Ces top-modèles, Slovaques et Ukrainiennes, qui l'accompagnent, travaillent pour lui. Elles ont leurs photos dans les magazines de luxe, aux côtés de Cindy Crawford, me dit ma compagne. J'ai l'impression,

à les voir se trémousser, que leur talent ne se limite pas à l'art de la pose.

L'intéressé me tend une main ornée de deux bagouses.

« Jozef Zemko. Et vous ? Vous êtes français ?

– Marcus Gaubert. Oui monsieur, Bordelais.

– Ah ! j'adore la France et le Bordelais ! Je loue parfois une villa dans "les 441", à la pointe du Cap Ferret. »

J'acquiesce, je connais, mes grands-parents vivent dans le coin.

Il me dévisage en fronçant les sourcils.

« Gaubert ? Comme le monde est petit ! »

Son rire forcé sonne étrange.

L'ambiance entre nous est gelée. Cet homme ne semble pas vraiment heureux de faire ma connaissance. Reniflant un relent de jalousie, je me figure qu'il s'agit d'un ex de Barbara.

Il se met à me questionner sur mon métier de journaliste. Ce n'est pas de la bienséance. Il a réellement envie d'en savoir plus sur moi. Son attitude est intrigante.

Halim met fin à la situation ambiguë. Il entreprend de nous brosser un portrait élogieux de son invité, de nous vanter sa réussite dans le milieu de la publicité.

« Oh ! vous savez, la Slovaquie est en plein essor économique, c'est tellement facile d'y faire fortune, dit Zemko, faussement modeste, il suffit de le vouloir ! »

Puis, dominé par son narcissisme, il ajoute :

« Mais le monde doit se tenir prêt, car j'ai d'autres projets pour lui, de grands projets ! »

Halim enfourche le sujet, continuant à flatter la virtuosité de son ami dans les affaires.

Zemko rit aux éclats et se tourne vers moi. Je dirais qu'il est en train de me narguer. Ou de me jauger.

« Vous savez, le problème n'est pas de gagner de l'argent, c'est de pouvoir le dépenser quand on en gagne autant. De trouver le temps, et les idées, pour ça. C'est difficile, vous savez. Un million par mois. Il faut de l'imagination. Surtout quand on n'y a pas été préparé. Comme moi. J'essaie pourtant. Chaque jour, je m'efforce de consommer. D'acheter. Mais je vous assure, je n'arrive pas à tout dépenser ! Bon, il faut dire que je suis encore un apprenti. Un débutant ! »

Bien sûr, débutant le fait se marrer de plus belle. Et déclenche les rires autour de lui.

Je devine qu'il vient de décocher un coup de pied à l'aristocratie des milliardaires. La lignée a dû lui faire sentir d'où il sortait. Il a dû avaler quelques couleuvres pour arriver à s'insérer dans le sérail.

Puis j'assiste à un échange entre ces deux *serials entrepreneurs* sur leurs *optimisations* du moment.

Halim relate sur le ton d'une blague un de ses bons coups, réalisé avec l'acquisition de toiles d'un parfait inconnu. Le simple fait de les avoir achetées – à très bas prix –, d'avoir associé son illustre patronyme à ces œuvres, équivalant à l'estampiller d'une marque prestigieuse, a fait grimper la côte de l'artiste de façon vertigineuse. Il a pu alors se défaire de ces croûtes, qu'il n'a jamais eu l'intention d'accrocher chez lui ni d'ajouter à sa collection, en multipliant leur prix par cent.

Par cent ? je crois avoir mal entendu.

Estomaqué, je comprends comment l'argent va à l'argent. Et sur quelles têtes le ruissellement coule par vocation.

Le discours de ces stratèges de la spéculation me fatigue un peu.

Barbara continue à converser avec eux. Je les abandonne.

Je me tourne vers une jeune femme qui a l'air de s'ennuyer autant que moi. Elle ne me semble pas faire partie du microcosme ambiant.

Elena est française, d'origine slave. Elle parle plusieurs langues, dont le russe. Ce qui justifie sa présence, m'explique-t-elle. Nous nous écartons du groupe de ces conquérants du Monde. Je lui demande ce qu'elle fait là.

« Et vous ? vous êtes la nouvelle coqueluche de Barbara ? Mmmm, attention à vous ! me dit-elle, puis elle ajoute en riant : Moi ? Oh ! je suis seulement la concierge. »

Devant ma tête ahurie, elle rit aux éclats.

« Je suis au service des riches. Je suis chargée de satisfaire leurs caprices. De prévoir leur hébergement quand ils me le demandent, par exemple. Ou aussi bien d'appeler un taxi. Ou de prendre rendez-vous dans un institut de beauté. Chercher le chirurgien le plus coté. Leur dégoter les nouveaux gadgets dans le vent, sacs, accessoires, bijoux les plus fous, les plus chers, les plus originaux. Et aussi trouver des idées pour dérider leur quotidien. Pour lutter contre leur spleen. Ils sont sujets à ça, vous savez. Les pauvres petits. Si vous avez le moindre désir, je ferai tout ce qui est en mon possible pour le satisfaire.

« Je vois. C'est un boulot qui doit rapporter. »

Elle ignore ma remarque, et me tend une coupe de champagne.

« Là, par exemple, je me suis occupée d'acheter des cadeaux de fin d'année. Il m'a fallu dénicher des objets exceptionnels. Portefeuilles uniques. Stylo avec diamants incrustés – cent quatre-vingt mille euros me souffle-t-elle. Portables en céramique avec sonnerie jouée par orchestre philharmonique – quatre-vingt-cinq mille euros pour la version or.

Décidément, tout ce que je découvre ici ressemble à une farce.

Elena continue à me dérouler la liste des envies de ces riches qu'elle materne.

Je ne l'écoute plus. Je viens de croiser le regard de Jozef Zemko, en train de m'épier de l'autre bout de la salle. Je me demande si son intérêt pour moi est dû au fait qu'il connaît les quarante-quatre hectares ou à ma liaison avec Barbara.

Il se dirige vers moi, tend sa coupe pour trinquer.

« Monsieur Gaubert, Marcus ? vous permettez que je vous appelle Marcus ? Où avez-vous rencontré cette chère Barbara ? »

Voilà, j'ai ma réponse, ma relation avec elle est bien l'objet de son ressentiment.

« À Paris, chez des amis communs. »

Je ne sais trop pourquoi, j'ai eu la présence d'esprit de mentir. Je devine à son regard acéré qu'il n'en croit pas un mot. Il émet un petit rire sceptique et me donne dans le dos une légère tape qui n'a rien de cordial. Je le sens réellement agacé par ma personne.

Barbara revient vers moi. Elle me propose de sortir faire un tour. La vedette qui nous a conduits ici est à notre disposition pour nous

faire longer les rives du Bosphore jusqu'à la tombée de la nuit, en attendant le repas de réveillon.

Dans le bateau, je lui fais part de ma réflexion au sujet de Zemko.

Choquée, elle proteste, il n'a jamais été son amant.

Un doigt sur la bouche, elle me fait signe de me taire en me montrant le pilote, à la barre.

Nous profitons de la magnificence du paysage. Des Yalis, tous plus beaux les uns que les autres, bordent le rivage. Plus loin, nous apercevons les flèches et la coupole de la mosquée bleue. Des merveilles s'offrent à mes regards, mais nous sommes à l'est, le crépuscule tombe vite. Istanbul allume déjà ses lumières.

Dès que la porte de notre suite se referme sur nous, Barbara manifeste de l'étonnement :

« Qu'est-ce qui te fait croire que Zemko a été mon amant ?

– Je ne sais pas, je l'agace. Il ne serait pas amoureux de toi ? »

Barbara fait une drôle de tête :

« Pff ! Tu as vu les filles qui l'accompagnent ? il n'a pas besoin de moi ! Il a toujours des beautés autour de lui. Pourquoi dis-tu ça ?

– Parce que j'ai senti que je lui étais antipathique. Si ce n'est pas à cause de toi, alors c'est autre chose. Il n'aime pas les Français ? Ou ceux qui n'ont pas réussi comme lui dans les affaires ? Il est snob ? C'est un nouveau riche, tu me disais ?

– Si tu veux. Tu sais, on ne parle plus comme ça, aujourd'hui. Le stéréotype de nouveau riche est un vieux concept. Certains parviennent à amasser, en moins de dix ans, une fortune que les

anciennes familles mettaient plusieurs générations à édifier. Ils ne sont plus rejetés. Ils reçoivent au contraire l'admiration, pour leur génie de l'argent. La plupart des gens que tu vas voir ce soir sont des héritiers de richissimes familles ou des propriétaires d'industries ou de grandes marques, mais Zemko est comme un poisson dans l'eau maintenant dans ce gotha.

– Comment a-t-il fait pour s'immiscer dans ce milieu ?

– En fait, c'est grâce à la pratique du mécénat. J'ai entendu dire qu'il avait financé le programme d'un ami d'Halim, un projet artistique. À la faveur de ce plan, il est arrivé à se faire connaître et à se faire estimer. Le sponsoring est le meilleur moyen de tisser des liens. D'assurer sa réputation, dans le cercle des milliardaires. De s'acheter une forme de respectabilité. Si tu veux figurer dans le répertoire très sélect de ces fortunés. Tu vois ?

– Mais d'où il tire sa richesse ? De son agence ?

– Oui, en partie, je présume. Ce type de richesse sophistiquée, liée aux médias, ou au cinéma, est très appréciée. C'est tendance ! Mais tu as raison, il claque beaucoup, sans compter, il doit pratiquer des investissements dans d'autres secteurs. Je ne crois pas que ses mannequins puissent lui rapporter autant d'argent.

1 Les 44 : quartier du Cap Ferret, domaine privilégié s'étendant sur 44 hectares, derrière une nature luxuriante et sauvage s'abritent de belles villas.

Marcus
Istanbul, 1er janvier 2019

Robes de soirée – signées Balmain, Channel, Valentino – longues, longues, longues, moulantes, sculptantes, fendues au-dessus du genou, bouffantes, froufroutantes.

Lamé, organza, tulle. Mousselines de soie.

Décolletés vertigineux.

Femmes d'affaires, épouses de pdg, starlettes, pénètrent à la queue leu leu, dans la salle immense, au bras de boss en habit noir. On dirait un défilé royal à la mode de notre temps.

Je suis impressionné par le nombre de convives – deux cents personnes, me glisse Barbara à l'oreille.

Des serveurs remplissent des coupes de Rœderer. Nous levons nos verres à la nouvelle année.

Je ne vois autour de nous que des faces radieuses.

Nous trinquons à l'avenir.

Au bonheur.

Leurs vœux ?

Que pour eux, surtout, rien ne change.

Que le monde ne tremble pas sous leurs pieds – chaussés de Berlutti ou de Louboutin.

Qu'il continue à tourner pour eux.

À les gâter.

Que le futur tienne ses promesses. Ses largesses.

Ils portent un toast au Dieu Argent.

Ils boivent à leur étoile.

À leur succès. À leur intelligence. À leur pouvoir. Aux plus-values. Au profit. Au rapport. À l'abondance.

Ils se gargarisent de discours de bienfaiteurs de l'humanité – que deviendraient les pauvres, sans les riches ? hein ? je vous le demande.

Ils se congratulent.

Grand bien leur fasse.

Ils s'applaudissent.

Barbara me fait évoluer au milieu de gens qu'elle connaît.

Un quinquagénaire nous arrête :

« Barbara, comment va *your father* ? »

Elle me présente l'homme au bras duquel se pend une adolescente. Je pige vite qu'il ne s'agit pas de sa fille.

Plus loin, je vois Halim en grande discussion avec un couple. Barbara me pince le bras et me souffle à l'oreille : « il fait des affaires avec le mari et il baise sa femme. »

Alors, ça m'intéresse. Je sens que la scène va me distraire.

La femme est très belle. Et brûlante. Elle n'a d'yeux que pour l'amant. Je lui reconnais une certaine élégance. Elle ne cherche pas de faux-fuyants, au moins.

Halim, lui, fait tout pour ne pas croiser son regard. Il fixe le mari, ou ses chaussures. L'homme semble ne rien voir. Ou alors il s'en fout. C'est possible.

Je découvre ce vaudeville, saupoudré de lustre.

Classique.

Et logique comme la géométrie. Les relations métriques dans le triangle amoureux :

Nature : désir, concupiscence. Réciprocité : emballement des corps, fièvre, libido. Démonstration : nuits sulfureuses. Résultat : l'amour fait bouillir le sang. Théorème : La passion consume les cœurs.

Nous nous dirigeons vers la salle à manger. Tables rondes, de huit personnes. Couverts en or, vermeil, baccarat, et porcelaine signée Dior. Une procession de serveurs, en rang d'oignons, sanglés dans leur gilet, apporte une succession incroyable de mets.

J'observe la lutte de ces patrons du cac 40 et de leurs duchesses ménopausées pour ne pas s'empiffrer. Je me dis que garder la ligne

doit représenter une gageure dans ce milieu, surtout à partir d'un certain âge. J'imagine leurs efforts pour combattre le délabrement des corps, les bourrelets, la cellulite, l'avachissement des ventres, des seins, des cuisses, et les ravages du temps – dont toute leur oseille peine quand même à les préserver – sur leurs figures replètes.

Zemko est assis à une table située à quelques mètres de celle à laquelle je suis placé. Je surprends à plusieurs reprises ses coups d'œil involontaires dans ma direction.

Je le vois adresser des paroles à sa droite ou à sa gauche avec des mimiques de courtoisie pour donner le change, et céder toutes les deux minutes à un réflexe qui lui fait dévier son regard vers moi. C'est instinctif, comme un tic. Je le captive. Il fait une fixation sur ma personne. Et ma présence a tout l'air de l'agacer.

Je ne peux m'empêcher de spéculer. Le Cap Ferret, les 44… Ses mots, *le monde est petit*, le ton ironique et glacial. Je pense aux mises en garde de John, mon père était surveillé, je ne vais pas tarder à l'être moi aussi, et peut-être est-ce déjà le cas.

Mais je fais taire mon imagination, je ne vais pas partir dans des délires sous prétexte que ce type me regarde de travers. L'explication la plus raisonnable à son animosité reste qu'il en pince pour Barbara, il devait nourrir – quoi qu'elle en dise – le secret espoir de finir dans son lit et de s'introduire par la même occasion dans une grande famille, et il se fait griller l'opportunité par un petit Français sans le sou.

Pourtant, sans déterminer vraiment ce qui me chiffonne chez cet individu, je continue à m'interroger sur lui, et sur la façon réfrigérante dont il m'a abordé. Et je me demande quel rôle il joue après de ses jeunes mannequins.

Plus tard dans la soirée, Barbara me révèle qu'elle a essayé de se renseigner auprès d'Halim. D'après lui, Zemko a réussi rapidement grâce à son sens artistique et à son génie du relationnel. Il a su tisser son réseau.

Ma compagne décrypte pour moi les propos de son ami : tisser son réseau signifie arroser des politiques, ou des personnes bien introduites dans les cercles des pouvoirs.

Elle ajoute que Zemko s'est invité à cette fête à la dernière minute.

« Comment sais-tu ça ?

– Halim me l'a dit, Zemko lui a téléphoné hier soir, pour lui dire qu'il allait passer à Istanbul. Évidemment, c'était pour se faire inviter. »

Cette information réactive les suspicions que j'ai déjà eu du mal à balayer.

Barbara me voit songeur.

« J'ai bien compris que tu es tenté de faire un lien avec ce qui est arrivé à ton père, à cause du Cap Ferret. Tu soupçonnes Jozef de n'être pas là par hasard, mais d'être venu pour toi, n'est-ce pas ? »

Je lui réponds que c'est une extrapolation qui m'est effectivement venue à l'esprit, mais j'ai un esprit cartésien, l'insuffisance d'éléments probants – un ressenti d'antipathie, et la coïncidence du Cap Ferret – me font rejeter cette hypothèse cousue de fil blanc.

« Halim pourrait te renseigner, mais il faudrait lui en dire plus. Laisse-moi lui parler de ton père. Je t'assure, on peut lui faire confiance, Halim est un type bien. »

Devant ma mine dubitative elle ajoute :

« Écoute, demain, quand on sera rentrés, tu n'auras qu'à lui parler toi-même, en attendant, viens danser ! »

Daniel
Marseille, mai 2018

Serge, hospitalisé en urgence pour un problème cardiaque, allait être opéré. Il avait demandé à voir Daniel – au cas où il ne se réveillerait pas.

Christian attendait Daniel à l'aéroport. Ils échangèrent à peine trois mots sur le parking avant de filer à l'hôpital.

Le malade leur parut en assez bonne forme, quoique pâle et un peu amaigri. Il s'exprimait sur un ton optimiste et combatif. Il se préparait à l'opération comme à une épreuve sportive. Il se disait résigné à placer son sort entre les mains du chirurgien, puisqu'on ne pouvait même plus compter sur Dieu, de nos jours.

Daniel se demandait toujours ce que Serge pouvait avoir découvert de si important pour le faire venir en urgence.

D'abord, il fut déçu. Serge souhaitait avant tout lui adresser une mise en garde. Il avait tenu à lui transmettre ses recommandations les yeux dans les yeux pour mieux le convaincre.

« Bon, Daniel, j'ai bien réfléchi avant de t'imposer ce voyage. Il fallait que je te prévienne : tu risques ta vie dans cette affaire. Je voulais te le dire en face, pour être sûr que tu m'aurais bien compris. Tu es face à un mur. Tu n'arriveras à rien. Ils détiennent tout. Le pognon. Le réseau. Les relations. Et surtout le pouvoir. Tu vas t'épuiser. Et si jamais tu t'approches trop près de leur cercle d'intérêts, tu vas te brûler les ailes, ils n'hésiteront pas à te trouer la peau. »

Daniel ne formulait pas la question que ce discours lui inspirait. Serge devina :

« Tu te demandes ce qui m'a fait changer d'avis ? Pourquoi je te dis ça maintenant, n'est-ce pas ? »

Daniel acquiesça.

« J'ai retrouvé Ramon, tu sais, le vigile du casino. Il m'avait promis de me récolter des infos sur les personnes qui étaient sur le yacht. Il m'a éclairé sur ces individus. Il a évoqué des soirées luxurieuses dans un palace de Los Angeles. Des orgies, pour lesquelles des pourvoyeurs fournissaient des mineurs. Et ce n'est pas tout. Quand, dans une même soirée, tu as sur le pont – en l'occurrence, c'est bien le cas de le dire – des pédophiles, des barons de la drogue, un avocat véreux, un producteur de cinéma et quelques autres pingouins, tous mouillés dans la criminalité, la consommation de drogue, de chair fraîche ou dans l'évasion fiscale, le mélange est détonnant. Explosif, mon vieux ! Et tu avais raison, le lien entre ces personnes, ce sont les cabinets d'affaires. Ils blanchissent, de la même façon, sans la moindre vergogne, l'argent du crime et celui de la fraude fiscale, avec la complicité de banques. »

Daniel se contenta de sourire. Il pensait à tout ce qu'Alan lui avait raconté. C'était exactement ça. Cette soirée sur le bateau était la

parfaite illustration de son discours sur la perméabilité de ces milieux.

« Daniel, ce sont des types dangereux. Ils ont des tueurs sous la main. Ils n'hésiteront pas à t'éliminer, si tu te mets en travers de leur chemin. Souviens-toi de ton ami Peter.

– Merci du conseil, dit Daniel, j'en tiendrai compte.

– Bon, ça va, j'ai compris. Tu ne m'écouteras pas ! Je m'en doutais. Punaise, ta caboche est aussi dure que la mienne ! »

Il se redressa dans le lit pour ouvrir le tiroir de la table de nuit, et attraper, d'une main tremblotante, un petit calepin rouge.

« Tiens, tu as là-dedans les coordonnées de Ramon. Je lui ai parlé de toi. Va le voir de ma part, si tu décides de t'entêter malgré mes avertissements. Il t'aidera. Il me l'a promis. Il a fini par retrouver une des filles. Et elle a accepté de parler. Elle a confirmé ce que t'avait dit Hanna, au sujet des gosses, ainsi que la présence de truands et d'hommes d'affaires. Il te la fera rencontrer. J'ai noté mes remarques, sur les premières pages. Mes réflexions personnelles, si tu veux. Tu as aussi le téléphone de Karim. Pareil, le gamin m'a promis de t'aider. Il a même juré de veiller sur toi, si tu en as besoin. Tu comprends, ils me doivent beaucoup, ces deux-là. Et ils font partie de ceux pour qui l'amitié a encore un sens. Mais fais gaffe à toi quand même. Revenez dans quelques jours pour vérifier que je suis toujours de ce monde et pour me donner des nouvelles par la même occasion.

– Merci Serge, dit Daniel en lui prenant la main.

– Maintenant, fichez le camp tous les deux, j'ai besoin de me préparer. Demain est un grand jour pour moi. »

En sortant de l'hôpital, Christian demanda :

« Tu restes un peu à Marseille ?

– Oui, j'ai prévu de rester jusqu'à dimanche soir. Alors, en attendant, si on allait voir Karim ?

– Je vois que les conseils de Serge ne t'ont pas beaucoup ébranlé.

– Tu n'es pas obligé de me suivre. »

Christian balaya la remarque d'un geste de la main. Il précisa simplement que, contrairement à Serge, ils ne possédaient pas une arme dans la boîte à gants.

Daniel répliqua que, de toute façon, une arme ne leur serait d'aucune utilité, car ni l'un ni l'autre n'aurait assez d'estomac pour s'en servir.

À l'entrée de La Savine, un gamin de douze ans à peine faisait le pet, campé sur une mobylette, en plein milieu de la rue. Ils descendirent lentement de voiture. Le gosse, s'essayant à jouer au dur, leur gueula de dégager.

Ils connaissaient à présent la part d'esbroufe. Et Serge leur avait enseigné la procédure pour pénétrer dans la cité. Ils prononcèrent le mot de passe : Karim, on veut parler à Karim.

Le garçon dégaina son téléphone, l'air sérieux comme un fonctionnaire des impôts. Il parlementa, puis leur jeta :

« Attendez là ! »

Le gosse entreprit de se rouler une clope, effritant sous leur nez un morceau de cannabis dans le tabac, tout en soutenant leur regard d'un sourire insolent,

Au bout de cinq minutes, Karim s'amena. De loin, il levait le bras

pour signifier qu'il les remettait et qu'il savait pourquoi ils étaient là.

Christian prit la parole pour l'informer des problèmes de santé de Serge. Le jeune homme afficha un air compatissant. Il se tourna vers Daniel et dit en lui tapant sur l'épaule :

« Alors, mon frère, t'aurais besoin d'un garde du corps à ce qu'il paraît ? »

Il faisait nuit, quand Daniel et Christian toquèrent à l'adresse indiquée par Karim. Celle d'un bistrot malfamé niché dans une ruelle du quartier du Panier à Marseille.

Une pancarte collée sur la porte affichait fermé.

Karim avait précisé qu'ils devraient frapper quatre fois. Il les fit entrer aussitôt et barricada derrière eux.

Dans la salle faiblement éclairée, puant la sueur et le tabac froid, Nino les attendait, assis à une table de quatre. Karim leur fit signe d'occuper les deux chaises vides. Nino les salua, sans les regarder et sans leur tendre la main. L'accueil était glacial. Le jeune homme manifestait une contrariété dissimulant mal son inquiétude.

Daniel se demanda par quel tour de passe-passe Karim avait pu obtenir la présence de ce vendeur de drogue, ce soir. Il s'interrogeait de la même façon sur la nature de cette amitié indéfectible, nouée entre Serge et Karim. Les pactes entre ces flics et ces petits voyous lui semblaient régis par des codes mystérieux. Des lois fondées sur une forme de respect qui échappait à toutes les règles. Il y avait pourtant là quelque chose de profondément humain qui défiait la morale.

Mais Serge lui avait conseillé de ne pas poser de questions en dehors du sujet qui l'intéressait : *Tu ne pigerais rien à leurs rapports ni à leur conception de la loyauté, de toute façon, il faut une longue expérience comme la mienne pour comprendre leurs transactions. Et encore ! je m'y perds moi aussi ! alors, toi !*

Nino était là, signe qu'il était décidé, bon gré mal gré, à coopérer. Les raisons qui l'avaient fait changer d'avis resteraient obscures.

Assis en face de Karim et Nino, les deux professeurs de l'Éducation nationale n'en menaient pas large. Ils n'en revenaient pas de se trouver ici, prêts à s'entretenir et à négocier avec des bandits à la petite semaine – eux qui de toute leur vie n'avaient jamais commis la moindre exaction, à part quelques petits excès de vitesse. C'était à peine croyable, et malgré le contexte tendu, la situation revêtait un aspect cocasse.

Karim était visiblement le plus décontracté des quatre. Conscient de l'importance de son rôle d'intermédiaire, il exprima d'emblée sa volonté de mener les débats. Pour la première fois de sa vie, il devait se sentir investi d'une mission respectable.

Daniel interpréta cet aplomb comme un signe positif. Karim avait probablement des billes pour contraindre Nino à parler.

« Vas-y, Daniel, dis-nous ce que tu veux savoir.

– Les noms des personnes présentes sur le yacht. Et ce qui s'est passé. »

Nino soupira :

« Ça ne doit pas sortir d'ici, les mecs. »

Il avait peur.

Pour le rassurer, Karim fit un geste ample du bras, englobant le local barricadé et désert.

« Tu vois des oreilles indiscrètes ici, mon frère ?

– En plus, je ne les connaissais pas ces mecs, moi, plaida Nino.

– OK, ok, apaisa Karim, mais dis-nous ce que tu sais, c'est tout ce qu'on te demande.

– Y avait trois filles. Hanna, bb, et Marylin.

– Tu connais leurs vrais noms ?

– Non, j'en sais rien.

– Le boss de la soirée, c'était qui ?

– Paynes, l'Américain.

– Et toi, qu'est-ce que tu foutais sur ce bateau ? Qui t'a invité ? »

Nino hésitait encore à tout balancer, mais il ne pouvait plus reculer.

« C'est un type qui collecte les fonds au niveau national. »

Sous-entendu l'argent de la drogue à grande échelle dans le pays, ce qui laissait supposer qu'il était un contact habituel de Nino.

« Son nom, exigea Karim.

– Il se fait appeler Vince, je sais même pas son vrai blaze. En tout cas, lui n'a rien à voir avec les enfants. Il est comme moi. On n'était pas au courant.

– Qu'est-ce qu'il fichait là, alors ?

– J'en sais rien, c'est pas mes oignons ! il avait l'air de bien connaître les autres, l'Anglais et l'Américain.

– Est-ce qu'il est resté ? Tu l'as revu, après la soirée ? Il t'a raconté ce qui s'est passé ?

– Oui, je l'ai croisé une ou deux fois, dit-il en s'essuyant le front, mais jamais seul, et on n'a pas parlé de ça. Il n'y tenait pas et moi non plus.

– OK, et les autres ? Qui a amené les mômes ?

– Je n'en sais rien.

– Tu mens ! bondit Daniel.

– Oh ! calme-toi ! dit Nino, bon, il y avait qui encore sur ce bateau ?

– Des mecs qui font du *business* ensemble. Ils se sont mis à l'écart, avec l'Anglais, et j'entendais que des bribes, mais ils parlaient pognon. Pas de femmes, à part les trois putes. Très jeunes, les filles. Il y avait d'autres types, un Russe, un Rital, un Français.

– Son nom ?

– Deschamps. Mais il faisait pas partie de la bande. J'ai eu l'impression que c'était la première fois qu'ils se voyaient. Au début de la soirée, Paynes lui a présenté un type qui s'appelle Zemko. Ils ont vite sympathisé.

– Qui c'est ce Zemko ? Tu le connais ?

– Jamais vu avant.

– L'Anglais, tu sais son nom ?

– Non. Ils ne m'ont pas fait les présentations, figurez-vous ! J'ai juste capté qu'ils l'appelaient George. Bon, voilà, cette fois, je vous ai tout dit. Quand j'ai compris ce qui se préparait, avec les mômes, j'ai appelé Fouad, il est venu me chercher et j'ai faussé compagnie à tous ces enfoirés.

– Donc tu ne sais pas non plus ce qu'il est advenu des enfants ? »

Nino signifia son ignorance d'un pincement des lèvres.

« Bon, allez, donne-lui les photos », commanda Karim.

Daniel et Christian échangèrent des regards étonnés.

Nino avait pris le temps de faire des photos avant de quitter le bateau ! C'était un coup de veine inattendu !

Il maugréa en ouvrant son téléphone, mais il s'exécuta, Daniel reçut instantanément quatre clichés.

Sur l'un, on voyait les enfants, des gosses d'une dizaine d'années, bruns, basanés, maigrichons, l'air éberlué. Sur les autres, des filles et des types.

« Tu peux nous donner les noms de ces fumiers ? », commanda Karim.

Nino de mauvaise grâce mit les noms sur les physionomies : Paynes, Deschamps, l'avocat, Zemko, et Vincent Brunet. Il spécifia qu'il n'avait pas pu photographier tout le monde. Déjà, c'était chaud !

Karim lui tapa sur l'épaule, il ne lui demanda pas dans quel but il avait fait ces portraits ou ce qu'il comptait en tirer, il s'en doutait. Intérieurement, il était mort de rire à l'idée de l'avoir obligé à les transmettre sans contrepartie.

Puis il se leva, rangea sa chaise pour leur faire comprendre que le moment de se retirer était venu, il estimait avoir fait le maximum pour eux. Se sentant acquitté de sa dette, il les raccompagna jusqu'à la porte.

Marcus
Janvier

Au petit matin du premier jour de cette année 2019, je n'emporte d'Istanbul que le souvenir d'une promenade crépusculaire sur les eaux du Bosphore. Les images somptueuses d'une villa ottomane. Et à travers mon hublot, une dernière vision de la ville, la corne d'or et le pont reliant les deux continents. Cette visite éclair me semble presque irréelle.

J'ai la même sensation qu'à l'aller. Pour ces gens-là, la planète est une cour de récré qu'ils peuvent traverser d'un coup d'aile, pour une seule soirée.

C'est une pensée qui m'épuise de tristesse, tant elle me fait prendre conscience du fossé qui nous sépare, nous, les gens dits « normaux » (la base, quoi), de ceux-là, au sommet, qui détiennent tout.

Deux mondes parallèles. Autant dire que les chances de se rencontrer, de se comprendre, de s'unir un jour pour faire que

l'humanité ne sombre pas dans le chaos me paraissent compromises.

Pendant le vol, Halim se détourne des autres voyageurs pour me consacrer son attention. Sa gentillesse n'est pas artificielle. Barbara a raison, c'est un type sincère. Il s'intéresse à ma personne. Pour un peu, je croirais qu'il a l'ambition de faire mon bonheur. Il me demande d'abord de lui parler de ma profession.

Je lui explique ce que je fais au journal. C'est-à-dire un peu de tout. Je lui décris mon goût pour l'enquête, la rédaction des sujets sociétaux, humains, et ma passion pour l'écriture.

« Si tu aimes écrire, pourquoi n'écris-tu pas un roman ?

– Je le ferai peut-être un jour.

– Pourquoi un jour ? Pourquoi pas maintenant ? Vas-y, fais-le ! Il ne faut jamais remettre à demain, Marcus. »

Je comprends bien sa philosophie. Prendre. Vite. Se jeter sur tout ce qui passe et s'offre, dans tous les domaines. L'argent bien sûr. C'est son dada. Mais pas que.

Je pense à cette femme qui le couvait de son regard, hier soir. C'est un boulimique de l'existence.

Dévorer la vie. Par tous les bouts.

« Je mûris en ce moment un sujet de polar. »

Il sourit :

« Bravo ! Fais-nous un best-seller, Marcus. »

Je ris. Nous parlons un peu littérature. Il se montre surtout intéressé par ceux qui vendent des millions d'exemplaires et par le secret de leur recette.

Je sens qu'il aimerait m'intégrer dans le groupe de ses intimes, alors il essaie de me persuader de faire des efforts pour me hisser à un certain niveau.

Quand même.

Et un succès littéraire lui semblerait être un bon moyen.

Il insinue qu'il pourrait m'aider – il entend *booster* la com, avec ses relations.

Oui, mais il faudrait l'écrire !

Il ne peut s'empêcher de m'interroger sur mes ambitions personnelles. Comment je vois l'avenir, tout ça… Ce n'est pas de l'indiscrétion, et ce n'est pas de sa faute. Il s'en excuse gentiment. Il raisonne de cette façon depuis toujours.

Il ne peut concevoir la modestie, il n'envisage pas que l'on puisse se contenter de… de peu – je le soupçonne de s'être retenu de dire *médiocrité* – quand on peut viser plus haut.

Pour lui, il faut que la vie ruisselle de lumière.

Peut-être songe-t-il aussi à l'amour. Peut-être essaie-t-il de me souffler que je devrais faire en sorte de m'élever – autrement dit, de gagner du fric –, si je veux entretenir une relation avec Barbara.

Et de fil en aiguille, voilà qu'il entreprend de me donner des conseils pour faire fructifier mes économies.

Ça me fait bien marrer.

« Je n'en ai pas, Halim ! »

Il rit lui aussi.

« Tu as raison de ne pas en avoir, Marcus, ce n'est pas moi qui te dirai le contraire. On enseigne aux pauvres qu'il faut économiser. Mais c'est faux. C'est une erreur. Si tu économises, tu restes à la traîne. Les comptes épargne ne rapportent plus rien. Les services proposés par les organismes bancaires ou assurances siphonnent les rendements. Le peu que tu as, même si ce n'est que cent dollars, à la fin du mois, place-les dans des actions, ce sont des accélérateurs de richesse. »

Je renonce à lui dire que les pauvres dont il parle n'ont pas cent euros de bonus à la fin du mois. Ils peuvent toujours retourner leurs poches. *Ce peu*, comme il dit, c'est parfois leur budget de bouffe pour un mois. Mais Halim aurait du mal à comprendre, je le sens.

Je lui réponds juste que la bourse, c'est du chinois pour moi.

« Tu veux que je t'initie ? Il suffit de placer tes fonds sur ce que j'appelle des *multiplicateurs*, autrement dit des titres pouvant doubler ou tripler en un an. Tu as entendu ce que Jozef racontait hier soir ? Il a empoché des plus-values énormes, ajoutées aux dividendes, en investissant dans une multinationale qui gère des maisons de santé pour seniors. »

Il a l'air d'un enfant content de me montrer comme c'est amusant de jongler avec les actions, c'est son trip.

Mes réponses mollassonnes et mon peu d'enthousiasme à suivre ses conseils pour m'enrichir étonnent réellement Halim. Il me contemple avec une espèce de curiosité attendrie. Lui aussi vient de s'apercevoir que nous sommes des humains ne vivant pas sur la même Terre.

Nous atterrissons quatre heures plus tard dans la capitale, et le

groupe se sépare. Halim, Barbara et moi nous engouffrons dans un taxi. Il nous emmène chez lui, dans sa propriété londonienne, quartier de Chelsea, un immeuble de style victorien, entouré de verdure.

Le luxe ne me surprend plus, même si je ne suis toujours pas dans mon élément dans cet écrin.

Halim nous fait servir un déjeuner froid, mais bien sûr gastronomique. Je commence à en avoir marre du caviar. Je rêve des girolles et de la tarte aux pommes de ma mère.

Puis nous passons dans un salon, nous nous installons au ras du sol, sur des poufs en cuir noir, ambiance orientale, pour prendre le café. Barbara s'assied en tailleur sur le tapis.

« Alors, Marcus, dis-moi ? Tu t'intéresses à Zemko ? »

J'acquiesce, un peu gêné. Avec le recul de la nuit, mes élucubrations de la veille au sujet du photographe me paraissent fondées sur du vent. Rien de tangible ne m'autorise à soupçonner cet homme, juste une intuition dont je n'arrive pas à me débarrasser.

Halim sirote son expresso, signifiant d'une grimace qu'il n'a pas grand-chose à m'apprendre.

« Il a percé dans le milieu de la photographie en bénéficiant de l'appui d'un Américain bien introduit à Hollywood, un type ayant bossé pour plusieurs grosses productions de films et séries télévisées et ayant su se rendre indispensable. Je ne sais comment il a réussi à faire accepter Zemko par la jet set. Ce milieu de la jet set, je le côtoie un peu, de temps à autre, pour mes affaires, mais je ne le connais pas de l'intérieur, comme lui. Je suis dans l'immobilier. J'ai rencontré Zemko lors de fêtes, à plusieurs occasions, et un jour il a aidé un ami à moi à financer un projet d'exposition de photos dans une galerie parisienne. À partir de là, nous nous sommes revus à plusieurs

reprises. Ses affaires sont prospères, pour ce que j'en sais. C'est un type qui fait de l'argent facilement. Tout ce qu'il touche se transforme en or, semble-t-il, enfin, c'est ce qu'il dit. Je reconnais qu'il est un peu fat. »

Je comprends au ton decrescendo de mon hôte que nous n'irons pas plus loin dans les confidences. Son discours ne m'a pas convaincu. *Fat*, *Zemko ?* Je suis d'accord, mais le qualificatif me paraît un peu trop faible. Froid, sournois, et inquiétant, voilà mon avis.

Barbara me fait signe de me confier à Halim. Je suis sur le fil. Quelques secondes d'hésitation. Notre hôte me fixe du regard, un imperceptible sourire sur les lèvres, comme s'il était certain du dilemme qui me traverse à ce moment.

Et quelque chose me retient. Une alerte rouge. Non, je ne dévoilerai pas les raisons de mes recherches à cet homme, aussi aimable soit-il.

« Mon vol est prévu à seize heures », dis-je en me levant.

Barbara tient à m'accompagner à l'aéroport. Dans le taxi, je vois la tristesse s'inscrire peu à peu sur ses traits.

Elle sait que notre idylle n'est pas faite pour durer.

Elle me plaît, pourtant.

Elle est belle et gentille.

Je passe des moments exquis avec elle.

but : She doesn't make my heart beat like any other.

Gaspard
« …il faut voir comme on nous parle
Comme on nous parle »

« Bonjour Gaspard, ta mère est là ? »

Dix heures du matin, la tête ébouriffée de Gaspard apparaît à la fenêtre. Reconnaissant Lopez, le maire de la commune, en train de piaffer d'impatience au portail, le petit garçon se demande ce qui va leur tomber sur la figure. Cet homme important ne se dérange certainement pas pour leur livrer des croissants.

« Oui, mais elle dort. »

Il n'a pas refermé la bouche, qu'Estelle surgit dans son dos.

Elle marmonne entre ses dents qu'elle s'y attendait, à cette visite. Elle se doute que l'écho de la réunion dans l'estaminet a soufflé jusqu'aux oreilles de Lopez.

Il doit les prendre pour des hippies version new âge. Ou des

altermondialistes prônant la fin du monde. En train de monter une communauté dans sa municipalité. Il les tient certainement pour des contestataires nés, qui passent leur temps à réclamer des aides, à présenter des revendications pour faire suer les autorités. Et il aurait évidemment préféré accueillir un projet de résidence de luxe pour retraités privilégiés.

Il a dû se faire préciser la liste des personnes présentes ce soir-là dans le café. En déduire que ce sont les mêmes que celles qui vont balancer des pavés sur la police, le samedi à Lesparre, ou place Pey-Berland, à Bordeaux. Des “Gilets jaunes”.

Grâce à son flair affûté, Estelle détecte parfaitement ce raisonnement en faisant entrer Lopez dans la cuisine.

Mais son intuitivité, aussi exercée soit-elle, ne peut lui permettre de soupçonner qu’il a passé la nuit à réfléchir au moyen de la contraindre à se tenir tranquille. Elle. Estelle Lasserre.

Cette emmerdeuse de première.

Cette infirmière un peu givrée qui lui casse régulièrement les *couilles* avec des demandes concernant les conditions d’accueil à l’ehpad.

Elle, qui a rédigé un nombre incroyable de rapports sur le mauvais état des locaux et leur inadaptation. La bouffe dégueulasse. Le manque de personnel. L’insuffisance des soins. Et bla-bla-bla.

Elle n’a pas tort, du reste. Il est d’accord avec cet état des lieux. Lui aussi juge cet endroit minable. Quand il a l’obligation d’y mettre les pieds, il s’empresse d’écourter la visite. Rien que l’odeur lui tourne l’estomac.

Mais qu’est-ce qu’il y peut ? Il a essayé de contacter le siège social

de l'établissement.

Il se trouve en Indonésie ! Il n'a jamais eu de réponse.

C'est ainsi.

Aujourd'hui.

Il ne peut pas, à lui tout seul, révolutionner tout le système. Merde !

Alors, quand le jour s'est levé, une idée machiavélique lui est venue pour se débarrasser de cette diablesse.

(Estelle est loin de soupçonner les manigances, imaginées par le magistrat de la commune.)

Diligenter contre elle une enquête de la ddass.

Elle élève seule son fils.

Il paraît que le gamin est souvent livré à lui-même.

Il se raconte qu'elle mène une vie dissolue.

Elle change soi-disant d'amant autant de fois que le vent fait tourner la girouette dans le mois.

Dans ces conditions, le père qui est toubib à Blaye pourrait être content de récupérer la garde du fiston.

Puis en se rasant, et en y réfléchissant de plus près, il s'est demandé si son idée était vraiment aussi géniale qu'elle en avait l'air de prime abord.

L'infirmière n'allait pas se laisser faire. Et même !

Admettons que la garde de l'enfant lui soit retirée. Cela n'aurait-il

pas plutôt comme conséquence de rendre la belle Estelle encore plus offensive et hargneuse à son égard ? Il fallait tenir compte du fait que les gens l'adorent. Elle est sur le point d'acquérir une certaine aura dans la commune.

À l'approche des municipales, il devait réfléchir davantage avant de risquer de se mettre cette tigresse à dos, et se faire des ennemis.

Ainsi, Estelle ne saura rien de ce cynique soliloque. Le maire s'étant ravisé.

Il aborde donc la discussion sur un ton presque amical. Ou du moins diplomatique.

Il veut se faire expliquer le projet abracadabrantesque dont il a entendu parler. Il est là, disons, pour prendre la température. Ensuite, il avisera.

Il n'a pas dit son dernier mot. Il ne va pas laisser faire n'importe quoi dans sa municipalité, voyez-vous.

Estelle ne s'est pas cassé la tête pour se vêtir. Elle a attrapé ce qui lui tombait sous la main, jeté la veille sur le dossier d'une chaise. Un pantalon de survêt décoloré et un vieux tee-shirt qui n'a plus de formes, mais qui laisse bien deviner les siennes.

Comme l'atteste le regard de Lopez s'attardant sur certaines parties de son académie.

Bref, ils s'assoient dans la cuisine.

Gaspard debout à la porte ne sait s'il peut rester.

Estelle lui fait un clin d'œil et lui tend la chaise à côté d'elle. Elle veille à le faire participer à tout.

« Un éco village Monsieur le maire, vous êtes contre ? »

Lopez réfléchit, constructions, permis, propriété, règles d'urbanisme, tout ça…

L'infirmière lui cloue le bec sur tout.

L'association est créée. Ils vont acheter les terres de Raoul. Un euro symbolique. Déposer des permis de construire en bonne et due forme, etc. Elle connaît son dossier.

« Gaspard fais-nous deux cafés, s'il te plaît. »

En préambule – pour capter l'attention du maire et lui faire mieux comprendre leurs objectifs – elle expose un principe biologique :

« Dans la nature, chez les animaux, on observe que les groupes qui coopèrent sont ceux qui survivent le mieux en milieu hostile, en période de pénurie ou de difficultés. Alors que ceux qui font preuve d'égoïsme, d'individualisme, ont tendance à mourir les premiers. »

Elle développe pendant que Gaspard sert les expressos :

« Monsieur le maire, nous sommes terriblement seuls sur cette Terre. Et, paradoxalement, plus nous sommes nombreux sur la planète, plus nous sommes seuls et isolés. »

Elle le laisse digérer cette première assertion philosophique.

Elle en profite pour absorber une gorgée de café, puis elle reprend :

« C'est pour cette raison que nous avons besoin des autres. Nous avons besoin de nos proches pour prendre soin de nous. Pour partager de l'amour ou de l'affection. Pour faire face à nos peurs existentielles. Pour dominer nos peines. Pour nous aider à surmonter le malheur ou

les difficultés. Oui, mais ce n'est pas tout. Nous avons aussi besoin d'avoir autour de nous une société bienveillante. Qui soit au service du vivant et du bien-être humain et de la nature. Vous n'êtes pas d'accord avec moi Monsieur le maire ? »

Gaspard la voit repartir dans ses délires passionnels.

Elle s'enflamme encore le visage.

Il se demande pourquoi elle se fatigue autant.

Il souffre pour elle.

Il sait bien qu'elle est fragile, au fond.

Quand Gaspard est angoissé, un petit nuage gris, ou même noir comme du charbon, lui apparaît. Et là, précisément, il le voit se balader au-dessus de leurs têtes, ramper comme un petit mouton noir sous le plafond de la cuisine.

Parce qu'il comprend bien que Lopez n'en a rien à foutre des belles paroles d'Estelle et de sa philanthropie.

Au lieu d'écouter, il se marre dans sa veste.

Y a qu'à voir son sourire de faux jeton.

Et son regard qui s'attarde sur le teeshirt de sa mère et mate tant qu'il peut la paire de nichons qui pointe sous le tissu…

Daniel
Marseille, mai 2018

Serge devait être sur le billard, au moment où Daniel et Christian prenaient la route en direction de Nice. Ils s'étaient promis d'appeler le service de cardiologie dans l'après-midi pour savoir si l'intervention s'était bien déroulée.

Ils roulaient en silence, leurs pensées errant dans le couloir de l'hôpital et faisant le planton devant la porte du bloc opératoire.

La matinée était ensoleillée. Leur destination se trouvait à l'extérieur de la ville. Suivant les indications du gps, ils empruntaient une route en lacets qui traversait des forêts et grimpait à l'assaut de la montagne. De belles propriétés à l'abri des regards se laissaient deviner de temps à autre entre les arbres.

« Un quartier de riches, Ramon devait avoir des sources de revenus autres que son salaire de vigile pour se payer une bicoque dans ce coin », dit Christian comme s'il avait besoin de se rassurer en débitant des banalités.

Ils arrivèrent vers dix heures devant un portail automatique. Allée bordée de chênes-lièges. Au fond, une bâtisse, style mas provençal, une piscine, au milieu d'un jardin en terrasses, entourée de buissons de lauriers multicolores et d'oliviers centenaires.

Comme son prénom le laissait présager, Ramon était d'origine espagnole. D'une taille modeste pour l'emploi qu'il occupait – les vigiles étant, habituellement, plutôt baraqués. Mais très vite, ils s'aperçurent que l'homme possédait un charisme, une autorité naturelle qui devaient largement compenser les centimètres lui faisant défaut.

L'accueil était cordial. Ils parlèrent longuement de Serge. Daniel se demanda encore une fois, comme il l'avait fait la veille, dans le bistrot, en compagnie des deux voyous, quel genre d'amitié Serge avait pu nouer avec cet homme. Et quel code d'honneur les reliait encore aujourd'hui.

Ils s'installèrent dans la cuisine, autour d'un café, et Ramon entreprit de leur livrer le résultat de ses investigations.

Il s'était renseigné sur le yacht, ses occupants et les invités. Il affirmait n'avoir eu aucun mal à récolter des confidences. Ces privilégiés n'étaient pas passés inaperçus pendant l'été. Comme il connaissait du beau monde gravitant dans cette société, il avait pu retrouver trace de leur passage. Ils avaient écumé les casinos. Ils avaient loué des boîtes sélectes de la côte, parfois pour des soirées privées à cinq cent mille euros la nuit. Ils avaient également été conviés à des fêtes grandioses dans quelques propriétés secrètes.

Il s'interrompit, le temps de laisser monter le *suspens* :

« Nuit azuréenne. *Private party* dans le carré vip de la boîte de nuit. Un Américain, lui. Un Anglais, un Slovaque, deux Français, un

Sicilien, deux Russes, à ce que l'on sait. Et d'autres inconnus. Des filles. Beaucoup de filles. Jeunes. Très jeunes. Les meilleurs dj de la côte. La sono fait fureur. L'ambiance est débridée. Les tenues les plus folles. Les plus déshabillées. Le champagne et la vodka coulent à flots. Les rires aussi, à gorges déployées. Puis Paynes lance l'idée d'une *battle*. *Battle* de bulles. Les yeux brillent. La bataille peut commencer. Un riche Saoudien dégaine le premier magnum – pas une arme à feu, vous m'avez compris. Un Malaisien relève la mise. Le duel impose le silence. Cristal Rœderer, jéroboams, mathusalems. On entre dans la cinquième dimension. Finalement, c'est un Russe qui emportera la victoire en laissant une carte bleue de sept cent mille euros. Contre cinq cents seulement pour le Saoudien. Les autres n'étaient que des petits joueurs à moins de cent mille. Ils peuvent recommencer à danser jusqu'au petit matin – enfin, ceux qui tiennent encore debout.

Ramon se tut. Sûr de les avoir épatés, il attendait leur réaction. Pour lui faire plaisir, Daniel se montra impressionné, et Christian confirma.

Il avait dressé, à l'intention de Daniel, une liste de noms, accompagnée de pedigrees et biographies, et illustrée de photos.

Ramon reprit son discours : « Jason Paynes, loueur du bateau, architecte designer, et géant de l'immobilier. Il côtoie le gratin de la finance américaine et de la jet set pour qui il a déniché et décoré les plus belles demeures à travers la planète. L'été dernier, il a offert à sa cour une soirée dans un night-club de Saint-Tropez. Imaginez, les gars.

« Jozef Zemko, le jeune loup en costar sur la photo, c'est lui. Il a réussi à faire prospérer son agence de mannequins. Il a su se tisser un réseau utile. Il possède des relations dans le monde du showbiz. On

raconte qu'il a fréquenté des milliardaires. Il écume les casinos du monde entier. Il y écoule du fric qui ressort blanchi. C'est encore possible, dans certains établissements pas très regardants. Tu achètes une grande quantité de jetons en arrivant. Tu fais semblant de jouer. Tu mises un peu. Puis tu changes tes jetons en quittant les lieux. Avec au besoin la complicité d'un croupier.

« Vincent Brunet, français, se fait appeler Vince. Un baron de la drogue. Il doit récolter les fonds du marché de la dope dans les trois quarts du pays. C'est probablement lui qui effectue les voyages en Belgique avec des valises bourrées de billets.

« George Blake, avocat d'affaires, cabinet Blake et associés. Sa clientèle : des millionnaires qui cherchent à échapper au fisc et pas que… Paynes en fait partie. Brunet, et le Rital aussi, vraisemblablement. Ce qui prouve que pour lui l'argent n'a pas d'odeur ! »

Ramon fit une pause. Il but une gorgée de café pour s'éclaircir la voix. Daniel, tenté de lui demander comment il avait obtenu ces informations, se ravisa. De toute façon, il ne le saurait pas. Il le laissa reprendre.

« Trois filles. Mineures. Des beautés qui financent leurs études en se prostituant pendant les vacances. J'ai noté pour vous l'adresse de Marylin.

« Avec eux, dans le bar, il y avait un autre Français, Guillaume Deschamps. La trentaine. Pote avec Zemko. Ils ont été vus ensemble dans les soirées estivales. Son père est un très gros industriel qui possède une entreprise de btp et des parts dans plusieurs marques de prêt-à-porter. Le fiston n'a jamais rien branlé de ses dix doigts. À part des conneries. Un glandeur, allergique au boulot, récemment condamné par la justice française pour avoir détenu et fait circuler

des images pornos pédophiles. L'affaire a été étouffée. Le papa a le bras long. Il a fait en sorte que les médias ne s'emparent pas du sujet. Vous trouverez sa tronche sur des photos. Il pose aux côtés de stars du cinéma ou de la chanson, et quelques personnalités bien en vue. Je vous ai noté le lien.

« Un Russe, inconnu au bataillon dans le coin, celui-là.

« Et un Italien.

– Nino ? demanda Daniel.

– Non, je ne vous parle pas de Nino qui est Italien comme moi je suis curé, d'ailleurs, et qui ne s'appelle pas Nino mais Pascal Bourdin, c'est moins glamour, je vous l'accorde, mais non, il s'agit d'un type autrement plus redoutable. Un parrain de la mafia.

– Décidément, c'était la fine fleur des gentlemen, tous ces invités ! » dit Daniel.

Ramon approuva, gratifiant au passage la naïveté du professeur d'un sourire indulgent :

« Tu l'as dit !

– Comment il s'appelle ce Rital ?

– Antonio Calabria, famille sicilienne, un dur à cuire, un tueur, lui. Sûrement le plus dangereux du lot. »

Christian n'en revenait pas : il avait du mal à imaginer des industriels, des hommes d'affaires au profil respectable, et des avocats copinant avec des trafiquants de drogue.

Le prof d'Histoire leur rappela que ce n'était pas nouveau. L'argent de la drogue avait, de tout temps, intéressé les financiers. Au

dix-neuvième siècle, les états colonialistes avaient été les premiers à s'emparer du commerce de l'opium. L'Angleterre l'avait fait en Chine, et la France avait fait la même chose en Indochine. La banque hsbc avait été créée en 1930 à Hong Kong pour gérer l'argent provenant de la vente de la drogue. Au fond, rien de changé depuis la nuit des temps sur la planète.

Ramon tendit le classeur à Daniel.

« Tenez, tout est noté dans ce dossier, il est pour vous.

– Merci, Ramon, on vous donnera des nouvelles de Serge. On va de ce pas faire causer Marylin.

– Si vous la trouvez, si elle ne s'est pas envolée depuis, vous savez, ces filles-là, ça ne tient pas en place ! »

Ils étaient en route pour Nice quand ils reçurent une communication de l'hôpital. Leur ami avait passé avec succès *l'épreuve de révision de la tuyauterie* – selon les termes qu'il avait lui-même employés la veille pour démystifier le pontage des coronaires. Il était en soins intensifs pour le moment, et serait visible d'ici un jour ou deux. Cette bonne nouvelle leur donna des ailes. Ils partaient rencontrer la call-girl qui se faisait appeler Marylin, le cœur plus léger.

Après leur entretien avec Ramon, Daniel jubilait. Il possédait presque tous les noms de ces *fils de putes qui s'étaient tapés des gosses*, pour reprendre les mots de Peter. Des photos, des preuves ! De quoi faire du bruit ! Du vacarme !

Sur le trajet, il n'en finissait pas d'évoquer ses anciens amis de l'orphelinat. Il parlait de Peter.

« À quatorze ans, il était très beau, avec des yeux bleu-vert, et un visage d'ange. Il aurait voulu me protéger. Il souffrait tellement de son impuissance. »

Le jour où ils s'étaient revus, en 2011, dans la salle des fêtes, Peter s'était jeté dans ses bras en pleurant comme un gosse. Après le choc, quand il avait retrouvé ses esprits, il avait dit : « Ça me faisait mal au ventre d'être obligé de te dire de te soumettre, j'en étais malade, tu comprends ? Mais je croyais bien faire. J'avais peur qu'ils te tabassent. Qu'ils te tuent si tu résistais. C'était l'enfer pour moi ! Pendant des années, j'ai pensé que tu t'étais suicidé à cause de moi, parce que je t'avais terrorisé avec mes propos dégueulasses. Je me disais que j'avais commis une erreur. Je me sentais responsable de ta mort. Alors, te savoir en vie m'enlève un grand poids. »

« Et dire que Peter attendait sa sortie de l'orphelinat avec tant espoir ! Il répétait tout le temps qu'il allait enfin vivre sa vie. Et le malheureux a souffert comme un damné pendant des années. C'est pour lui que je fais tout ça.

– Que comptes-tu faire, maintenant ? demanda Christian.

– Je vais monter le dossier, noms, photos, témoignages et l'envoyer à plusieurs journalistes d'investigation.

– Et la police ?

– Oui, j'y réfléchis aussi. Je pense au Français, ce Guillaume Deschamps, qu'est-ce qu'il foutait là ?

– Il a déjà été condamné pour détention et diffusion d'images pédophiles.

– Oui, d'après Ramon, le père de ce jeune branleur est un riche industriel, je ne serais pas étonné qu'il ait eu besoin de placer ses

économies à l'étranger. Il a dû avoir recours pour cela aux bons soins du cabinet Blake. »

Marylin, de son vrai nom Marion Costes, habitait au troisième étage d'un immeuble ancien, dans le vieux Nice. La rue était pavée, étroite, et piétonne. Son petit studio était bien celui d'une étudiante, mobilier minimaliste, des livres partout, des cours éparpillés autour d'un ordinateur trônant sur une planche posée sur deux tréteaux.

C'est une gamine, toute menue, coiffée avec des nattes, vêtue d'un marcel gris flottant sur sa poitrine, jean percé et grosses chaussettes, qui ouvrit la porte aux deux sexagénaires interloqués. Elle ne faisait pas son âge, paraissait avoir quinze ou seize ans, au plus, et elle était censée vendre ses charmes à des inconnus – éventuellement des retraités comme eux – pour payer son loyer, ses bouquins et ses tickets resto.

Elle n'affichait pas la moindre gêne. Elle posait sur eux un regard décontracté, mais implacable, qui en disait long sur son expérience : elle semblait n'avoir plus rien à apprendre de la gent masculine. Elle avait l'air de la connaître par cœur. Ayant étudié le genre, ses bas instincts et son anatomie à la loupe. Comme une scientifique. Elle en savait assez sur le sujet pour leur tenir tête, au besoin

Malgré son allure d'ado, cette fille assumait son vécu. On voyait qu'elle avait du cran. Et qu'elle devait mener sa barque avec détermination.

D'ailleurs, elle était autonome pour financer ses études.

« Excusez-moi, je n'ai qu'une chaise. »

Il fallait s'asseoir sur le lit, mais ils n'osèrent pas. Ils restèrent

debout tous les trois. Ce qui donnait l'impression que l'entretien serait bref, peut-être bâclé.

Daniel tenta d'expliquer leur requête, elle coupa court :

« Je sais, je sais, Ramon m'a annoncé votre visite, sinon, je ne vous aurais pas ouvert. Personne ne vient ici. Vous voulez savoir ce que j'ai vu sur ce maudit bateau ? C'est ce que vous attendez de moi ? »

Daniel opina.

Elle reprit :

« Je préférerais n'avoir jamais plus à parler de cette soirée ni à me remémorer tout ça. Mes parents ne peuvent pas m'entretenir. J'ai besoin d'argent pour finir mes études. Mais depuis l'été dernier, j'ai peur.

– Nous savons déjà ce qui s'est passé, mais nous ignorons le rôle et l'implication des participants. »

Elle consentit à leur révéler les noms de quelques personnages présents sur le yacht, à qui elle avait eu affaire, ou ceux qu'elle avait seulement entendus. Mais pour elle, ce n'étaient que des noms. Elle ne pouvait rien leur apprendre sur eux. Elle avait atterri là par l'intermédiaire du site *sugardaddies.* Avant la soirée, la plupart étaient des inconnus pour elle.

« Savez-vous d'où venaient les enfants ? demanda Daniel.

– Non.

– Qui les amenés ? »

Elle secoua tristement la tête.

« Et ensuite, quand la soirée s'est terminée, que leur est-il arrivé ? Vous devez être au courant, si vous êtes restée jusqu'au bout.

– Ils sont repartis dans la nuit, je crois. Comme ils étaient venus. Dans une vedette. Enfin, c'est ce que j'ai compris, le lendemain. J'étais malade. J'étais allée me coucher dans une cabine jusqu'au matin. Je ne les ai pas vus partir. »

Daniel lui demanda si elle acceptait qu'il cite son nom dans son dossier.

« Vous voulez en faire quoi de votre dossier ?

– Le remettre à un journaliste d'investigation. Peut-être à la police. »

Elle fit non avec la tête. Elle semblait paniquée à cette idée.

« Pour quoi faire ?

– Pour que ces personnes soient empêchées de continuer à salir des enfants. »

Elle pâlit.

« Non, s'il vous plaît, ne mentionnez pas mon nom. C'est à cause de mes parents. Ils ne sont pas au courant de ce que j'ai fait. Ma mère mourrait de honte.

– Pardon, mademoiselle, vous faites bien des études de droit ? Vous vous destinez à quel métier de la justice ? » rétorqua Christian.

Elle piqua du nez sans rien dire.

« Vous avez reçu des menaces ? demanda Daniel

– Oui.

– Je comprends… Merci. »

Daniel se dirigeait vers la porte.

Elle crut bon de se justifier :

« Je ne fais plus ça, vous savez, je donne des cours de soutien scolaire à la place, c'est moins bien payé, mais j'étais révoltée par ce que j'avais découvert, et tellement effrayée. »

Ils ne commentèrent pas.

« Pour votre enquête, je peux vous dire une chose, cet avocat anglais, il fait des affaires avec celui qui se fait appeler Vince et avec l'autre aussi, l'Italien, je ne me souviens pas son nom. Ils parlaient d'argent. Je les ai entendus énumérer des chiffres. Ils sont partis discuter dans une cabine, en disant : "c'est pas interdit de joindre l'utile à l'agréable !", et en se marrant. Par la suite, Nino me l'a confirmé, Vince c'est son contact, c'est un *dealer* et les deux autres sont du même acabit, je suppose. »

Elle avait tout dit.

Prêt à partir, la main sur la poignée, Daniel la remercia une deuxième fois, mais elle se ravisa. Elle manifesta le besoin de les retenir, comme si elle regrettait de n'avoir pas fait tout ce qu'elle pouvait pour les aider. Elle semblait indécise et torturée. Puis elle donna l'impression de se jeter à l'eau.

« Écoutez, je veux bien témoigner, vous pouvez m'enregistrer, sans qu'on voie mon visage et sans mentionner mon nom, on m'appellera Marylin. Je vous dirai tout ce que j'ai vu. »

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil, un témoignage anonyme ne valait pas pour preuve, mais c'était mieux que rien. Et il

renforcerait la crédibilité de celui d'Hanna.

Elle s'assit sur l'unique chaise, le visage tourné vers la fenêtre. Elle regardait fixement dehors. Elle laissa sortir péniblement les premiers mots pour décrire l'ambiance qui avait dégénéré, peu après qu'elle et les autres filles étaient montées à bord, et dérapé, l'alcool aidant, pour devenir lubrique, obscène. L'arrivée des enfants avait porté au summum cette orgie. Elle aurait bien voulu s'enfuir, à ce moment-là, mais ce n'avait pas été possible.

Daniel lui posa des questions précises. Il lui demanda de nommer les personnes, de spécifier les comportements des différents acteurs. Il l'obligeait à accuser chacun expressément.

Elle mit du temps à puiser le courage d'extirper des abysses des réponses qui réveillaient son mal-être. Mais plus elle parlait, plus son ton s'affermissait. Malgré le danger auquel elle savait s'exposer, maintenant, elle s'enhardissait. Elle prenait conscience de l'importance de ce qu'elle était en train de faire. Dénoncer. Accuser. Crûment. Elle ne mâchait plus ses mots. Elle les crachait avec jubilation.

Christian ne bronchait pas. Appuyé au mur, les yeux écarquillés, il semblait paralysé par ce qu'il entendait.

Daniel enregistrait, le cœur battant. Ce témoignage à lui seul représentait un beau réquisitoire.

Gaspard
« On nous inflige
Des désirs qui nous affligent »

Le claquement de la porte d'entrée lui laisse présager un orage, mais Gaspard ne soupçonne pas que la foudre va lui tomber exclusivement dessus.

Le visage fermé, le regard furibond, Estelle jette son manteau sur le canapé :

« Explique-toi Gaspard ! »

Gaspard roule des yeux innocents. Il a beau réfléchir, il ne détecte pas le problème.

« J'ai parlé à Marie, ton instit. Tu te dissipes, tu es distrait en classe et en plus tu réponds ! »

Gaspard rentre le menton. Il cogite à toute vitesse, à court d'arguments. Il lui faudrait un peu de temps pour organiser sa

défense. Ce matin, Estelle le prend au dépourvu. Comme il est le premier de sa classe, il n'avait pas prévu d'être dénoncé pour des détails. La vache !

C'est vrai, il s'ennuie pendant les cours. Il comprend vite, alors le rabâchage le barbe. Il ne peut s'empêcher de s'évader. Et d'autres fois, c'est parce qu'il ressasse les soucis que lui cause sa mère pas comme les autres.

Mais Marie n'aime pas voir les élèves rêvasser. Elle se vexe, et il se fait réprimander.

En plus, quand il se décide à lever le doigt pour donner son avis sur certains sujets, elle le remballe également.

Cela ne plaît pas non plus à madame.

Elle ne souhaite pas discuter avec lui.

Un jour elle lui a balancé : « ce n'est pas parce que t'es un élève surdoué que tu peux tout te permettre. »

Tous les regards se sont tournés vers lui, et y en a même qui ont ricané. Résultat, il a piqué un gros fard.

Surdoué ? Il l'avait appris ce jour-là. Ça ne lui plaît pas vraiment. Il préférerait être normal.

Bon, Estelle attend son explication. Il faudrait trouver quelque chose à lui dire – d'habitude, quand il a fait une bêtise, il anticipe, avant l'engueulade, il prévoit la contre-attaque, mais là, il n'a rien vu venir. Désarmé, il est prêt à capituler.

Dans ces cas-là, Gaspard sait se faire tout petit. Et patienter. La colère de maman finit toujours par retomber.

D'ailleurs, une heure plus tard, les voilà en train de discuter autour d'un goûter.

Estelle lui extorque la promesse de se tenir tranquille en classe. Il négocie, et finit par donner sa parole contre l'engagement de maman de passer plus de temps avec lui.

De fil en aiguille, sur la lancée, ils dressent la liste de leurs résolutions pour la nouvelle année. Chacun son tour écrit sa promesse, sur le tableau blanc de la cuisine.

« Arrêter de fumer ! », suggère Gaspard.

Estelle accuse le coup.

« Tu es dur, Gaspard !

– Tu n'as pas le droit de mourir. »

Estelle écrit en bougonnant : *arrêter de fumer en 2019*. Et elle ajoute en riant : *ne pas mourir.* Puis elle l'efface, par superstition.

« Pourquoi ? demande Gaspard

– C'était stupide. Et la mort, c'est pas la peine de lui donner des idées, mieux vaut la laisser tranquille, sinon, c'est elle qui risque de s'occuper de toi. »

Des paroles qui font frémir Gaspard. Il pense à l'escapade au cimetière, avec Clara. Ils ont eu tort d'aller taquiner les morts…

« Bon, à toi, dit-il pour chasser les fantômes.

– Être sage en classe.

– Ça, on l'a déjà dit, et je travaille bien.

– Je ne te parle pas de ton travail, je parle de ton comportement.

– OK, et toi t'habiller mieux, alors, c'est du comportement ça aussi, non ?

– Quoi ? Qu'est-ce que tu leur trouves à mes fringues ?

– Elles sont vieilles, et moches.

– Tu voudrais que je sois sapée comme Marina ? c'est ça ? Une poupée Barbie comme mère ? C'est ce que tu veux ?

– Ben non ! T'exagères là ! Juste des vêtements normaux, des fois.

– Normaux ! normaux ! Dis que je suis négligée, tant que tu y es !

– Flûte, je joue plus ! Avec toi ça tourne toujours mal. »

Estelle ne désarme pas :

« Il faut que tu ouvres les yeux, mon grand. »

Elle se met alors à lui débiter tout un laïus sur le rôle des industries de la mode et des cosmétiques, qui investissent un paquet de monnaie dans la publicité et le cinéma pour promouvoir une image de la femme conforme à leurs intérêts. Mais cette image est futile, superficielle, et rétrograde, parce qu'elle va à l'encontre de l'émancipation des femmes, et des idées égalitaires. Alors, elle, elle s'efforce de résister à cette pression.

« Est-ce que tu comprends mon loulou ? »

Gaspard acquiesce. Elle est parvenue à le retourner. Il est presque d'accord.

Il n'a pas le temps de répondre. Le téléphone sonne la fin de la récré.

C'est la capitaine Marleau au bout du fil. Il est question de l'asso.

Du projet de village. De la visite du maire. Puis forcément, la conversation dérive sur la lutte sociale.

Elle râle encore, à cause des interpellations opérées récemment à Bordeaux.

« Ce n'est pas sur les ronds-points qu'il faut chercher les super prédateurs ! Dans un monde ou une minorité capte les richesses au détriment des plus vulnérables. »

Sandra approuve probablement, à l'autre bout du fil.

Estelle change de ton :

« Il va falloir faire gaffe, ma louloute. Les autorités profèrent des menaces de représailles sévères à l'encontre des manifestants, pour ce samedi. Les traitant sans discrimination de voleurs, de pilleurs, de vandales, et "d'ultra anarchistes" voulant "casser la baraque" ! »

Elle raccroche et se tourne vers son fils :

« Je sors, mon minou, je vais jusque chez Raoul, et on file à la manif.

– Pff ! Tu vas encore à Bordeaux ?

– Ben oui, il faut bien, tu le sais ! C'est samedi. »

Gaspard expire tout l'air de ses poumons. Il a l'impression de ne plus exister.

« Ne râle pas mon petit homme, je rentre de bonne heure, promis juré. Allez, sois mignon, je me dépêche ! »

Il sait ce qu'elle va faire chez Raoul : préparer la manif. Ils fabriquent des banderoles.

L'autre jour, il a lu ces mots sur une pancarte *: travail, famine, pâtes, riz,* et sur un tee-shirt : *jo le taxé.*

Estelle lui a expliqué le slogan écrit sur le panneau, pour le tee-shirt, cela n'a pas été nécessaire, il a compris tout seul l'humour.

« Eh ! y a des Gilets jaunes qui ont du talent. Faut pas croire tout ce que dit *l'intelligentsia* qui veut nous faire tous passer pour des bourrins », avait-elle dit.

Ils sont même capables de poésie, la preuve, cette phrase géniale pour dépeindre leur mouvement de : « Beau comme une insurrection impure. »

Gaspard lui demande ce qu'ils ont décidé d'écrire, aujourd'hui.

Estelle lui dit qu'ils vont recopier une phrase de Greta Thunberg : « Notre biosphère est sacrifiée pour que les riches des pays comme le mien puissent vivre dans le luxe. Ce sont les souffrances du plus grand nombre qui paient pour le luxe du plus petit nombre. »

Sa mère lui a déjà parlé de cette fille, Greta.

Depuis, il l'écoute sur YouTube. Il reconnaît qu'elle est crack. Elle a à peine six ans de plus que lui. Elle doit être une surdouée. Bien au-dessus de lui. Hyper surdouée. Elle parle du futur. Elle parle d'eux, les enfants. Elle se soucie de leur avenir. Elle n'a pas peur d'engueuler les adultes. Merde ! faut voir comment elle leur parle !

Elle lui plaît un max à cause de ça ! En plus, il est d'accord avec elle pour tout ce qui concerne les riches et le luxe.

« Il faut arrêter tout ça », il a dit à sa mère quand il a su.

Mais, par ailleurs, il pense à son rêve d'être mécano comme Fredo. Il se demande si ce sera un métier honnête, dans ce monde futur

décrit par Greta. Du coup, l'avenir lui semble compliqué.

Il aimerait en parler à ses parents, mais comme ils ne sont pas d'accord avec son projet professionnel, ils en profiteraient pour le décourager.

Il pourrait prendre l'avis de capitaine Marleau. Elle ne doit pas avoir d'*a priori* contre les mécanos, elle. Il le fera la prochaine fois.

Estelle l'embrasse dans le cou, elle le serre dans ses bras. Il souffle *fais attention, maman*. Il a peur pour elle. Il y a chaque fois des blessés, maintenant à Bordeaux.

Elle le rassure, lui promet d'être prudente, à son tour elle lui fait jurer d'être sage. Et s'envole, comme d'habitude.

Gaspard a le cœur lourd.

Il s'amuse un moment avec son téléphone, envoie des sms, joue à des jeux, pas trop longtemps, son forfait est limité.

Après, il ne sait pas quoi faire.

Vivement la rentrée. Les copains sont partis à droite à gauche pendant les vacances. Lui a refusé d'aller chez son père. Il n'aime pas la nouvelle belle-doche. Mine de rien, avec ses faux airs gentils, elle est toujours en train de sous-entendre qu'il est mal élevé, elle le reprend à table, elle le taxe de maladroit, de paresseux, de sale même.

Tout ça pour faire du tort à Estelle. Bien sûr, il n'est pas fou. Et son père laisse faire. Le lâche ! Pour se faire bien voir de sa meuf. Parfois, Gaspard fiche le camp se cacher dans sa chambre pour chialer, tellement il lui en veut d'avoir préféré cette pin-up de magazine à une résistante comme sa mère. Il faut qu'il soit taré !

Estelle a été *cool*. Elle lui a arrangé le coup en prétextant qu'il

était mal fichu. Mais il tourne en rond dans la baraque.

Clara est à la montagne. Estelle a promis qu'ils y iraient en février, c'est mieux, les jours sont plus longs, a-t-elle dit pour lui clouer le bec parce qu'il n'arrêtait pas de râler.

Si seulement y avait la télé ! Mais sa mère est contre. Par principe ! Greta a-t-elle la télé, chez elle ? Ou est-elle contre ? Comme Estelle.

Gaspard n'aime pas le silence qui retombe dans la maison quand maman a déserté les lieux. Parfois il le terrorise, même.

Et pour conjurer cette angoisse qui le prend chaque fois qu'Estelle le laisse seul, il ressent le besoin d'accomplir quelque chose d'interdit. Comme pour se venger de cet abandon. Aujourd'hui, il lui vient une idée géniale. Il pense à la clé. Il fonce dans sa chambre. Elle est toujours là. Au fond du tiroir à chaussettes.

Il dégringole les escaliers. Saute dans ses baskets. Traverse le jardin. Ouvre le portillon. Il fait le tour de la maison de Margot, et déverrouille la porte du débarras.

Il n'avait pas prévu l'absence de chauffage. La maison, vide depuis deux mois, est glaciale. Il essaie un interrupteur, ouf, le courant n'est pas coupé.

Il sait où est rangé le radiateur soufflant. Il ouvre le placard de l'entrée, le prend sous son bras, et pénètre dans la salle à manger.

Ému de se trouver là, seul au milieu des meubles.

Il a l'impression que Margot va surgir dans la pièce.

La demeure est remplie de sa présence.

Le buffet en chêne foncé avec l'horrible bouquet de marguerites artificielles qui trône dessus, entre les photos dans leurs cadres en bois. La toile cirée sur la table carrée. Les chaises en paille avec leurs coussins à fleurs.

Tout lui parle d'elle.

Tout est vivant.

Alors qu'elle est peut-être morte.

Il a vaguement la trouille.

Il branche le radiateur à côté du fauteuil dans lequel il se cale. Télécommande en main. Le plaid en laine sur les jambes. Installé comme un pacha. Prêt à zapper pendant des heures.

Marcus
Bordeaux, janvier 2019

Minute de silence en hommage aux victimes. Marseillaise entonnée par la foule. Ils sont cinq à six mille, en jaune ou pas, sur la place de la Bourse. Autour d'eux, les forces de police sont en nombre. La tension est palpable. Chacun sait comment se terminera la soirée. Maintenant, tout le monde s'attend aux échauffourées qui clôturent, chaque fois, la fiesta.

À peine revenu de mon week-end oriental, parachuté au sein de cette crise sociale, je me sens comme tombé d'une autre planète parmi ces gens qui n'ont, entre parenthèses, aucune idée de la vie de ces ultras privilégiés avec qui j'ai trinqué au Nouvel An.

Je songe à Elena. À son rire moqueur pour évoquer les stylos et téléphones à plusieurs centaines de milliers d'euros, alors que j'ai sous les yeux des personnes pour qui la fin du mois est un casse-tête chinois.

C'est plus fort que moi, parce que j'ai la manie du calcul. Je fais

les comptes : avec le prix d'un de ces gadgets dont elle m'a parlé – stylo à cent quatre-vingt mille euros ou étui à lunettes serti de diamants –, n'importe quel terrien, présent sur cette place, pourrait vivre peinard pendant dix ans.

Et si je multiplie le montant d'une seule de ces frivolités par le nombre d'invités à la soirée, soit deux cents, j'obtiens trente-six millions. De quoi assurer l'existence d'une centaine de personnes pendant vingt ans !

Je pourrais continuer ainsi à convertir leurs fortunes en années de smic.

Avec celle du type dont ils parlaient dans l'avion, celui qui *pèse soixante millions*, j'arriverais à un laps de temps équivalent à celui qui nous sépare de Vercingétorix, de l'Empire romain, voire même de Homère !

Mais ce sont des comptes débiles, cyniques. Qui vous provoquent un vertige. À peu près comme si vous vouliez essayer de concevoir l'infini. Ou le néant. Ces calculs ne contiennent que du vide. Ou du poison. Ils ne mènent à rien. Rien qu'à l'écœurement. Ou à cette colère qui me fait renvoyer dos à dos la rapacité inhumaine des vautours de la finance et les actes de violence populaire décriés par les bonnes consciences.

Deux aspects du monde. Entrevus en quelques heures grâce à la vitesse d'un jet. Deux réalités qui se percutent, comme des météorites dans l'univers, si proches et si lointaines.

Quelques heures plus tard, j'apprends que les manifestants ont forcé l'entrée des bureaux du porte-parole du gouvernement, Benjamin Griveaux, avec un engin de chantier, je ne m'étonne pas. Tout le monde s'insurge déjà contre cet acte de rébellion. C'est

normal. Je ne cautionne pas non plus ce genre de violence – même si je la trouve proportionnelle au déséquilibre qui l'a engendrée. Mais je peux comprendre ce débordement, comme on peut comprendre une idée que l'on ne partage pas forcément.

Des mots de Montaigne me reviennent en mémoire : « Ils avaient remarqué qu'il y avait des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de privilèges et que leurs moitiés mendiaient à leurs portes, décharnées de faim et de pauvreté et ils trouvaient étrange dont ces moitiés nécessiteuses pouvaient supporter une telle injustice, sans prendre les autres à la gorge, ou mettre le feu à leurs maisons ». L'acuité de cet esprit de génie n'a rien perdu de sa pertinence de nos jours.

Cette fois encore des *bikers* ouvrent le cortège. Les gens autour de moi commencent à avancer. Je suis le mouvement.

Aujourd'hui, je ne fais pas un reportage sur les Gilets jaunes. Je suis là pour un mobile personnel.

Je me débrouille pour remonter les rangs jusqu'aux premiers. Puis je sors du cortège. Je me poste en marge du défilé pour regarder passer les gens.

Je pense à ce que m'avait dit l'organisateur, la première fois, *combien estimez-vous qu'ils sont ?* Ma stratégie me permettrait de les compter. Si j'en avais envie. Ce serait possible. Mais je ne suis pas là pour ça.

Planté sur le trottoir, soumis au bon vouloir de mon étoile, je m'en remets à elle.

Des dizaines, des centaines de personnes défilent sous mes yeux.

Je prends racine sur le pavé pour multiplier mes chances de

l'apercevoir.

elle.

Je suis là pour liquider une obsession.

Je justifie ma démarche rocambolesque en pensant à tous ceux qui fréquentent les sites de rencontres dans l'espoir de trouver leur idéal. Si vous croyez qu'il existe sur Terre un être qui vous correspond. Avec lequel vous pourriez partager votre existence. Il faut bien vous résoudre à faire confiance au hasard. Quel qu'il soit. Pour espérer le ou la connaître.

The haphasard.

Et donc, moi, j'ai bien le droit de lui courir après dans une manif. Je mettrais ma main au feu que c'est une habituée, une soldate de la contestation sociale. Et j'ai besoin de vérifier le fantasme que je nourris depuis six mois, de savoir si je me suis trompé.

Alors, je la cherche comme si ma vie dépendait de la réponse. Au milieu de milliers de personnes, et comme si je l'avais perdue de vue depuis cinq minutes. Même si c'est irrationnel comme la foi.

Mais il fait froid. Les gens sont emmitouflés, bonnets, capuches, foulards. Si ça se trouve, elle va me passer sous le nez et je la laisserai filer car je ne serai pas fichu de la reconnaître.

Du temps s'écoule. Je n'y crois plus. Je renonce. Je réintègre le mouvement et je reprends la marche.

Nous arrivons sur la place de la mairie. Le scénario pour disperser la foule est le même que précédemment. Le comité d'accueil des crs envoie le feu d'artifice dès que les premiers manifestants débouchent sur l'esplanade.

J’assiste à l’escalade de l’agressivité qui gagne les deux camps. Projectiles improvisés. Du mobilier est balancé dans les airs. Je vois voltiger des barres de fer. De l’autre côté, les lacrymos et les lbd pleuvent. Même panique, blessés s’enfuyant, aveuglés, intervention des secours, sirènes hurlantes, les hostilités continuent.

L’intensification de la violence est en train de dénaturer leur mouvement.

Au départ, les occupants des ronds-points étaient des employés modestes que les prix de l’immobilier avaient obligés à se loger loin de Bordeaux, des familles qu’on avait poussées à acheter des voitures diesel, pour leur dire aujourd’hui que c’était mal et qu’elles allaient devoir s’acquitter d’une taxe supplémentaire, il y avait aussi les ouvriers de l’usine Ford, menacée de fermeture, des petits commerçants, des fonctionnaires, des retraités, forcés de se serrer de plus en plus la ceinture, bref, des personnes engagées dans une contestation sociale pacifique. D’ailleurs, la majorité des Français les soutenaient, parce qu’ils exprimaient un ras-le-bol partagé par la masse des gens.

Les choses sont en train de dégénérer. Des extrémistes se livrent à des actes de dégradations gratuites et certains provocateurs prennent la parole publiquement pour débiter des propos haineux. Sans compter les complotistes qui ridiculisent le mouvement, contribuant, sans même s’en apercevoir, à le pourrir.

Les médias feront leur feuille de chou là-dessus. Black-blocs, fanatiques de tous bords, ils mélangeront tout. Et l’opinion publique qui les soutenait jusque-là ne va pas tarder à faire une grimace de dégoût et à détourner la face. Je ne donne pas cher de ce mouvement.

Je rentre chez moi le cœur défait, rempli de poussière.

Daniel
Londres, juillet 2018

Dans la salle d'attente de l'aéroport, Daniel Gaubert lut dans la presse que le groupe Lafarge venait d'être inculpé par des juges d'instruction français de complicité de crimes de guerre et crimes contre l'humanité. Accusé de financement d'une cellule terroriste pour avoir acheté ses matières premières à des membres djihadistes, comme l'État islamique, et avoir payé treize millions d'euros de contreparties pour que l'activité de l'entreprise puisse continuer. Et pour avoir mis la vie de ses employés en danger en les forçant à travailler entre 2011 et 2014, alors que la guerre civile faisait rage en Syrie.

Cette lecture renforçait l'état d'esprit dans lequel il se trouvait et le portait à faire des amalgames. Mais il confondait tout.

Il mettait dans le même sac les individus dont Ramon leur avait relaté les crimes et ces milliardaires comme Lafarge qui amassent leurs fortunes sur le dos des employés au mépris de leur santé, de leur vie, de leur peau, cette peau qui ne vaut pas cher. Celle des pauvres,

des faibles, des enfants, des minorités. La peau des autres.

Des surhommes, grisés par leur sentiment d'invulnérabilité, s'autorisant à franchir toutes les limites. L'opulence délivrant un sentiment de supériorité essentialiste.

Et la connivence du silence qui les protégeait ! Ce black-out faisant écho à celui qu'il avait connu dans son enfance.

Le crime pouvait prospérer.

Ainsi soit-il.

À peine sorti de l'hôpital, Serge avait enquêté sur les sociétés appartenant à la famille Deschamps – le fiston faisait partie de la joyeuse bande invitée sur le yacht. Il prévoyait de lui envoyer par La Poste les résultats de ses dernières investigations.

Ils s'étaient téléphoné plusieurs fois, dans le courant du mois de juin.

Serge avait découvert que l'industriel possédait plusieurs sociétés *offshore*, toutefois non illicites, dans des paradis fiscaux, notamment au Liechtenstein et aux îles Cook. Le cabinet Blake et Associés gérait en effet ses affaires. Effectuant les transactions financières entre ces structures en apparence parfaitement légales. Bien entendu, ces firmes étaient en réalité des sociétés écrans destinées à recevoir des fonds échappant au fisc, provenant des entreprises françaises.

« Comment est-ce possible ? avait demandé Daniel.

– Les services financiers de l'État ne peuvent rien relever d'illégal, ces sociétés sont hébergées par des territoires qui développent des systèmes juridiques opaques, permettant la circulation des capitaux. »

Alors Daniel avait imaginé d'aller questionner George Blake. Il se

rendait à Londres comme un Candide pour essayer de comprendre des mécanismes qui lui étaient étrangers. Ensuite, il mettrait son travail de côté pour s'accorder une trêve.

Il avait promis à Maggy de faire un voyage en Grèce, ils en rêvaient depuis longtemps. Les billets étaient achetés. Dès son retour, ils prendraient l'avion. Ils auraient le temps de faire ce dernier périple. Le destin avait fixé le funeste rendez-vous à quelques encablures de là. Ce sursis leur serait octroyé comme une grâce ultime, dédiée à l'amour.

Mais en partant pour London, Daniel Gaubert ne se doutait pas qu'il allait signer, là-bas, le premier acte de son arrêt de mort.

Il prit un taxi pour se rendre à l'hôtel, un établissement modeste, dans un quartier bien situé, sur Fleet street, à deux pas du cabinet George Blake et Associés qui se trouvait sur Tudor street.

Le lendemain, il se présenta à l'accueil sous un nom d'emprunt. Et sous le prétexte d'obtenir des conseils « d'optimisation fiscale », spécialité de ce cabinet.

Derrière la façade dix-neuvième du bâtiment, l'intérieur se révélait ultra moderne. Hall d'entrée immense, tout en marbre et verre fumé. Décoration sobre et stylée. L'argent sale artistiquement recyclé.

Il dut patienter un long moment dans la salle d'attente. Un jeune juriste vint le chercher. Il fut déçu de ne pas être reçu par George Blake en personne. Le jeune homme fit la moue. Blake ne se dérangeait que pour les clients importants. Il n'en faisait pas partie, et il s'agissait seulement d'un premier contact.

Daniel tenta d'argumenter :

« Je suis venu à Londres pour parler spécialement avec Mister Blake. Il m'a été recommandé par une connaissance. »

L'avocat stagiaire lui suggéra poliment de révéler l'identité de cette personne qui lui avait indiqué le cabinet.

Daniel resta évasif, invoquant la discrétion promise à son ami. Il se sentit pris à son propre piège. Sa démarche était naïve, il s'en rendait bien compte. Il avait formé le dessein de faire pression sur Blake, en lui parlant de ses nuits à Saint-Tropez. C'était utopique, une pure folie, il en était conscient, mais il s'entêtait. Puisqu'il avait fait le déplacement, il ne pouvait envisager de démissionner. Il cherchait encore un moyen d'arriver à ses fins. Il voulait exploiter les preuves qu'il détenait de la participation de Blake à cette soirée et de son encanaillement avec des marchands de drogues et de chair humaine. Exercer sur lui un chantage pour lui extorquer des renseignements supplémentaires sur les activités suspectes des autres fêtards.

Le silence entre les deux hommes devenait embarrassant. Daniel joua son va-tout :

« Voulez-vous s'il vous plaît communiquer de ma part un message à Mister Blake ? »

Époustouflé, après une minute de blanc, le jeune homme demanda :

« Que voulez-vous transmettre à Mister Blake ?

– Dites-lui seulement que j'aurais aimé évoquer avec lui ses vacances en France l'été dernier et plus particulièrement, une certaine soirée sur un yacht, à Saint-Tropez, la *Kallisté*. »

Le stagiaire n'osait plus s'opposer à sa quête, craignant de commettre un impair.

« Un moment s'il vous plaît. »

Il sortit de la pièce. Il mettait du temps à revenir. Un temps beaucoup trop long pour être catholique.

Daniel Gaubert attendait.

Malgré tout ce qu'il savait depuis l'enfance sur l'amoralité de certains individus, et ce qu'il avait encore appris récemment sur leur perversité, il n'était toujours pas capable de concevoir la profondeur de leur cynisme. Il n'avait aucune idée de la dangerosité à laquelle il venait de s'exposer en tournant autour de ces prédateurs. Probablement parce que ces entités étaient trop éloignées de sa nature.

Il ne se doutait pas que sa présence ici serait le point de départ d'un processus létal.

Au bout d'une demi-heure d'attente, la porte s'ouvrit sur un vigile baraqué qui le pria de débarrasser le plancher.

Quelques heures après, de l'autre côté de la Manche, à Paris, le téléphone de Baron se mettrait à sonner pour une première fois.

Daniel Gaubert était démasqué.

Le mécanisme allait s'embrayer.

Paris, janvier 2019

« Passe me voir à l'heure de l'apéro », dit Baron.

En réalité, Michel est déjà dans le quartier.

« Tu as fait vite, qu'est-ce qui t'arrive ? »

Michel Moreau n'a toujours pas digéré la mort de Daniel Gaubert. Il culpabilise à mort. Plus le temps passe, plus il redoute d'apprendre une mauvaise nouvelle concernant le sort de Marcus Gaubert.

Il affiche un air glacial en débarquant dans le bureau.

Baron devine instantanément son état d'esprit et ses intentions. Il sourit :

« Ne te bile pas davantage, Michel, nous sommes libérés de ce boulot. Ils n'ont plus besoin de nous. On arrête là. *Finito* ! Tiens, j'ai une enveloppe pour toi. De quoi te payer un beau voyage. Tu vis toujours tout seul ou tu es avec quelqu'un ?

Michel ne semble pas soulagé. Il frotte nerveusement sa calvitie, il

ne saisit pas non plus l'enveloppe, obligeant Baron à la poser sur la table.

« Que va-t-il arriver à Marcus Gaubert, maintenant ? La même chose qu'à son paternel, je suppose ! Je présume qu'ils l'ont fait suivre, à Istanbul.

– Mais non ! que vas-tu chercher ! Je te dis que c'est fini.

– Pour nous d'accord, mais tes commanditaires ne vont pas s'arrêter là, tu le sais, ils vont agir comme ils ont fait avec l'autre. Quand on a eu terminé le boulot demandé, ils ont embauché des tueurs pour le liquider.

– Tu l'ignores ! Et tu te trompes sûrement ! Il s'est suicidé. Il était dépressif ce type. Ça n'arrivera pas avec le fils. Écoute, tu ferais mieux d'oublier tout ça.

– C'est une menace ?

– Non. C'est une recommandation.

– Putain, tu es vraiment pourri, je ne veux plus jamais bosser pour toi ! »

Baron éclate de rire.

« De toute façon, je ferme mon cabinet. J'arrête, moi aussi, je prends le large.

– Tu es un fumier ! Maintenant, ils vont le tuer, j'en suis sûr ! Et tu t'en laves les mains et tu me dis *d'oublier* ? »

Michel est fou de rage.

Baron ne se démonte pas. Au contraire, il renchérit :

« Dis donc, tu n'as pas craché sur le pognon, toi non plus, alors, ne viens pas maintenant pleurer dans mon giron et me faire la morale, s'il te plaît ! Tu n'as pas toujours été aussi regardant, me semble-t-il, tu as franchi plusieurs fois la ligne quand tu étais flic !

– Ça n'a rien à voir ! J'ai toujours respecté la vie humaine ! Bordel de merde ! Je n'ai jamais rien fait qui me pèse autant sur la conscience ! Ton fric, je n'en veux pas ! tu peux te le fourrer où je pense, tiens, regarde ce que j'en fais ! »

Il déchire l'enveloppe et les billets en morceaux et les balance à la figure de baron. Il jette la chaise par terre et claque la porte.

Le con ! peste Baron en ramassant les confettis.

Daniel Gaubert
Juillet 2018

Maggy et Daniel passèrent quinze jours à crapahuter entre les pierres sur les traces d'Ulysse. Ce serait leur dernière équipée. Et une mauvaise nouvelle les attendait à leur retour.

Serge, emporté par une deuxième crise cardiaque, avait été retrouvé dans son embarcation, voguant à la dérive sur la Méditerranée. Mort sur l'eau, en plein soleil, à bord de son bateau ivre, un jour de canicule et de grand vent, disait Christian, ajoutant pour se consoler que c'était probablement la fin qu'il aurait choisie.

Pendant ce temps, ici, à Bordeaux, les jours d'une chaleur étouffante étaient suivis par des orages qui détraquaient le ciel et faisaient chuter le thermomètre. Des nuits successivement fraîches ou torrides. L'été végétait, capricieux, inconstant, il n'arrivait pas à s'établir ni à se décider à déserter définitivement les lieux.

Daniel, attristé par la mort de Serge, s'acharnait à boucler son enquête.

Il avait reçu, quelques jours avant, un colis en provenance de Marseille. Le travail d'investigation du policier révélait les pedigrees, et itinéraires privés ou professionnels des personnages présents sur le yacht. Ceux que les témoignages des filles et les photos de Nino accusaient d'être coupables de viols, de trafic de drogue, de blanchiment, d'évasion fiscale.

« Comment Ramon a-il fait ? avait demandé Daniel au téléphone.

– Oh ! c'est simple, Ramon a tissé un réseau incroyable de connaissances sur la Côte, des indicateurs travaillent pour lui, ce sont des employés des hôtels, restaurants, casinos, traiteurs, agences immobilières, bijoutiers, commerces de luxe, bref dans tous les lieux où il peut puiser des renseignements. Il rémunère ces personnes pour les informations qu'elles recueillent pour lui et dont il fait ensuite commerce. Il est en bon terme avec les flics, qu'il renseigne également. Il est réglo avec tout le monde. Mais il est au courant de tellement de choses que certains se méfient de lui, aujourd'hui il ne sort plus de chez lui sans être accompagné par deux acolytes balaises.

À partir de là, Daniel fut tellement accaparé par l'achèvement de son dossier qu'il oublia les conseils de prudence de Serge. Inattentif à ce qui se tramait autour de lui, il ne remarqua pas la voiture qui le suivait.

Et puis, un jour, il y eut cet incroyable appel.

Ils étaient en train de dîner.

Un étranger l'invitait à prendre un verre, dans une villa, louée au cœur de l'enceinte sauvageonne des quarante-quatre hectares, au Cap Ferret. Pas tout à fait étranger pour Daniel Gaubert.

« C'était qui ? » demanda Maggy.

Il prétendit ne pas le savoir – à quoi bon l'inquiéter ? Un appel anonyme, sans importance. « Du démarchage », répondit-il – il avait appris à mentir et à masquer ses émotions.

Il avait deux jours pour réfléchir, mais il savait déjà qu'il se rendrait là-bas. Dans cette enclave où se réfugient, l'été, des privilégiés, *les 44,* comme disent les autochtones pour abréger.

Il connaissait l'endroit. Allées en terre battue, défoncées, trouées d'ornières, conservées en l'état par les résidents afin de dissuader les curieux de s'introduire dans leur sanctuaire. Une végétation luxuriante, lauriers, jasmins, tamaris, mimosas, arbousiers, bordait des clôtures rudimentaires, faites de ganivelles ou de brandes.

Il atteignit la propriété, calfeutrée derrière un mur en pin, interphone au portail automatique. Villa en bois, en première ligne.

L'homme en short venait au-devant de lui dans l'allée, chemise ouverte sur un torse bronzé, médaille en or tressautant sur le sternum, cheveux blonds attachés en catogan, sourire cinématographique aux lèvres. Il avait une allure de séducteur professionnel. Daniel reconnut tout de suite le jeune loup dont il avait vu la photo.

« Monsieur Gaubert ? »

Daniel serra à contrecœur la main tendue.

Ils traversèrent le jardin, envahi naturellement de plantes grasses, yuccas, massifs de griffes de sorcières aux fleurs rose fuchsia ou carmin, de liserons violacés, anémones de sable, jaune pâle, et buissons de ciste rouge sang. Ils accédèrent à une terrasse, abritée du vent, offrant un point de vue sublime sur le bassin, la dune du Pyla, les bancs de sable d'Arguin et du Toulinguet, et au loin, derrière la

barrière des passes frangée d'écume, l'océan Atlantique qui bouclait le ciel.

Ils s'installèrent dans des fauteuils, autour d'une table basse.

L'homme ne s'était pas encore présenté. Il laissait volontairement planer le doute comme une pression supplémentaire.

Il proposa des boissons, Daniel se contenta d'un verre d'eau.

« Monsieur Gaubert, savez-vous pourquoi je vous ai invité ici ? »

Daniel restait de marbre.

« J'ai une proposition à vous faire. Vous avez une jolie petite famille n'est-ce pas ? N'aimeriez-vous pas gâter davantage votre femme, votre fils, vos parents ? Leur offrir… je ne sais pas, moi, des folies… »

Daniel pris au dépourvu ne répondit pas. Les sens en alerte, il tâchait de réfléchir en accéléré.

« Quelle somme pourrait vous faire plaisir, monsieur Gaubert ? »

Il avait prononcé les mots avec un sourire forcé. Une douceur feinte. Puis il brusqua le ton. Il dit froidement :

« Combien voulez-vous ?

– De quoi parlez-vous ?

– Vous comprenez très bien, cher monsieur. Vous êtes un homme intelligent. Vous avez constitué un dossier qui nous met dans l'embarras, mes amis et moi. À quel prix estimez-vous votre silence ? Je suis prêt à négocier. Je suis sûr que nous allons trouver un compromis. Pensez à tout ce que vous allez pouvoir offrir à votre famille, tous les projets que vous allez pouvoir réaliser. Faire une

croisière, changer votre voiture, rénover votre maison… »

Il fit une pause. Se pencha en avant pour saisir son verre. Le vida d'un trait. Et reprit la parole sans donner à Daniel le temps d'ouvrir la bouche.

« Je ne vous mets pas le couteau sous la gorge. Je n'exige pas de réponse aujourd'hui. Je vous laisse une quinzaine de jours pour mûrir votre décision. Passé ce délai, je vous contacterai. Je vous proposerai de nous revoir. Vous me ferez part de votre choix. Et nous fixerions les termes de notre accord. Est-ce que cela vous convient ? »

Daniel sentait monter la colère. Elle brouillait son esprit. Elle l'aveuglait. Il aurait voulu cracher son mépris à la figure de ce sale type. Il se retenait de rétorquer : et si je refuse ? Quelles sont vos intentions ? Mais il avait peur de se laisser submerger par la haine. Il redoutait toujours de s'emporter. Il songea à Tom, ce petit garçon capable de mordre comme un animal. Cette scène bestiale l'avait poursuivie toute sa vie.

Il pensa aussi à toutes les mises en garde de Serge.

Il fit un effort pour se dominer et analyser objectivement la situation. Deux options s'offraient à lui : exprimer son refus sur-le-champ – mais c'était entamer les hostilités. Ou faire semblant de se soumettre à ce délai.

La deuxième solution lui parut plus sage. Elle lui permettrait de prendre du recul. Il n'était pas question pour lui d'accepter le marché, mais il fallait se sortir de ce traquenard.

Il poussa sa réflexion : désormais, il savait à qui il avait affaire, l'ennemi avait abaissé son masque. Il essayait de lui vendre une transaction, ce qui constituait une preuve de plus de sa culpabilité – livrée sur un plateau, celle-là – et il y voyait une aubaine, s'il trouvait

le moyen de l'exploiter.

Il se retira sans rien laisser paraître. Laissant son interlocuteur dans l'expectative.

Il ressentait le besoin de se dépenser pour dénouer ses nerfs, ligotés en pelote pendant l'entretien.

Il reprit sa voiture, pour se diriger vers la pointe. Il abandonna son véhicule dans une allée, grimpa la dune, évitant la plage surchargée de touristes, s'éloignant de deux ou trois kilomètres pour se retrouver seul en face de l'océan. Il marchait sur le rivage, s'arrêtant pour ne pas déranger une nuée de petits gravelots en train de picorer le sable mouillé.

Au bout de quelques minutes, passées à observer les oiseaux sautiller dans les vaguelettes du bord, il sentit peu à peu le calme le gagner, il appela alors l'unique personne à qui il pouvait envisager de se confier, puisque la seule à tout savoir.

« Bonne mère ! Tu as vu Zemko ? » hurla Christian à l'autre bout de la France.

Michel Moreau
Paris-Bordeaux, février 2019

Déçu par sa collaboration avec Baron, Michel Moreau continue à ruminer sa culpabilité. Un vrai cas de conscience, pour lui, le cas de ce Marcus Gaubert.

Le jeune homme s'obstine à enquêter sur la mort de son père. Michel Moreau est persuadé qu'il va subir le même sort que lui. Il a envisagé de prévenir l'intéressé, mais que lui dire ? *Attention, vous avez des méchants aux fesses, et j'en sais quelque chose parce que je vous ai filé pour eux ?* Impossible. Ce serait admettre que Daniel Gaubert a été trucidé. Cela reviendrait à souffler sur les braises.

Alors quoi ? Oublier ce péril ? Espérer, sans y croire, n'avoir jamais la mauvaise surprise de lire dans la presse qu'un petit journaliste de province s'est suicidé comme son paternel ? Ou qu'il a disparu de la circulation ? Ou qu'il est mort accidentellement ? Cela lui paraît inconcevable.

À ce stade de sa réflexion, il ne sait pas encore comment il peut

intervenir. Il est seulement certain de *vouloir* passer à l'action.

Besoin de se racheter ? D'apaiser ses remords ? Il s'est mis en tête de sauver Marcus Gaubert. Persuadé qu'ils vont trucider le fils comme ils ont éliminé le père.

En plus, il est en manque d'adrénaline depuis qu'il est à la retraite.

Point de départ : il connaît le dossier de Daniel Gaubert. Il a eu en mains son ordinateur. Une histoire salace acoquinant des rentiers pédophiles et des mafieux avec un avocat pourri.

Il possède leurs noms, il a vu leurs physionomies sur les photos et il a même commencé à fouiller leur curriculum.

Mais bien sûr, ces gens-là ne sont pas nés de la dernière averse, *ils savent* qu'il *sait* tout.

Et ils ont casqué gros pour s'assurer de son amnésie.

Premier corollaire : dès qu'*ils* vont comprendre qu'il a décidé de rester sur le coup, *ils* vont réagir, envoyer des émissaires.

Déduction : il va risquer sa peau, lui aussi.

Le tgv en provenance de Paris ralentit pour entrer dans la gare Saint-Jean de Bordeaux.

En émergeant du sommeil, la bouche pâteuse, Michel Moreau est saisi par une drôle de sensation. La présence en lui d'un être insolite – qui ne lui est pas totalement étranger. Son double. Un type avec lequel il n'a pas entretenu de rapports réguliers au cours de la dernière décennie. Il ressent l'émotion que l'on éprouve en tombant par hasard, au coin d'une rue, sur un vieil ami perdu de vue. Plaisir de

renouer, teinté de la culpabilité d'être resté longtemps sans prendre de nouvelles.

Il pose son pied sur le quai grouillant de voyageurs avec l'impression d'avoir subi une cure de rajeunissement pendant le trajet.

Il a réservé une chambre d'hôtel, rive droite, à deux-cents mètres de l'immeuble dans lequel vit Marcus Gaubert.

Le journaliste est propriétaire d'un appartement dans ce nouveau quartier. Non loin de l'ancienne gare d'Orléans, devenue aujourd'hui Megarama. En face du Jardin botanique.

Il tape l'adresse dans son téléphone et étudie l'itinéraire. Google lui indique de prendre le tram, ligne C, descendre porte de Bourgogne, prendre la ligne A, descendre au Jardin botanique, et finir à pied jusqu'à l'hôtel, à deux pas.

L'avantage de résider dans le quartier sera de lui permettre de flâner sur les bords de Garonne et dans les allées du Jardin.

Il s'imagine déjà se fondre parmi les touristes et les promeneurs sans se faire repérer.

Marcus
Bordeaux, janvier 2019

Le lendemain, dimanche, je déjeune chez ma mère. Je lui déroule, avec humour, mon aventure turque. Je force la dose. Je caricature les nababs. Je me tourne aussi en ridicule. Rien que pour le plaisir de la voir se plier en deux. Comme autrefois. Avant que le malheur ne l'attrape et ne casse ce rire.

Elle n'en revient pas de la folie de ces caprices de millionnaires. Elle s'esclaffe, en m'imaginant, gravitant dans ce milieu, aussi à l'aise qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine.

En réalité, elle fait semblant de rire. L'espace d'une seconde. Et tout de suite après, elle se renverse. La peur s'inscrit sur sa physionomie.

« Dans quoi mets-tu les pieds, Marcus ? Je n'ai pas envie qu'il t'arrive la même chose qu'à ton père. »

Je voudrais la rassurer, mais je ne vois pas comment. Je promets. C'est tout ce que je peux faire.

« Ne t'en fais pas, je serai prudent. »

Elle ne se laisse pas convaincre par mon hypocrisie.

« Zemko, ce nom te dit quelque chose ? »

Elle fait une moue étonnée.

« C'est un type que j'ai vu, à Istanbul.

– Non, je n'ai jamais entendu parler de cet homme. »

Je raisonne :

« Écoute, maman, je suis de plus en plus persuadé que papa a protégé son travail. Il a dû cacher des documents quelque part. Tu es sûre qu'il ne t'a rien dit à ce sujet ? »

Elle est perplexe. Je vois qu'elle ne sait rien.

Je poursuis ma réflexion, un détail me revient :

« Tu te souviens, le jour du cambriolage, je suis entré dans le bureau, papa était au téléphone, il a raccroché précipitamment, il parlait à un certain Christian. Tu sais qui c'est ?

– Oui, je te l'ai déjà dit, c'était un ami de fac de ton père. Tu as dû le voir, toi aussi quand tu étais petit. Il nous a rendu visite une ou deux fois. Ton père a continué à correspondre avec lui et au printemps il est allé le voir, à Marseille. »

Je fais un bond.

« Eh bien voilà ! c'est ça ! »

Je suis excité par ce que je viens de comprendre.

« Ce n'est pas un hasard ! papa était allé le voir à Marseille

quelques mois avant le cambriolage, et ce jour-là, il éprouve le besoin de lui parler, cela signifie que Christian était dans le coup, il doit en savoir plus que nous. Tu as ses coordonnées ? »

Elle cherche dans ses souvenirs.

« Son nom Maman, au moins son nom ?

– Dumont. »

Il ne me faut pas plus de cinq minutes pour trouver ses coordonnées dans les contacts de mon père.

À peine rentré chez moi, je compose le numéro de Christian Dumont. À Marseille, une personne décroche. La voix se met à trembler dès que je me présente :

« Marcus ? Mon Dieu ! »

Étranglé par l'émotion, c'est tout ce qu'il peut sortir. Je l'entends pleurer à l'autre bout du fil.

Je prends conscience qu'il ne sera pas facile de l'amener à me parler de mon père. J'y vais mollo. D'abord j'égrène quelques formules de politesse. Donner des nouvelles de Maggy, puis prendre des siennes.

Il s'excuse de ne pas s'être déplacé pour les obsèques. Je le rassure, nous ne sommes pas à cheval sur les principes, dans la famille.

Enfin, il faut bien en venir au motif de mon appel. Je commence à lui faire part de nos soupçons, ma mère et moi, sur la mort de mon père. Pour nous, Daniel Gaubert ne s'est pas suicidé.

Bouleversé, il reste une seconde sans voix. Puis quand il retrouve

l'usage de la parole, il ne se montre pas tellement surpris :

« Pour être franc, j'avais moi aussi des doutes, mais comme il n'y avait pas d'enquête de police, j'avais fini par me convaincre qu'il avait pu céder à un moment de désespoir, à cause de son passé. Enfin, j'ai lâchement préféré m'en persuader.

– Non, je suis certain qu'on l'a tué.

– Alors, cela prouve bien que tout ce qu'il avait découvert était fondé. Et Serge avait raison, il nous avait prévenus que ces types étaient dangereux.

– Qui est Serge ?

– Un ami à moi que ton père a rencontré, ici, à Marseille. Je t'expliquerai…

– Justement, je voudrais savoir ce qu'il est allé faire à Marseille. C'était pour son enquête, n'est-ce pas ?

– Oui, oui… »

Je devine qu'il réfléchit. Encore sous le choc, il est en train de mettre de l'ordre dans sa mémoire. Je reviens à la charge :

« Vous devez être au courant de ses recherches ?

– Oui, mais je ne sais pas tout. »

Je me remémore la méfiance exprimée par mon père à l'égard du téléphone. Je coupe court aux confidences.

« Puis-je venir vous voir ?

– Bien sûr, quand tu voudras. »

Je ne me le fais pas dire deux fois. Je lui propose le week-end

prochain et je prends illico un billet d'avion pour Marseille.

Avant d'aller me coucher, je prends le temps de fouiller la toile pour *googeliser* Zemko. Je tombe d'abord sur une avalanche de portraits du play-boy entouré de starlettes. Wikipédia met en lumière sa réussite dans le monde de l'art photographique. Au bout d'une heure de recherche, je visionne une vidéo beaucoup plus intéressante. L'interview par un journaliste d'investigation d'une jeune Indonésienne affirmant avoir été enlevée et violée à onze ans. Elle aurait été kidnappée en pleine rue de Jakarta, puis emmenée dans un palace et livrée à des touristes sexuels. Ses parents avaient reçu un pactole en échange de leur silence. Quelques années après, elle avait reconnu Zemko, en photo dans des magazines, comme étant l'homme qui l'avait interpellée sur le trottoir, jetée à l'arrière de la limousine, et conduite à l'hôtel. Plus tard, elle avait tenté de dénoncer le proxénète. Mais cela n'avait pu aboutir. Il n'avait même pas été inquiété.

Putain ! Mon sang ne fait qu'un tour.

Daniel
Juillet 2018

Maggy avait insisté pour qu'ils fassent une sortie en bateau. Elle disait vouloir savourer les dernières heures de l'été. La fin des vacances approchait. Il n'y avait plus grand monde sur le Bassin. À cinq heures, les premières risées du thermique froissèrent le miroir. Et le soir, la brise se renforça. Le voilier bien gîté filait les huit, dix nœuds, sous les rafales.

Ils rentrèrent au bercail, grisés d'embruns, d'iode, et de bonheur. Soûlés de vent et de soleil. Les rois du monde.

Pour découvrir en arrivant leur logis mis à sac.

La porte d'entrée défoncée au pied-de-biche. Les pièces dévastées. Toutes leurs affaires éparpillées, jetées par terre, cassées, écrasées, souillées. Les voleurs s'étaient acharnés. « Des sagouins », dit Daniel. Leur intimité violée.

Le canapé et les coussins étaient éventrés. Les livres de la bibliothèque jonchaient le sol du bureau. Les tiroirs étaient renversés,

vidés de leur contenu. Même la corbeille à papier avait été retournée. Rien n'avait été épargné.

Ils contemplaient le désastre, incrédules et démoralisés. Il leur fallut plusieurs minutes pour émerger de la sidération.

« Il faut appeler la police, ou la gendarmerie », dit enfin Maggy.

Daniel restait hébété. Il avait l'air de ne pas pouvoir encaisser ce qui leur arrivait. Elle dut répéter sa phrase. Lui saisir le bras, le secouer pour le ramener à elle et pour qu'il finisse par acquiescer.

Et là, il s'était abandonné à la colère.

Elle ne l'avait jamais vu se mettre dans un tel état.

Il était vingt et une heures, la gendarmerie la plus proche envoya deux hommes.

Ils n'avaient pas encore fait l'inventaire de ce qui avait été dérobé. La tâche était considérable – vous pensez, disait Maggy, depuis vingt ans qu'ils entassaient les objets dans cette baraque… À première vue, les voleurs avaient emporté le matériel informatique, les télés, la chaîne hifi, mais difficile d'évaluer ce qui manquait dans un désordre pareil.

Après la constatation par les forces de gendarmerie de l'effraction, du cambriolage et des dégâts, ils se retrouvèrent seuls et pris de découragement au milieu du capharnaüm. Ranger tout ce fourbi leur demanderait des heures. D'un autre côté, Maggy ne pouvait envisager de se coucher en laissant la maison dans cet état. De toute façon, ils étaient trop énervés pour s'endormir. Alors, autant se mettre au travail.

Ils y passèrent la moitié de la nuit.

Le lendemain, quand Marcus débarqua, le home avait presque recouvré son aspect habituel. Il était impossible d'imaginer le foutoir que les propriétaires avaient découvert en rentrant chez eux, la veille. Tout avait été rangé, nettoyé et remis à sa place.

Mais, trouvant ses parents fatigués, Marcus s'inquiéta et proposa son aide, pour ce qu'il restait à faire.

« Ça ira, dit Maggy, on va se débrouiller. Tu restes déjeuner ? »

Elle discutait avec lui tout en mettant le couvert sur la terrasse.

Daniel s'était replié dans son bureau.

« Papa a l'air très touché, dit Marcus.

– Mmm, il s'en remettra, dit-elle. Un cambriolage, ce n'est pas un drame ! ce n'est que matériel ! Aucun de nous trois n'est malade ni blessé, c'est ce qui compte, Marcus. D'être en vie. »

Ces paroles sonnaient comme un avertissement.

La phrase retentit aux oreilles de Marcus comme une alarme. Elle lui sembla avoir une valeur prémonitoire.

Elle ne l'avait pas dit, mais il avait cru l'entendre : *pour cette fois, ce n'est pas un drame, pour cette fois*.

Il se demanda si sa mère ne lui cachait pas quelque chose de plus grave.

Mais non, ce n'était pas le cas. Maggy était comme ça. Sa philosophie existentielle s'exprimait spontanément. Dans la vie, elle ramenait tout à l'essentiel. À des vérités humaines simples et pragmatiques. Elle savait tirer parti des désagréments. Retourner les difficultés à son avantage. Dans l'adversité, elle détectait toujours le

côté positif.

Douée pour le bonheur. Surdouée, disait même Daniel.

Elle était capable de réduire les emmerdements en poudre à force d'amour et d'optimisme, tant qu'on ne touchait pas à sa tribu…

Tant qu'on ne touchait pas à sa tribu.

Elle avait préparé une salade composée avec des légumes du jardin, tomates, poivrons, et graines de lin, raisins secs, pignons, noix de cajou, olives, le tout arrosé d'une sauce au vinaigre balsamique. Elle posa une bouteille de rosé sur la table et une planche garnie de copeaux de jambon ibérique. C'était presque une fête.

« Ouvre la bouteille, Marcus, s'il te plaît, ça le fera arriver. »

Daniel tardait à les rejoindre. Il téléphonait.

« Tu crois que c'est l'œuvre de Zemko ? demandait Christian, à Marseille.

– Oui, bien sûr que c'est lui, cela ne peut pas être un hasard, il a commandité ce cambriolage pour m'impressionner et me forcer à accepter son offre.

– Sois prudent, Daniel, souviens-toi de ce que t'a dit Serge. Ce sont des gangsters.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? M'aplatir devant ce type ? Marcher dans sa combine ? »

Dehors, Maggy finit par s'impatienter.

« Tu veux bien aller chercher ton père ? s'il te plaît, Marcus, dis-lui qu'on l'attend pour commencer. »

Sur le pas de la porte, Marcus surprit son père en train de s'emporter :

« Il n'en est pas question. »

Quand il aperçut son fils, il baissa le ton :

« Je te rappelle, Christian. »

En sortant, il entoura de son bras les épaules de Marcus et lui dit :

« C'était un copain de fac. »

Marcus
Marseille, janvier 2019

Vendredi 11 janvier, j'atterris au pays de Marius. Couleur locale, le mistral me fait ses honneurs à la descente d'avion. Derrière un nuage de poussière, j'aperçois sur le parking une voiture grise, de la marque indiquée par Christian, et un homme, coiffé d'un chapeau, appuyé à la portière, en train de fumer.

Il écrase sa cigarette et m'étreint chaleureusement. Puis il se recule, me saisit par les avant-bras pour me dévisager :

« Bon Dieu, Marcus, comme tu lui ressembles ! »

La scène me rappelle mon arrivée à Jersey, chez John. Même bouffée d'émotion. C'est le deuxième ami de mon père que je rencontre depuis sa mort, et lui aussi cherche à le retrouver sous mes traits.

Nous prenons la direction de la Pointe Rouge où il habite. Il en profite pour me prier de le tutoyer.

Il fait presque nuit, lorsque je découvre sa maison. Il me montre la chambre d'ami, et pendant que je pose mes bagages, l'image de mon père qui a dormi ici, il n'y a pas si longtemps, surgit dans la pièce et me pince affreusement le cœur.

Je retrouve Christian dans le salon. Il nous sert un verre. Il attend que je prenne l'initiative de la discussion.

Je lui fais part de mes suspicions, au sujet du décès de mon père, étayées par la présence de John à l'enterrement. Christian semble soulagé par mes propos. Il m'avoue que depuis la mort de Daniel, il passe beaucoup de nuits blanches, taraudé par les mêmes affres que moi.

« Je suis content que tu sois là, Marcus. Quand Maggy m'a annoncé la nouvelle, je n'arrivais pas à croire à la version officielle d'un suicide, mais ta mère et toi étiez en plein deuil, je ne me sentais pas le droit de perturber votre chagrin avec mes élucubrations. C'est pourquoi j'ai préféré ne pas venir aux obsèques. Je ne savais pas quoi faire. Mais aujourd'hui, tu es là, et je suis impatient d'apprendre ce que tu as découvert. Allez, dis-moi vite ce que tu sais. »

Je lui relate mon voyage à Jersey. Je lui parle de notre recherche d'Alan, l'informateur de mon père, John et moi dans les pubs de Jersey. Je lui décris ma rencontre de Barbara et mon réveillon chez les fortunés, à Istanbul. Je déroule tout mon parcours.

Quand je prononce le nom de Zemko, il sursaute.

« Zemko ? tu es sûr, Marcus ? »

J'acquiesce fortement, je suis certain, Jozef Zemko.

« Alors, tu es sur la bonne piste, figure-toi. »

Mon cœur s'accélère, je le prie de s'expliquer, il balaye d'un geste :

« Après toi, Marcus, termine d'abord ce que tu as à me dire. »

J'avoue que j'ai fait le tour. Peter a été éliminé pour avoir rencontré Alan Jones. Ensuite, mon père a subi le même sort, pour la même raison. J'ignore la teneur de ces entretiens, mais ils ont fait deux morts.

Christian valide d'un coup de menton.

« C'est tout ce que je sais, Christian. Comme mon père nous a tenus à l'écart, ma mère et moi ignorions tout jusqu'à sa mort. »

Il est maintenant impatient de compléter ces informations.

« Eh bien, j'en sais un peu plus que toi, en effet. »

À son tour, il m'apprend qu'Alan avait mis mon père sur la piste de réseaux de pédophilie, liés aux milieux de la drogue, de la prostitution et au blanchiment d'argent. Il me parle d'une prostituée, Hanna. Il ajoute d'autres noms à celui de Zemko, Paynes, un Américain, Blake, un avocat anglais, et ceux de quelques mafieux.

Pendant une heure, il me raconte, en long et en large, les différents séjours de mon père à Marseille. Il m'explique l'intervention de Serge, son copain flic. Celui de Ramon. Il me décrit tout ce qu'ils ont découvert ensemble. Le vice, le mal à l'état pur. Exercé sur des enfants ! Nous nageons dans une bauge.

Et ce n'est pas fini.

Il me fait le récit des derniers jours de la vie de mon père, et là, j'ai le cœur de plus en plus serré.

« Je n'ai plus revu Daniel depuis, mais nous avons eu plusieurs échanges téléphoniques. Quelques jours avant le cambriolage, il m'avait appelé. Il était au Cap Ferret, il sortait d'un rendez-vous. Il était dans un état quasi hystérique, tu sais comme il pouvait monter dans les tours, quand un truc le révoltait… et là, tu ne devineras jamais qui il venait de rencontrer. »

Il articule le nom de la personne sans le prononcer, pour que je le lise sur ses lèvres, comme si ce nom était un maléfice, et comme si le dire à voix haute, même ici, entre nous, pouvait constituer un danger.

Je m'y attendais avant qu'il précise son nom, je savais que c'était lui, mais je suis terrassé quand même.

J'ai un charivari dans la tête. Je pense à ma gentille petite Anglaise qui navigue dans ces eaux troubles comme un poisson parmi des squales. Ferme-t-elle les yeux sur des comportements comme ceux que Christian vient d'évoquer ?

« Tu n'étais pas au courant de tous ces événements ? s'étonne Christian en voyant ma tronche. Ton père ne vous a rien dit ? Il ne vous a jamais montré son dossier ? »

J'ai la gorge trop serrée pour répondre. Je pense au courage de mon père, à sa volonté. Les souvenirs affluent comme un torrent. Ses silences, ses accès de tristesse, ou de colère. Tout fait sens, à présent. Et même sa solitude. Il a voulu nous protéger putain ! et dire que je lui en ai voulu de m'avoir tenu à l'écart de ces saloperies.

« C'est très embêtant, continue Christian. Il contenait des témoignages importants, ceux des filles présentes sur le yacht, et des photos de la soirée, sur lesquelles on voyait les enfants. Et Serge lui a envoyé d'autres documents pendant l'été, tout un dossier, il avait enquêté sur Deschamps, Zemko, et sur l'avocat, mais à partir de ce

moment-là, je n'ai plus été au courant de grand-chose, car Daniel évitait de trop en dire au téléphone. Puis Serge est mort… »

Je sursaute, un mort de plus ? Il me rassure :

« Une crise cardiaque, Marcus, ne va pas imaginer un autre meurtre… Vous n'avez rien trouvé après la mort de Daniel ? »

Je retrouve la parole :

« Mes parents ont subi un cambriolage. Tout a été dérobé. Son ordinateur et son travail. Mais tu dois le savoir, puisqu'il t'a téléphoné ce jour-là. »

Il me regarde, ébahi :

« Non, Marcus, tu te trompes. Daniel m'a appelé, c'est vrai, pour me parler de ce cambriolage, il était très inquiet, bien sûr, car il se sentait surveillé, il était aussi très en colère. Mais il avait sauvegardé tout son travail. Tu ignorais ça aussi ?

« Enregistré sur le *cloud* ? Mais ils ont nettoyé son compte. Ils ont mis des hackers dessus, tu penses ! Nous n'avons rien trouvé dans ses archives.

– Non non, tu n'y es pas. Il ne faisait pas référence au *cloud*. Avant de partir, Daniel m'avait fait part de son intention d'effectuer des sauvegardes matérielles et de les planquer dans un endroit sûr, Serge le lui avait conseillé. Il ne savait pas encore où. Mais il devait y réfléchir en rentrant chez lui. Quand il m'a appelé pour m'apprendre qu'il venait d'être cambriolé, il m'a fait comprendre à demi-mot que son dossier était à l'abri. Il ne voulait pas me dire où, au téléphone. Il craignait d'être écouté. Si vous cherchez bien, vous devriez le trouver. »

Le lendemain, au café, Christian me dit avoir réfléchi toute la nuit, il pense que ma rencontre de Zemko à Istanbul n'était pas fortuite.

Il m'adresse une dernière mise en garde :

« Fais attention à toi, Marcus, ce n'est évidemment pas un hasard si tu as croisé Zemko à Istanbul. Ceux qui sont derrière lui savaient que tu allais en Turquie, quelqu'un les a renseignés, et à partir de là, il n'était pas très difficile de découvrir exactement où, et avec qui tu partais, dans le cercle de relations de ton amie, Barbara. Et Zemko n'a pas dû avoir de mal à faire jouer son réseau pour se faire inviter à la fête. Ce qui signifie que tu es surveillé, toi aussi, maintenant. »

Bien sûr, j'ai déjà fait cette déduction avant lui et elle ne fait que confirmer les suspicions qui m'avaient effleuré le jour de l'an.

Donc, Zemko et ses amis savent que j'ai mis mon nez dans les affaires de mon paternel.

Je repense au chauve de l'aéroport.

Je promets d'être vigilent, pour faire plaisir à Christian, mais ce sont des paroles en l'air.

Hier soir, ses révélations m'ont abasourdi certes, mais ce matin elles ne font que renforcer ma détermination. Je mesure l'engagement de mon paternel et je me promets de tout faire pour me hisser à sa hauteur.

D'ailleurs, je sens que j'ai hérité de sa rage. Elle me brûle, elle coule en moi comme de la lave.

Je revois la nuit à Istanbul, le sourire figé de Zemko, son regard de banquise.

Maintenant, au moins, je sais qui tu es.

à nous deux jozef.

Gaspard
« …Du ciel dévale
Un désir qui nous emballe »

« Tu penses toujours à ce type ? » demande Capitaine Marleau, sur un ton brusque.

Un mètre quatre-vingt-cinq, une carrure de déménageur, un sourire immense, elle continue de sa voix de baryton :

« Faudrait te remettre à vivre, ma belle. »

Comme Estelle ne répond toujours pas, Sandra hausse le ton :

« Tu crois pas qu'il serait temps de passer à autre chose ? Il t'a jeté un sort ou quoi ? Un type que t'as embrassé y a six mois. T'es tombée sur la tête pour t'accrocher à ce pékin qui t'a sûrement oubliée ? C'est du grand n'importe quoi ! En plus, si ça se trouve, il aurait suffi qu'il ouvre la bouche pour que t'aies juste envie de te barrer à l'autre bout de la planète. C'est peut-être qu'un putain de facho ! »

Intéressé par la tournure de la conversation, Gaspard se pointe timidement à l'embrasure.

« T'écoutes aux portes, Gaspard ? demande Sandra, plantée devant lui, glissant ses deux mains sous la bavette de sa salopette.

– Il est au courant, avoue Estelle. Je ne peux rien lui cacher, à celui-là !

– Ben, viens t'asseoir avec nous, Gaspard, dis-lui, toi aussi : elle est barjo, ta mère, d'attendre un prince charmant que personne ici ne connaît ni d'Ève ni d'Adam !

– Inutile ! il me l'a déjà dit !

– T'as raison, après tout, c'est ton affaire, et je ne suis pas venue pour te faire suer avec ça, mais pour te parler des mobil-homes. J'en ai trouvé quatre, on pourrait les installer sur le terrain. Le marchand nous les donne. Il a fondu les plombs et il n'arrive pas à les vendre. De toute façon, ils ne valent pas un clou, ils ne sont pas neufs, mais bien retapés, ils peuvent servir à héberger ceux qui sont dans la galère. Il faut juste qu'on trouve un moyen de les transporter gratos.

– Je vais en parler à Fredo, il aura peut-être une combine. Gaspard, mets le couvert s'il te plaît.

Installés autour de la table. Comme toujours, avec Capitaine Marleau, ils s'apprêtent à célébrer la joie d'être ensemble.

À fond, et sans vergogne, comme des voleurs,

Gaspard adore ça.

Déguster le présent. Les minutes, goutte à goutte. Comme un nectar, pur jus de bonheur.

Tant qu'ils y sont, ils ne s'arrêtent pas là.

Sous l'influence de Sandra, douée pour faire pétiller la moindre seconde comme une bouteille de champagne, une fois lancés, ils se mettront à défier l'avenir.

Le lendemain. Et tout le reste.

Y compris le destin qui tend ses filets en douce, pendant ce temps.

Ils ne peuvent pas savoir ce qu'il leur prépare dans leur dos, cet enfoiré.

Ils ne peuvent pas savoir ce que certains peigne-culs sont déjà en train de tisser dans l'ombre comme traquenards.

Et de toutes façons, ils s'en foutent.

Pour le moment.

Ils ont bien raison d'en profiter.

Le bonheur est de courte durée.

Et il est toujours temps d'apprendre les mauvaises nouvelles.

Les crapuleries.

Et le malheur.

Marcus
Bordeaux, février 2019

Dimanche soir, je rentre de Marseille remonté à bloc. Ruminant jusqu'à l'obsession la certitude que mon père a été tué pour avoir découvert et voulu dénoncer un trafic de chair humaine.

Et désormais, je sais qu'il a planqué son travail quelque part.

Mais, nom de Dieu, il n'a dit où à personne.

Avant mon premier voyage à Jersey, ma mère et moi ignorions tout, comme je l'ai dit à Christian. Nous ne pouvions donc pas avoir l'idée de chercher des documents dont nous ne soupçonnions pas l'existence.

Aujourd'hui, c'est différent. Je commence à collectionner des éléments probants.

Le récit de Christian dément, avec tous les détails qu'il contient, la thèse selon laquelle Daniel Gaubert se serait suicidé. Les flics seront bien obligés d'en convenir.

Je vais m'employer à le trouver, ce putain de dossier. J'imagine déjà ce que j'en ferai, d'abord le copier, puis m'empresser de le confier à la police, en exigeant l'ouverture d'une enquête sur la mort de mon père.

Je n'ai encore parlé de rien à Maggy. De toute façon, avant de la voir, il vaut mieux que je mette de l'ordre dans mes idées, et dans ce stock d'informations que je ramène sous le bras comme une charge de plastic.

J'aimerais communiquer avec John. Lui faire savoir ce que j'ai appris. Mais je commence à avoir la même hantise que mon père. Une peur bleue d'être écouté.

Et puis, je suis encore sous le choc, et tout est à l'état latent dans mon cerveau. J'ai besoin de laisser décanter.

C'est énorme.

Arrivé chez moi, j'envoie un mail à John pour l'informer que j'aimerais le voir sans préciser pourquoi. Une heure après, il me confirme qu'il est à Jersey. Il me demande si je peux le rejoindre ou si je préfère qu'il vienne à Bordeaux.

Je réfléchis un moment avant de répondre.

Je suis partagé. D'un côté, je suis pressé de commencer mes recherches chez mes parents et chez mes grands-parents.

D'un autre, j'ai envie d'aller à Jersey. De parler à Barbara. Halim en sait probablement plus qu'il ne nous l'a dit sur Jozef Zemko. Avec tout ce que j'ai appris à Marseille, j'espère être en mesure de leur dessiller les yeux. J'ai acquis la certitude que ce type s'est fait inviter

à Istanbul dans le seul but de me rencontrer. Parce qu'il me soupçonnait d'être sur la même piste que mon père. Je meurs d'impatience de leur révéler quel individu se cache derrière ce profil de play-boy de luxe. J'ai hâte de voir leur figure quand je vais leur apprendre qu'il est un pourvoyeur de chair humaine, et potentiellement un criminel. J'ai besoin de réveiller leurs consciences pour parvenir mes fins : leur extorquer des confidences sur ce personnage.

Je choisis donc d'aller à Jersey. Auparavant, je me donne trois jours pour fouiller les demeures familiales et je fixe un rendez-vous à John le week-end prochain.

Quand j'appelle Barbara pour lui annoncer ma venue, elle saute de joie. Je n'ai pas le cœur de la décevoir. Je ne précise pas le motif de mon voyage. Je la laisse lâchement penser que c'est pour la retrouver.

Je m'écroule sur le plumard et me laisse enfin attraper par le sommeil.

Le lundi, après ma journée de travail, je quitte Bordeaux.

J'ai prévenu Maggy que je resterai dormir chez elle. Cela nous donnera plus de temps pour explorer le bureau, le grenier et les combles.

Il me faut plus d'une heure pour tout raconter à ma mère. Et encore. J'abrège. Je minimise. Pour ne pas l'affoler.

N'empêche, elle est retournée.

Pendant que je déballe mon histoire, ou plutôt celle de mon père, je la vois réviser ses souvenirs. Elle colle des dates sur les faits que je

lui rapporte. Les voyages à Jersey, à Paris, à Marseille, à Londres.

Je devine ce qui se passe dans sa tête. Je le lis sur le durcissement de son visage.

Elle tricote le passé. Dans l'ordre, elle valide les étapes. Comme moi, il y a deux jours, à Marseille. Elle soumet tout ce que je lui apprends à la force logique de sa mémoire.

Comme une machine à ressusciter le temps.

Elle refait le parcours de Daniel Gaubert.

Nous éludons les commentaires, pressés tous les deux d'entreprendre de fouiller la maison.

Tout en commençant à déplacer les livres de la bibliothèque, Maggy ne peut s'empêcher de laisser parler son angoisse. Je la vois se rapetisser sous mes yeux comme peau de chagrin.

Elle tremble encore plus pour moi, maintenant qu'elle sait tout. Elle ne supporte pas l'idée qu'il puisse m'arriver malheur, comme à lui.

Elle a raison, je le sais bien, je marche dans les pas de mon père, et le terrain est miné. Je lui promets encore une fois de redoubler de prudence. Mais ce sont des mots bien trop faibles pour apaiser les affres d'une mère.

En plus, toucher tous ces objets qui appartenaient à notre disparu avive sa souffrance.

Pour la première fois de ma vie, je vois ma mère pleurer devant moi sans retenue. Elle ne se donne même pas la peine d'essuyer ses larmes. C'est autant de rage qui afflue dans cette eau qu'elle laisse ruisseler sur ses joues avec indifférence.

Elle s'acharne sur les tiroirs du bureau, les ouvre, les retourne, pour vérifier qu'il n'y a rien de caché dessous et pendant ce temps, je m'occupe des étagères en hauteur.

Nous explorons avec frénésie l'antre d'un mort.

Au bout d'une demi-heure, nous avons tout passé au peigne fin. Essoufflés, bredouilles, nous nous laissons choir sur le tapis, au milieu des boîtes que nous avons déjà inspectées.

« Le grenier, maintenant, Marcus, me dit-elle

– Il est minuit, maman. Tu ne veux pas aller te coucher ?

– Non, vas-y, toi. Tu as raison. Tu bosses demain. Moi, je continue.

– Bon, je reste encore un peu avec toi. »

Dans le grenier, mal éclairé, et très encombré de malles et de vieux cartons, l'exploration s'avère plus laborieuse. Finalement, nous devons renoncer.

« Je continuerai demain, à la lumière du jour. Et je me procurerai des ampoules puissantes pour renforcer l'éclairage des combles, me dit ma mère. Ensuite, si nous ne trouvons rien, nous irons fouiller la maison du Cap Ferret. »

Michel Moreau
Bordeaux, février 2019

Marcus Gaubert a réintégré son domicile.

Ce matin, Michel Moreau arpente de très bonne heure la rue. Il voit Marcus sortir de l'immeuble. Partir à pied. Remonter le quai de Brazza à grandes enjambées et tourner à droite un peu plus loin.

Le flic le suit à distance. Il n'a pas besoin de se presser. Le jeune homme se rend à son travail. Moreau le sait parce qu'il a vérifié. L'adresse du journal est à deux pas.

La journée promet d'être longue.

Il profite du temps ensoleillé pour flâner dans les allées du Jardin. Marcher au milieu des plantes le délasse et lui permet de mettre de l'ordre dans le pêle-mêle de ses déductions.

Si Marcus Gaubert est aussi intelligent et débrouillard qu'il le croit, il a dû remonter le fil. Il est allé à Marseille, donc il progresse dans son enquête, ce qui le met carrément en danger.

Il ne peut savoir où Marcus en est sur ce cheminement logique, mais il sait ce qu'il est allé faire là-bas et qui il a rencontré. Il en conclut que le jeune homme brûle. Il se rapproche du cœur du réacteur.

Alors, il se félicite d'être rapidement descendu à Bordeaux. Il faut s'attendre à du ramdam dans les jours prochains.

Il se rassure en inspectant les environs. L'horizon est propre et dégagé.

Le soir, Marcus monte dans sa voiture.

Moreau le suit avec son 4x4. Ils prennent la direction du Médoc. Il sait qui il va voir, là-bas. Trente kilomètres plus loin, Marcus pénètre dans une propriété. Michel passe devant sans s'arrêter. Il a vu sortir la mère.

Il traîne un peu dans le coin.

À perte de vue, des vignobles en sommeil végétatif. L'estuaire majestueux se prélasse entre ses rives boueuses, comme un serpent paresseux sous sa peau mordorée.

Puis, dès que l'on s'oriente un peu plus vers le littoral, après la traversée du marais, la pinède reprend ses droits et s'étend à l'infini.

Le lendemain, Marcus se rend à l'aéroport. Michel lui file encore le train. Il le suit dans le hall pour s'assurer de la destination, et juge superflu de le suivre jusqu'à Jersey. Le jeune homme va retrouver sa dulcinée, il estime inutile de courir là-bas pour tenir la chandelle à des amoureux.

La situation ne lui semble pas très préoccupante, d'ailleurs – il a

l'habitude de ce genre d'appréciation. Marcus Gaubert n'est pas suivi. Pas pour le moment.

Philosophe, Michel Moreau décide de profiter de ces deux jours de liberté pour s'accorder du bon temps, arpenter les rues du vieux Bordeaux, par exemple.

C'est sans compter sur son intuition. Samedi matin, un indice le réveille de très bonne heure. Il se sent pris d'une brusque envie d'aller traîner du côté de chez madame Gaubert.

Il arrive sur le coup de dix heures, juste à temps pour la voir sortir de chez elle, munie d'un sac de voyage, genre petit baise-en-ville.

Il la suit.

Elle l'emmène jusqu'au Cap Ferret.

Maggy Gaubert va donc simplement passer le week-end chez ses beaux-parents.

Tiens donc.

Perplexe, il retourne à sa première idée. Aller flemmarder sur les bords de la Garonne jusqu'au dimanche soir. Moment où il ira vérifier que Marcus Gaubert a bien regagné ses pénates.

Marcus
Jersey, février 2019

John m'attend à l'aéroport. Dans la voiture, je le vois brûler d'impatience d'entendre le compte-rendu de mon voyage à Marseille. Il ne sait encore rien des informations que je détiens, mais il devine que je lui apporte une vérité capable de le mettre ko. Dès que nous arrivons chez lui, avant même d'avoir enlevé sa veste, il me presse de tout lui raconter.

Bien que je sache tout par cœur, avant de commencer, je sors mon carnet pour lui faire l'historique de mon séjour chez Christian. J'ai pris la peine de tout noter. J'ai consigné les noms, les faits qu'il me relatait, j'ai résumé leurs entrevues avec Nino, Ramon et Marylin. C'était important de ne rien oublier.

Calés dans ces fauteuils Chesterfield, qui me sont familiers maintenant, nous refaisons le parcours de Daniel Gaubert. Comme cela s'est produit, hier, avec ma mère, l'émotion nous brinquebale. Au fur et à mesure que j'avance, je vois l'exaltation, la peur, le chagrin creuser les sillons du visage de John.

Cela nous prend deux heures. John m'interrompt de temps en temps pour glisser des remarques. Il se souvient de leurs échanges téléphoniques. Il ponctue mon récit par des détails, en les replaçant dans le contexte.

Une deuxième fois, j'ai l'impression de réécrire le passé. Ou plutôt de le reconstruire avec l'aide d'un témoin.

Grâce aux explications de Christian, j'ai pu retracer l'itinéraire complet de mon père, et je sais que Zemko lui a proposé un marché, l'été dernier, au Cap Ferret !

« Tout accuse cet homme ! » commente John.

Nous sommes d'accord.

Enfin, je lui fais part du dernier échange téléphonique, particulièrement intéressant, entre mon père et Christian. Quand je lui révèle l'existence d'une copie du dossier planquée quelque part, il tressaille.

« Il ne m'en a pas parlé au téléphone s'étonne-t-il.

– Oui. À ce moment-là, il pensait être écouté, Serge l'avait mis en garde. Mais Christian était au courant. À Marseille, avant de le quitter, mon père lui avait fait part de son intention de faire des copies et de les mettre à l'abri dans un endroit sûr.

– OK, Daniel avait l'intention de faire une copie, soit, mais ne pouvons pas être certains qu'il en a eu le temps.

– Si. Le jour du cambriolage, il a téléphoné à Christian, il lui a fait comprendre que le dossier était à l'abri. De toute façon, mon père n'était pas du genre à laisser traîner ce genre de choses pendant deux mois ni à parler à la légère. Quand il annonçait qu'il allait faire

quelque chose, il le faisait toujours.

– Oui, c'est vrai. Tu as une idée de l'endroit où il aurait pu le cacher ?

– Non. Je ne sais pas. Chez ma mère, je n'ai rien trouvé. Elle est partie chez mes grands-parents au Cap Ferret, pour fouiller la maison et même le voilier qui est dans leur cour. Elle ne le trouvera pas là-bas, j'en suis sûr. J'ai réfléchi. D'une part, si mon père avait eu l'intention de cacher son dossier chez eux, il le leur aurait dit, et d'autre part, il n'aurait pas choisi cet endroit, pour ne pas les mettre en danger. »

John acquiesce en silence. Je le vois plonger dans ses souvenirs. D'une façon ou d'une autre, évoquer Daniel, revient toujours pour lui à remuer son enfance.

Il me parle de lui et de Tom. Ce petit garçon téméraire qui voulait tenir tête à leurs bourreaux. Il me parle de leurs traumatismes qui ne peuvent jamais s'oublier.

« Je le sais. Ses blessures n'étaient pas cicatrisées, c'est bien pour ça que mon père était obsédé par cette mission.

– Oui, mais ne crois pas que l'orphelinat du Haut de la Garenne ait été un cas isolé. Dans les années soixante-dix, la société a fermé les yeux sur la pédophilie pratiquée assez couramment dans les orphelinats ou autres communautés, religieuses, ou pas. Et même dans certains cercles familiaux. Pire, elle a été admise, pendant un temps, dans une sphère d'intellectuels. Des livres faisant l'apologie de la pédophilie avaient obtenu certains succès littéraires. »

Je connais les titres des ouvrages auxquels il fait allusion, *Mes amours décomposées* et *La prunelle de mes yeux* de Gabriel Matzneff, ou *Notre amour*, de Roger Peyreffitte. Cela me paraît carrément

décalé de nos jours, et pourtant, c'est vrai, la transgression des tabous sexuels était outrageusement à la mode, à l'époque, dans des milieux branchés. Un texte publié en 1977 dans le journal *Le Monde*, signé par Jean-Paul Sartre, Michel Foucault, Roland Barthes, Simone de Beauvoir, Alain Robbe-Grillet, Jacques Derrida, Philippe Sollers et même Françoise Dolto, réclamait que la loi décriminalise les rapports sexuels entre les adultes et les enfants de moins de quinze ans.

« La police intervenait rarement pour protéger les mineurs, faute de preuve, de dénonciations, d'indignation, de témoignages. Et la justice n'était pas non plus très efficace ni véritablement engagée. Cela explique pourquoi les pensionnaires de Jersey sont restés aussi longtemps silencieux. Comme d'autres enfants, ailleurs, partout dans le monde. Aujourd'hui, tout est différent, la parole s'est déliée. Grâce au courage des femmes, car le mouvement *Me too* a beaucoup aidé à progresser. Les victimes se sont réveillées. C'est à leur tour de faire entendre leurs voix. Les enfants ont le droit pour eux. Enfin ! Le droit d'être écoutés et respectés comme des personnes. Les pédophiles sont punis par la loi. Alors on pourrait croire qu'on en a fini avec eux. Mais non. Ils n'ont pas disparu. Ces criminels existent toujours. Les moyens de communication d'aujourd'hui facilitent au contraire leur prolifération. Sur le *darknet*, ils se propagent. Ils perpétuent leurs méfaits dans l'ombre, sous des pseudos. Alan en a apporté la preuve, avec les témoignages, qu'il a confiés à ton père, après la mort de Peter. C'est ce qui l'a poussé à se lancer dans cette enquête de malheur.

– Je sais, dis-je. C'est bien pour ça que je veux retrouver son dossier. Je veux terminer son travail, John : dénoncer ceux qui continuent à être protégés par leurs relations, leur argent ou leur pouvoir. J'aurais l'impression de donner un sens au sacrifice de sa vie. »

Intérieurement, je ne nie pas être animé en plus par un certain désir de vengeance.

D'ailleurs, mon accès de fureur fait surgir illico le spectre de Zemko dans la pièce.

Il balaye sa mèche de son geste sophistiqué.

Je me vois lui sauter à la gorge.

Après deux heures passées avec John, à remuer nos émotions et notre colère, changement d'atmosphère. Sexe. Plaisir. Détente. Je retrouve Barbara dans son appartement. Fête des corps et des épidermes.

Ensuite, elle nous fait livrer un repas que nous prenons au bar de la cuisine, en discutant. Barbara n'a rien à me raconter, elle n'a manifestement pas fait grand-chose à part m'attendre depuis que nous nous sommes quittés.

Elle s'intéresse à mon enquête, me demande si j'ai progressé, ou si c'est au point mort.

Je me débrouille pour lui adresser une réponse évasive. Je ne lui relate pas mon voyage à Marseille ni ne lui parle de Christian.

Par contre, je m'empresse de lui faire part de mes conclusions. J'affirme soupçonner Zemko d'avoir commandité l'assassinat de mon père.

Elle tombe des nues.

« Tu en es sûr ? »

Je confirme.

« Comment l'as-tu appris ? »

Je ne réponds pas à la question, je continue :

« Et ce n'est pas tout. Il est mêlé à un trafic d'enfants. »

Je ne précise pas comment j'en suis arrivé à cette déduction. Elle me croit sur parole, d'ailleurs, et ne cherche pas à connaître mes sources.

Livide, elle accuse le coup.

Je bouleverse ses acquis. Je le vois bien.

« Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Trouver le dossier de mon père et coincer ces salauds. Tu n'avais jamais entendu parler de ces pédophiles ? »

Offusquée, elle jure que non.

« Ben tu vois, à l'avenir, tu devrais te renseigner davantage sur les personnes avec qui tu festoies ! Ou munis-toi d'une longue cuillère pour souper avec le diable. »

Elle semble vraiment en état de choc. Découvrir qu'elle a fréquenté ce criminel !

Elle ne fait pas de cinéma, mais je la trouve un peu naïve.

« Et Halim, il participe à ce genre de fêtes ? »

Elle s'insurge à nouveau.

« Sûrement pas ! Mais je lui parlerai de Zemko, je veux savoir s'il était au courant.

– Demande-lui aussi s'il connaît Jason Paynes, c'est un type qui

est dans l'immobilier comme lui, ils ont pu se côtoyer dans leurs affaires.

– J'ai entendu son nom. Mon père le connaît.

– Tu peux en savoir plus sur lui ?

– J'essaierai… »

Elle me jure qu'elle n'a rien à voir avec ces histoires sordides, elle me supplie de la croire.

Je la rassure. Je ne doute pas de son innocence.

« Eh ! Je n'ai jamais dit que les riches étaient tous pourris, chérie. »

Elle se pend à mon cou pour me déclarer qu'elle est prête à tout pour moi. Puis elle ajoute :

« Il est minuit, Marcus, j'ai sommeil, tu viens te coucher ? »

Je la suis jusque dans la chambre.

Et brusquement, j'ai honte de moi. J'en ai assez d'entretenir cette relation ambiguë.

Dans un élan de loyauté, je lui dis :

« Barbara, je t'aime beaucoup. Tu es une fille parfaite, tu as plein d'atouts, mais nous deux, c'est une romance qui ne peut pas durer. Je ne suis pas un type pour toi, tu le sais bien. Tu te fatiguerais vite de moi. »

Elle est en train de retaper les oreillers et de tendre le drap que nous avons mis à mal tout à l'heure. Elle s'arrête, se tourne vers moi et me sourit :

« Oui. Je le sais, ne t'en fais pas, je suis habituée. J'ignore comment je me débrouille. Chaque fois qu'un homme me plaît vraiment, c'est lui qui ne s'intéresse pas à moi. C'est comme ça. Tu n'es pas le premier. »

Elle se force à la dérision. Mais elle a les yeux mouillés. Elle m'émeut.

Elle conclut en plaisantant :

« C'est de ma faute ! j'ai le chic pour m'amouracher de cœurs imprenables.

– Parce que le jour n'est pas arrivé pour toi. Tu trouveras la bonne personne, j'en suis sûr, je lui dis, me faisant l'effet d'être un faux cul lui servant des fadaises. »

En vrai, elle a raison. Son analyse me paraît perspicace. Ses désirs la poussent vers l'inaccessible. L'inatteignable. Ce qui se trouve en dehors de son milieu. Ce qu'elle ne peut s'offrir avec son pognon. Elle aussi cherche un trésor dans le désert. Chacun son Graal. Elle me l'a avoué dès le premier jour. Finalement, nous sommes pareils tous les deux. En quête de l'impossible. Toutes les histoires se ressemblent, m'affirme-t-elle, parce que nous avons tous les mêmes aspirations. Elles émanent de l'intérieur. Et pas seulement de nos matières grises, mais aussi de nos ventres, de nos chairs.

J'écoute Barbara, troublé par sa clarté d'esprit. Elle ne triche pas avec moi. Ni avec elle-même. Ce soir, elle me donne à voir son âme. Je ressens sa sincérité, sa droiture. Une marée de tendresse me submerge. Elle me rendrait presque amoureux.

Mais presque ne suffit pas.

« Et toi, Marcus, dit-elle en prenant son élan pour se vautrer à plat

ventre sur le lit, comme à son habitude, parle-moi de cette fille à qui tu penses tout le temps. »

Là, je suis scotché ! Elle est extra-lucide ! Je ris, pour masquer mon embarras, et j'essaie de plaisanter.

« Ce n'est qu'un fantôme, Barbara, *a ghost* ! »

Elle hausse les sourcils, intriguée. Rivaliser avec un fantôme n'a pas vraiment l'air de la tranquilliser.

« Une fille que j'ai juste embrassée une fois. Je ne sais rien d'elle. Dans la mesure très hypothétique, voire carrément utopique, où elle se trouverait à nouveau, un beau jour, sur mon chemin, il est possible que je sois terriblement déçu, et que je m'en veuille d'avoir nourri un fantasme pendant des mois. Tu vois, ce n'est pas une liaison ni une aventure. »

Barbara, ne semble pas apaisée par mon discours. Pas du tout.

« *A beautiful day ?* »

Je lui explique qu'en français, l'expression *un beau jour* ne signifie pas toujours qu'il est *beautiful* ! c'est juste pour signifier qu'il s'agit d'un jour bien précis, celui-là, et pas un autre.

Elle ne tient pas compte de ma justification. Au contraire. Perdue dans un songe, elle murmure :

« *She is lucky*. »

À mon tour j'interprète sa réponse :

Lucky, parce qu'elle a compris qu'Estelle est un rêve. Celui qu'elle rêverait d'être pour moi.

Elle continue :

« *Estelle. A star.* »

Une étoile.

Merde, cela ne m'avait pas effleuré.

Je pense au Grand Jacques, évidemment :

« Atteindre, à s'en écarteler, l'inaccessible étoile »

Barbara éteint la lumière et se blottit contre moi sous la couette.

Je n'arrive pas à dormir. Je me demande vraiment pourquoi je continue à cultiver le souvenir éthéré d'une rencontre qui commence à dater, maintenant. Quand j'ai dans les bras une fille adorable – la crème des héritières.

Je trouve incompréhensible et stérile de m'entêter à rêvasser à une inconnue. C'est étrange, surnaturel, et déstabilisant. Barbara a raison, elle n'est qu'un symbole, nous avons tous besoin parfois de nous accrocher à un idéal.

Je le sais et malgré cela je n'arrive pas à m'en passer. Elle me hante. Dans l'obscurité, je la vois et j'entends encore son discours passionné. Elle se lève. Elle quitte la table. Elle s'arrête. Elle ausculte le ciel. Elle plante ses pupilles dans les miennes.

Ensorceleuse.

Enfin, nous sommes enlacés, plaqués contre un mur et je l'embrasse, je l'embrasse.

Puis je lui adresse en silence la question qui me brûle, qui s'inscrit toute seule sur nos lèvres.

Qui es-tu ?

Mais qui es-tu, bordel ?

Gaspard
« Foule sentimentale
On a soif d'idéal ! »

Au volant d'un poids lourd, Fredo sifflote.

Sur le siège passager, Gaspard jubile.

Ce matin, ils ont hissé, sur le plateau du camion, à l'aide d'un treuil électrique, un mobil-home qu'ils vont transporter chez Raoul.

« Putain, c'est chaud ! », a dit Fredo en partant – ce qui veut tout dire.

Gaspard a approuvé. Sacrée aventure !

Le bahut occupe toute la largeur de la petite route sinueuse.

Gaspard est sur le qui-vive. Fasciné par la conduite. Les gestes, les postures, les coups de volant, les mimiques, il n'en perd pas une. Les commentaires aussi. C'est important, les commentaires.

Et ce n'est pas tout, il tend l'oreille au ronflement du moteur comme s'il écoutait son morceau préféré – *Les étoiles vagabondes,* de Nekfeu. Les vibrations de la carlingue lui déclenchent des frissons qui lui montent du bas du dos jusqu'à la racine des cheveux.

Fredo ralentit. Ils abordent une succession de virages. Double débrayage. Rétrogradage.

Gaspard regarde les pieds qui se déplacent sur les pédales avec une incroyable agilité, comme s'ils dansaient dessus sur un rythme de salsa. Il suit des yeux la main qui revient sans cesse se poser sur le levier de vitesses. Le talent de Fredo – summum de l'intelligence et de l'adresse – lui en met plein la vue.

« Y en a combien ? il demande.

– Dix !

– Ouah ! » fait le petit aficionado.

Et puis au détour d'une courbe, un fourgon se pointe en face.

« Merde ! lâche Fredo en regardant Gaspard, voilà ce que je redoutais ! »

Il freine et s'arrête sur le bas-côté, au ras du fossé. Le fourgon s'immobilise sur sa voie.

Les deux conducteurs descendent pour évaluer la situation. Gaspard aussi.

L'échange houleux au démarrage se tempère vite, grâce à la bonne humeur de Fredo.

« Si tu serres un peu, ça va passer, dit-il.

– J'ai pas envie de me foutre dans le fossé, rétorque l'autre, pas

d'accord.

– Attends voir, je vais te guider, y a de la marge. »

Ils essaient pendant un quart d'heure de faire se croiser les camions. Sans succès.

« Il a la pétoche, chuchote Fredo à l'oreille de Gaspard, je suis sûr que ça passe, mais il veut pas faire ce que je lui dis. C'est un manche ! »

Au bout d'un moment, Fredo s'énerve un peu. Sa patience a des limites – Gaspard trouve même qu'il est trop gentil.

« Bon, pousse-toi de là ! », fait-il au dégonflé.

Il se met au volant et exécute la manœuvre qui permet de dégager le passage.

« Il sait pas conduire ! », commente Fredo quand ils se retrouvent tous les deux dans leur cabine.

Puis il tape dans la main du petit garçon, et c'est le signal : ils récitent en chœur une série de mots incongrus :

« Gousse d'ail, Chicago, pastille de menthe, Banania ! »

Cette comptine est une invention de Fredo, il débite la formule chaque fois qu'il a résolu un problème, comme terminer une réparation compliquée, dans son garage – il en a une autre pour les échecs, mais elle est moins marrante. Gaspard retient mieux cette poésie que celle de l'école : gousse d'ail, Chicago, pastille de menthe, Banania. Ils se payent une belle tranche de rire sur le dos du chauffaillon.

L'admiration de Gaspard est à son comble. Un as du volant, ce

Fredo !

Sur le terrain, toute la troupe est là pour les accueillir, une haie d'honneur et une salve d'applaudissements. Raoul a sorti un vieux tracteur de la grange. Le mobil-home est débarqué et placé en bordure de la forêt.

Aussitôt fait, Fredo regrimpe au volant, Gaspard saute dans le camion. Les voilà repartis faire un deuxième voyage.

La journée se passe dans l'allégresse, pique-nique géant dans la clairière, musique à fond, Raoul danse sur *Just a gigolo*, et chante sa jeunesse. Au début, c'est le cirque. Capitaine Marleau prend la direction des opérations. Grâce à son autorité naturelle, son esprit d'organisation efficace, le soir, quatre bungalows sont installés. Destinés à être loués pas cher à des personnes précaires, sans toit pour le moment, ils seront retapés par le menuisier avec l'aide de deux ou trois bonnes volontés.

À la tombée de la nuit, ils allument un feu, entre des pierres, au beau milieu de la prairie, et font griller des saucisses.

Estelle débarque de sa journée de travail, les yeux fatigués, tout de suite illuminés par la belle installation, à l'orée des bois. Revigorée par la vue de cette oasis de fraternité dont elle a rêvé, elle se lance dans un discours pour les remercier. Ils ne sont qu'au début d'une aventure humaine qui promet d'être passionnante, mais qui ne plaît pas à tout le monde. Il va falloir se serrer les coudes pour défendre notre projet contre les opposants et les sceptiques dit-elle.

Elle les avertit qu'elle a déjà reçu des menaces.

Gaspard pense à la lettre qui est arrivée l'autre jour, elle l'a déchirée et foutue à la poubelle, mais il a récupéré les morceaux, et rassemblé le puzzle, ça faisait le dessin d'un cercueil.

Après les applaudissements, elle se met à danser le rock'n roll avec Raoul, pieds nus, dans l'herbe mouillée.

Gaspard et Clara s'isolent dans la forêt.

« Tu en penses quoi, toi, de ce village ? demande Gaspard.

– Je trouve ça chouette. J'aimerais bien vivre ici, dans un mobil-home.

– C'est pas pour nous, c'est pour ceux qui n'ont pas de maison.

– Oui, je sais. Les pauvres !

– Mon père, il dit parfois que ma mère est la reine des pauvres. »

Clara pouffe de rire.

« Mais moi j'en ai ras le bol qu'elle s'occupe des pauvres, et qu'elle me laisse sans arrêt tout seul ! t'as de la chance, toi, ta mère elle fait pas des trucs comme ça ! »

Clara hoche la tête.

« T'es pas *cool* ! elle est fortiche, ta mère.

– T'as raison. Mais des fois, quand elle m'énerve, je vais regarder la téloche chez Margot, dit Gaspard.

– Elle est rentrée ?

– Non, ma mère m'a dit qu'elle ne reviendra plus, elle vit chez sa fille. Mais j'ai la clé, elle me l'a donnée. Je suis tout seul dans la maison. Tu veux venir avec moi ?

– OK, dit Clara, je veux bien. »

Daniel
Septembre 2018

La rentrée scolaire venait d'avoir lieu, période intense pour Daniel Gaubert. À quelques années de la retraite, sa fébrilité n'était pas entamée. Il vivait une curiosité inchangée à l'égard de ses nouveaux élèves, doublée de l'espérance de bâtir chaque fois quelque chose de neuf avec eux. Une aventure inédite.

Cette année, il ne dérogeait pas. Il avait provisoirement remisé ses autres préoccupations pour se consacrer au devenir des lycéens qui lui étaient confiés, s'employant à créer avec eux les liens qu'il croyait indispensables à la transmission du savoir. Il passait ses soirées à peaufiner des cours pourtant rodés depuis trente ans.

Avec le temps, son enthousiasme ne s'était pas amoindri. Au contraire. Il comptait les rentrées qui lui restaient, décidé à profiter pleinement de chacune d'elles.

Aussi fut-il contrarié, lorsqu'il reçut le sms l'obligeant à repenser à ce rendez-vous,

Le message précisait que les quinze jours de délai octroyés allaient toucher à leur fin. Zemko lui proposait un dîner à bord d'un bateau restaurant, amarré au port de la Lune. Daniel connaissait cette péniche, mais il n'y avait jamais mis les pieds.

L'invitation le laissait dubitatif.

D'un côté, il n'avait pas peur. Il se sentait armé pour faire face à la situation, estimant détenir un atout maître avec son dossier à l'abri. Il sourit. *Ils* n'iraient pas le chercher là où il l'avait caché.

Mais d'un autre côté, il ressentait le besoin de tenir quelqu'un au courant, au cas où les choses tourneraient mal. Il composa le numéro de Christian, puis se ravisa à la dernière minute et raccrocha. Inutile. Christian ferait tout son possible pour tenter de le dissuader d'accepter l'invitation. Pas question, non plus, d'en parler avec Maggy. Elle s'en rendrait malade.

Pas Maggy, donc, ni Christian.

Il pensa à Marcus.

Oui, c'était une bonne idée. Justement, il envisageait depuis quelque temps de se confier à Marcus, estimant que le moment était venu de tout lui raconter et de lui révéler par la même occasion l'endroit où il avait caché son dossier. Il n'avait jamais voulu jusqu'ici lui *pourrir la vie*, pour parler comme lui, en lui faisant partager le drame de son d'enfance. Il avait édulcoré ses versions, les rares fois où Marcus l'avait interrogé. Cela n'avait pas été très difficile. Les enfants ne sont jamais très curieux d'en apprendre sur la vie de leurs parents. Il faut parfois que ces derniers soient morts ou aient un pied engagé dans la tombe pour qu'ils s'y intéressent, et se posent des questions qui malheureusement les désespèrent, car il est alors trop tard.

Mais Daniel avait bien senti que son fils commençait à se douter de quelque chose, surtout depuis le cambriolage. Il était donc doublement temps de lui parler.

Marcus proposa de se retrouver vers midi, à la brasserie de Gambetta, selon leurs habitudes.

Mais leur entretien ne se déroula pas comme prévu.

Daniel eut très vite l'impression que Marcus ne l'écoutait pas. Il avait l'air absent.

Il ne pensa plus alors qu'à cuisiner son fils pour savoir ce qui le préoccupait. L'inquiétude paternelle prenant le dessus sur ses intentions.

Marcus finit par avouer ce qui le perturbait. Il était hanté par le souvenir d'une fille qu'il avait rencontrée, ici même, à cette terrasse, au début de l'été.

Il n'arrivait pas à l'oublier. *Un truc de ouf*, disait-il.

Daniel évita de prodiguer des conseils. Assez sage pour savoir qu'en amour, la raison n'a pas lieu de cité, il se contenta d'écouter et de faire preuve de bienveillance.

Marcus partit le premier.

Daniel resta un peu.

Il commanda un autre café.

Seul à la terrasse, il se perdait dans des pensées nostalgiques. Il songea fortement à Maggy. Leur jeunesse lui revenait en pleine figure. Cette lumière dorée qui vous asperge le cœur. Le premier regard de l'autre qui vous ensorcelle. Le désir qui vous électrise la

peau.

Puis il se décida à partir.

Il leva la main pour héler le garçon et lui demander la note, quand il aperçut la silhouette de Zemko, de l'autre côté du boulevard.

L'homme traversa la rue pour venir se planter devant sa table.

« Monsieur Gaubert, je vous rappelle notre accord, n'oubliez pas l'échéance que nous vous avons fixée, rendez-vous dans deux jours, soyez ponctuel. »

Le garçon de café apportait l'addition.

L'étranger tourna les talons et disparut.

Marcus
Bordeaux, février 2019

Dimanche soir, je descends du tram à Stalingrad. Je traverse le parc aux Angéliques pour regagner mon appart. Je déambule sans rien voir. Je rentre fourbu de mon aller-retour à Jersey. Je n'ai qu'une hâte, me reposer.

En arrivant aux abords de l'immeuble, j'aperçois un homme en imperméable progressant à grandes enjambées sur le trottoir d'en face. En me croisant, l'individu caresse son crâne lisse comme une boule de billard. Son geste capte mon regard. Je crois reconnaître le type de l'aéroport, je pense aux avertissements de Christian.

Puis je repousse cette idée. Je ne vais quand même pas me mettre à soupçonner tous les chauves de Bordeaux ou je vais avoir du mal.

La fatigue me fait voir des hallucinations. Comme si la calvitie n'était pas devenue une mode aujourd'hui ! Je rêve de dormir dix heures d'affilée. Le week-end a été crevant.

Lundi soir, après ma journée, j'appelle Christian. Il m'a demandé de le tenir au courant de mes démarches. Nous faisons le point sur mon voyage à Jersey.

Je l'informe que Barbara est partie à Londres pour rencontrer son ami Halim, et tenter de lui arracher des renseignements sur le cabinet d'affaires Blake et sur les trafics de Zemko.

« J'en saurai plus d'ici un jour ou deux.

– Et le dossier, Marcus ?

– Maggy n'a rien trouvé chez elle ni chez mes grands-parents, elle y a passé le week-end, ils ont fouillé la maison de fond en comble et même le voilier. Nous n'avons plus aucune idée où chercher désormais.

– Il ne sert plus à rien de chercher au hasard, maintenant, Marcus, il faut procéder logiquement. Réfléchis, mets-toi à la place de ton père. Bon sang, tu connais la maison aussi bien que lui. Que ferais-tu à sa place ?

– J'ai déjà tenu ce raisonnement, je n'arrête pas de me creuser les méninges et de m'empêcher de dormir, mais j'ai fouillé tous les endroits auxquels nous pensions, ma mère et moi.

– Écoute, je me suis souvenu de quelque chose. Le jour où Daniel m'a fait part de son intention de planquer une copie de son dossier, il a employé cette formule : *il faudrait que je trouve un endroit qui fasse sens.*

– Qui fasse sens ?

– Oui.

– C'est bien de lui, ça… Qui fasse sens. Du sens pour qui ? Pour

lui, sans doute, cela ne nous avance à rien.

– C'est une piste, Marcus. Creuse-la. »

C'est ça !

Je n'arrête pas de creuser. Je m'épuise, depuis six mois, à fouiller la vie de mon père. À collecter des indices. À recoller des miettes.

Tout ça parce qu'il ne m'a pas fait confiance. Parce qu'il ne m'a rien dit.

Et je n'ai réussi qu'à m'enfoncer dans le passé. À m'y enliser, comme dans un cloaque.

Bien sûr, j'ai découvert des éléments importants. Nous permettant d'être certains, ma mère et moi, de l'assassinat de mon père.

Mais rien, que dalle, pour le prouver.

Nous ne sommes pas plus avancés : OK. Il ne s'est pas suicidé. Mais ça, nous le savions déjà avec notre cœur.

Je prends conscience que depuis l'automne, je vis avec le spectre de sa mort à mes côtés. Cette ombre m'accompagne jour et nuit. Je poursuis une vérité devenue une obsession. Je mange avec, je dors avec, et… Je peux même dire que je baise avec – quand je fais l'amour avec Barbara. Bref toute ma vie est consacrée à ça.

Si je ne trouve jamais le dossier de mon père, je n'aurais fait que remuer toute cette machination pour rien. Et me démolir avec cette quête. M'y perdre.

Ce soir, le bourdon m'enserre les tempes. Le découragement me plombe le dos.

Je descends en ville, sans trop savoir où je vais. Ni ce que je vais faire de ma peau et de ma soirée. Juste le besoin urgent de me changer les idées. Un point c'est tout.

Je laisse le hasard guider mes pas. Je me retrouve place Gambetta. Je m'en vais flâner du côté du Central Pub. Ici, je peux penser à autre chose.

Et là, mon inconscient se réveille et fait son job pour me déstresser. Stratégie pour me sauver de la sinistrose ? Un coin de ciel bleu perce ma grisaille.

Je repense à une fille nommée Estelle. Son image s'empare de moi, même si elle est un leurre, elle vient me rappeler qu'il y a la vie.

J'affiche son portrait sur mon écran de téléphone pour revoir son visage.

Je m'assieds à la terrasse, au même endroit que la première fois. Comme si j'attendais un miracle. Avec le sentiment paradoxal de nager dans l'absurde.

Je commande une bière, et le plat du jour.

Je ne sais pas ce que j'espère.

Au fond, je suis seulement passé de la colère à la mélancolie.

Le serveur est un type de mon âge. Il est sympathique. Comme il y a peu de monde, ce lundi soir, il s'attarde volontiers à ma table. Nous échangeons des banalités. Je lui demande depuis combien de temps il bosse dans cet établissement.

Il me parle de son boulot. Des heures qu'il fait. De ses horaires décalés. De son petit salaire. Il conclut en affirmant qu'il aime malgré tout son travail. Il voit du monde. En réalité, me dit-il, c'est ce qui le

fait tenir. Il aime les gens. Il adore les observer. Contempler la nature humaine l'instruit, l'enrichit. Et le rend heureux. Un jour, il écrira ses mémoires de garçon de café.

Je lui confirme que c'est une excellente idée.

Et je profite de ses aveux pour ouvrir mon téléphone et lui montrer la photo d'Estelle. Je lui demande s'il a déjà vu cette personne.

Il regarde attentivement avant de m'adresser une mimique désolée. Il s'excuse :

« Mon problème c'est que je ne suis pas vraiment physionomiste. Je ne suis pas sûr de reconnaître tous mes clients. Vous savez, avec la plupart des gens, c'est bonjour, bonsoir, merci et au revoir. Avec ces personnes, les échanges se limitent à ça. Parfois, j'ai l'impression d'être transparent pour eux. Ils ne me voient même pas. Alors, ceux-là, comment voulez-vous que je me souvienne d'eux ?

– Si je reviens demain ou la semaine prochaine, vous ne me reconnaîtrez pas ? »

Il rit :

« Si ! bien sûr. Vous, c'est pas pareil. D'abord, je vous ai déjà vu. Vous venez souvent, ici, parfois avec votre père, je crois, non ? »

J'accuse le coup comme s'il m'avait envoyé un uppercut dans l'estomac.

« Il est mort.

– Oh ! pardon.

– Vous ne pouviez pas savoir.

– Faites voir votre photo. »

Je m'exécute, il se penche sur mon téléphone, et fait un signe négatif.

« Vous ne remarquez pas les jolies filles comme elle ? »

Il sourit :

« Non, moi, ce serait plutôt les beaux garçons comme vous.

– Ah bon, mais si un jour vous la voyez, quand même…

– Et qu'est-ce je dois faire, si je la vois ?

– Vous m'appelez en urgence. »

Il rit franchement.

« Vous alors ! Elle vous a vraiment tapé dans l'œil cette nana ! Il me faudrait votre numéro pour ça.

– Exactement, elle a tapé dans le mille comme vous dites ! Je vous envoie sa photo, c'est plus sûr, pour votre mémoire, et vous aurez mon numéro. »

Il ne se fiche pas de moi, comme je m'y attendais. Je vois au contraire qu'il est prêt à se mettre en quatre pour me faire plaisir. Mon histoire lui plaît. Ce type est un tendre, un romantique.

Après son service, Pedro m'embarque avec lui dans la nuit bordelaise. Il tient à me faire découvrir un bar que je ne connais pas : La Parte Vieja, nom qui fait référence au quartier de San Sebastián – Pedro est d'origine basque espagnole.

Un coin d'Espagne en plein Bordeaux. Le bar est bondé. L'ambiance énorme, festive, colorée, amicale. Je pige vite qu'ici tout

le monde se parle, se tutoie, et rigole avec des inconnus. Ça me fait un bien fou.

« Tu peux danser toute la nuit sur des tubes latinos, si tu veux, tu peux aussi déguster des spécialités ibériques », me dit Pedro en poussant la porte.

Il est plus de vingt-deux heures, nous pouvons commander, même si l'horaire est normalement dépassé, Pedro est un habitué. Nous palabrons pendant des heures devant nos verres et une planche de jambon et fromages.

Il me parle de son homosexualité, de son *coming out* difficile, de ses parents qui ne l'acceptent pas comme il est. Il m'avoue s'être fait agresser dans la rue, traiter de pd. Cela me paraît complètement dingue, aujourd'hui.

À mon tour, je lui parle d'Estelle. Il m'assure qu'il regardera attentivement toutes les filles qui s'assiéront dans la brasserie, désormais, pour me prévenir au cas où il la verrait. Ça nous fait marrer. Les chances sont bien minces… Mais qui sait ?

Il suggère que cette fille idéalisée, après qui je cours depuis six mois, n'est peut-être qu'un refuge psychique.

« Un refuge ?

– Oui. Nous avons tous besoin d'un abri. Un espace sécurisé où nous réfugier en cas de tempête. Carlos Ruíz Zafón appelle ça, « l'annexe de l'âme, où, quand le monde sombre dans son absurde comédie, l'on peut toujours se cacher et en égarer la clé ». À quoi essaies-tu d'échapper, Marcus ? Quelle hantise te poursuit ?

Ces propos m'incitent à l'introspection, me poussent à faire des liens entre la mort de mon père, mes angoisses, mes obsessions et

cette image qui me suit comme un « refuge ».

Pedro a raison.

Alors, l'alcool aidant, je glisse dans la confidence.

Jusqu'ici, je ne me suis jamais livré à personne, et ce soir, je choisis un inconnu pour me vider le cœur, en me disant que la confiance est un sentiment bizarre, tellement instinctif qu'il échappe parfois à la volonté.

Je me laisse aller à lui dévoiler l'histoire de mon père. Je retrace dans les grandes lignes, le parcours de Daniel Gaubert, puis le mien, comme deux chemins de croix parallèles, identiques. Je lui décris mes voyages pour faire la lumière sur sa mort.

Soulagé, je me rends compte que j'avais rudement besoin de m'épancher sur une épaule. En plus, ce faisant, ma vindicte s'est réveillée. J'ai récupéré ma détermination.

Pedro m'a écouté sans m'interrompre, interloqué par mon récit.

Je ne suis pas surpris, ces révélations sont si glauques qu'elles vous laissent sans voix.

Il se gratte la tête.

« Ouais ! Je me souviens très bien de la dernière fois que je vous ai vus, ton père et toi. C'était l'été dernier. Tu es parti le premier, ton père est resté un peu, et au moment où il était en train de régler l'addition, un beau mec s'est pointé, et est venu lui parler. Jeune, séduisant, bien foutu et vachement bien sapé, j'ai été scotché par son élégance. La classe. Genre Brad Pitt, tu vois. Je ne pouvais pas ne pas le remarquer. C'est pour ça que je m'en souviens parfaitement. »

Je fais un bond sur ma chaise.

« Un étranger ?

– Ça j'en sais rien.

– Tu as entendu ce qu'ils se sont dit ?

– Non, en réalité, je n'y ai pas prêté oreille, ils ont juste échangé trois mots, je crois. Et le type est reparti comme il était venu. J'ai même un peu regretté qu'il ne reste pas. Il était mon genre. »

Je dégaine mon iPad, pour lui montrer la photo de Zemko.

« Oui, c'est lui, je le reconnais.

– Eh ben ne regrette rien, ce mec, c'est une pourriture ! »

Je me renverse sur ma chaise en disant ça.

Pedro commence à piger. Il m'abandonne à la table, le temps d'aller au bar nous chercher des boissons et me laisse encaisser.

Je savais déjà que Zemko avait fixé un rendez-vous, à mon père, au mois d'août, dans les 44, pour lui proposer un marché. Mais la preuve apportée par Pedro de cette entrevue éclair à Bordeaux atteste que Zemko était encore dans les parages au mois de septembre, qu'il était toujours en contact avec mon père, et lui a parlé, deux jours avant sa mort.

Les maigres doutes qui pouvaient me rester s'envolent à tire-d'aile.

L'assassin, c'est lui.

Je demande à Pedro s'il est d'accord pour que j'enregistre son récit.

« Pas de problème, Marcus. »

Nous nous mettons à l'écart du bruit et nous le faisons. Je lui pose mes questions. Ses réponses sont limpides comme son humanisme.

Ensuite, je lui demande :

« Est-ce que tu consentirais à confirmer cette information devant des policiers ? »

Il ne fait aucune difficulté pour accepter et m'assure de son soutien.

Je lui recommande de ne révéler ces faits à personne, pour le moment. Prudence.

Deux heures après, je rentre chez moi bien éméché, avec l'impression de m'être fait un ami, et de détenir un témoignage important.

Le lendemain, à cause de ma cuite de la nuit dernière, j'ai la migraine toute la journée. Je quitte le journal à cinq heures, avec la seule ambition de rentrer chez moi, de prendre de l'aspirine et de me reposer.

En sortant de la douche, je découvre un appel manqué de Barbara. Je compose son numéro, elle décroche aussitôt.

Elle m'annonce de but en blanc avoir pris un nouvel amant.

« Pour me guérir de toi, Marcus. »

Il n'y a aucune amertume dans l'intonation. Juste sa spontanéité habituelle.

J'ai un pincement au cœur. Je ne sais que répondre. Je ne vais quand même pas lui demander de me faire le portrait de mon

remplaçant. Pourtant cela me démange.

« Écoute Marcus, je ne t'appelle pas pour te faire part de ma vie amoureuse ou sexuelle, mais pour te dire que j'ai tenu ma promesse. J'ai fait ce que tu souhaitais. J'ai parlé à Halim. Concernant Zemko, il a fini par m'avouer qu'il avait eu vent de son passé de proxénète. Il pensait qu'il s'agissait d'une erreur de jeunesse et qu'il s'était amendé. Il dit qu'il fait des efforts pour s'acheter une respectabilité. Il fait des donations à des œuvres. Il s'affiche avec les grandes familles. Halim ne croit pas du tout à son implication dans la mort de ton père. Il dit que tu délires. Aux dernières nouvelles, Zemko aurait investi dans un groupe qui possède des ehpad, et, je te le donne en mille, Marcus, tiens-toi bien, dans les actifs d'une congrégation catholique ! Pour un mec qui marchandait des gosses, c'est un peu fort !

« Ensuite, je lui ai parlé de Blake. Il détient une clientèle de gros industriels, dont des Français. Des actionnaires de grands groupes. Mais pas que. Des joueurs de foot, de tennis, des pilotes de formule 1, des artistes et des hauts fonctionnaires. Ainsi que des politiques. En effet, il s'occupe des affaires de Zemko. Halim a reconnu que l'avocat est un as de la prestidigitation. Capable de faire disparaître des capitaux et de les faire réapparaître à l'autre bout de la planète, notamment dans un paradis fiscal, en un temps record. Un as des montages savants. Des contrats opaques. Des sociétés écrans. Chef d'orchestre des fonds d'investissement. Champion des reventes juteuses, fusions-acquisitions, *et cætera et cætera*… »

Elle continue avec Paynes. Ce type serait à la tête d'un groupe qui crée des parcs de loisirs gigantesques, partout dans le monde, des villages tropicaux artificiels, cinq mille mètres carrés, vingt-neuf degrés, sous des bulles de verre. Elle me raconte que son père a avoué le connaître un peu. Il a entendu parler de ses penchants pédophiles. Il semblait attacher peu d'importance à ce qu'il qualifiait de *rumeur*

exagérée, *il aime les filles très jeunes, voilà tout*. Je me suis fâchée, me jure Barbara.

Notre conversation s'arrête là.

Elle me laisse un goût de cendres.

Elle n'a fait que confirmer ce que je sais déjà.

Ces types sont très forts pour contourner les lois.

Haute fréquence au service de la fraude et de la finance.

Hyper puissance de l'informatique pour faire transiter les milliards.

L'argent coulant à flots. Irriguant toujours les mêmes rives.

Le flouze qui règne en maître sur le monde.

Amen.

Je me souviens de la discussion que j'avais eue à Istanbul avec Elena, cette fille qui se disait concierge. Nous avions évoqué l'avidité insatiable des riches, à propos de Zemko qui se vantait de ne pouvoir dépenser assez.

Dur à concevoir pour un simple humain comme moi.

À un certain moment, je me demande à quoi peut leur servir de posséder autant d'argent.

Pour quoi faire ? Qu'est-ce qu'ils en font ?

Qu'est-ce que cela peut apporter à leur existence ?

Et changer à leur humble condition de mortel.

La réflexion de Zemko était risible. Mais cette phrase, en apparence dérisoire, ne masquerait-elle pas plutôt une difficulté existentielle ?

Alors, pourquoi en vouloir toujours plus ?

« Tu n'y es pas du tout », m'avait répondu Elena. « Tu ne les connais pas… Moi si. Tu crois que c'est l'argent qui les a rendus comme ça, toujours plus assoiffés ? C'est vrai, c'est une idée répandue, que l'argent salit, corrompt, rendrait mauvais, etc. Pff ! c'est faux ! L'argent n'y est pour rien ! Chacun est libre d'en faire ce qu'il veut. Ceux-là, ceux qui n'en ont jamais assez, ils ne sont pas devenus ce qu'ils sont parce qu'ils sont riches. Non non non ! Ce n'est pas l'argent qui les a pervertis. C'est juste l'inverse. S'ils sont devenus aussi riches, c'est parce qu'ils sont déjà comme ça. C'est dans leur nature de vouloir se gaver. Ce sont des goinfres. »

Nous avions continué à philosopher sur l'attirance des hommes pour le fric et sur le pouvoir qu'il exerce sur eux.

Elena disait : « Le désir d'avoir peut devenir le but unique d'une vie. Le centre de certaines existences. Mais cette addiction peut déposséder ces êtres de leur humanité – Je l'ai vu. Et peut rendre cinglé. »

Je ne suis pas près d'oublier cette phrase.

Gaspard

« On nous prend - faut pas déconner - dès qu'on est né
Pour des cons alors qu'on est
Foule sentimentale »

Branle-bas de combat dans la maison, Estelle ouvre la fenêtre de la chambre. La lumière aveugle Gaspard qui tente de se réfugier sous la couette. Peine perdue, elle la soulève impitoyablement :

« Debout Gaspard, Sandra et moi avons besoin d'aller quelque part » – elle a dit *Gaspard*, et pas *mon minou*, ni *mon loulou*, ni *mon petit homme*, ce qui n'est pas bon signe. Et elle a oublié de l'embrasser.

Quand Gaspard débarque en pyjama dans la cuisine pour prendre son petit déjeuner, le sosie de Corinne Masiero est déjà là, debout près de la fenêtre, les bras croisés sur la bavette de la salopette, l'air

bougon.

« Y a le feu, ou quoi ce matin ? »

Drôlement énervées, ce matin, elles ne se donnent pas la peine de lui répondre. Sandra a les yeux rouges, Gaspard ne l'a jamais vue pleurer, il ne croyait même pas cela possible. La peur lui noue le ventre.

Estelle file dans la salle de bains se préparer. Il reste seul avec Sandra qui s'occupe de beurrer des tartines sans desserrer les dents.

De plus en plus relou.

« Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est Raoul qui a fait des siennes ! elle dit, sur un ton mauvais, comme si elle crachait un chewing-gum qui a trop servi.

– Qu'est-ce qu'il a fait ?

– Il a vendu son terrain, le fumier. »

La situation échappe à Gaspard. Trop de questions se pressent dans sa tête. Surtout de si bonne heure, le matin.

Il attendra de voir sur place. Intrigué, il décide de faire partie du voyage. Il a pigé qu'elles vont chez lui, lui demander des comptes, à ce salaud de Raoul.

Une demi-heure plus tard à peine, ils s'embarquent tous les trois dans la voiture d'Estelle. Gaspard assis à l'arrière les écoute. Elles, devant, n'arrêtent pas de jacasser comme deux sorcières :

« Mais comment il a pu nous faire ça ? J'y crois pas !

– Moi non plus ! Et les mobil-homes ?

– Ouais, c'est vrai, les mobil-homes, et tout le taf qu'on a déjà fait dans le jardin !

– Maman, passe la 4 ! recommande Gaspard, depuis derrière.

– C'est quoi ce coup fourré ? Qu'est-ce qu'il t'a dit exactement le notaire ? demande Sandra.

– Que le sous-seing ne serait pas signé avec l'asso parce que la mairie avait préempté. C'est la loi. Raoul a signé avec eux.

– Putain de Lopez. Je me retiens parce qu'il me vient que des noms d'oiseau pour celui-là.

– Ils ont dû lui proposer bonbon de son terrain et l'autre s'est laissé faire. De toute façon, qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse ? À part se rétracter et refuser de vendre. En tout cas, il aurait pu nous en parler, au lieu de nous faire le coup en douce. On lui aurait loué, son terrain. Enfin quoi, il y avait encore des solutions.

– Maman ! passe la 4 ! Tu te traînes à cinquante !

– Mais qu'est-ce qu'elle va en faire de ces terres, la mairie ?

– Ça, j'en sais rien. Ce qui m'intrigue, c'est de savoir comment Lopez a pu décider le Conseil municipal à acheter. »

Bon, là, déjà, au bout de cinq minutes, Gaspard a tout compris. Le salaud de Raoul a vendu son terrain au maire. C'est la cata. Et pas seulement pour l'asso.

Il se fait du mouron pour lui aussi, pour les jours à venir. Il connaît sa mère, elle va lui faire une déprime, après ça.

Déjà que tout le malheur du monde la démoralise.

Et qui est-ce qui va devoir la ramasser à la petite cuillère, hein ?

C’est lui, Gaspard, neuf ans et demi.

Les voilà arrivés chez Raoul. Gaspard se rappelle la dernière fois qu’il est venu ici, avec Fredo. C’était la fête, la joie. Il avait passé une sacrée journée. Surtout les voyages en camion avec Fredo. Puis le soir, il s’était bien amusé avec Clara. Un chouette souvenir qui lui pince le cœur, car l’endroit aujourd’hui lui paraît sinistre. Il décèle comme une menace dans l’air.

« Le terrier du renard est désert, dit Sandra

– Pourquoi renard ? » questionne Gaspard, mais il trouve la réponse tout seul, il se souvient, le renard est fourbe, menteur, roublard.

Donc Raoul le renard s’est tiré.

Et il a tout laissé en l’état. Les mobil-homes. La baraque, même pas fermée. Tout.

« Et les poules ? crie soudainement Gaspard – ils n’y ont pas pensé jusque-là.

– Merde, c’est vrai, la volaille, s’exclame Sandra. »

Ils courent vers le poulailler. Vide. Zigouillées les poules. C’est bien la preuve que c’est cuit. Le vieux a tout liquidé.

Parti avec les ronds. Il a filé comme un péteux.

Il s’en fout pas mal, le Raoul, à présent de l’asso. Des *cassos* qui comptaient se mettre à l’abri, ici. Des poules et des canards. De la permaculture – les buttes de terre prêtes à être plantées au printemps. Et de tout le reste.

Estelle ne dit rien. Pâle comme la lune, elle regarde les arbres. Elle

renverse la tête à se tordre le cou pour suivre des yeux les troncs immenses. De la base jusqu'à leurs cimes qui frôlent les nues. Soudain elle tremble pour eux. Elle se demande ce qui va leur arriver.

Elle contemple les branches dénudées des chênes. Les rameaux tendus vers le ciel, comme des bras implorant leur grâce. Les tiges constellées de minuscules perles de rosée. Son regard redescend sur les bouquets d'arbousiers. Survole les buissons verts des genêts. Caresse les mimosas en fleurs.

Puis elle se tourne de l'autre côté.

Vision prémonitoire du malheur ? Elle pose ses yeux remplis de larmes sur la niche vide du chien. Les pierres autour des cendres, au milieu de la clairière.

Gaspard glisse sa main dans la sienne.

Elle le dévisage longuement. Comme si elle découvrait subitement qu'il existe. Elle plie les genoux, descend vers lui, s'incline pour le serrer dans ses bras, le serrer à l'étouffer.

Et lui ne sait pas comment lui dire combien il l'aime. Son cœur, trop petit, déborde d'amour.

Et de peur.

Prêt à exploser.

Daniel
Quai de Bacalan, septembre 2018

Deux jours après le premier sms, Daniel Gaubert en reçut un second.

Un ultimatum, cette fois.

Déguisé sous une forme toujours aussi policée.

Le repas, prévu dans un bateau restaurant, amarré dans le port de la Lune, était fixé au soir même.

Il ne pouvait plus s'y dérober.

Daniel accepta le rendez-vous, sans préciser qu'il ne resterait pas dîner.

Son intention était de faire part de son refus à Zemko, puis de rentrer chez lui aussitôt. Il ne lui faudrait pas plus de cinq minutes pour faire comprendre à cet individu qu'il ne voulait pas de son fric. Il calcula qu'il serait à la maison vers dix-neuf heures. Inutile de

prévenir Maggy pour un si petit retard. Il serait de retour, pour la prendre dans ses bras, avant même qu'elle ait eu le temps de s'interroger.

Il quitta le lycée à dix-sept heures. Il longea les quais. La circulation était dense, en cette fin de journée.

Il se sentait calme et déterminé.

Il alluma la radio. Un flash info, la popularité de Macron chutait encore. Le témoignage d'un prêtre venu confesser sa sexualité incita Daniel à changer de station. Il passa sur Nostalgie. Il avait besoin d'un dérivatif, des chansons feraient l'affaire. Nicoletta, *Il est mort, le soleil*, c'était parfait.

Il arriva sur le port. Il gara sa voiture sur le parking du bassin à flot. Deux péniches étaient accostées au quai. Il repéra celle dans laquelle il devait se rendre. Elle était éclairée, mais il lui sembla qu'il n'y avait personne à bord. Il regarda l'heure, il avait plus d'une heure à patienter.

Il mit tsf jazz, c'était *Royal Garden Blues*, il inclina le dossier, et ferma les yeux.

Il repensa à Marcus. À leur étrange conversation de l'autre jour. Ce romantisme le faisait sourire aujourd'hui. Il n'aurait jamais cru son fils capable de succomber à pareil coup de foudre.

Puis, il se mit à réfléchir aux mots qu'il devrait employer, tout à l'heure, devant cet homme. Il devrait contenir sa colère, il aurait à fournir un effort surhumain pour rester maître de lui.

Il songea à John, à Peter, puis à ses parents. Il pensa à Maggy et de nouveau à Marcus. Il remontait le fil de sa vie. Comme s'il avait besoin, en cet instant, de rameuter toutes ces figures pour l'épauler

dans l'épreuve qui l'attendait.

Un frisson lui parcourut le dos. L'idée le traversa qu'il ne sortirait pas vivant de ce bateau. Il regretta de n'avoir pas parlé à Marcus, et surtout de ne pas lui avoir révélé l'endroit où il avait caché son dossier.

Il fut tenté de l'appeler pour le lui dire. Il tergiversa un moment, opta pour un sms, et puis, la radio jouant un de ses morceaux préférés, *Summertime*, Ella Fitzgerald et Louis Armstrong, il laissa encore s'écouler les minutes.

Enfin, il saisit son téléphone, voulut commencer à écrire ce message, mais à ce moment, on cogna à la vitre, la silhouette de Zemko se tenait debout contre la portière.

Daniel rangea son téléphone dans sa poche et descendit de voiture. Il gravit la passerelle, derrière Zemko, et ils pénétrèrent dans le bateau.

Au premier abord, Daniel ne fut pas tellement surpris de trouver la salle vide. Il pensa qu'il était encore trop tôt pour remplir le restaurant.

Zemko le pria de s'installer à une table sur laquelle étaient dressés deux couverts. Puis il annonça qu'il n'y aurait pas d'autre client ce soir.

Il avait loué le bateau.

Daniel ne s'étonna pas de la privatisation de l'établissement pour une nuit. Ramon avait suffisamment évoqué ce genre de caprices de privilégiés.

Aurait-il pu détecter la menace ?

Eh bien non.

Il avait l'esprit ailleurs. Il s'employait à réfréner sa colère. Et il en oubliait le danger qui planait dans l'air, au-dessus de sa tête. Contenir sa haine pour ce pédophile prétentieux et arrogant monopolisait toute son énergie, lui faisant perdre sa lucidité, et sa raison.

Ses doigts se mirent à trembler nerveusement sur la table, sans qu'il s'en rende compte.

Zemko poussa un soupir de satisfaction. Il crut y voir la manifestation d'une panique incontrôlable. Il se trompait. Cette agitation ne reflétait pas de la peur, mais une révolte intérieure. Une rage bouillante, capable de tout, mais un courroux qu'un individu de son espèce ne pouvait soupçonner parce que ce genre d'indignation ne faisait pas partie de ses acquis.

Les deux hommes se jaugeaient, enfin.

Jozef Zemko, sûr de lui, étirait la fente de son sourire.

Daniel Gaubert fixait sa gorge, fasciné par la pomme d'Adam qui montait et descendait.

Il rêvait de serrer ce cou.

Il désirait l'étrangler à mains nues.

Il revoyait le surveillant qu'il avait mordu comme un sauvage à huit ans.

Il n'entendait plus celui qui, de l'autre côté de la table, débitait ses phrases mielleuses. Il était en proie à une pulsion bestiale. L'envie de tuer.

Le serveur apportant les boissons le fit émerger de ses divagations

et revenir à la réalité. Il n'avait pas suivi le fil.

Peu importe, pensa-t-il. Aussi démesurée soit-elle, l'offre de cet individu le dégoûtait. Son intention était de refuser tout en bloc. Aucune parole ni aucun montant ne l'exhorterait jamais à changer d'avis.

Il but une gorgée de bière, reposa tranquillement son verre, et estima qu'il était temps de passer à l'offensive.

Le regard de nickel qu'il dirigea vers Zemko contenait l'écume de toute une vie.

Zemko sentit qu'ils approchaient du but.

« Monsieur Gaubert, avez-vous réfléchi à ma proposition ?

– Elle est caduque, vous avez pillé ma maison, vous vous êtes servis, vous avez pris tout ce qui vous intéressait, ce dossier que vous voulez m'acheter, vous l'avez déjà ! que vous faut-il de plus ?

– Votre parole, monsieur Gaubert et votre mémoire. Et l'assurance que vous n'avez pas caché des copies… Il nous faut votre parole. Contre une belle compensation, je vous l'ai dit. »

Daniel sourit.

Il se mit debout, prêt à partir. Il était raide comme la justice.

Zemko l'imita.

« Vous ne me surprenez pas, monsieur Gaubert. Vous m'auriez déçu. Je savais que vous n'accepteriez pas. »

Son visage se ferma. Il fit un signe en levant un bras.

Deux sportifs en combinaison de plongée, équipés de masques et

de tubas surgirent dans la salle.

Zemko s'éclipsa. Il emprunta la passerelle et sauta sur le quai d'une foulée aérienne. Il s'assit au volant de sa Bugatti Veyron 16/4 – voiture la plus rapide du monde –, mit en route le moteur, souriant au feulement des seize cylindres. Fin de l'aventure Daniel Gaubert pour lui.

Dans la salle déserte, les hommes grenouilles encadrèrent Daniel et le prirent par les aisselles.

Ils l'entraînaient à l'arrière du bateau.

Enserré par ce coude-à-coude, Daniel évalua froidement la situation et l'estima perdue d'avance. Il lui était impossible d'opposer la moindre résistance.

Il se durcit. Il ne laisserait pas transparaître sa détresse. Il ne leur ferait pas cadeau de sa peur.

Ils accédèrent à une plate-forme surplombant le ras de l'eau.

Dehors, les lumières de Bordeaux faisaient brasiller la nuit.

Tout allait très vite.

Pour Daniel, le temps s'emballait.

Rien à faire pour en retenir le cours.

Dans un élan synchronisé, d'une seule enjambée aérienne, ils s'abîmèrent tous les trois dans le fleuve.

Réflexe suprême, ultime sursaut d'un instinct de conservation en bout de course, Daniel lutta faiblement.

Il était vain de tenter de se dégager des bras de fer qui le

maintenaient sous la surface.

Ni d'essayer de résister à la pression du genou exercée sur son torse pour l'immerger.

L'eau inondait ses poumons, remplissant une à une ses alvéoles.

Elle baignait son cerveau.

Il sentit son esprit se liquéfier.

Il redevenait Tom.

C'était la Manche, noire et glacée, qui l'avalait.

Cette fois, il allait mourir.

C'était la troisième fois, c'était la bonne.

Marcus
Bordeaux, 26 février 2019

Rêve aquatique. Je suis enfant. Je dois avoir aux alentours de six ans. Mon père m'apprend à barrer le voilier. Nous filons sous une brise de force 5 sur l'échelle Beaufort, cap plein sud, avec le banc d'Arguin comme amer. Et tout d'un coup, mon père n'est plus à côté de moi. Il a disparu. Comme par enchantement.

Je me retrouve seul, à la barre de ce bateau. Effrayé par les éléments. Incapable de gouverner mon embarcation. Le vent hurle à mes oreilles. Les déferlantes enflent derrière moi, elles me coursent, me rattrapent, soulèvent la coque. Le voilier fou part au surf et fonce droit sur la dune. Il va se fracasser sur le sable. Je vais mourir.

Je me réveille en nage.

Juste avant d'être mort.

Ce n'est pas la première fois que je revis dans le sommeil des épisodes de mon enfance, et surtout des images de navigation avec mon père. Depuis qu'il est mort, c'est même récurrent.

En me réveillant, il m'arrive fréquemment de chercher à prolonger mes rêves, comme pour retenir sa présence. Tellement il me manque.

Mais ce matin, c'est différent. Ce songe me laisse anéanti.

La symbolique me semble évidente.

Je suis seul au gouvernail de ma destinée.

Et je vis sa disparition comme un abandon.

Bon Dieu, est-ce que je vais un jour pouvoir mettre la main sur son travail ? Parce que si je ne le trouve pas, cet échec me poursuivra *ad vitam*. Et l'impression qu'il est mort pour rien me pourrira le reste de mes jours.

J'en suis encore là, après ma douche, buvant mon café.

Debout devant ma fenêtre.

Écrasé par la nostalgie.

Et le poids de la condition humaine.

Je reviens à ces types, Zemko, Paynes et l'avocat, que mon père voulait coincer.

Je reste intrigué par cette histoire d'actifs d'une congrégation catholique. J'ai fait des recherches, mais n'ai rien trouvé.

Je téléphone à un collègue qui enquête dans le milieu de la finance.

« Oui, je connais cette organisation créée par un ordre religieux, me dit-il. Fondée aux États-Unis, elle recueille des dons qui servent soi-disant à promouvoir des valeurs de pauvreté, chasteté, humilité, des règles morales très strictes, et à venir en aide aux pauvres. Elle

prône une société ultra conservatrice. Cette structure s'est infiltrée en France. Et par ce biais, les Américains diffusent leur doctrine jusque dans l'économie française. Tu trouves en bonne place dans ce cercle privé plusieurs grands patrons d'entreprises et des politiques. En réalité, cette association – en principe à but non lucratif, mais tu m'as compris – investit dans des sociétés, empilées les unes sur les autres comme des poupées russes, dont les sièges sociaux se trouvent dans les paradis fiscaux. »

Il continue à m'expliquer le fonctionnement de ces structures. Mais n'ayant pas de formation à l'économie, je ne comprends rien à son développement. Il me répond en riant :

« C'est normal. Tu n'es pas le seul ! Ces montages sont complexes, les enchevêtrements entre les entités sont extrêmement compliqués. C'est fait pour brouiller les pistes et rendre l'argent impossible à tracer. Même les inspecteurs des finances s'y perdent, dans ces dédales ! J'en connais un qui est tombé fou ! »

Bon, j'ai retenu les grands axes de son discours.

Alors, Zemko, ce proxénète, pédophile, assassin, investit dans une structure qui prêche la chasteté et la pauvreté. Il fait d'une pierre deux coups, faire fructifier le flouze en s'achetant une respectabilité. Si ce n'est pas du blanchiment !

Je commence à échafauder un plan bis. Au cas où je ne trouverais pas le dossier. Soutirer à Barbara suffisamment d'infos sur Zemko pour me permettre de le dénicher. Fusse à l'autre bout de la Terre. Je me laisse aller à rêver que je lui tombe dessus, et que je lui fais la peau.

Le téléphone sonne, c'est Maggy.

« Marcus, j'ai peur, annonce-t-elle sans préambule.

– Tu as peur de quoi, maman ?

– J'ai vu des types rôder autour de la maison.

– Tu es sûre ?

– Oui, pratiquement sûre. Tu sais, il n'y a pas grand monde dans le coin. Ces jours-ci, une voiture est passée et repassée sur la route, un homme blond au volant. Je crois avoir aperçu cet individu, hier après-midi, dans une allée forestière, pas très loin de la maison. Il me semble l'avoir reconnu. Que faisait-il là ? J'ai préféré faire demi-tour. Mais si tu pouvais venir dormir ici ce soir, je serais rassurée. »

Je promets de la rejoindre après mon travail, ce qui a pour effet de l'apaiser.

Je repense au type que j'ai croisé l'autre jour, en rentrant chez moi, ce chauve en train de glander sur le trottoir, en se frottant le crâne. Il se pourrait bien que nous soyons espionnés, Maggy et moi.

Les heures tournent. À midi, je déjeune en ville avec une collègue.

« Tu es ailleurs, me fait-elle remarquer.

– C'est vrai. J'ai rêvé de mon père, et je n'arrive pas à en sortir. »

Ma réponse a jailli spontanément, mais elle me paraît juste.

Les images de cette nuit m'ont laissé mélancolique. Elles continuent à me poursuivre. En plus, je suis préoccupé par l'échange que j'ai eu avec ma mère. Et toutes les élucubrations que j'en déduis. Si elle ne s'est pas trompée, cela signifie que nous ne sommes pas les seuls à penser que mon père a planqué un dossier quelque part. Nous aurions intérêt à mettre rapidement la main dessus.

La journée s'écoule ainsi.

Entre deux eaux, comme disait mon père lorsque l'un de nous semblait avoir du vague à l'âme.

Entre deux eaux – il est vrai que sa relation à l'eau a toujours été très spéciale.

Et depuis peu, je sais au moins d'où lui venait cette sorte de dépendance.

À dix-sept heures, je me mets en route pour le Médoc, cette presqu'île entre deux eaux, justement, elle aussi, prise en étau entre l'océan et l'estuaire.

Aujourd'hui – je ne sais si je le dois à mon rêve – je ressens fortement tous les liens qui m'attachaient à mon père. Ils me blessent, ils me rentrent dans les chairs.

Je me repasse nos derniers jours ensemble.

Je me remémore notre ultime rendez-vous, au restaurant. Deux jours avant sa mort.

Je tourne en boucle autour de ce souvenir.

Comme s'il était la clé.

Je m'étais confié à lui, pendant le repas. Je lui avais raconté que je faisais une fixation sur une fille, entrevue le temps d'un déjeuner, et embrassée à la sauvette, dans un coin de rue.

Il avait eu l'air un peu sceptique, mais il s'était montré à l'écoute et compréhensif.

Comme toujours.

À force de violenter ma mémoire, pour qu'elle me restitue tous les détails de notre entrevue, je me souviens que mon père m'avait

accueilli avec un air vaguement mystérieux, et un peu solennel.

Et moi, sans en tenir compte, j'avais monopolisé la parole, négligeant le fait que c'était lui qui avait programmé ce déjeuner, parce qu'il désirait me confier quelque chose d'important. À la dernière minute, cela m'avait traversé l'esprit et je lui avais demandé de quoi il voulait me parler.

« Non non, Marcus, rien, une autre fois, ça peut attendre. »

Quel con je fais !

Il avait décidé de tout me dire et de me révéler où il avait caché son dossier. Il avait organisé ce rendez-vous pour ça. Et moi j'étais parti sans rien sentir, sans me douter de rien.

Serrée dans son châle, ma mère court dehors au-devant de moi, et se jette dans mes bras. Nous rentrons dans la maison, bras dessus, bras dessous. Je dépose mon sac dans ma chambre. Je passe dans la salle de bains me laver les mains et je la rejoins dans la cuisine. Elle m'attend pour dîner. Le couvert est mis. Je me laisse choir sur ma chaise. Ça sent bon. Maggy a fait un gratin de légumes, et un *crumble* en dessert.

Je suis content d'être là, avec toutes ces pensées qui se bousculent dans ma tête. D'abord, je veux en savoir davantage au sujet de ce type qu'elle a vu rôder aux alentours.

Elle ne m'apprend pas grand-chose. Elle a remarqué une voiture grise dans les parages, une Golf, et hier, elle a aperçu un promeneur dans la forêt, derrière la maison. De loin, il lui a semblé reconnaître le conducteur, mais maintenant, elle n'en est plus très sûre.

« Tu crois qu'on me surveille ? » demande-t-elle.

Je ne sais quoi lui répondre, mon esprit galope ailleurs. Toujours ce foutu rêve. Je finis par le lui raconter.

Elle réfléchit un bref instant, puis elle me livre son interprétation :

« Le bateau est une embarcation onirique qui vogue sur les flots de nos rêves, et symbolise le voyage de la vie, la traversée de l'existence. »

Elle fait une pause pour me laisser le temps de digérer ces paroles. Elle en profite pour attraper le plat dans le four, le poser sur la table, nous servir avant de reprendre, fourchette en l'air :

« Le voyage en compagnie de ton père étant terminé, tu t'es senti abandonné par lui. Et d'autant plus trahi étant donné les circonstances de sa mort et à cause de ce que tu as découvert, après. »

J'acquiesce. Mais, si je suis, moi aussi, capable de décrypter ce rêve, pourquoi est-ce qu'il continue à me perturber de la sorte ?

« Parce qu'il t'a frappé très fort. »

Elle a raison. Pourtant, l'impression de ne pas en avoir totalement élucidé la clé ne me lâche pas. Il y a autre chose.

Je lui reparle de ce dernier déjeuner avec lui. De mon sentiment de culpabilité de ne pas l'avoir écouté. Elle traduit à nouveau :

« C'est également un processus normal. Quand un être disparaît, nous éprouvons tous le regret de ne pas lui avoir consacré plus d'attention. Pour nous, évidemment, c'est encore pire. À cause du mystère qui entoure le décès de ton père. Il en est de même pour moi, Marcus. Il ne s'écoule pas une journée sans que je me fasse ce genre de reproche. Si j'avais été plus attentive, si je l'avais écouté. »

Cette nuit, je refais le même cauchemar. Moi, seul, à bord du bateau ingouvernable. Enfant, ou adulte, impossible de le savoir. Les deux à la fois, certainement. Cerné par des montagnes liquides. La course folle du voilier. La dune qui se précipite vers moi. Et le film qui s'arrête *in extremis*. Arrêt sur image. Une seconde avant l'impact.

Je suis étendu sur la plage, où l'embarcation m'a miraculeusement projeté, indemne. Les yeux grands ouverts. Le visage souriant de mon père penché au-dessus de moi. Je ne bouge pas d'un millimètre pour ne pas briser cette vision.

Il est quatre heures du matin. Je viens de me réveiller en sursaut.

Je laisse les battements de mon cœur se calmer. J'émerge lentement d'un état hypnotique.

J'ignore si les pièces du puzzle se sont mises en place progressivement, les unes après les autres, pendant que je dormais. Ou si cela s'est opéré d'un seul coup. Vous ne savez jamais vraiment comment ce genre d'idée apparaît ni ce qui l'a motivée. Pourtant, lorsqu'elle surgit, elle s'impose à vous comme une vérité.

Je suis en train de vivre cette expérience freudienne. Au milieu des ténèbres, une évidence perce mon subconscient.

Je descends dans la cuisine, déshydraté par la séance de transpiration, la gorge sèche. À peine ai-je le temps d'ouvrir le frigo que j'entends les pas de Maggy dans l'escalier.

Il est cinq heures. Nous nous asseyons à la table, avec une bouteille d'eau et deux verres.

« Tu ne peux pas dormir ?

– J'ai encore fait ce rêve maman, mais je sais enfin ce qui se cache derrière. Je n'avais pas fait attention au bateau, la première fois. Cette nuit je l'ai vu. Et cette fois, je l'ai reconnu. »

Commençant à déceler où je veux en venir, elle porte sa main sur ses lèvres pour retenir je ne sais quel cri de bonheur ou de douleur, pareils.

« Papa avait confié à Christian son intention de trouver un endroit qui aurait du sens, pour planquer son dossier. Tu vois le lien ? »

Oui, évidemment, mais elle avait déjà compris.

L'embarcation de mes rêves. Elle est rattrapée comme moi par l'allégorie.

Au bout d'une minute à nous regarder en silence, elle dit :

« Le vieux bateau ? c'est ça, ton idée ? Tu as raison, il dû le cacher dans ce voilier. »

En effet, quel emplacement pouvait avoir plus de sens pour mon père que cet ancien rafiot ? Ce voilier dans lequel il a trouvé refuge, lorsqu'il avait huit ans, et qui l'a emmené en France, son pays d'adoption ?

Cette phrase de Christian, *un endroit qui fasse sens*, tournait en boucle dans mon ciboulot depuis une semaine. À force de me repasser tout ce qui faisait sens pour mon père, mon inconscient a fait remonter à la surface ces images de navigation pour m'éclairer.

Ma mère trouve cette hypothèse assez pertinente pour être vérifiée. Elle partage à fond mes déductions.

Nous avions oublié ce bateau, stocké comme une relique, dans le hangar d'un ami de mon grand-père, au Cap Ferret. Mon père et mon

grand-père n'ont jamais voulu s'en défaire. Ils l'ont conservé malgré son grand âge. Mon grand-père l'entretient un peu, histoire de le garder en vie. Quand j'étais enfant, il lui faisait prendre la mer, de temps en temps, mais depuis quelques années, cette vieille coque n'a plus largué ses amarres.

Nous n'avons plus du tout envie de dormir. Nous passons en revue l'intérieur de la cabine. Elle m'énumère les cachettes potentielles, recoins, tiroirs, coffres, etc. Je nous imagine dans ce branle-bas de combat, en train de fouiller partout.

Il est six heures. Maggy me propose de faire du café.

« Je vais y aller, dit-elle.

– Non. N'y vas pas toute seule. Je reviendrai dormir ici ce soir et on ira ensemble, demain.

Michel Moreau
Bordeaux, 27 Février 2019

Moreau se prépare encore à glander toute une sainte journée.

Puis, au fil des heures, l'inaction, le silence, le calme… Alors le doute insinué depuis plusieurs jours dans son esprit comme un vermisseau finit par s'installer en pays conquis.

Quand Baron prétendait dur comme fer que Marcus Gaubert n'était pas en danger, à ce moment-là, lui-même n'était pas convaincu par cette thèse et il s'était emporté.

Ce matin, il n'est plus aussi sûr d'avoir eu raison.

Baron détenait peut-être des informations qui lui permettaient d'être certain de ce qu'il avançait. Il avait l'air serein. Si ça se trouve, c'était parce que l'affaire était déjà réglée.

Marcus Gaubert couche avec une fille de milliardaire, il s'est fait des amis dans ce milieu, il fait la fête avec eux. Il a pu se laisser tenter et finir par accepter un paquet de pognon, le père n'avait pas

marché dans la combine, mais le fils…

Michel Moreau n'avait pas envisagé cette éventualité !

Baron le savait, mais il s'est bien gardé de le mettre dans la confidence.

Il se traite d'imbécile !

Il se prend la tête un grand moment avec cette hypothèse décapante.

Puis son instinct lui fait écarter à nouveau ce scénario.

Son pif, stimulé par des années de service dans la police, lui souffle que Marcus n'est certainement pas allé à Marseille pour faire du tourisme.

Là-bas, il a dû tout apprendre de l'itinéraire de son père, de ses motivations, de son travail. Et les types qui ont commandité l'assassinat de Daniel Gaubert le savent. Ce sont des gens qui ne lésinent pas sur les moyens. Marcus Gaubert représente donc un risque important pour eux, à présent. Il en sait trop.

Certes, il ne détient pas l'ombre d'une preuve. Pour le moment. Mais son voyage dans le midi signifie qu'il ne lâche pas l'affaire. Il est forcément sur une piste.

Le policier se repasse encore et encore les allées venues de Marcus jusqu'à ce qu'une révélation illumine enfin son cerveau.

Le souvenir de la scène de déménagement, l'autre soir, devant la propriété de la mère, agit comme déclencheur.

Il revoit les cartons et les sacs poubelles, sortis de la maison, et embarqués par les Gaubert dans le coffre d'une voiture. On aurait dit

qu'ils avaient fait un nettoyage de printemps. Sur le moment, il avait pensé qu'ils liquidaient des vieilleries. Il n'avait pas poussé davantage sa curiosité, et ce matin, il se demande comment l'évidence ne lui a pas crevé les yeux.

Gaubert a caché une sauvegarde de son dossier quelque part. Marcus l'a appris à Marseille – il devait l'ignorer jusque-là et sa mère également. Raison pour laquelle ils ont fouillé la baraque de fond en comble, à son retour, et ce genre d'occupation se révélant toujours comme une occasion de faire du tri, voilà l'explication de ce remue-ménage. Reste à savoir s'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient.

Alors, il récapitule.

De deux choses l'une : soit Marcus Gaubert s'est laissé soudoyer. Il a vendu le dossier de son père – dans ce cas, Baron devait être au courant, ce qui justifie le fait qu'il ne semblait pas s'en faire pour lui. C'est possible.

Soit il ressemble à son géniteur. Engagé, et droit dans ses baskets. Un lanceur d'alerte, comme lui.

Et il est en danger.

Mais si les assassins de son père veulent lui faire subir le même sort, cela ne se passera pas ici, à Bordeaux, en pleine ville.

La propriété de Maggy Gaubert. C'est là-bas que tout peut arriver. Il saute dans sa voiture.

Sur le trajet, il n'arrête pas de se triturer les méninges.

Oui ou non, Marcus Gaubert a-t-il vendu son âme au diable ?

Comme lui-même, il y a quelques mois, dans l'officine de Baron ?

Il a besoin d'en avoir le cœur net.

Il décide de jouer franc jeu avec lui, il l'appelle en conduisant. Il lui explique la situation.

« Mais qui êtes-vous ? s'exclame Marcus.

– Un flic, je vous l'ai dit. Je sais beaucoup de choses sur Daniel Gaubert et sur vous. »

Silence au bout du fil.

« Marcus, avez-vous trouvé quelque chose ? Votre père vous a-t-il laissé un dossier ? Si vous l'avez, il faut me le dire, ou vous rendre à la police. Et si vous ne l'avez pas, il faut également faire attention à vous. Vous êtes en danger, et votre mère aussi. Faites-moi confiance. Votre père avait… »

Marcus a raccroché.

Michel rappelle. Une fois, deux fois. Messagerie.

Donc Marcus Gaubert ne veut rien savoir.

Michel Moreau, furax, en déduit la sensation de s'être fait doubler de tous les côtés.

Il ne décolère pas. Dindon de la farce, il gaspille son temps et son fric depuis une semaine à l'hôtel pour protéger un type sans morale qui fait du profit sur le dos de la mort de son père.

Il fonce sur la petite route déserte en cette saison. La voiture avale le bitume. Il passe devant la maison de Maggy Gaubert mais ne s'arrête pas.

Il a décidé de tirer un trait sur cette histoire. Il ne lui reste plus qu'à faire du tourisme et, pour commencer, aller se restaurer quelque

part. Il pousse jusqu'à la pointe. À Soulac, il gare son véhicule sur le parking proche du front de mer.

Il n'y a pas foule avec ce temps. Quelques cafés sont ouverts. Il remonte l'artère commerçante. Étudie les menus affichés sur les devantures des restaurants.

Finalement, il n'a pas faim. Il va se contenter d'un sandwich.

Il retourne vers l'océan. Il descend sur la plage, achète un panini dans une baraque.

Il longe la laisse de mer jonchée de débris de plastique. Shoote dans un bidon.

Marée basse, ciel nuageux. Maussade, comme son humeur.

Il a du mal à avaler son sandwich, il lui trouve un sale goût. Et puis, l'amertume lui noue l'œsophage. Il le balance en morceaux aux mouettes qui se les disputent en poussant des cris éraillés.

Il marche en ressassant ses doutes.

L'océan gronde et crache son écume et ses larmes de sirène2 sur le sable. Derrière la barre, quelques surfeurs, assis sur leurs flotteurs, attendent leur minute de paradis. Au loin, le phare de Cordouan émerge de la grisaille.

Le vent fraîchit. Il n'a plus rien à foutre ici. Il va plier bagage. Rendre la voiture, régler l'hôtel, et direction la gare Saint-Jean.

Et c'est à ce moment, sur le fil du renoncement, que sa conscience se réveille. Elle lui souffle qu'il est en train de faire fausse route. Et sans crier gare, voilà qu'elle renverse toute sa théorie. Une mauvaise intuition surgit de nulle part.

Il ne va pas traîner.

2 Autrefois, on appelait larmes de sirènes, les billes de verre ou de pierre que l'on pouvait ramasser sur la plage, aujourd'hui ce sont des billes de plastique que l'on trouve, mêlées aux grains de sable, et qui témoignent de la pollution des océans.

Maggy
Dans le Médoc, 27 février

Elle s'efforce de résister à l'envie de sauter dans sa voiture pour rouler jusqu'au Cap Ferret. Désormais persuadée que Daniel a caché son travail là-bas, elle bout d'impatience de le découvrir.

Marcus ne mesure pas tout ce qui la ronge depuis sa mort. Toutes ces questions qui lui martèlent l'esprit. Les pourquoi, les comment. À battre sur l'oreiller, la nuit, comme un pouls. La faire se retourner comme une crêpe sur son matelas. Lui faire du cinéma, aussi.

Les dernières minutes de Daniel.

Mon Dieu !

Vingt fois de suite. Des scénarios multiples. Se noyer à sa place. Puis se demander s'il a souffert. S'il a eu le temps d'avoir peur. S'il a pensé à eux.

Ça, elle ne le saura jamais. Il faudra bien continuer à vivre avec ce vide.

Mais si Marcus a raison, si Daniel a caché un dossier dans ce hangar, et s'ils le trouvent, elle acceptera mieux sa mort. Marcus aussi se sentira libéré.

Elle se projette dans cet avenir. Lever le voile. Pardonner ses silences à Daniel. Savoir pourquoi il les a sacrifiés. Quelle mission ? Quel engagement ?

Une heure de route. C'est rien du tout. Soixante kilomètres la séparent de cette délivrance.

Recueillir ce dernier message laissé pour eux. Extirper de la mort cette trace ultime de lui. La serrer contre elle.

Elle n'arrive pas à prendre une décision. Tiraillée entre la tentation d'aller seule fouiller le voilier et la promesse faite à Marcus de l'attendre. Retenue aussi par la crainte d'en apprendre sur Daniel. Du choc que cela lui ferait de découvrir un étranger. Après trente-cinq années d'existence à ses côtés.

Peur de gâcher l'amour. Ce qu'il en reste. Même si ce ne sont que des cendres. Tout finirait par s'ébranler. Y compris la confiance.

Elle s'interroge. On veut toujours tout savoir. Tout comprendre.

Ah ! cette soif inextinguible de vérité !

Est-ce que cela vaut le coup de risquer de remettre toute une vie en question pour cela ?

Elle laisse s'écouler les heures sans rien faire. Avec ça, elle a recommencé à fumer. En plus, le temps pourri l'empêche d'aller se défouler à l'extérieur.

Pour tromper l'ennui, elle prépare le matériel pour demain, des lampes torches, les clefs du hangar, et celles du bateau.

Enfin le jour décline.

À dix-sept heures, Marcus appelle, il quitte juste Bordeaux, il pense arriver vers dix-huit heures trente.

Maintenant, ça va aller. Elle se met à cuisiner. Elle épluche des légumes pour faire une potée qui va mijoter pendant deux heures, elle met la poêle sur la plaque de cuisson, verse de l'huile pour faire revenir des oignons, pendant qu'elle coupe des poireaux.

Elle tressaille, il lui semble avoir entendu du bruit.

Quelqu'un a ouvert la porte – elle ne pense jamais à fermer à clé. Ici, par habitude, on ne se barricade pas.

« Marcus ? »

Elle a posé la question sans conviction.

Cela ne peut pas être déjà Marcus.

Elle le sait bien.

Marcus
Bordeaux, 27 février

Vers dix heures, j'ai reçu un étrange appel. Il émanait d'un flic, ou d'un type qui s'est présenté comme tel.

Il m'a parlé de mon père comme s'il en savait beaucoup sur lui. Il prétend être au courant de notre situation, et se dit en mesure de m'en apprendre. Le ton était bizarre, assez catégorique.

Je n'ai pas eu le loisir de lui poser de questions. D'abord la surprise m'a cloué le bec, puis la communication était trop mauvaise, je saisissais un mot sur deux, et elle a été coupée au bout de quelques minutes.

Je ne suis pas sûr d'avoir bien tout entendu ni compris ce qu'il voulait. Il semble nous connaître, mais que cherche-t-il ?

Aussitôt après, mon téléphone a résonné. C'était un collègue de la rédaction.

Pendant cet échange, j'ai eu un double appel. Émanant de

l'interlocuteur précédent. Je ne pouvais pas décrocher. Il n'a pas laissé de message.

J'ai hésité ensuite à composer le numéro qui s'est affiché. Je n'arrêtais pas de réfléchir.

La prudence me dicte de me méfier. Je préfère attendre qu'il rappelle et me dévoile son jeu.

Je me repasse ses propos, je rumine les questions qu'ils soulèvent. En vain, son rôle et ses motivations restent obscurs. Encore un mystère. Un de plus. La piste de mon père en est parsemée.

Si ce type ne rappelle pas, je le ferai ce soir, après en avoir parlé avec ma mère.

Je pense à ce que nous allons découvrir, demain, elle et moi, au Cap Ferret. Ce matin, j'ai senti son impatience. Je n'aurais pas dû l'empêcher d'y aller aujourd'hui.

Je regrette de ne pas avoir pris ma journée pour rester avec elle.

Puis le boulot m'absorbe.

J'ai des articles à rédiger.

Je ne vois plus passer le temps.

Dix-sept heures, enfin, je vais prendre la route.

Les quais encombrés sous le crachin.

J'aurai du retard.

J'appelle ma mère.

J'arrive, maman !

Maggy
Même jour, dix-sept heures trente

Elle n'a pas le temps de se reprendre, deux types ont fait irruption dans la cuisine.

Elle les examine de la tête aux pieds parce qu'eux aussi l'observent, sans rien dire. De forte stature. Blonds. Ils se ressemblent. Habillés de jeans, blousons, chaussures de sport.

À voir leur carrure et leur détermination, elle devine que, de toute façon, si la porte avait été fermée, ils n'auraient pas mis longtemps à la forcer.

Le plus grand a une figure sombre. L'autre, sans expression, lui fait encore plus peur.

Ses yeux d'iceberg translucide, son visage de plâtre, fait de méplats, d'une pâleur extrême, ses lèvres minces, donnent une impression de dureté absolue.

Cet échange de regards qui dure, sans aucune parole, est étrange.

Elle perçoit un sentiment d'infini. De temps suspendu avant la fin du monde. L'éternité plane dans l'air. Elle se demande ce qui va se passer maintenant. N'importe quoi. Tout peut déraper très vite.

Puis surgit l'évidence : ils sont là. Pour la tuer.

Sa peur change de registre. Elle devient strictement physique.

Et voilà qu'elle se met à penser à l'alarme. Dans l'entrée, de l'autre côté du mur.

Si elle pouvait franchir la distance qui la sépare du clavier, appuyer sur le bouton rouge. Déclenchement de la sirène, appel de Marcus. Il essaierait de la joindre et comme elle ne répondrait pas, il aurait vite fait de comprendre qu'il se passe quelque chose d'anormal.

Mais il faudrait qu'elle puisse sortir de la cuisine. Et pour le moment, ces types lui barrent le passage.

Dans son dos, elle entend grésiller l'huile sur le feu. Elle se retourne, soulève la poêle à deux mains pour l'arracher à la plaque de cuisson.

Elle ne prémédite pas son geste. Il est impulsif comme l'éclair. Une tentative désespérée pour créer une diversion, un espace pour lui permettre d'atteindre son but.

Le plus grand des deux devine son intention, il se précipite sur elle.

Elle essaie maladroitement de lui balancer l'huile à la figure.

Il esquive la projection, en faisant un bond sur le côté.

Elle regarde fixement la flaque d'huile répandue à ses pieds. C'était un acte inutile, fichu d'avance. Mais il provoque un moment

de sidération.

Celui qu'elle a voulu ébouillanter rompt la stupeur, il fond sur elle, élevant le bras, il l'abat sur elle.

La gifle magistrale lui fait perdre l'équilibre et basculer en arrière. Elle glisse sur la mare d'huile et s'effondre sur le carrelage. Dans la chute, son front heurte le pied de la table et son arcade éclate.

Ce n'est pas fini. L'homme s'acharne sur elle, à coups de pied sur les côtes, le foie, les reins, les jambes, le crâne. Au milieu d'un scintillement d'étoiles, elle voit étinceler l'acier de ses yeux. Elle se protège comme elle peut, roulée en boule comme un fœtus, la tête recroquevillée entre ses bras.

Le deuxième homme intervient et dégage brusquement son acolyte. Ils échangent des propos virulents. Ils s'expriment en russe, enfin, elle le croit.

L'air courroucé de celui qui s'est interposé, et sa froideur, ne la rassurent pas du tout. Il lui paraît encore plus cruel que l'autre. C'est lui qui la tuera. Elle le sent. Mais il ne doit pas aimer ces préliminaires.

Pliée en deux, elle souffre terriblement du ventre. Nauséeuse. Ses notions d'anatomie lui reviennent. Lui font envisager les dommages, à l'intérieur. Rate explosée. Paroi abdominale déchirée…

Elle va mourir.

Ne pas glisser dans les vapes. Lutter pour rester consciente. Elle rassemble ses esprits. Elle pense à Zemko. Ces mecs sont ses émissaires. Elle se demande s'ils ont l'intention de la tuer tout de suite, ou si leur plan est d'attendre Marcus. C'est lui qu'ils veulent. Ils doivent connaître ses horaires, ses habitudes. Ils savent tout sur

eux. La situation lui fait songer à un scénario de polar.

Imaginer Marcus se jeter dans la gueule du loup la terrifie. Dans un sursaut de courage, elle se redresse et se met à genoux.

Elle ne voit plus de l'œil droit. Son arcade est fendue, le sang lui coule dans l'œil, sur la joue et dans le cou. Elle s'essuie le visage avec son tee-shirt. Son jean est mouillé, elle a dû s'uriner dessus.

Les deux types ne la lâchent pas des yeux.

Il faut prévenir Marcus. Le sauver. Tout son être se tend vers ce but.

La porte de la cuisine qui donne dans l'entrée est grande ouverte. Les deux hommes se sont avancés au milieu de la pièce, libérant le passage.

Quatre mètres à franchir. Moins d'une seconde lui suffirait.

C'est jouable.

Si elle s'y prend bien.

Elle va le faire.

Son cœur s'emballe à la perspective d'y arriver.

Elle doit agir maintenant. Et vite.

Il ne s'est écoulé que cinq minutes, dix, au maximum, depuis qu'ils sont entrés dans la maison, mais ils ont l'air de s'impatienter.

Toujours pliée en deux, à quatre pattes sur le sol, elle doit fournir un effort pour se relever.

Une fois debout, elle chancelle. Elle simule ne pas tenir sur ses jambes pour endormir leur méfiance. Elle avance en titubant, les

mains tendues devant elle, comme si elle cherchait un appui.

Elle se dirige vers une chaise, celle qui se trouve à côté de la porte grande ouverte. Elle se rapproche de son objectif. Au lieu de s'asseoir, elle agrippe le dossier à deux mains et se met à fixer la fenêtre.

Faire semblant.

Daniel disait en se moquant qu'elle était maligne. Marcus disait fute-fute.

C'est le moment de le prouver.

Faire semblant.

Elle dresse exagérément le cou, pour regarder dehors, comme si un fait nouveau attirait subitement son attention. Comme si elle apercevait à l'extérieur, le signe d'un retournement de situation. Feignant une sorte d'exaltation. Elle joue bien la comédie.

Ce qu'elle a escompté se produit.

Nerveux, sur le qui-vive, ils tombent dans le piège.

Ils tournent la tête, eux aussi, vers la fenêtre.

Elle profite de cette fraction de seconde, où elle échappe à leur vigilance, pour bondir dans l'entrée. Se ruer sur le clavier. Presser le bouton rouge. Juste avant de se sentir tirée en arrière.

D'une main, l'homme la saisit par l'encolure. De l'autre, il empoigne sa queue de cheval.

Il la jette sur le carrelage. Il la traîne sur le sol par les cheveux.

La douleur électrique se propage de la racine de la chevelure à tout

le crâne et lui remplit les yeux de larmes.

La sirène de l'alarme retentit.

Elle voit un trou noir s'approcher de son visage. Le bout froid d'un cylindre vient se coller sur sa gorge.

Un téléphone sonne dans la cuisine.

Gaspard
« Dérisions de nous dérisoires »

Gaspard avait raison, depuis la trahison de Raoul, Estelle est dézinguée.

« C'est surtout un sale coup de Lopez, précise-t-elle.

– Ah bon ? Tu n'es plus en colère contre Raoul ? demande Gaspard qui a toujours besoin de plus d'explications.

– Si, un peu quand même, mais à la limite, je le comprends. Il est vieux. Personne n'en voulait de sa bicoque. Ni de ses terrains. Trop éloignés, isolés, mal fichus… Il a essayé de les vendre. Il n'y arrivait pas. Alors il avait fini par être d'accord pour les donner à la communauté. À condition qu'on s'occupe de lui. Il avait tellement la trouille de se retrouver à l'ehpad.

Gaspard approuve. Il se souvient : *plutôt crever*, disait le vieux Raoul.

« Tu parles d'une aubaine quand le maire est venu lui annoncer la

préemption. Et lui proposer dans la foulée de lui acheter sa propriété, sûrement un bon prix, poursuit Estelle. Il a sauté dessus. C'était trop tentant pour Raoul. L'opportunité d'assurer sa vieillesse. Il est parti dans une résidence de personnes âgées, où il a son appartement. Il pense qu'il sera heureux. Moi je crois qu'il ne va pas tarder à déprimer sans ses poules et ses canards. »

Elle n'a pas le cœur de le condamner. C'est une victime, lui aussi, conclut-elle.

Et Gaspard comprend que la faiblesse des gens représente parfois un sacré coup de bol pour les autres.

C'est pas tout. Elle raconte qu'à cause de cette tuile, l'asso est complètement démobilisée. Il a gagné sur toute la ligne, le maire. Tout le monde a l'air de s'en foutre, maintenant.

« Il y en a qui n'ont rien perdu dans l'affaire. Ils ont un toit, un salaire, ou le rsa, entre leurs petits jobs de saisonniers, les vendanges, les marchés, et parfois, pour les plus malins, l'hiver à Bali. Même si c'est minable, même si cela leur assure juste de quoi survivre. Ceux-là, ceux qui ont juste la tête hors de l'eau, ont tourné le dos. Ils ne veulent plus entendre parler de rien. La fraternité a pris l'eau. Leur générosité s'est éteinte. Faut croire que la flamme n'était pas très ardente. Et les autres, ceux qui n'ont rien, rien du tout, restent sur le carreau. Mais ils ne se bougent pas beaucoup non plus pour s'en sortir », râle-t-elle.

C'est ce qui la mine, sa mère. Il le voit bien.

Tout ce qu'elle a essayé de bâtir est à terre, en ruines.

Elle veut bien être compréhensive. Mais elle en a marre de les voir, les assistés, se défoncer avec la fumette – qui a remplacé ici, dans le Médoc, la cuvée des anciens. Enfin c'est vite dit, certains sont

restés fidèles à la tradition (le jus de la vigne) tout en ayant adopté la modernité (le shit). Autrement dit, ceux-là pratiquent les deux, ensemble, pour atteindre leur nirvana pourri deux fois plus vite – au lieu de se bouger le cul.

Puis, comme elle les aime, tous ces étourneaux, elle revient sur ses dernières paroles.

Gaspard a l'habitude, c'est comme ça qu'elle fonctionne.

Elle ne va pas les juger.

Ils sont hors sol. Déclassés. On les a mis au rebut de la société. À la casse !

Et pourtant elle sait qu'ils sont capables. Il suffit de bien les regarder pour le comprendre. Ils ont des dons cachés. Du potentiel comme on dit. Mais c'est cadenassé en eux.

Ils sont vivants à l'intérieur. Et morts à l'extérieur.

Il faudrait les clés pour ouvrir cette putain de porte derrière laquelle ils sont emprisonnés. Allez savoir pourquoi. Derrière laquelle ils finiront par crever si on ne les délivre pas.

« Il faudrait, je sais pas quoi, moi, pour les sortir de là, dit Estelle. Merde, je vais pas y arriver toute seule ! »

Heureusement, voilà l'assistance qui s'amène ! C'est Capitaine Marleau.

Ouf ! Gaspard, qui n'en peut plus, croit pouvoir profiter d'une bouffée d'oxygène.

Hélas, aujourd'hui, Sandra est plutôt un oiseau de mauvais augure. Elle apporte une nouvelle qui va achever de mettre Estelle dans tous

ses états.

Elle prévient d'entrée de jeu qu'il s'agit peut-être d'un *fake*.

Elle a entendu dire qu'un groupe étranger serait derrière l'achat de la propriété de Raoul.

Essoufflée, tellement elle a débité le message à vitesse grand V, elle s'assoit.

Estelle lui tend un verre d'eau.

« Il paraît qu'ils vont faire un parc de loisirs.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Un parc aquatique, un village tropical, édifié sous une bulle gigantesque. »

Estelle, les poings sur les hanches, en train d'imaginer les toboggans géants, les lagons artificiels, les tunnels, les piscines à vagues, le béton et les parkings immenses, à la place de la forêt et des animaux.

« Putain, les arbres, ils vont tout couper ces fumiers ! » s'écrie-t-elle.

Elle voit la panique s'emparer des bêtes en fuite. Chassées de leur territoire. Les cerfs errant jusque sur les dunes pour brouter les oyats rachitiques. Leur brame inutile. Les sangliers divaguant jusqu'aux portes des maisons. Les écureuils morts de faim. Les chevreuils et les lièvres écrasés par les engins. Les espèces disparues. Grenouilles, tortues, insectes. Les écrevisses dans le marais.

C'est le coup dur.

Gaspard voit qu'elles sont ko.

Et lui qui n'a même pas dix ans se sent bien trop jeune pour pouvoir remonter le moral à ces deux femmes catastrophées. Il lui faudrait de l'aide, mais de qui ?

Bien évidemment, elles ne vont pas se contenter de cette « infox ». Estelle va aller se renseigner à la source, elle dit. Elle attrape au vol sa veste et son écharpe et la voilà partie à la mairie.

« Après je file direct au cabinet, mon bébé, je rentre vers sept heures. »

Sandra tient un moment compagnie au petit garçon, et le quitte sur le coup de quinze heures.

Pour éviter une confrontation avec l'ennui qui rôde comme un cafard dans la maison, Gaspard court dans sa chambre chercher la clé du paradis. Il appelle Clara. Il décide de ne pas l'embêter avec ces histoires de toboggans.

Il a envie se payer du bon temps avec elle. Un point c'est tout.

Ils n'ont pas l'âge de se prendre la tête avec ces problèmes de grandes personnes.

Ils peuvent attendre d'avoir au moins treize, quatorze, pour s'occuper des pauvres et de la planète.

« Tu me rejoins chez Margot ? »

Elle est toujours d'accord.

Clara adore venir dans la petite maison, maintenant.

En arrivant, elle se balade dans toutes les pièces avec cérémonie.

Comme une majesté.

Elle regarde tout.

Elle caresse du bout des doigts les meubles, au passage. Elle les renifle en disant qu'elle aime l'odeur du bois.

Mais surtout, elle s'attarde devant les photos jaunies de bébés, de soldats, de premiers communiants, de mariés, comme au cimetière.

Elle adore inventer des histoires devant les figures des morts.

Leur parler.

Et faire la chasse aux vieux secrets.

Marcus
mercredi 27 février 2019,
dix-huit heures

Le ciel est vide d'étoiles, laiteux, nimbé de cirrostratus.

La forêt ressemble à un tunnel perforé par le faisceau des phares.

La route s'enfonce dans les ténèbres.

Mouillée, étroite, sinueuse, bordée de fossés qui ne pardonnent pas la moindre faute d'inattention. à la tombée de la nuit, elle s'avère encore plus dangereuse.

Je dois lutter pour rester concentré et pour repousser l'armée de questions qui me laminent l'esprit depuis ce matin. Je n'arrête pas de penser à ce coup de fil. Ce flic – je ne sais pas vraiment s'il en est un – n'a pas rappelé.

Soudain, dans la lumière des phares, surgit une masse sombre. Un sanglier s'apprête à couper la route. Je freine à mort. Il traverse à un

mètre devant le capot. Ouf ! j'ai eu chaud.

Il vaut mieux que je lève le pied, si je veux arriver entier.

Il me reste vingt bornes à parcourir. Je redouble de prudence.

Le téléphone sonne. Merde, c'est l'alarme de ma mère.

Les bas-côtés étroits ne permettent pas de s'arrêter. Je ralentis, et compose son numéro en roulant. Répondeur. J'ai beau insister. Elle ne décroche pas.

Je repars, hyper inquiet, et je mets les gaz, oubliant le sanglier.

Dans la panique, je ressens le besoin d'appeler quelqu'un. La gendarmerie ? Ils ne se déplacent pas pour un déclenchement d'alarme.

Qui ? Je pense à l'inconnu du téléphone.

Il a dit : *Vous aider, Marcus, appelez-moi quand vous voulez.*

Le ton était péremptoire, déterminé.

Pas le temps de tergiverser davantage.

Allez, j'attrape mon téléphone.

Il décroche aussitôt.

Je lui explique la situation : le déclenchement de l'alarme ne me dit rien qui vaille, à lui non plus, il me le confirme.

Il ne perd pas de précieuses minutes à palabrer. Il me donne rendez-vous chez ma mère. Il est à cinq kilomètres de chez elle. Comme par hasard !

Il ne me laisse pas lui demander ce qu'il fiche dans le Médoc. Il a

déjà raccroché.

Je roule à fond, pied au plancher dans les lignes droites.

Enfin, pleins phares dans l'allée, je découvre un énorme déploiement de forces et de lumières devant la maison.

La cour pullule de véhicules, d'uniformes, de gyrophares. Une ambulance, le hayon béant.

Je m'arrache de ma caisse comme un dingue. Je veux foncer voir ma mère.

Des gendarmes se mettent en travers, ils m'interceptent. Ils me bloquent par les épaules.

Leur approche, leurs mines graves me font présager le pire.

Je voudrais poser des questions et je n'arrive pas à sortir un son.

J'entends des voix, à travers du coton.

Un homme s'avance vers moi en se frottant le crâne. Il n'ose pas me regarder.

Je reconnais le chauve qui faisait l'autre jour le planton devant chez moi.

« Marcus… »

Le ton affligé me glace le sang. Je refuse de comprendre.

Foutez le camp !

Je repousse le gendarme qui tente encore de me retenir par les bras.

Ma mère n'est pas dans l'ambulance.

Je bouscule tout le monde, je me rue dans la maison. Des cosmonautes en combinaison blanche autour d'elle, allongée au sol, dans la cuisine, livide, au milieu d'une flaque de sang.

Marcus
Dimanche

Quand je passe à Claouey, le soleil n'est pas encore levé, il rougit le ciel, du côté du Teich. Une nappe blanchâtre flotte à la surface de l'eau, nimbant le paysage d'une atmosphère fantasmagorique. Ce matin, cette beauté m'agresse. Tout me fait souffrir. Je suis à vif.

Je n'ai pas fermé l'œil depuis vendredi soir. Je suis toujours en état de choc. Une boule de révolte. J'ai pris le volant à cinq heures du mat. Je n'ai rien dit à personne. Je suis parti avant le jour, pour accomplir ma mission.

J'arrive devant le hangar comme un revenant. Un somnambule, issu d'un rêve abscons.

J'épie les alentours en ouvrant la porte. Je la referme à clé derrière moi.

Cela fait des années que je ne suis pas entré dans ce local et la dernière fois, j'accompagnais mon père. C'est dire !

Aujourd'hui, je suis seul.

Je contemple ce bateau. Immobile sur ses béquilles, il ne m'apparaît plus comme une antiquité, mais comme le gardien du passé. Geôlier de ma mémoire. Il est tout ce qu'il me reste.

Je me mets à pleurer comme un orphelin.

Depuis deux jours, j'oscille entre les crises de larmes et les accès de colère.

Dans cette grange, je peux chialer tout mon saoul, je pourrais même hurler si je voulais. Qui m'entendrait ?

Mais ce serait vain. Rien ne peut me soulager.

J'approche l'escabeau pour monter à bord. J'enjambe le bastingage. Je descends dans le cockpit, je déverrouille la porte, je pousse le battant. Je me demande si ce que je cherche est bien là. Et si je vais être capable de le trouver. Je pénètre dans cet antre sacré. Les meubles sont recouverts de poussière. Mon cœur cogne furieusement.

Le récit de mon grand-père me revient. Une image traverse mes larmes. Je vois, en vrai, un petit garçon sortir, tout tremblant, de la douche. Des biscuits, un bol de chocolat, pour lui, sur la table.

Bon, si je me laisse aller, je vais pas y arriver.

Je me reprends. Je respire, je fais le tour de la cabine.

Je déplace les coussins, pour explorer les coffres. Trop facile. Mon père se serait donné plus de mal que ça pour inventer une cache.

Je passe tous les placards en revue. Je soulève des couvercles, je les referme.

J'ai les membres paralysés par le froid et l'émotion. Mes gestes

sont léthargiques. L'action se déroule au ralenti.

J'ouvre la porte de la penderie. Je me penche à l'intérieur, je fais glisser ma main sur les parois. La planche du bas bouge et sonne creux. Je force pour la faire sauter. Elle vient.

Je me redresse. Sous le morceau de contre-plaqué, je sens une aspérité.

En le retournant, je découvre un disque dur externe scotché sur l'envers du panneau. Une étiquette collée dessus, l'écriture de prof de mon père : *la peau des autres.*

Je sors du hangar, je renverse la tête vers le ciel, aveuglé par la lumière du jour, je titube.

Je grimpe dans ma bagnole. Triste à en mourir. Il s'en est fallu de si peu.

Une heure plus tard, je roule sur la rocade bordelaise. Mon téléphone sonne.

« Vous l'avez trouvé, Marcus ? »

Putain, personne n'est au courant, je suis parti de nuit, comment a-t-il fait pour le savoir ?

« C'est un nouveau jour, pour vous, Marcus ! »

J'ai envie de l'envoyer se faire foutre, la révolte qui m'étreint la gorge m'en empêche. Un nouveau jour ? Mes parents sont morts !

Je ne réponds pas. Il continue.

« Vous allez pouvoir révéler, preuve à l'appui, que votre père ne

s’est pas suicidé. »

Ouais, bien sûr. Je vois ce qu’il veut m’inspirer. Mais pour le moment, cela ne me console pas.

Le contenu de ce disque va bouleverser mon existence, je sais. Je suis venu le chercher pour ça. Faire la lumière. Je vais m’y atteler, c’est sûr !

Mais là, c’est trop frais, c’est trop dur. La mort de ma mère m’a brisé le cœur.

Je ne dis toujours rien.

Imperturbable, et sûr de lui, il poursuit son monologue.

« Très bien. Je vous rejoins chez vous. Ne faites rien en attendant. »

Ce mec raccroche.

Me laissant encore plus désorienté.

Comme dans un de ces moments où vous ne pouvez plus tout assimiler.

L’intensité de la vie vous en empêche. Elle vous paralyse, ou vous fait exploser.

Vous sentez que vous ne pouvez plus tout absorber.

Pourtant, vous savez aussi que vous êtes à une étape charnière de votre parcours. Et que quelque chose est en marche.

Une heure plus tard, je suis dans le même état d’esprit, quand j’ouvre ma porte à cet homme, avec encore le sentiment de ne pas appréhender ce que je fais vraiment, mais de suivre une conduite

aléatoire.

J'étouffe mes regrets, car ce soir, j'aurais préféré rester seul. Passer la nuit sur l'ordi, me plonger dans le travail de mon père. En tête à tête avec lui, jusqu'au matin. Et m'approprier *la peau des autres.*

« Je suis désolé pour votre mère, Marcus. »

Je lui jette un sale coup d'œil. J'ai envie de lui rappeler ses paroles, il y a trois jours, quand il prétendait nous sauver.

Mais puisqu'il a forcé ma porte, je vais exiger qu'il me dise tout ce qu'il sait.

Moreau devance mes questions.

Une heure après leur crime, les assassins de ma mère ont été arrêtés par un barrage de police, je le savais déjà. Il pense que ces Russes étaient payés par ceux qui ont fait assassiner mon père, je m'en doutais aussi. Il m'explique comment il a pu, grâce à un ami, alerter rapidement la gendarmerie. Il me détaille l'opération, facilitée par la simplicité du réseau routier dans ce coin du Médoc, une souricière, d'après lui.

OK, mais, que diable faisait-il, lui, à tourner autour de ma mère et moi, depuis plusieurs semaines ? Pourquoi s'est-il intéressé à nous ?

Il m'apprend qu'il est au courant du travail effectué par mon père.

« Comment ça, au courant ? » je demande.

Et là, il me sort le contenu du dossier que je n'ai pas encore eu le temps de lire. Pédophiles, *dealers*, *sugarbabies*, etc.

Je suis éberlué, et ce n'est pas fini.

« Comment savez-vous tout ça ?

– J'ai eu son ordinateur entre les mains ! »

Je tombe à la renverse !

Il ne me laisse pas digérer l'info.

« Je vous expliquerai plus tard, Marcus. Pour le moment, il y a plus urgent. »

Je trouve qu'il se défile un peu vite.

« Non non, j'ai besoin de savoir. »

Il se caresse le crâne, et il avoue :

« J'ai été payé pour le suivre et pour vous suivre, Marcus. »

C'est comme s'il avait lâché une bombe dans la pièce. J'ai la bouche sèche. L'envie de saisir cet homme à la gorge.

Lui, imperturbable, fronce les sourcils :

« Bon, le disque dur, Marcus, vous l'avez ? On peut le voir ? »

Marcus
Un mois plus tard

Moreau n'arrête pas de me téléphoner, de venir me voir, à l'improviste. Cette moitié de salaud. Il culpabilise à mort. Il espère comme ça se racheter.

Il m'a fait rencontrer un avocat. J'ai déposé plainte pour l'assassinat de mes parents. J'ai remis des copies du disque dur à la police.

Moreau m'a juré vouloir rester sur le coup. Il suit l'enquête. Putain, on dirait qu'il n'a pas d'autre intérêt dans la vie. Ni d'occupations, ni personne.

Je le revois de temps en temps.

Je n'ai pas oublié le rôle qu'il a joué dans le cambriolage de mes parents, et la filature de mon père, et, par-dessus tout, je lui en veux d'être arrivé trop tard pour sauver ma mère, mais ma colère à son égard s'estompe, au fil des jours.

Il me répète toujours la même chose :

« Je suis désolé pour votre mère, Marcus, sincèrement désolé, mais si je n'étais pas intervenu, vous ne seriez plus là, vous non plus. »

Je sais, il est censé m'avoir sauvé la vie ! C'est aussi ce que m'ont dit les flics. Estimez-vous heureux. Les assassins de votre mère vous auraient attendu, s'il ne les avait pas fait fuir, en arrivant, car ils étaient venus pour vous.

Cet homme a manifesté de la compassion quand j'étais au fond du trou, après la mort de ma mère.

De mon côté, je ne sais pas trop ce que j'éprouve pour lui. Nos rapports sont ambigus.

C'est un solitaire. Un ours, qui parle peu, mais qui communique beaucoup d'éloquence et de sincérité avec son regard perçant et ses drôles de mimiques.

Je crois qu'il y a, depuis quelque temps, un début d'empathie entre nous.

Et puis, la partie que je m'apprête à jouer va être coton. J'ignore ce qui m'attend, je ne peux pas me payer le luxe de me priver de l'aide de cet ancien flic qui a plutôt l'air d'être un coriace.

Le dossier de mon père nous a permis de relier les personnes présentes sur un yacht qui se dorait la pilule au large de Saint-Tropez.

À partir de là, Moreau et moi, nous nous employons à étayer ces liens en investiguant autant que nous pouvons. Grâce à lui, je peux continuer à tisser la toile dont mon père avait tiré les fils.

Guillaume Deschamps, d'abord. Fils d'un industriel. Le rejeton a fait l'objet d'une condamnation pour publications d'images

pédophiles. L'affaire n'a cependant pas fait beaucoup de bruit. Tiens donc…

Sylvia, la femme qui est citée dans le témoignage d'Hanna.

De son vrai nom Gisèle Bouvier. Une dame au passé sulfureux, ayant fait de la prison pour trafic de drogue, ayant fréquenté des truands notoires, des gangsters et des criminels, une mère maquerelle qui a réussi à développer ses relations jusque dans le cercle du pouvoir. Elle possède plusieurs night-clubs à Paris et sur la Côte d'Azur qui lui ont permis de côtoyer le milieu de la nuit, au sein duquel se fondent incognito les populations. Stars du cinéma ou de la chanson, sportifs, politiques, dirigeants de sociétés, mais aussi trafiquants et gangsters. Elle ne s'en cache pas, elle le raconte elle-même, avec faconde, quand elle est interviewée. Elle a fait un peu de prison. Et, avec tout ça, elle a réussi à grimper dans la société. Elle a tissé son réseau dans les fréquentations de ses établissements grâce à sa collection de jolies filles qu'elle plaçait adroitement entre les pattes des pdg, des vedettes, ou des ministres. Ainsi, peu à peu, elle a acquis du pouvoir. Elle possède désormais des amis très haut placés, et des relations au sein des grands médias.

Les photos fournies par Ramon révèlent une liaison entre le père Deschamps et Sylvia. La présence du fiston sur le yacht s'explique mieux. Et nous en déduisons que le père utilise les services du cabinet Blake pour escroquer le fisc.

Une vidéo montrant le dirigeant de sociétés Deschamps en compagnie de politiques lors d'une soirée mondaine vient renforcer le soupçon de liens d'intérêt établis entre ces personnes. Leurs accointances.

À cela, rien d'étonnant, commente Moreau, Deschamps, qui est à la tête de grosses entreprises, a partagé les bancs des mêmes écoles avec ces personnes proches du pouvoir, et certains de ses amis pratiquent des allers-retours entre la fonction publique et des postes dans les grands groupes ou dans les banques.

Ensuite, nous nous attelons aux *curriculums* des mafieux. Mais là, nous ne trouvons rien. D'après les informations de Ramon, Vincent Brunet et le Napolitain sont des trafiquants. Il n'est pas impossible que le *cash* de la drogue serve de compensation pour alimenter des comptes *offshores*, m'explique encore Moreau.

Enfin, Zemko, celui-là concentre toute ma haine. Il a trempé dans une affaire de pédophilie, en Russie. Il a échappé de justesse à la justice. Il change de peau comme un caméléon. Il fréquente des milliardaires, à cause de leurs goûts communs pour les très jeunes filles. Il fournit des mineurs à des amateurs. Je le soupçonne d'avoir bâti sa fortune grâce à ces basses œuvres.

Il était sur le bateau pour affaires, avant tout, me dit Moreau, il avait besoin de faire appel aux services de l'avocat pour écouler le fric de la marchandisation de chair humaine. Et il avait apporté un cadeau de bienvenue pour émoustiller les hommes d'affaires.

Donc, tout ce petit monde présent à la soirée représente un échantillon du système de corruption-évasion. Un exemple qui nous montre les liens entre l'argent sale et l'argent noir.

La police tient là de quoi commencer à enquêter.

Et les journalistes d'investigation de quoi investiguer.

Gaspard
Un jour du mois d'août 2019
« Un mieux, un rêve, un cheval. »

Gaspard soupçonne sa mère de conspirer dans son dos. De plus en plus souvent absente, elle a recommencé à animer des réunions le soir. Avec qui ? il l'ignore. Pour quoi faire ? mystère.

Quand elle est à la maison, elle passe tout son temps sur son ordi. S'il pose des questions, il n'obtient qu'une réponse : je travaille, Gaspard.

Quand Sandra leur rend visite, elles s'enferment dans le bureau pour discuter à voix basse.

À la fin, il faut qu'il sache ce qui se trame. Il a élaboré quelques hypothèses, et d'après ses déductions, elles n'ont pas digéré l'asso en miettes, le coup fourré du maire et ce projet de village tropical. Elles sont en train de mijoter quelque chose.

Et ce matin, il entend Estelle dire au téléphone :

« On ne va pas baisser les bras, et laisser faire n'importe quoi.

– N'importe quoi comme quoi ? a-t-il demandé.

– Comme couper des arbres, elle a répondu sèchement.

– Et comment vous allez empêcher ça ? »

Estelle s'est radoucie pour lui expliquer :

« Franchement, je ne sais pas si nous arriverons à éviter ce massacre de la forêt, tu vois, mais l'important, c'est de montrer que nous avions un projet bien plus beau, et plus utile que ce *center-park*. »

« Qu'est-ce que vous allez faire ?

– On va squatter. Installer des tentes, une zad, tu sais ce que c'est ? Nous allons camper sur le terrain, et engager des débats avec les ouvriers et les gens des alentours. Attirer l'attention et réunir tous ceux qui se sentiront concernés. »

Une fois, Gaspard a vu des images de zad, à la télé. Il y avait eu des bagarres, des gens blessés. Il se projette dans un drame identique.

« Tu vas aller dormir là-bas ?

– Ça se peut, oui. Quelquefois. Enfin, surtout au début, pour lancer le mouvement. »

Cette fois, il n'en peut plus !

« Et moi, alors ? Je ferai quoi ? J'en ai marre ! T'es jamais là, tu t'occupes mieux des autres que de moi ! Si ça continue, je vais me barrer vivre chez mon père. »

Il cherche quelque chose de plus méchant encore à lui envoyer à la

figure :

« Au moins, il est avec quelqu'un, toi t'as personne, t'as rien, qu'une photo sur ton téléphone ! »

Estelle le foudroie. Elle lui a déjà servi un jour qu'elle ne tolère pas l'échange de flèches empoisonnées comme mode de communication. Et elle n'est pas du genre à répéter ce genre de messages, sa mère. Elle tourne les talons pour le laisser digérer son fiel.

Du coup, il se retrouve seul et penaud dans la cuisine.

Un quart d'heure après, juste avant de le quitter, elle s'adresse à lui comme s'il ne s'était rien passé entre eux. Avec les recommandations habituelles, *sois sage, et si tu sors, dis-moi où tu vas, blablabla.* Il lui extorque en échange la permission de prendre son vélo, et d'aller rejoindre des copains.

Dès qu'elle a disparu, il part en vadrouille. Mais finalement, il n'a envie de voir personne. Il pédale, il pédale sans but. Sans savoir où aller. Son vague à l'âme le pousse droit devant. Il souffre d'un mal physique qu'il ne sait pas localiser. Situé entre la tête et le ventre. Ce mal-être le fait réfléchir. Il regrette la vacherie qu'il a servie à sa mère, à propos de son amoureux imaginaire. Il s'est montré injuste et s'en repend à mort. Elle a le droit d'avoir des rêves. Sa vie n'est franchement pas rigolote. Alors, si elle se l'arrange un peu, juste en gardant sur son téléphone une photo d'un type qui lui plaît, ça la regarde. C'est peut-être un mec qui la mériterait… Car, honnêtement, parmi ceux qui gravitent autour d'elle, il n'en connaît aucun à son niveau. Il la voit tellement au-dessus des autres, sa génitrice ! Si elle a envie d'embellir la réalité. Si ça la fait tenir. Si ça lui donne un peu de bonheur. Elle le vole à personne.

Personne n'a le droit de lui dire ce qu'elle doit espérer de la vie.

Gaspard se dit qu'il a réagi comme un crétin. Il lui demandera pardon, ce soir, quand elle rentrera. Et il jurera de respecter ses rêves, désormais.

Ensuite, il lui demandera de l'emmener dormir sous la tente, avec les autres zadistes. Il est curieux de voir ça. Et surtout, il a peur de ce qui pourrait arriver, il sait très bien que, parfois, ça tourne mal, ces histoires. Il veut être là pour la protéger.

Parce que le nuage noir revient sans arrêt, ces temps-ci, tourbillonner au-dessus de leurs têtes.

Cette prise de décision le réconcilie avec lui-même. Et ce n'est pas fini. Une surprise l'attend devant le portail. Il va de mieux en mieux.

Clara, assise sur le muret, le regarde arriver, en mâchouillant une fleur de trèfle.

Il freine à mort pour déraper de la roue arrière, comme d'habitude.

Super heureux, Gaspard.

Il entend son petit cœur scander comme un vrai rappeur.

C'est sûr, quelqu'un là-haut lui envoie une récompense pour la bonne résolution qu'il vient de prendre au sujet de sa mère – Gaspard se sent toujours surveillé. Pas par Dieu. Non. Il croit qu'il existe une justice omniprésente dans l'univers, régissant les destinées des humains. Même s'il est bien placé pour savoir qu'elle est bafouée partout dans le monde, la justice – d'après ce que lui serine Estelle sur le malheur des gens.

Toutes ces idées contradictoires se percutent sans arrêt en lui, et le conduisent, depuis quelque temps, à réfléchir à sa propre existence. Il

aurait envie de lui donner un sens, plus tard.

Clara sourit en tortillant une mèche de cheveux.

« Tu as la clé ? »

Il fait oui en posant son vélo contre le mur.

Ils poussent le portillon en bois déglingué.

La clé du paradis, justement, Gaspard l'a dans sa poche.

Il la tourne dans la serrure, il ouvre la porte, et Clara entre la première.

Ils s'installent dans leur royaume. Ils y ont pris toutes leurs aises.

« On est comme chez nous », résume Clara.

Calés dans leur fauteuil, serrés l'un contre l'autre, les jambes allongées, les pieds posés sur un tabouret, ils se passent la télécommande. Ils zappent à tour de rôle. Clara met la trois. Rien d'intéressant. La cinq, deux types discutent, assis sur des sièges rouges, dans un studio d'enregistrement. Elle change encore de chaîne.

Gaspard se lève d'un bond :

« Reviens vite sur la 5 ! » il crie.

Debout à côté du téléviseur, Gaspard est scotché à l'écran.

« Putain c'est lui !

– Mais c'est qui ? » demande Clara.

Gaspard ne l'entend pas.

Il monte le son.

Un nom s'affiche, au bas de la fenêtre.

marcus gaubert, journaliste au journal *sud ouest*. Cet homme raconte une histoire incroyable, il explique comment il s'est battu pour prouver que son père a été assassiné. Il parle de gens dangereux, qui se comportent mal.

Gaspard trouve qu'il s'exprime un peu à la manière d'Estelle quand elle s'emballe sur un sujet. Et d'un seul coup, il comprend mieux les choses. En fait, à regarder et à écouter ce journaliste, il comprend tout.

Mais après ça, les yeux noyés de larmes, Marcus Gaubert se met à parler de sa mère.

Gaspard cherche le regard de Clara pour se rassurer.

Cet adulte qui pleure en direct à la télé en évoquant la mort de sa mère lui défonce le cœur.

Il s'imagine à sa place. Il pense à Estelle.

Concevoir le monde sans elle le précipite en enfer.

Marcus
Août 2019
Les prédateurs

Je monte le son de la radio. Je viens d'entendre que le milliardaire qui aimait les orgies avec de très jeunes filles s'est suicidé dans sa cellule. Le doute planera sur sa mort, bien sûr.

J'ouvre mon ordi pour en apprendre davantage sur Epstein. Cette affaire révèle une organisation de traite d'êtres humains à grande échelle. Je découvre les têtes des individus impliqués dans l'enquête sur ce délinquant sexuel. Des multimillionnaires, des politiciens. Et même des personnes proches de la royauté britannique.

Selon un agenda sexuel très planifié, Jeffrey Epstein faisait venir des mineures issues de milieux défavorisés, parfois racolées à la sortie des lycées, dans sa propriété des îles Vierges, ou dans son appartement de l'avenue Foch, ou à bord de son jet privé – baptisé par lui-même *Lolita Express*. Il les « offrait » à ses invités ou à ses compagnons de voyage. Une des victimes accuse Jeffrey Epstein

d'avoir organisé un réseau tentaculaire d'exploitation sexuelle de mineurs.

Parmi les rabatteurs cités, je découvre le nom d'un patron d'une prestigieuse agence de mannequins parisienne. Soupçonné d'avoir œuvré pour Epstein, il recrutait des gamines à qui il promettait des essais pour des rôles de cinéma. Pour son anniversaire, ce généreux ami lui aurait envoyé, par avion, un cadeau-surprise. Trois petites filles âgées de douze ans, achetées à des parents dans le besoin, en leur faisant miroiter des perspectives de carrières dans la mode.

Ce salopard d'Epstein a échappé à la justice pendant de longues années, grâce aux accords passés avec le procureur, et grâce à ses accointances avec des politiques. Argent, justice et pouvoir intiment liés.

Cela me ramène au témoignage d'Hanna. Je pense à Sylvia, chargée de recruter des adolescentes, à la porte du collège.

D'après Moreau, Guillaume Deschamps aurait voyagé à bord du *Lolita Express*, appartenant à Epstein. Reste à le prouver.

Évidemment, de là, il n'y a qu'un pas pour faire le lien avec Zemko et les filles qui l'entouraient à Istanbul.

Le slovaque a-t-il gravité dans la même sphère fangeuse ? Faisait-il lui aussi partie des relations du milliardaire américain ? Des « rabatteurs » pour lui ?

Je ne serais pas étonné de pouvoir faire des recoupements entre ces individus. J'espère – sans y croire à fond – que les enquêteurs vont investiguer cette faune. De toute façon, je suis déterminé à ne rien lâcher. Je continuerai à remuer ciel et terre, jusqu'à mettre à jour toute la vérité.

Quatre mois se sont écoulés depuis le drame.

Le procureur a donné suite. Des personnes ont été entendues à l'occasion de gardes à vue et placées en examen dans le cadre d'une instruction pour trafic humain, pédophilie, blanchiment, et vente de drogue pour certains. Une enquête a été ouverte. Ce sera long, j'ai été prévenu.

Pour l'instant, le lien entre l'assassinat de ma mère et celui de mon père n'est pas établi… malgré les présomptions qui crèvent l'entendement.

Les *dealers* et les truands se sont fait la malle.

Nino, allias Pascal Bourdin, et les autres.

Zemko aussi a disparu de la circulation, évidemment. Je l'imagine très bien, au soleil sous les palmiers, entouré de ses starlettes. Au moins, je me satisfais en pensant qu'il ne peut plus parader dans les réceptions huppées qui le faisaient tant triper – j'ai eu l'occasion de le voir à l'œuvre, à Istanbul. D'ailleurs, les rupins ont dû lui tourner le dos.

Mais cela ne me suffit pas. Je veux sa peau. Je le soupçonne d'être le principal instigateur du meurtre de mes parents.

Quoi que…

D'autres aussi ont trempé. J'espère qu'ils ne s'en tireront pas blanchis par je ne sais quel tour de passe-passe.

Les étrangers. Paynes et ses lagons artificiels, et Blake et ses armées d'avocats.

Deschamps et ses relations haut placées.

Il faudra des mois pour que les enquêteurs puissent relier les fils. Recouper les informations. Remonter les filières. Dénicher les témoins.

Baron qui a filé sur les océans pour fuir ses responsabilités.

Les *sugarbabies* pas faciles à retrouver avec leurs identités de cinéma, Marylin, BB…

Je sais, je sais. Du temps va s'écouler. Ils nous l'ont dit aussi. Sans que rien ne se passe.

Bien sûr.

Tout est là, pourtant, dans le dossier brûlant de mon père. Tout y est. Tous les acteurs. Le cabinet d'avocat. Les sociétés bidon. Les fils à papa. Les millions qui s'évaporent. Les relations étroites entre le monde de l'argent, le pouvoir et la justice.

Est-ce que je peux y croire ? Puis-je avoir confiance ?

L'impuissance me mord parfois le cœur.

Je ne laisserai pas les assassins s'en tirer. Zemko le premier. Si la police ne parvient pas à mettre la main sur lui, moi je le retrouverai, même si je dois battre la planète. Où qu'il se cache, avec l'aide de Moreau – il me l'a promis –, je le débusquerai et je lui ferai payer ses crimes, et toutes ses autres turpitudes, par la même occasion.

La nuit, quand je n'arrive pas à dormir, je passe du temps à imaginer une stratégie.

Tuer. Je sais comment je pourrai m'y prendre, je pratique le tir à l'arc. C'est une première option. À moins que la noyade ne m'offre meilleure vengeance, je suis aussi un bon nageur.

Bien sûr, c'est assez terrifiant de fomenter un tel dessein. Froidement. De façon presque détachée. Cela paraît inimaginable d'en arriver là, et d'en brûler d'envie. tuer. Abréger la vie d'un être humain. M'en sentir capable. Je ne l'aurais jamais cru.

Bien sûr, je préférerais la justice et tout le tremblement, mais s'il n'y a pas d'autre moyen de le coincer, devrais-je vivre, bras ballants, sachant que l'assassin de mes parents court dans la nature ?

Non.

Il ne l'emportera pas au paradis.

Mais en attendant, j'ai fait en sorte que l'histoire de Daniel Gaubert soit dans tous les médias. Sous le titre *La peau des autres*, qu'il avait donné à son dossier.

Je passe à la télé. On m'invite à la radio. Je fais de mon mieux. On me demande si je vais écrire un bouquin sur mon père. Je me souviens de ce que m'avait dit Halim, *fais-nous un best-seller, Marcus*. Je me force à répondre : « J'y pense. Le moment n'est pas encore venu. Je me lancerai peut-être un jour. »

Pour l'heure, la douleur est trop amère.

Je n'ai pas le courage d'en faire de la littérature.

Il est minuit, je referme mon ordi et je sombre dans le sommeil durant six heures d'affilée, interrompues par la sonnerie du téléphone. C'est la rédaction du journal.

J'apprends que des manifestants se sont introduits dans un domaine privé pour empêcher le démarrage d'un chantier. Ils ont établi un campement pendant la nuit pour occuper les lieux et

exprimer leur opposition à ce projet. Le préfet a envoyé les forces de police. Je n'ai pas beaucoup plus de détails, je sais juste que je dois me rendre dare-dare sur place pour couvrir l'événement.

Dans la voiture, je me cale sur France Bleu, rien ne filtre encore. Il peut s'agir d'un petit fait divers qui va s'éteindre dans la matinée.

Je prends la direction du Médoc, je file vers le nord. La propriété en question se trouve tout en haut de la pointe, dans la zone rurale la plus défavorisée, économiquement parlant, éloignée de la région des grands crus et des stations balnéaires, mais cernée par le marais. Une nature calme, douce et limpide. Espace sans prétention, d'eau et de bocages de bouleaux argentés, saules, roseaux que je sais parfois impénétrables.

La route est bordée de prés qui fument. Dans la brume du petit jour, j'aperçois au loin des lumières. Une file de voitures est stationnée le long de la départementale, des curieux en quête d'adrénaline. Je dois abandonner la mienne et continuer à pied.

Je parcours cinq cents mètres, et j'atteins les lieux du litige. Une large allée au milieu d'une futaie conduit à l'airial. Une vaste clairière, cernée par la pinède, entoure la maison. Devant la bâtisse, modeste et plutôt délabrée, des véhicules de police, un camion. J'aperçois un groupe de personnes, dont des policiers équipés comme pour les manifs, en train de se concerter. Les collègues des télés régionales sont déjà là, caméra à l'épaule. Mon arrivée attire l'attention. Je m'approche et présente ma carte de journaliste. Un homme s'avance vers moi.

« Je suis le maire. Une bande d'écolos a envahi le chantier cette nuit, ils prétendent empêcher l'abattage des arbres. »

Il m'explique que ce terrain a été acheté par un groupe qui

construit des villages tropicaux sous bulle. Ici, sur sept mille mètres carrés, un centre aquatique doit voir le jour dans six mois, deux lagons, un ensemble de paillotes, une température de l'air de vingt-neuf degrés toute l'année, et trente degrés dans l'eau, un ciel synthétique, des jeux pour les enfants, des piscines à vagues, des palmiers, et même une forêt vierge. Un microcosme naturel, chauffé par la géothermie. D'après lui, ce genre de tourisme sous verre est en pleine expansion en Europe et en France. Il me parle emplois, développement économique, et intérêts financiers pour la commune. Et le site ne faisant pas partie de la zone Natura 2000, le projet est réalisable.

Mais il contrarie les écolos.

Pardi ! moi qui connais bien le Médoc, et les gens d'ici, authentiques, comme on dit, attachés à des valeurs simples, et pragmatiques, je les vois mal comprendre ce nouveau besoin de venir coincer la bulle sous une cloche.

Cependant, le concept ne m'étonne pas, je me souviens des propos de Barbara au sujet de cette dernière mode. Je me demande si Paynes est sur le coup. Mais lui ou un autre…

Le maire me désigne du bras la lisière de la forêt où des gens sont assis à terre, emmitouflés dans des couvertures, alignés sur la largeur du terrain, ils forment une barrière humaine entre la forêt et les engins de chantier. Derrière eux, une dizaine de tentes, genre quechua. Entre des pierres, un feu fume encore.

Je veux m'approcher pour aller leur parler, le maire me retient par le bras.

« N'y allez pas, le camion va les arroser. »

Je m'étonne du déploiement de forces pour une aussi petite

émeute. Une poignée de manifestants, apparemment tous pacifiques. Ils n'ont pas vraiment l'air d'être là pour en découdre.

« Il faut bien les obliger à vider les lieux et permettre aux gens de bosser, plaide le magistrat de la commune. Il y a des intérêts en jeu, voyez-vous. Et vous savez, il y a beaucoup plus de bons à rien que de vrais écolos, là-dedans, des feignants. Toute cette agitation n'est qu'un prétexte. Ils n'ont rien d'autre à foutre ! Et cette femme, là-bas, vous la voyez ? Celle qui est assise au milieu, c'est une meneuse, Estelle Lasserre. Elle est là parce qu'elle voulait en faire un village d'accueil pour des nécessiteux, de ce terrain. »

Je ne l'écoute plus, une vérité vient d'exploser dans ma tête. Comme si je le savais ! je le savais !

Je veux m'élancer. Le maire me retient une deuxième fois, me montrant le camion qui avance. Le canon entre en action et se met à arroser les zadistes obligés de déguerpir. Aveuglés, ils détalent dans tous les sens, certains s'échappent vers la forêt, d'autres cherchent un passage vers les abords de la propriété en évitant de se faire interpeller par la police.

À travers les abats d'eau, je vois Estelle se ruer à quatre pattes sous une tente, et réapparaître aussitôt, en tirant un enfant derrière elle. Il enfile et lace ses chaussures, et ils se mettent à courir main dans la main. Ils se dirigent droit sur les tracteurs, ils vont tenter de se faufiler entre les engins pour sortir de la souricière, mais avant d'atteindre leur objectif, ils sont douchés de plein fouet, forcés de s'immobiliser une seconde pour s'essuyer à la hâte les yeux, le visage avec leur tee-shirt, et pouvoir repartir.

Je traverse le rideau de pluie. Aussitôt trempé, moi aussi, je veux foncer vers eux. Freiné par la pression qui m'empêche d'avancer, je hurle à l'intention du maire de faire cesser le déluge qui se déverse

sur ces gens et je reprends ma course.

Ils ne sont plus qu'à une dizaine de mètres de moi, au moment où je les vois trébucher. Plonger en avant, l'un après l'autre, l'enfant entraîné par la chute de sa mère. Et moi, déboulant juste derrière, m'écroulant auprès d'eux.

Le petit garçon est agenouillé à côté d'elle, étendue dans l'herbe verte, ruisselante, la tête avachie contre la lame de la pelleteuse. Le crâne dégoulinant d'eau teintée de rouge.

Épilogue

Gaspard

Gaspard n'a pas lâché la main du type qui s'appelle Marcus et qui est assis sur la chaise à côté de lui, dans cette salle d'attente d'hôpital.

C'est lui qui l'a arraché à sa mère quand on l'a montée dans l'ambulance.

Gaspard articulait des mots silencieux qui n'arrivaient pas à franchir ses lèvres.

Qu'est-ce que tu dis Gaspard ? il lui a demandé. Mais il avait beau répéter *elle va pas mourir ? elle va pas mourir ?* personne l'entendait. Alors, il a plus rien dit.

Et le type lui a pris la main.

Il a dit aux autres, *je m'occupe du gosse.*

Vous le connaissez ? a dit le maire, surpris. *Tu connais ce monsieur, Gaspard ?*

Gaspard a hoché la tête pour dire oui et il a suivi *le monsieur*.

Et ils ont suivi l'ambulance.

Et depuis, ils attendent.

Gaspard guette les allées venues des blouses blanches. Les yeux rivés sur les portes qui s'ouvrent et se ferment.

« Tu as faim ? soif ? Tu veux un jus d'orange ? » demande Marcus.

Non, Gaspard fait signe qu'il ne veut rien. Il veut qu'on lui rende sa mère. D'abord.

Dans la collection

1-Alarme en Béarn, Thomas Aden, 2013

2-Trou noir à Chantaco, Jacques Garay, 2013

3-Coup tordu à Sokoburu, Jacques Garay, 2013

4-Estocade sanglante, Jacques Garay, 2014

5-Ultime dédicace, Thomas Aden, 2014

6-Gaz in Marciac, G.D. Noguès, 2014

7-Notre père qui êtes odieux, Violaine Bérot, 2014

8-De la blanche sur le Somport, Claude Casteran, 2014

9-Les gens bons bâillonnés, Jean-Christophe Pinpin, 2014

10-Ville rose sang, Stéphane Furlan, 2014

11-Le 9 bordelais était chargé, Éric Becquet, 2015

12-Mourir à la San Fermín, Alejandro Pedregosa, 2015

13-L'assassin était en rouge et blanc, Poms, 2014

14-Requiem à Donibane, Jacques Garay, 2015

15-Abattez les grands arbres, Christophe Guillaumot, 2015

16-De chair et d'oubli, Karline Nivet & Pascal Suhard, 2015

17-Sans jeu ni maître, Stéphane Furlan, 2015

18-J'aurai ta Pau, Cesare Battisti, 2015

19-Balles perdues à Moliets, Maxbarteam, 2015

20-Un, deux, trois, sommeil !, Gilles Vincent, 2016

21-Pas d'orchidées pour Miss Armagnac, G.D. Noguès, 2016

22-Du pin et des larmes, Philippe Mediavilla, 2016

23-Estouffade à Guéthary, Jacques Garay, 2016

24-Coup de piolet, Juliette Manet, 2016

25-Palombes, tursan et sale ami, Maxbarteam, 2016

26-Nous n'irons plus au bois, Philippe Lescarret, 2016

27-Toutes taxes comprises, Patrick Nieto, 2016

28-Jeux de dames, Philippe Beutin, 2016

29-Le sang de la forêt, Serge Tachon, 2017

30-Mandrake ne peut pas mourir, Daniel Contel, 2017

31-Ras la coquille en Amikuze, Jacques Garay, 2017

32-Riquet m'a tuer, Yves Carchon, 2017

33-Galeux, Bruno Jacquin, 2017

34-ça flingue sur la Grande Boucle, Maxbarteam, 2017

35-Chemin de croix, Poms, 2017

36-Y a plus d'enfants !, Jean-Jacques Cripia, 2017

37-Blanc sec et série noire, Philippe Lescarret, 2017

38-Sans homicides fixes, Thierry Benoît, 2017

39-Euskal barbecue, Aitor Behro, 2017

40-Implantés, Stéphane Furlan, 2017

41-Mauvaise passe pour le 10, Éric Becquet, 2017

42-Quand passent les chocards, Michel Brome-Tonne, 2017

43-Croix blanche sur fond blanc, Antoine Léger et G.D. Noguès, 2017

44-éthique de l'assassin, Maxime Sanous, 2018

45-Sous les pavés la plage, Simone Gélin, 2018

46-L'œuf de la haine et de la vengeance, Pierre Olhagaray, 2018

47-Les douze sales polars, Collectif, 2018

48-Les vieux démons, Yves Carchon, 2018

49-Ils vont tous mourir, Raphaël Grangier, 2018

50-Noir Vézère, Gilles Vincent, 2018

51-Musique de chambre close, Serge Tachon, 2018

52-Superman ne volera plus, G.D. Noguès, 2018

53-Le cocu sort du nid, Maxbarteam, 2017

54-Le mort est dans le pré, Patrick Caujolle, 2018

55-Erreurs d'aiguillage, Philippe Beutin, 2018

56-L'affaire Jane de Boy, Simone Gélin, 2018

57-Léon et les jambons, Jacques Garay, 2018

58-Flic de papier, Guy Rechenmann, 2018

59-L'ombre des derniers Cathares, Alain Roumagnac, 2018

60-Funestes randonnées, Patrick Nieto, 2018

61-Retour de lame, Philippe Mediavilla, 2018

62-L'heure de notre mort, Philippe Lescarret, 2018

63-La fille du port de la Lune, Simone Gélin, 2018

64-Les pêcheurs de sable, Serge Nicolo, 2018

65-Fausse Note, Guy Rechenmann, 2019

66-Otage en réanimation, Pierre Sagnet, 2019

67-Truc Vert, Simone Gélin, 2019

68-Peine maximum, Gilles Vincent, 2019

69-Le Dali noir, Yves Carchon, 2019

70-Vies et morts de Marco Mariotti, Régis Tomàs, 2019

71-Le syndrome de Louhossoa, Jacques Garay, 2019

72-Amères pilules, Pierre Olhagaray, 2019

73-Fallait pas enterrer un épouvantail, Renaud Talavera, 2019

74-Barcelone aller simple, Jacques Lavergne, 2019

75-Quand disparaît la Dame, Maxbarteam, 2019

76-Nuit tragique à la feria, Philippe Lauga, 2019

77-L'envol de la chauve-souris albinos, Michel Brome-Tonne, 2019

78-Le dernier dinosaure, Pierre Willi, 2019

79-Nuit bleu marine, Philippe Lescarret, 2019

80-Corrompu, Patrick Nieto, 2019

81-Le chat du Marcadieu, Jean-Luc Cochet, 2019

82-La femme parfaite, Patrick Caujolle, 2019

83-Des larmes d'or et de sang, éric Dupuis, 2019

84-Adieu Lola, Simone Gélin, 2020

85-Le sanctuaire des destins oubliés, Yves Carchon, 2020

86-La victime raisonnable, Serge Nicolo, 2020

87-Une étoile en enfer, Guy Rechenmann, 2020

88-Violence, Philippe Charrac, 2020

89-Dieu, le diable et le boucher, Alain Roumagnac, 2020

90-Le venin d'Hippocrate, éric Dumont, 2020

91-Camargue blanche et série noire. Jacques Lavergne, 2020

92-Tambour tuant à Donostia, Jacques Garay, 2020

93-Le silence des abîmes, Philippe Lauga, 2020

94-Quand hurlent les hyènes, Bruno Jacquin, 2020

95-Olagarro, Ludovic Bouquin, 2020

96-La cure arrive à terme, MaxBarteam, 2020

97-Guet-apens, Jean-Louis Farvacque, 2020

98-Moktar, Jérémy Bouquin, 2020

99-Neige écarlate, Anne Waddington, 2020

100-Sang pour cent dans le noir, Collectif, 2020

101-Brive la galère, Marie Wilhelm, 2020

102-Le phare des âmes perdues, Rose Penn, 2020

103-Le journal de Julia, Simone Gélin, 2020

104-Alice doit mourir ! Diego Arrabal, 2021

105-La punition de l'océan, Daniel Contel, 2021

106-La tour des enfants perdus, Pierre Willi, 2021

107-Le clodo des Carmes, Pierre Dabernat, 2021

108-Ce pays qu'on assassine, Gilles Vincent, 2021

109-Du sang sur la stèle, Poms, 2021

110-à la place de l'autre, Guy Rechenmann, 2021

111-Déviance, Philippe Charrac, 2021

112-Boléro tragique à Ciboure, Jacques Garay, 2021

113-La trappe, Catherine Heurteux-Peyréga, 2021

114-échecs et meurtres, Jacques Lavergne, 2021

115-Haize Hegoa, Anthony Builds, 2021

116-Le dernier secret, Gilles Ripaille-Le Royer, 2021

117-Deuil pour deuil, Yahn Le Fur, 2021

118-Le clan, éric Dupuis, 2021

119-Russe, rousse et rosse, Maxbarteam, 2021

120-Otages, Pierre Olhagaray, 2021

121-Déborah Worse, Yves Carchon, 2021

122-La veuve noire, Muriel Carchon, 2021

123-Divin Toulouse, Luis Alfredo, 2021

124-état de légitime violence, Patrick Niéto, 2021

125-Lettres… et le néant, Patrick Caujolle, 2021

126-L'extravagante histoire de Lucia Fancini, Guy Rechenmann, 2022

127-Island Project, Rose Penn, 2022

128-Sombres voisins, Anne Waddington, 2022

129-La part de l'ogre, Régis Tomàs, 2022

130-Des enfants au paradis, Simone Gélin, 2022

131-Carlos, Jérémy Bouquin, 2022

Éditions Cairn

14 rue des Bruyères - 64160 Morlaàs

Tél. : 05 59 27 45 61 Fax : 05 59 98 84 89

communication@editions-cairn.fr – www.editions-cairn.fr

Dépôt légal : février 2022

Retrouvez le catalogue des éditions Cairn sur

www.neobook.fr

Ainsi que les ouvrages de

Simone Gélin

Ouvrage numérisé et diffusé par

NeoBook